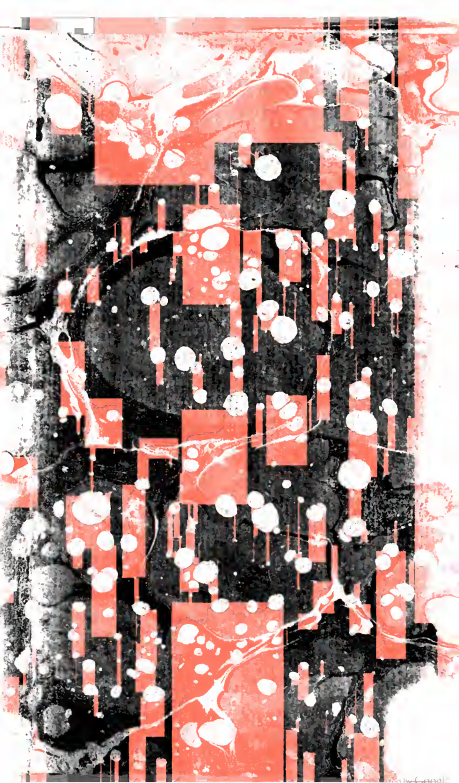






HISTOIRE

DES CHEVALIERS
DE MALTHE.

TOME TROISIÉME.

HISTOIRE
DES
CHEVALIERS HOSPITALIERS
DE
S. JEAN DE JÉRUSALEM,
APPELLÉS DEPUIS
CHEVALIERS DE RHODES,
ET AUJOURD'HUI
CHEVALIERS DE MALTHE;

Par M. l'Abbé DE VERTOT,
de l'Académie des Belles-Lettres.

Nouvelle Edition, augmentée des Statuts de l'Ordre, & des noms des Chevaliers.

TOME TROISIÉME.





A PARIS,
Chez BROCAS, Libraire, rue Saint-Jacques, au Chef Saint Jean.

M. DCC. LXXVIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



HISTOIRE

DES

CHEVALIERS HOSPITALIERS

DE

S. JEAN DE JÉRUSALEM,

APPELLÉS DEPUIS

CHEVALIERS DE RHODES,

ET AUJOURD'HUI

CHEVALIERS DE MALTHE.

LIVRE SEPTIÉME.

JACQUES DE MILLY. 1454. 1 juin.

FRERE JACQUES DE MILLY, grand-prieur d'Auvergne, succéda au grand maître de Lastic; il étoit alors dans son prieuré. On lui dépêcha le chevalier de Boisrond, son neveu, pour lui porter le decret de son élection: & dans la dépêche dont ce chevalier étoit chargé, le conseil représenta au nouveau grand-maître de quelle importance il

JACQUES DE MILLY.

étoit pour le bien de la religion, qu'il se rendît inceſſamment à Rhodes. Par la même lettre, il lui inſinua que pour ſe débarraſſer des recommandations des ſouverains en faveur de quelques jeunes chevaliers, & pour ne pas préjudicier aux droits d'ancienneté, il devoit déclarer de bonne heure qu'il n'accorderoit aucune grace, avant que d'avoir pris poſſeſſion de ſa dignité, & prêté dans Rhodes même les ſermens qu'on exigeoit des grands-maîtres en pareilles cérémonies.

Ce prince déféra à de ſi juſtes conſeils, partit en diligence pour Rhodes, & y arriva heureuſement le 20 août de l'année 1454 : ſa préſence y étoit bien néceſſaire. Mahomet, le plus fier & le plus ſuperbe de tous les hommes, irrité de la réponſe courageuſe que les chevaliers avoient faite à ſon ambaſſadeur, jura leur perte & la deſtruction de Rhodes ; & dans l'impatience de s'en venger, il venoit d'envoyer, comme les avant-coureurs de ſa fureur, trente galeres qui par ſon ordre avoient ravagé les côtes des îles de la religion.

De tous les princes voiſins que ſa vaſte ambition lui faiſoit regarder comme ſes ennemis, il n'y en avoit point qui lui fuſſent plus odieux, ni qu'il ſouffrît plus impatiemment au milieu de ſes états, que les grands-maîtres de Rhodes. Il faiſoit deſſein de porter, l'année ſuivante, ſes armes dans cette île, & d'exterminer l'ordre entier de ſaint Jean ; mais il fut obligé de différer cette entrepriſe par les nouvelles qu'il apprit d'une puiſſante

gue qui s'étoit formée contre lui pour la éfense de la Hongrie. Le pape Calixte III n étoit le chef, & il y avoit fait entrer uccessivement, outre le roi de Hongrie, Alphonse, roi d'Aragon, Philippe, duc de Bourgogne, les républiques de Venise & de Gènes, le nouveau grand-maître de Rhodes, & différens princes d'Italie.

Charles VII, roi de France, étoit puissamment sollicité par un légat que le pape lui avoit envoyé exprès, de joindre ses armes à celles des alliés: & sur l'éloignement où ce prince paroissoit être de quitter ses états, Calixte lui en écrivit en des termes impérieux. Mais ce n'étoit plus le tems où les papes, soit par pur zele pour la religion, soit par des motifs de politique, vinssent aisément à bout, sous le spécieux prétexte de croisades & de guerres saintes, de reléguer, pour ainsi dire, les empereurs & les autres souverains au fond de l'orient. Le roi de France fit peu d'attention à des menaces déguisées sous les apparences de pieuses exhortations. Cependant, comme ce prince avoit un véritable fond de religion, quoiqu'il fût toujours en garde contre les Anglois, qu'il avoit chassés de France, & que le dauphin son fils, par son ambition, lui causât beaucoup d'inquiétude, il fit donner au commandeur d'Aubusson, que le grand-maître lui avoit envoyé pour implorer son secours, des sommes considérables qui furent employées, soit à acheter des armes, soit à

Jacques de Milly.

de nouvelles fortifications qu'on fit dans la ville de Rhodes.

Pendant que tous ces alliés raſſembloient leurs forces, Mahomet, après différentes entrepriſes qui cachoient ſon véritable deſſein, tomba tout d'un coup ſur la ville de Belgrade, qu'Amurat ſon pere avoit autrefois aſſiégée inutilement, mais que ce prince, par une émulation de gloire, tenta de ſurprendre & d'emporter. On ſait que cette importante place eſt ſituée ſur une pointe de terre, & dans une preſqu'île que forme le Danube au ſeptentrion, & la riviere de Save à l'occident. Huniade, un des plus grands capitaines de la chrétienté, & ſeul de ſon tems comparable à Scander-Berg, pendant tout le tems que dura le ſiége, s'étoit retranché à la tête des Hongrois, ſur le rivage ſeptentrional du Danube. Mais Mahomet, pour ſe rendre maître du cours de ce fleuve devant Belgrade, & pour couper la communication du camp des chrétiens avec la place, avoit formé comme un demi cercle de ſaïques & de brigantins liés enſemble, qui occupoient tout l'eſpace d'au-deſſus & d'au-deſſous de la ville. Huniade, pour percer cette eſpece d'eſtacade, & faire paſſer du ſecours dans la ville, arma de ſon côté un grand nombre de bâtimens de différentes grandeurs; & après les avoir chargés de ce qu'il avoit de ſoldats les plus braves & les plus déterminés, il ſe met à leur tête, ſe laiſſe aller au fil de l'eau, aborde la flotte des infideles, ſaute le premier dans la galiote

de l'amiral, s'en rend maître, & ſuivi par les officiers Hongrois, qui commandoient les troupes de débarquement, il rompt l'eſtacade, ſépare les petits vaiſſeaux qui la compoſoient, en coule une partie à fond, s'empare des autres, paſſe au fil de l'épée les troupes dont ils étoient chargés, & entre dans le port, traînant à ſa ſuite les débris de la flotte Turque. Ce ſeigneur, par ſa préſence releve le courage de la garniſon des habitans, & leur adreſſant la parole : « Je ſuis venu, *leur* » *dit-il*, avec ces braves ſoldats pour vivre » ou pour mourir avec vous : & je ſauverai » la place, ou je m'enſevelirai ſous ſes rui- » nes ».

Pendant tout le tems que dura le ſiége, ce grand homme faiſoit en même-tems les fonctions de ſage capitaine & de ſoldat déterminé; général, gouverneur, officier de marine & d'artillerie, les Turcs le trouvoient à tous les poſtes qu'ils attaquoient; on le voyoit en même-tems à la tête de toutes les ſorties. On rapporte que dans une de ces ſorties, il tua de ſa main juſqu'à douze ennemis; mais comme, après tout, ces petits avantages n'étoient point déciſifs, & que Mahomet avançoit toujours ſes travaux, il vit bien qu'il n'y avoit qu'une bataille qui pût ſauver la place. Dans cette vue, il fit prendre les armes à la garniſon, aux troupes qu'il avoit amenées, & même aux plus braves habitans dont il fit choix; & ayant formé de toutes ces troupes un corps conſidérable, il ſe mit à leur

JACQUES DE MILLY.

tête, & l'épée à la main, se jetta dans les tranchées des ennemis. Il tailla d'abord en pieces tout ce qui s'opposa à son passage; mais au bruit que faisoit cette attaque, les Turcs se rallient bientôt, & font ferme : jamais les chrétiens & les infideles n'avoient combattu avec plus de courage & d'opiniâtreté. Huniade, qui veut vaincre ou mourir, irrité d'une si longue résistance, s'abandonne dans les plus épais bataillons des ennemis, pousse, tue tout ce qui se présente devant lui, & force enfin les infideles à reculer en désordre. Mahomet accourt lui-même à leur secours, & à la tête de ces légions invincibles de janissaires qui faisoient toute la force de son armée & de son empire, charge les chrétiens, & tue de sa main un des principaux officiers des Hongrois; mais dans le même tems il reçoit une large blessure à la cuisse, qui le met hors de combat : on le porte aussi-tôt dans sa tente, où le sang qu'il avoit perdu le fit tomber en foiblesse.

Malgré la retraite de Mahomet, les janissaires soutiennent le combat : Huniade fait de nouveaux efforts, gagne les batteries, & tourne le canon contre les tentes du sultan. Mais le général chrétien voyant un gros corps de spahis qui s'avançoient le sabre à la main pour lui couper le chemin de la retraite, ne jugea pas à propos par un combat trop opiniâtre, de réduire les Turcs à un désespoir souvent plus redoutable que leur valeur ordinaire; & ainsi content des avantages qu'il

venoit de remporter, il rentra triomphant dans Belgrade parmi les acclamations de ses soldats, qui traînoient à leur suite un grand nombre de prisonniers.

Le sultan revenu de son évanouissement, s'informa aussi-tôt des suites du combat: on ne lui put cacher que les premiers bachas de sa cour, le visir, l'aga des janissaires, & les principaux officiers de ce corps avoient été tués; que le canon avoit été encloué, & les bagages pris. On prétend que sur de si fâcheuses nouvelles & si contraires à ses espérances, il demanda du poison pour terminer sa vie & sa douleur.

Ce qui est certain, c'est qu'il perdit en cette occasion, plus de vingt mille hommes de ses meilleures troupes, & qu'il fut obligé de lever le siége & de regagner Constantinople avec précipitation. Pour surcroît de chagrin, il apprit que pendant la campagne, les chevaliers de Rhodes, pour faire diversion, avoient ravagé les côtes de ses états, bloqué ses ports, causé de grands dommages au commerce de ses sujets, & assuré celui des chrétiens.

1456. Le 6 août.

Le sultan, pour se venger des chevaliers, mit en mer une puissante flotte chargée de dix-huit mille hommes de débarquement, avec ordre de porter le fer & le feu dans toutes les isles de la religion. L'amiral aborda d'abord à l'île de Cos ou Lango; il y assiégea un château fortifié, appellé Ladimachio. Les Turcs battirent la place avec grand nombre de canons & de mortiers, & ayant fait breche, ils

JACQUES DE MILLY.

monterent en foule à l'aſſaut. Ils ſe flattoient d'emporter ce château ſans beaucoup de réſiſtance ; mais ils trouverent ſur la breche un bon nombre de chevaliers qui les repouſſerent, & qui en roulant des pierres, & faiſant tomber ſur les aſſiégeans de l'huile bouillante & du plomb fondu, en firent périr les plus braves au pied des murailles. Une ſortie faite enſuite à propos, acheva de jetter le trouble & le déſordre dans les troupes des infideles qui ſe rembarquerent avec plus de précipitation & d'empreſſement, qu'ils n'avoient couru à l'aſſaut.

Le commandant, ſans ſe rebuter d'un ſi mauvais ſuccès, crut qu'il ſeroit plus heureux contre les habitans de l'île Simia ou des Singes : il en aſſiégea le château ; & pour ne pas haſarder ſes troupes, il l'attaqua par des mines ſecrettes qu'il conduiſit juſqu'au milieu de la place. Mais ſon entrepriſe ayant été découverte à tems, il rencontra des chevaliers, qui ayant contreminé, éventerent la mine, taillerent en pieces les mineurs avec les troupes qui les ſoutenoient, & forcerent les infideles à ſe rembarquer. Delà ils s'approcherent de l'île de Rhodes ; & ayant mis quelques ſoldats à terre, l'amiral leur ordonna d'entrer dans le pays avec le moindre bruit qu'ils pourroient, de tâcher de reconnoître la garde que l'on faiſoit dans l'île, & s'il y avoit des troupes le long de la côte.

Ces eſpions s'avancerent dans les terres ſans être découverts : tout leur parut tran-

JACQUES DE MILLY.

[q]uille & ſans défiance, & ils s'apperçurent [q]u'un bourg voiſin appellé *Archangel*, très-[p]euplé, & le plus riche de l'île, n'avoit [q]ue de foibles défenſes : là-deſſus ils firent [l]es ſignaux que l'amiral leur avoit preſcrits. [C]e général ne les eut pas plutôt apperçus, [q]u'il mit toute ſon infanterie dans des vaiſ[s]eaux plats. Dès que les infideles furent dé[b]arqués, ils marcherent droit à ce bourg, [s]urprirent les habitans, tuerent ceux qui ſe [m]irent en défenſe, firent eſclaves les autres; [m]ais dans la crainte de s'attirer toutes les [f]orces de la religion, l'amiral Turc, après [a]voir ravagé la campagne, ſe rembarqua [b]ruſquement. Il fit une pareille exécution [d]ans les îles de Lerro, de Calamo, de [N]iſſara, de Lango, & de Simia, par où il [r]epaſſa à ſon retour de Rhodes. Comme ces [î]les étoient la plûpart ſans défenſes, il ravagea la campagne, arracha les vignes, coupa les arbres fruitiers, enleva les habitans qu'il put ſurprendre ; & après avoir laiſſé par-tout des marques de ſa cruauté, il reprit la route de Conſtantinople. Il préſenta à Mahomet un grand nombre d'eſclaves qu'il avoit faits dans ſon expédition : le ſultan les enviſagea avec une joie cruelle, & comme un ſoulagement à la fureur dont il étoit animé contre les chevaliers, il ne leur laiſſa que le choix de la mort, ou de renoncer à la foi. Pluſieurs furent aſſez foibles pour prendre ce dernier parti, & ces malheureux devenus mahométans, ſervirent depuis de guides aux

JACQUES DE MILLY.

corſaires qui infeſtoient les différentes îles de la religion.

Frere Jean de Châteauneuf, de la langue de Provence, commandeur d'Uſez dans le prieuré de Saint-Gilles, & bailli des îles de Lango, de Lerro & de Calamo, les voyant déſertes & ruinées, en remit le gouvernement à l'ordre, qui dans un chapitre général, pria le grand-maître de ſe charger de les repeupler. Pour éviter de pareilles ſurpriſes, le même chapitre ordonna que cinquante chevaliers réſideroient dans le château de Saint-Pierre, qu'on en mettroit vingt-cinq dans l'île de Lango, que quarante autres chevaliers monteroient la galere qui étoit en garde en tout tems dans le port de Rhodes; & le grand-maître de ſon côté fit conſtruire un fort dans le bourg d'Archangel pour la ſûreté des habitans.

Ces précautions étoient d'autant plus néceſſaires, qu'outre la guerre que la religion avoit à ſoutenir contre les Turcs, on étoit à la veille d'une rupture avec le ſoudan d'Egypte, prince voiſin, qui n'étoit pas moins redoutable que Mahomet. Le grand-maître venoit de recevoir une lettre preſſante de Louis de Savoie, roi de l'île de Chypre, du chef de la reine Charlotte de Luſignan ſa femme, dans laquelle il imploroit le ſecours & la protection de l'ordre contre les entrepriſes d'un bâtard de la maiſon de Luſignan, qui à la faveur du crédit qu'il avoit à la cour du ſoudan, prétendoit ſe rendre maître de ce

›yaume. L'ordre, comme on sait, y possédoit e grands biens, même des villes & des forte-esses considérables : ainsi il ne s'y pouvoit rien asser dans une guerre civile entre la reine & e bâtard, où le grand-maître ne dût s'inté-resser.

Pour l'intelligence de ces prétentions réci-proques, il faut savoir que Jean de Lusignan, dernier roi de Chypre, n'avoit pour héritiere de ses états qu'une jeune princesse appellée Charlotte, sortie de son mariage avec Hélene Paléologue sa seconde femme. C'étoit un prince efféminé, d'une foible complexion, presqu'imbécille, incapable de gouverner ; & e dernier de son royaume étoit instruit avant lui des affaires de son état. Toute l'autorité résidoit dans la personne de la reine, qui étoit gouvernée elle-même par le fils de sa nourrice, ministre absolu, qui disposoit à son gré du gouvernement, & qui tournoit à son profit les charges, les dignités & les revenus de la couronne.

Cette injuste domination finit par le ma-riage de la princesse avec Jean de Portugal, duc de Conimbre. Ce prince, du chef de sa femme, héritier présomptif de la couronne, voulut entrer en possession des droits que le roi son beau-pere avoit abandonnés ; l'im-périeux ministre s'y opposa, mais le parti du prince prévalut, & le ministre qui redoutoit son ressentiment, se refugia à Famagouste, dont les Génois étoient en possession depuis long-tems. Sa mere, pour se venger de l'exil

Jacques de Milly

de ſon fils, fit empoiſonner le prince Portugais; & par ſa mort le miniſtre revint à ſa cour, & y reprit ſon ancienne autorité.

Il reprit en même-tems tout ſon orgueil: ſoit vengeance, ſoit hauteur, & que la tête, comme à la plûpart de ſes ſemblables, lui eût tourné dans une fortune trop élevée, il ne garda nulle meſure avec la veuve du duc de Conimbre: il chercha même les occaſions de lui rendre de mauvais offices auprès de la reine ſa mere. La princeſſe outrée de ſes manieres hautaines & inſolentes, s'en plaignit à un frere bâtard qu'elle avoit, appellé Jacques de Luſignan, nommé à l'archevêché de Nicoſie, capitale de l'île, quoiqu'il ne fût pas encore dans les ordres ſacrés. C'étoit un homme dévoré d'ambition, à qui un crime ne coûta jamais rien pour arriver à ſes fins, naturellement caché, cruel de ſang-froid, & capable d'un aſſaſſinat prémédité, quand il y alloit de ſes intérêts.

Pendant la vie du duc de Conimbre, dont il redoutoit le courage & l'habileté, ce bâtard s'étoit tenu éloigné des affaires, & renfermé dans les bornes de ſon état; mais la mort du prince Portugais ralluma ſon ambition, & il crut qu'il ne lui étoit pas impoſſible de s'approcher plus près du trône, ou du moins de parvenir au miniſtere: il falloit pour cela éloigner des affaires le fils de la nourrice.

Jacques, ſous prétexte de venger les outrages qu'il avoit faits à la princeſſe, le poignarda lui-même. Il ſe flattoit d'occuper ſa place;

uis la colere de la reine ne lui permit pas se montrer à la cour. Il se refugia secrette- ent chez un noble Vénitien, son ami partilier, appellé *Marc Cornaro*, homme puisit & riche, & qui avoit des établissemens nsidérables dans l'île : mais ne s'y croyant is encore assez en sûreté contre le ressentient d'une reine offensée, il passa à Rhodes où il écrivit au pape pour en obtenir la nfirmation de sa dignité d'archevêque. JACQUES DE MILLY.

La reine, qui redoutoit son esprit artifieux, traversa ses desseins à Rome. Le bâtard ité de la trouver à son chemin, prit un parti trême : sans songer davantage à l'archevêé, il ramassa un nombre de bandits, retourna ns l'île de Chypre, arriva à Nicosie, forma i puissant parti, fit périr ses ennemis, & ême tous ceux qui pouvoient prétendre au inistere & au gouvernement ; & malgré la ine même, il s'empara & des forces & des iances de l'état. Cette princesse dissimula gement une entreprise à laquelle elle ne uvoit alors s'opposer : elle ne trouva de ssource que dans un second mariage de sa le ; elle lui fit épouser Louis, fils du duc de voie, qui arriva ensuite dans l'île de Chye avec une flotte chargée de troupes de barquement : ce fut au bâtard à sortir au utôt de l'île, & il chercha un asyle au grand aire, & à la cour du soudan.

Cependant le roi & la reine étant morts à u de jours près l'un de l'autre, le prince de voie & la princesse sa femme furent recon-

Jacques de Milly.

nus pour roi & reine de Chypre ; & en cette qualité, ils furent couronnés ſolemnellement. Le bâtard de Luſignan n'en eut pas plutôt les nouvelles, qu'il dépêcha à Conſtantinople une de ſes créatures pour implorer la protection de Mahomet auprès du ſoudan : & comme rien ne coûte à un uſurpateur, ſon agent offrit de ſa part de payer au grand-ſeigneur le même tribut que le prince Egyptien tiroit de l'île de Chypre. Le bâtard, à force de préſens, ſut mettre en même-tems dans ſes intérêts le fils du ſoudan, & trois de ſes principaux miniſtres, qui lui repréſenterent que s'il vouloit accorder au bâtard l'inveſtiture de ce royaume, il augmenteroit du double le tribut que ſon pere lui avoit payé de ſon vivant.

Ce fut au ſujet de cette intrigue, dont le roi Louis fut averti par l'ambaſſadeur qu'il avoit envoyé au Caire, qu'il écrivit en diligence au grand-maître pour lui demander, dans une ſi importante conjoncture, ſon conſeil & du ſecours. Il y avoit déja long-tems que l'ordre tenoit lieu de protecteur à tous les princes de la maiſon de Luſignan. Le grand-maître n'eut pas plutôt reçu les lettres du roi, qu'il envoya frere Jean Delphin, commandeur de Niſſara, au grand Caire, pour traverſer les prétentions & les intrigues du bâtard.

Cet ambaſſadeur ayant été admis à l'audience du ſoudan, lui repréſenta que l'île de Chypre étant feudataire de ſa couronne, il étoit de ſa juſtice d'y maintenir contre un

nme ambitieux, les droits légitimes des ·itiers du feu roi; qu'en qualité de ses Taux, ils lui paieroient avec exactitude le ɔut auquel l'île étoit assujettie, & qu'ils garderoient une fidélité inviolable, dont rdre entier se rendroit volontiers caution. habileté de l'ambassadeur, & quelques pré-ɪs répandus à propos parmi ces barbares mmençoient à incliner les esprits du côté le ɪs juste, mais il survint un ambassadeur de part de Mahomet, qui représenta au soudan 'il étoit de l'intérêt de tous les vrais musul-ɪns d'empêcher que le prince de Savoie, & 'aucun prince Latin ne fît des établisse-:ns dans le levant. Il ajouta qu'il regarderoit mme ses ennemis, tous ceux qui les favo-èroient; qu'il devoit craindre lui-même, l accordoit l'investiture de Chypre à un ince Latin, d'exciter une révolte dans ses ɔpres états: & s'il ne se sentoit pas assez issant pour chasser de l'île le fils du duc de voie, il lui offroit le secours de ses armes; 'il consentiroit même avec plaisir qu'il s'en vît pour chasser de l'île de Rhodes les che-liers, tous Latins d'extraction, & les enne-s irréconciliables de leur prophete.

JACQUES DE MILLY.

L'Egyptien déféra à des remontrances qui oient un air de menaces, & qui venoient ɪn prince dont en ce tems-là, personne ne uloit s'attirer les armes & le ressentiment. investiture fut accordée au bâtard de Lu-:nan; & le soudan, pour l'établir sur le ɔne, le fit accompagner à son retour par une

JACQUES DE MILLY.

puiſſante armée. Avec ce ſecours il ſe rendit maître en peu de tems de tout le royaume : il ne reſta au roi & à la reine que la forteresse de Cyrene, où ils ſe refugierent : le bâtard forma auſſi-tôt le ſiége de cette place. Les Génois conſerverent dans cette révolution la ville de Famagouſte, & les chevaliers ſe maintinrent dans le château de Colos, place forte qui appartenoit à l'ordre, & qui faiſoit partie de la grande commanderie de Chypre.

La reine Charlotte de Luſignan ne ſe trouvant pas en ſûreté dans Cyrene, abandonna l'île de Chypre, & ſe retira dans celle de Rhodes, ſous la protection du grand-maître. La naiſſance de cette jeune princeſſe, ſa dignité royale, ſes malheurs, & plus que cela encore, cet empire naturel que donne la beauté, lui firent de zélés partiſans de la plûpart des chevaliers ; on remarqua ſur-tout que le commandeur d'Aubuſſon, ſoit pure généroſité, ſoit inclination ſecrette, s'attacha particuliérement à ſes intérêts. L'uſurpateur de ſon côté, pour ſe procurer l'appui de la république de Veniſe, épouſa depuis Catherine Cornaro, ſous le titre ſpécieux de fille de S. Marc. En conſéquence de cette qualité, ces habiles républicains, pour ſe faire un droit ſur cette île, donnerent à la jeune Cornaro une dot de cent mille ducats, & la république s'obligea par un traité ſolemnel à protéger le nouveau roi contre ſes ennemis : ce qui déſignoit les chevaliers de Rhodes qui avoient donné un aſyle à la reine Charlotte. Mais l'uſurpateur

JACQUES DE MILLY.

e fut pas long-tems ſans éprouver qu'il eſt are de trouver de la fidélité & de la bonne oi dans les traités dont l'injuſtice a fait la aſe & le fondement. Les oncles de la Vé-itienne, pour avoir part au gouvernement e l'état, furent ſoupçonnés d'avoir empoi-onné le nouveau roi. Ce qui eſt de certain, 'eſt que nous verrons dans la ſuite que la ré-ublique recueillit ſeule le fruit de ces diffé-entes uſurpations.

Cependant le grand-maître ſe trouvoit em-arraſſé entre Mahomet & le ſoudan d'Egypte, ui menaçoient également Rhodes d'un ſiége. e ſoudan même, pour ſe venger de la pro-ection que l'ordre donnoit à la reine de hypre, avoit retenu contre le droit des ens, l'ambaſſadeur Delphin, & tous les vaiſ-aux marchands de Rhodes, qui trafiquoient n Egypte. Le ſage grand-maître, pour preſ-ntir les diſpoſitions du Turc, envoya à la orte un prélat Grec, appellé Démétrius umphylacus, qui demanda à Mahomet un uf-conduit en faveur du commandeur de cconnay, chargé de quelques propoſitions e paix : mais il ne fut pas alors écouté. Les evaliers en furent d'autant plus allarmés, e ſe trouvant épuiſés d'argent & de mu-tions, ils n'avoient pas ſeulement à ſe dé-ndre des Sarraſins & des Turcs; mais en-ore des Vénitiens, qui par de légers inté-ts de commerce, firent une deſcente dans le de Rhodes, & y commirent plus de ra-ges & de cruautés que n'avoient jamais

JACQUES DE MILLY.

fait ces barbares. Ils y revinrent peu de tems après avec une flotte de quarante-deux galeres, qui bloquerent le port de Rhodes, & menaçerent la ville d'un ſiége.

Le ſujet de cette entrepriſe venoit de ce que le grand-maître, par droit de repréſailles, & pour procurer la liberté à ſon ambaſſadeur & à ſes ſujets, que le ſoudan avoit retenu, avoit fait arrêter de ſon côté deux galeres Vénitiennes chargées de marchandiſes pour le compte de quelques marchands Sarraſins; & on avoit arrêté en même-tems un grand nombre des ſujets du ſoudan qui ſe trouverent ſur ces galeres. On mit ces infideles à la chaîne: leurs marchandiſes furent confiſquées; & à l'égard du corps des galeres, on permit aux Vénitiens de ſe retirer & de pourſuivre leur route: tout cela étoit dans les regles ordinaires de la guerre, qui veut même que la robe de l'ennemi faſſe confiſquer la robe de l'ami. Mais la république, que l'intérêt de ſon commerce avoit liée étroitement avec les Sarraſins, demanda hautement la main-levée des effets ſaiſis. La plûpart des jeunes chevaliers, & ſur-tout les Eſpagnols, vouloient qu'on ne répondît à des propoſitions ſi injuſtes & ſi impérieuſes qu'à coups de canon; mais le grand-maître fut d'un avis contraire. Il avoit été averti, que ſi l'ordre ne rendoit pas volontairement les priſonniers Sarraſins & leurs marchandiſes, le commandant de la flotte avoit des ordres ſecrets de ravager toutes les îles de la religion; d'en enlever les payſans

& les habitans de la campagne, & de les livrer ensuite au soudan comme des ôtages pour les Sarrasins arrêtés à Rhodes. « Je ne suis » pas en peine, avec le secours de votre va- » leur, *dit le grand-maître en plein conseil*, » de défendre cette place contre toutes les » forces de la république; mais je ne puis pas » empêcher leurs galeres de surprendre nos » sujets de la campagne; & je crois qu'il est » plus à propos de rendre quelques Sarrasins, » que d'exposer des familles entieres à tom- » ber dans les chaînes de ces barbares, & » peut-être dans le péril, à force de tourmens, » de changer de religion ». Tout le conseil se rendit à un sentiment si plein de prudence; les Sarrasins furent remis à l'amiral Vénitien, & la charité l'emporta sur le juste ressentiment d'une si grande injustice.

Au milieu de tant d'ennemis, l'ordre, pour comble d'embarras, se trouva malheureusement agité de divisions, que la vanité & l'ambition firent naître. Les procureurs des langues d'Espagne, d'Italie, d'Angleterre & d'Allemagne, se plaignirent dans un chapitre général, de ce que les principales dignités de l'ordre, & sur-tout la charge de capitaine général de l'île, étoient attachées aux langues de France, au préjudice des autres nations; & ils soutenoient que dans une république bien réglée, & dans un état composé de la noblesse de toute l'Europe, il ne devoit y avoir aucune distinction que celle de l'ancienneté & du mérite. Les François leur répondirent: Que

Jacques de Milly.

l'ordre devoit uniquement à leurs ancêtres sa fondation; que si par la succession des tems, on y avoit admis d'autres nations, c'étoient les seuls François qui les avoient adoptées; que les autres langues les devoient toujours considérer comme leurs premiers peres, & qu'il seroit bien injuste de priver aujourd'hui leurs successeurs de ces marques d'honneur qu'ils avoient acquises ou conservées aux dépens de leur sang, & comme la juste récompense des services rendus à la religion.

A l'égard de la charge de capitaine général, le commandeur d'Aubusson, qui en l'absence du maréchal de l'ordre en faisoit la fonction, repartit que cette charge n'appartenoit qu'à la langue d'Auvergne, dont le maréchal étoit le chef; qu'après tout il n'y avoit point dans l'ordre de langue qui n'eût une dignité particuliere; & que comme les François ne s'ingéroient point dans les fonctions de l'amiral, du grand-conservateur, du turcopolier & du grand-bailli, dignités qui donnoient entrée au conseil, & attachées aux langues d'Italie, d'Aragon, d'Angleterre & d'Allemagne, il étoit bien surprenant que les chevaliers de ces langues enviassent à ceux de Provence, d'Auvergne & de France, les charges de grand-commandeur, de grand-maréchal & de grand-hospitalier, qui depuis l'origine de l'ordre avoient été exercées par des chevaliers François. Malgré une réponse si sage, les mécontens persisterent dans leurs prétentions; & comme ils

s'apperçurent que leur parti n'étoit pas le plus fort, le procureur de la langue d'Aragon jetta aux pieds du grand-maître, un acte d'appel au faint fiége; & fuivi des autres procureurs, il fe retira du chapitre d'une maniere féditieufe, & fortit même de la ville. L'avis du confeil étoit de procéder contr'eux; mais le grand-maître, d'un naturel doux & modéré, laiffa exhaler ce premier feu. Plufieurs anciens chevaliers s'entremirent de l'accommodement; & fans qu'il y eût rien pour lors d'innové à ce fujet, les plus emportés rentrerent dans la ville & dans leur devoir. Mais le grand-maître étant mort peu après d'une goutte remontée, ils firent revivre leurs prétentions fous le magiftere de frere PIERRE RAIMOND ZACOSTA, châtelain d'Empofte, Caftillan de naiffance, & fucceffeur de Milly. On ne put terminer cette grande affaire que par la création d'une nouvelle langue en faveur des Caftillans & des Portugais, qui furent féparés des Aragonnois, des Navarrois & des Catalans. On attacha à cette nouvelle langue la dignité de grand-chancelier, & par cette augmentation, il fe trouva depuis huit langues dans la religion.

JACQUES DE MILLY.

1461.

RAIMOND ZACOSTA.

Nous venons de voir que Mahomet, dans l'impatience de porter fes armes dans l'île de Rhodes, avoit refufé d'accorder un fauf-conduit au commandeur de Sacconnay, qui étoit chargé par le grand-maître de Milly, de traiter de la paix entre la religion & la Porte.

RAIMOND ZACOSTA. Il faut ajouter que la cause d'un refus si fier venoit de ce que l'ordre ne vouloit point entendre parler de tribut ; d'autres desseins plus importans firent dissimuler à Mahomet un refus si courageux : & quand on s'y attendoit le moins, on ne fut pas peu étonné de voir apporter ce sauf-conduit à Rhodes. La surprise des chevaliers venoit de ce que ce prince avoit fait alors des apprêts extraordinaires par terre & par mer ; ce qui fit soupçonner qu'il n'avoit fait porter des paroles de paix que pour endormir les chevaliers, & les amuser à la faveur d'un traité qu'il étoit à la veille de rompre.

Le grand-maître, sans laisser voir sa juste défiance, & pour pénétrer le dessein des infideles, ne laissa pas d'envoyer à Constantinople frere Guillaume Maréchal, commandeur de Ville-Franche, accompagné de deux Grecs de l'île de Rhodes, l'un nommé Arro Gentille, & l'autre Constance Collace. La négociation ne traîna point ; on ne parla plus de tribut ; ou du moins les ministres de la Porte n'insisterent pas beaucoup sur cet article. Mahomet qui ne vouloit pas être traversé dans ses projets par les divisions ordinaires des chevaliers, signa la trève pour deux ans ; & l'ambassadeur revint à Rhodes sans avoir pu pénétrer de quel côté le sultan tourneroit ses armes. On n'en étoit pas plus instruit à la Porte ; & parmi les favoris mêmes de ce prince, le cadilesquier, ou juge suprême de Constantinople, voyant la campagne prête à

s'ouvrir, & ayant été aſſez hardi pour lui demander où l'orage alloit fondre : *Si un ſeul poil de ma barbe ſavoit mon ſecret*, lui dit le furieux Mahomet, *je l'arracherois à l'inſtant, & le jetterois au feu* ; réponſe dont ce miniſtre ne ſe fit l'application qu'avec une extrême frayeur. Enfin le ſecret de cette campagne, qui tenoit en ſuſpens l'Europe & l'Aſie, ſe déclara : les Turcs entrerent dans la Penderacie, nommée anciennement Paphlagonie, & s'emparerent de Sinope & de Caſtamone, deux des plus conſidérables villes de cette province ; & qui, quoique ſous la puiſſance d'un prince mahométan, ſervoient de boulevard à la ville impériale de Trébiſonde, qui obéiſſoit à un prince chrétien : c'étoit à cette capitale qu'en vouloit Mahomet. Ce prince, meſuré dans ſes démarches, n'étendoit jamais ſes conquêtes que de proche en proche; & après s'être aſſuré des Perſans par un traité de paix avec Uſun-Caſſan, il marcha droit à Trébiſonde, dont il forma le ſiége en mêmetems par terre & par mer.

Cette ville eſt ſituée ſur le rivage de la mer noire, & faiſoit autrefois partie de l'ancienne Colchide. Dans la révolution qui arriva à Conſtantinople, & dans laquelle le faux empereur Alexis Comnene périt, le prince Iſaac de la même maiſon ſe refugia à Trébiſonde : il en fit la capitale d'un nouvel empire, ou pour mieux dire, ſuivant le génie des Grecs, qui donnoient ſouvent de grands noms à d'aſſez petits ſujets, il appella du nom magnifique

Raimond Zacosta.

d'empire un état qui ne comprenoit guère plus de deux ou trois petites provinces. Ses successeurs s'y conserverent avec assez de tranquillité jusqu'au regne d'un autre Alexis qui vivoit du tems d'Amurat II. Les fils du prince Grec, dans l'impatience de lui succéder, se révolterent, prirent les armes contre l'empereur leur pere, & ensuite les uns contre les autres : & le vieil empereur périt dans ces guerres civiles. Jean, un de ces princes impies, demeura seul le maître, recueillit le fruit de tant de crimes, & fut reconnu pour empereur. Il ne jouit pas long-tems de cette dignité : la mort lui enleva la couronne, l'objet de son ambition. David Comnene le dernier de ses freres, fut nommé régent & tuteur d'un jeune prince qu'il laissa dans un bas âge, & à peine dans sa quatriéme année. Le tuteur qui n'avoit point dégénéré de la perfidie de ses freres, priva de la vie & de la couronne son neveu & son pupille. Il épousa ensuite une princesse de la maison des Cantazenes, appellée Hélene, dont il eut huit fils & deux filles. Il regardoit avec plaisir ces enfans comme les soutiens du trône qu'il avoit usurpé ; mais la justice divine, qui souvent dès cette vie, fait sentir sa main vengeresse aux usurpateurs, suscita Mahomet, qui à la tête de deux armées formidables par terre & par mer, vint l'assiéger dans sa capitale : le siége dura trente jours. Le prince Grec craignant d'être emporté d'assaut, entra en négociation, & il consentit à remettre à Mahomet cet empire & sa capitale,

capitale, à condition d'en recevoir en échange une autre province. Le sultan en convint, les portes de Trébisonde lui furent ouvertes; il y mit garnison, & dans les autres places qui appartenoient à Comnene. Ce prince le suivit ensuite à Constantinople; mais au lieu de l'exécution du traité, il ne lui laissa que le choix de la mort, ou de renoncer à la foi. L'empereur Grec rappellant les anciens sentimens de religion que l'ambition avoit étouffés, préféra la mort à l'apostasie; sept de ses enfans mâles répandirent comme lui leur sang plutôt que d'embrasser la secte de Mahomet. L'extrême jeunesse du dernier qui n'avoit pas trois ans, le déroba au martyre. Heureux, si le cruel sultan n'en fit pas dans la suite un renégat!

Ce n'est pas que ce prince fût touché du mérite de faire des prosélites: on sait sa funeste indifférence pour toutes les religions; mais dans le cruel dessein de ne laisser vivre aucun des princes chrétiens, dont il avoit conquis les états, il se servoit de ce prétexte pour s'en défaire: & s'il en trouvoit d'assez foibles pour succomber à ses menaces, il trouvoit bientôt un autre prétexte pour les faire périr: outre que ce changement de religion les rendoit si odieux & si méprisables aux chrétiens leurs anciens sujets, qu'ils aimoient encore mieux être soumis à un musulman naturel, qu'à un transfuge & à un apostat.

Pendant que le sultan étoit occupé dans ces guerres, le grand-maître considérant

RAIMOND ZACOSTA.

de quelle utilité feroit pour la défenfe de la ville & du port de Rhodes un nouveau fort, le fit conftruire à la faveur de la trève, fur des rochers fort avancés dans la mer : ce prince n'épargna rien pour en rendre le travail folide. Philippe, duc de Bourgogne, à qui il communiqua fon deffein, fournit douze mille écus d'or pour y contribuer. Les chevaliers, par reconnoiffance, firent mettre fes armoiries fur les flancs de cette fortereffe, qui fut appellée la Tour de Saint-Nicolas, à caufe d'une chapelle dédiée à ce faint, & qui fe trouva enclavée dans l'enceinte de cette fortereffe.

Quoiqu'il y eût alors une efpece de trève entre le fultan & les chevaliers, cependant les vaiffeaux de ce prince & des corfaires Turcs, quand ils en trouvoient l'occafion favorable, faifoient des defcentes dans les îles de la religion, & en enlevoient les habitans qu'ils pouvoient furprendre. Le grand-maître en fit porter fes plaintes au grand-feigneur; mais fon ambaffadeur n'ayant pas été écouté, les chevaliers, par droit de repréfailles, n'épargnerent pas les côtes de la Turquie. Mahomet, le plus fier de tous les fouverains, ne put fouffrir que les chevaliers ofaffent traiter avec lui d'égal à égal : il entroit en fureur au feul nom de repréfailles. Pour s'en venger, il réfolut de chaffer les chevaliers de cette île, & de l'Afie entiere; mais avant que de s'engager dans cette guerre, il jugea à propos de la commencer par la conquête de Lesbos, &

des autres îles de l'Archipel, d'où l'ordre eût pu tirer quelque ſecours.

Leſbos eſt une île ſituée dans la partie orientale de la mer Egée, qu'un prince Grec de la maiſon de Gattiluſio, poſſédoit alors à titre de ſouveraineté. Mahomet paſſa dans cette île à la tête des troupes qu'il avoit deſtinées pour cette conquête : il forma d'abord le ſiége de Mitilene, capitale de l'île. Il prenoit pour prétexte de cette guerre, que le prince de Leſbos donnoit retraite dans ſes ports aux chevaliers de Rhodes, & même aux armateurs Génois & Catalans, qui troubloient la navigation, & ruinoient le commerce des Turcs.

Le grand-maître, qui entretenoit une alliance étroite avec le prince de Leſbos, lui envoya auſſi-tôt un corps conſidérable de chevaliers qui ſe jetterent dans la place. Il leur en laiſſa la défenſe, & à des armateurs Génois & Catalans, qui ſe trouverent dans le port. Lucio Gattiluſio ſon couſin, partageoit le commandement & la défenſe de la place avec l'archevêque de Mitilene ; pendant que ce petit ſouverain, prince peu guerrier, & ennemi des périls, ſe renferma, ou pour mieux dire, ſe fut cacher dans le château, comme dans l'endroit le plus sûr & le moins expoſé, les aſſiégeans & les aſſiégés, dans l'attaque & dans la défenſe, donnerent toutes les marques qu'on pouvoit ſouhaiter de leur courage. Les Turcs accoutumés de paſſer de conquête en conquête, ſouffroient impatiemment qu'un

RAIMOND ZACOSTA.

petit prince osât arrêter les armes de leur invincible empereur. Ils se précipitoient dans toutes les attaques; un grand nombre y périt. Mahomet éprouva la différence qu'il y avoit entre un chevalier de Rhodes & un soldat Turc. Les chevaliers ne lui donnoient point de repos, & par des ruisseaux de sang qu'ils faisoient couler dans toutes leurs sorties, ils firent craindre au visir qui commandoit au siége, sous les ordres de Mahomet, que ce prince, plein de la plus haute valeur, & qui s'exposoit souvent, n'y pérît lui-même. Comme rien n'étoit plus cher au général que la conservation de son maître, le sage ministre, sous prétexte de donner ses ordres pour de nouveaux secours, l'engagea de repasser en terre ferme, où il lui envoyoit jour par jour une relation exacte de ce qui se passoit dans ce siége.

La vigoureuse résistance des chevaliers & des armateurs chrétiens, ne lui permettant pas d'en espérer un prompt succès, il tenta la voie de corruption, qui lui réussit mieux que celle des armes. Il s'adressa au gouverneur de la ville, du même nom & du même sang que le prince, & il lui promit de la part de Mahomet, de lui laisser la souveraineté de l'île, s'il vouloit faciliter la prise de Mitilene, & s'engager à ne souffrir jamais dans les ports de l'île, ni chevaliers, ni armateurs chrétiens.

Lucio Gattilusio ne pouvoit pas ignorer que Mahomet ne devoit la plûpart de ses conquêtes qu'à sa foi promise, & presque toujours

RAIMOND ZAC STA.

violée ; mais le foible Grec, ébloui par l'éclat d'une couronne, se laissa séduire par les promesses magnifiques du visir. Le traître lui livra une porte qu'il défendoit ; les Turcs y entrerent en foule, & massacrerent les chevaliers, qui quoiqu'abandonnés par les Grecs, se firent tous tuer les armes à la main. Plusieurs armateurs eurent un sort pareil ; d'autres, sur l'espoir de la vie qu'on leur promit, furent faits prisonniers. Le traître, pendant ce tumulte, courut au château, & avec une frayeur étudiée, représenta au prince, qu'il étoit à la veille d'être forcé, s'il ne se disposoit à capituler : le foible prince de Lesbos lui en laissa le soin. Mahomet, qui n'étoit pas éloigné, sur les avis qu'il reçut de son visir, accourut pour recueillir la gloire & le fruit de sa négociation : le traître fut arrêté ; il promit au prince, en échange de son île, d'autres terres dans la Grece, & on convint qu'il se rendroit à Constantinople pour traiter de cet échange. Le prince de Lesbos s'y rendit avec son parent, dont il ignoroit la perfidie.

Mahomet ne les traita pas mieux qu'il avoit fait l'empereur de Trébisonde. Pour préliminaire de la négociation, on ne leur laissa que le choix de changer de religion, ou de la mort. Les deux Gattilusio furent assez lâches pour renoncer à la foi : ils se flattoient au moins par leur apostasie, d'avoir conservé leurs jours ; mais Mahomet chercha un autre prétexte pour s'en défaire. Ce prince, dont la cruelle politique étoit de faire périr tous,

RAIMOND ZACOSTA.

ceux qui pouvoient avoir de justes prétentions sur les pays dont il s'étoit emparé, fit un crime aux deux Gattilusio d'une promenade, comme s'ils eussent voulu s'échapper, & sortir de ses états sans sa permission ; & là-dessus il leur fit couper la tête. Il traita encore plus cruellement les armateurs chrétiens qui avoient défendu Mitilene, & qui sur l'assurance que le visir leur avoit donnée de la vie, s'étoient rendus aux infideles. Le sultan, malgré la parole de son visir, les avoit fait arrêter ; & pour intimider leurs semblables, il les fit scier par la moitié du corps, & il ordonna qu'on en abandonnât les membres aux chiens & aux animaux carnaciers.

Le grand-maître regarda ces cruels supplices comme des avant-coureurs de la guerre que Mahomet porteroit la campagne prochaine dans l'île de Rhodes. Ce fut pour s'y préparer, qu'il envoya en Europe une citation générale adressée à tous les chevaliers, avec des ordres particuliers aux receveurs de se trouver à Rhodes pour assister au chapitre qu'il y avoit convoqué, & d'y apporter les annates & les responsions dont ils étoient comptables au trésor commun.

Ces officiers, en conséquence de ces ordres supérieurs, presserent plusieurs commandeurs de satisfaire à ce qu'ils devoient ; mais la plûpart, ceux sur-tout d'Italie & d'Aragon, chercherent différens prétextes pour éluder le payement qu'on exigeoit d'eux si justement. Les uns prétendoient que leur

impofition étoit exceffive ; d'autres fe plaignoient du grand-maître comme d'un vieillard toujours tremblant aux moindres mouvemens de Mahomet, & qui fous prétexte d'une guerre imaginaire, non content de les fatiguer par des voyages de long cours, cherchoit encore à les épuifer par des taxes exorbitantes. Ces plaintes furent portées au pape Paul II, & appuyées par les rois de Naples, d'Aragon, & par le doge de Venife.

Le roi d'Aragon fur-tout preffoit le fouverain pontife de le faire venir à Rome, pour rendre raifon de fa conduite. L'animofité de ce prince étoit fondée fur ce que ce grand-maître ayant retenu la châtellenie d'Empofte, dont il étoit en poffeffion quand il parvint au magiftere, lui redemandoit différentes terres de cette grande commanderie, dont il s'étoit emparé à titre de bienféance. Tous ces princes, par différens motifs, obtinrent du pape que le chapitre général qui étoit convoqué à Rhodes, fe tiendroit à Rome. C'étoit, pour ainfi dire, livrer le grand-maître à fes ennemis : & ce qui étoit de plus fâcheux, par cette nouvelle citation & ce changement, on expofoit l'île de Rhodes à toutes les entreprifes de Mahomet. Le grand-maître pouvoit fe fervir d'une auffi jufte raifon, & alléguer pour éviter ce voyage, la néceffité où il étoit de défendre en perfonne les états dont la religion lui avoit confié la fouveraineté ; mais ce timide vieillard, dans l'impatience de faire éclater

RAIMOND -ZACOSTA. son innocence sur un aussi grand théâtre que la cour de Rome, s'y rendit en diligence : l'ouverture du chapitre se fit peu après. Le grand-maître, soutenu des plus anciens commandeurs, & des plus gens de bien, n'eut pas de peine à faire comprendre au souverain pontife, que les plaintes qu'on lui avoit faites, n'avoient point d'autre fondement que le libertinage de quelques mauvais religieux, auxquels même de grands biens ne suffisoient pas pour fournir à un grand luxe : & pour preuve de son désintéressement, & pour faire cesser les plaintes du roi d'Aragon, il remit en même-tems à la religion & au chapitre la châtellenie d'Emposte, qu'il n'avoit retenue après son élection à la grande-maîtrise, que pour pouvoir fournir à la construction de la forteresse de Saint-Nicolas.

Ces marques de désintéressement couvrirent de confusion ses ennemis : le pape lui-même eut honte de s'en être laissé surprendre, & de les avoir écoutés. Pour réparer le tort qu'il avoit fait au grand-maître, il le combla en particulier de caresses, & il affecta même en public de lui donner des marques de considération, qui étoient si justement dues à son mérite, & au rang qu'il tenoit parmi les princes chrétiens. Le chapitre de son côté, fit contre les désobéissans des réglemens très-séveres, qui furent approuvés par le saint siége. Le grand-maître se disposoit à les porter lui-même à Rhodes ; mais une pleurésie qui le surprit à Rome,

:rmina ſa vie ; & l'opinion commune fut que RAIMOND ZACOSTA.
:s peines & les chagrins que de mauvais re-
gieux lui avoient cauſés, avoient avancé ſes
ɔurs. Le pape voulut qu'il fût enterré dans
'égliſe de ſaint Pierre ; on n'y oublia rien
le la pieuſe magnificence qui pouvoit orner
es funérailles : & par un decret du chapitre,
ɔn mit dans ſon épitaphe, que ce grand-maî-
tre s'étoit également diſtingué par ſa piété,
par ſa charité, & par ſa capacité dans le gou-
vernement.

Le chapitre général procéda enſuite à une nouvelle élection : les ſuffrages ſe trouverent partagés entre frere Raimond Ricard, de la langue de Provence, & grand-prieur de Saint-Gilles, & frere JEAN-BAPTISTE DES URSINS, prieur de Rome. Le mérite & les qualités perſonnelles de ce dernier, ſoutenues par le crédit de ſa famille, lui firent donner la préférence. Cependant il ne l'emporta ſur ſon concurrent, que d'une voix : ce qui pourroit faire préſumer que dans tout autre endroit qu'à Rome, la pluralité des ſuffrages ne ſe ſeroit pas trouvée de ſon côté.

JEAN-BAPT. DES URSINS.

1467.

Le nouveau grand-maître, après avoir reçu la bénédiction du pape, ſe rendit en diligence à Rhodes, où l'ambition & les forces de Mahomet faiſoient toujours craindre quelque ſurpriſe. Il y fit venir par une citation particuliere les plus braves chevaliers, & ceux de chaque langue, qui avoient le plus d'expérience. On y vit bientôt arriver frere Bertrand de Cluys, grand-prieur de France ; frere

JEAN-BAPT. DES URSINS.

Jean de Bourbon, commandeur de Boncourt; frere Jean de Sailly, commandeur de Fieffes; frere Jean Wulnet, commandeur d'Oiſon, & frere Pierre d'Aubuſſon, ūn des plus grands capitaines de l'ordre, habile ſur-tout dans cette partie de l'art militaire, qui concerne les fortifications, & que le grand-maître fit ſurintendant de celles de l'île. Ce fut par ſon conſeil & par ſes ſoins qu'on creuſa & qu'on élargit les foſſés de la ville, & qu'on éleva du côté de la mer une muraille qui avoit cent toiſes de longueur, ſix de hauteur, & une d'épaiſſeur.

Cette précaution étoit d'autant plus néceſſaire, qu'on apprit depuis que le ſultan auroit ouvert la campagne par le ſiége de Rhodes, s'il n'avoit été retenu à Conſtantinople par une maladie dangereuſe. La peſte étant ſurvenue en même-tems dans cette capitale de l'empire Turc, il fut obligé de différer pour quelque tems cette entrepriſe. Mais pour ne pas laiſſer les chevaliers en repos, il mit en mer trente galeres chargées d'infanterie, & dont le commandant eut ordre de faire des deſcentes dans les endroits de l'île les moins défendus, d'en enlever les habitans, & d'y mettre tout à feu & à ſang. Le grand-maître averti de cet armement, le rendit inutile par ſa ſage conduite & la valeur des chevaliers. Il y avoit alors dans cette île pluſieurs châteaux ſitués de diſtance en diſtance, & qui en tems de guerre ſervoient de retraite aux habitans de la campagne. On comptoit parmi ces places

ortes, les châteaux de Lindo, de Feracle, de Villeneuve, de Catauda, d'Arcangel & de Tiranda. Les payſans eurent ordre de s'y retier avec leurs beſtiaux; & les chevaliers partagés en différens corps de cavalerie, ayant laiſſé débarquer les Turcs, tomberent ſur ceux qui s'étoient avancés dans le pays, en tuerent un grand nombre, firent pluſieurs priſonniers, & forcerent les autres à chercher leur ſalut dans la fuite, & à ſe rembarquer.

Mahomet fut au déſeſpoir de cette défaite: ce prince dont toute la vie juſqu'alors n'avoit été, pour ainſi dire, qu'une campagne continuelle, donna auſſi-tôt des ordres preſſans pour un nouvel armement, qu'il fit faire par terre & par mer. On ne doutoit point que ces apprêts extraordinaires ne regardaſſent l'île de Rhodes, ou celle de Négrepont, dont les Vénitiens étoient alors les maîtres. Dans cette incertitude, ces habiles républicains qui avoient en vue de ſe prévaloir du ſecours de l'ordre, envoyerent des ambaſſadeurs au grand-maître & au conſeil, pour y propoſer une ligue offenſive & défenſive contre leur ennemi commun. Rien en apparence n'étoit plus convenable pour les uns & pour les autres; mais quand on vint à approfondir les conditions de ce traité, on fut bien ſurpris à Rhodes d'apprendre que les Vénitiens, pour préliminaire, demandoient que la religion ſe mît ſous la protection & la dépendance de leur république; & que la religion à l'avenir ne pût rien entreprendre

JEAN BAPT. DES URSINS.

ſans ſes ordres. Le grand-maître rejetta avec une juſte indignation le projet d'une ligue, qui ſous le nom d'alliance, auroit établi une véritable ſervitude : & ſi des hiſtoriens célebres n'en faiſoient mention, on auroit peine à croire qu'un corps auſſi ſage que le ſénat de Veniſe, eût été capable de faire faire une propoſition ſi odieuſe, à un ordre compoſé de la plus illuſtre nobleſſe de la chrétienté, & qui avec ſes ſeules forces, réſiſtoit depuis ſi long-tems à celles des Sarraſins & des Turcs. Mais quoique cette ligue particuliere n'eût point de lieu, on n'eut pas plutôt appris à Rhodes que les armées de terre & de mer de Mahomet avoient inveſti l'île & la ville de Négrepont, que le grand-maître ſe croyant obligé par ſa profeſſion de défendre tous les états des princes chrétiens, envoya auſſi-tôt des galeres armées au ſecours des Vénitiens. Le chevalier de Cardonne commandoit cet armement ; & le commandeur d'Aubuſſon, fort habile dans l'attaque & la défenſe des places, fut mis à la tête d'une troupe de braves chevaliers, qui avoient ordre de tâcher de débarquer dans l'île, & de ſe jetter dans la ville aſſiégée.

L'île de Négrepont portoit anciennement le nom d'Etubée : ſon circuit eſt d'environ trois cens ſoixante milles ; ſa plus grande largeur de quarante, & la moindre de vingt ; & elle communique avec la terre ferme de Bœotie par un pont qui traverſe l'Euripe. Les Athéniens appelloient ſa capitale Chalcide ;

ıis depuis elle prit le nom général de l'île. JEAN-BAPT. DES URSINS.
an Bondumiero, & Louis Calbo ſon lieu-
ıant, nobles Vénitiens, y commandoient
›ur la république; & Paul Erizzo, autre no-
e Vénitien, qui venoit d'y exercer la charge
: provéditeur, voyant les approches de l'en-
ɜmi, réſolut généreuſement d'y demeurer,
ıoique le tems de ſon ſervice fût expiré.
[ahomet, avant que de porter ſes armes dans
le de Rhodes, voulut attaquer celle de Né-
·epont, d'où les chevaliers euſſent pu tirer
ı ſecours.

Ce prince belliqueux, ſuivi d'une armée de
x-vingt mille combattans, arriva ſur le rivage 1470.
e l'Euripe, dont il paſſa le trajet ſur un pont
e bateaux, qu'il y fit conſtruire, en même-
ɜms que ſa flotte composée de trois cens
oiles, s'en approcha ſous la conduite du viſir
ʌachmut. Il y eut trois attaques principales,
ıù d'abord il périt un grand nombre de Turcs;
nais un traître leur ayant indiqué un endroit
les murailles qu'ils avoient négligé, & dont
es défenſes étoient vieilles & tomboient en
uine, les infideles y pointerent leur artille-
ie, & firent tomber un grand pan de murailles.
Les aſſiégés firent donner avis du péril où ils
étoient expoſés au général Canalé, qui com-
nandoit la flotte de la république. Les galeres
de la religion l'avoient joint: la flotte chré-
ɜenne s'avança auſſi-tôt à la vue du camp en-
nemi: elle avoit le vent & les courans favo-
rables, & on avoit réſolu dans le conſeil de
guerre, d'inſulter le pont qui traverſoit l'Eu-

JEAN BAPT. DES URSINS.

ripe, pour couper aux Turcs la communication avec la terre ferme, & les priver par-là des convois qu'ils en tiroient. Toute la flotte demandoit le combat avec de grands cris, & les chevaliers de Cardonne & d'Aubusson surtout, pressoient Canalé d'avancer. Mais ce commandant ayant jetté par hasard les yeux sur son fils unique, qui paroissoit effrayé du péril, après avoir balancé quelque tems entre l'attaque & la retraite, tourna honteusement la proue; & à force de voiles & de rames, s'éloigna des infideles, & abandonna les assiégés, à qui il ne resta aucune espérance de secours.

Le sultan profita de leur consternation; ses troupes le lendemain monterent à l'assaut, & forcerent l'endroit de la muraille que son artillerie avoit abattu. Ils n'y entrerent cependant que sur les corps de Bondumiero, de Calbo, & des principaux officiers de la garnison, qui se firent tuer sur la breche. Le provéditeur Erizzo disputa le terrein pied à pied, & par des retirades faites de rue en rue; se voyant forcé de tous côtés, il gagna encore le château, où il se défendit avec beaucoup de courage; mais enfin manquant de vivres & de munitions de guerre, & la plûpart de ses soldats étant blessés, il fut obligé de capituler. Il ne voulut pourtant point ouvrir les portes du château, qu'il n'eût pour assurance de sa vie la parole expresse du sultan. Ce prince jura par sa tête, que celle d'Erizzo seroit en sûreté; mais se voyant maître de sa personne, il le fit scier

par le milieu du corps ; & ajoutant la raillerie à la cruauté & à la perfidie, il disoit : « Qu'à la vérité il avoit donné à Erizzo assurance pour sa tête ; mais qu'il n'avoit jamais » entendu épargner ses flancs ». JEAN-BAPT. DES URSINS.

Ce brave Vénitien avoit avec lui Anne Erizzo sa fille, jeune personne d'une beauté singuliere. Son pere craignant qu'elle ne devînt la proie du soldat insolent, conjura ses bourreaux de la faire mourir avant lui ; mais on lui répondit, qu'elle étoit réservée pour le plaisir du sultan. On la conduisit à ce prince, qui, charmé de sa beauté, lui offrit de la faire regner sur son cœur & sur son empire. La sage Vénitienne lui répondit avec une modeste fierté, qu'elle étoit chrétienne & vierge, & qu'elle abhorroit plus que la mort les débauches de son serrail & les douceurs empoisonnées de ses promesses. Mahomet employa inutilement toute sorte de moyens pour la séduire ; on lui porta de sa part des pierreries & des habits magnifiques qu'elle rejetta avec un noble mépris. Mahomet plus susceptible d'orgueil que de sensualité, irrité de sa résistance, changea son amour en haine ; & dans les noirs transports de sa fureur, d'un coup de cimetere lui sépara la tête du corps, & remplit les vœux de cette héroïne, qui par le sacrifice d'une vie courte & d'une beauté fragile, acquit une gloire & une félicité immortelles.

Il seroit difficile d'exprimer toutes les cruautés qui furent exercées à la prise de

Négrepont. L'île fut bientôt remplie de carnage & d'horreur; le soldat Turc, à l'exemple & sous les yeux de son souverain, se faisoit un mérite de sa fureur & de son emportement : sur-tout on ne fit aucun quartier aux chrétiens Latins; & le sultan irrité d'avoir vu parmi la flotte Vénitienne les galeres de la religion, envoya à Rhodes déclarer la guerre à feu & à sang, & jura de tuer de sa main le grand-maître, & d'exterminer tous les chevaliers qui tomberoient en sa puissance.

Ces menaces n'empêcherent pas la religion de continuer dans la suite de fournir de puissans secours aux Vénitiens. La flotte de cette république étoit alors commandée par le fameux Mocenigo, qui avoit pris la place du timide Canalé. Les galeres de la religion l'ayant joint, on fut de concert assiéger Attalie, ville célebre sur les côtes de la Pamphilie, qu'on nomme aujourd'hui Satalie. Le provéditeur Sorano fut commandé d'abord pour rompre la chaîne qui fermoit le port, & il s'en acquitta avec beaucoup de courage & de succès. Les vaisseaux chrétiens y entrerent; on pilla ensuite le fauxbourg de deux enceintes, dont la ville étoit fortifiée. On emporta la premiere; mais les murailles de la seconde se trouverent plus hautes que les échelles qu'on avoit préparées pour l'escalade. Le général des galeres de la religion, & plusieurs braves chevaliers ayant été tués dans cette attaque, le général Vénitien la fit cesser malgré les cris d'une vieille femme

rétienne, esclave dans Satalie, qui du haut la muraille appelloit les chrétiens, & leur présentoit le petit nombre & la foiblesse s assiégés. On rapporte que saisie de dou-ır d'entendre sonner la retraite, elle se pré-pita du haut de la muraille dans les fossés, où les Vénitiens l'enlevèrent toute brisée · sa chûte, & prirent soin de sa sépulture. :s chrétiens repoussés, allerent décharger ur colere dans la campagne, & après le ·gât ordinaire en pays ennemis, ils vinrent ›nner fond à Rhodes. Ils y trouverent un nbassadeur d'Ussum-Cassan, roi de Perse, ›pellé Azimamet, qui, outre ses domesti-ıes, étoit accompagné de plus de cent gen-lshommes Persans.

Pour l'intelligence de la négociation dont étoit chargé envers le grand-maître, & s autres princes chrétiens ennemis de Ma-›met, il faut savoir qu'après la perte de 'égrepont, les Vénitiens avoient formé une ıissante ligue contre le Turc, dans laquelle :oient entrés le pape Paul II, le roi d'A-ıgon, Ferdinand, roi de Naples, l'ordre : saint Jean de Jérusalem, & la républi-ıe de Florence. Outre ces secours, les Vé-:tiens pour susciter de tous côtés des enne-is au sultan, avoient envoyé jusqu'en erse un ambassadeur appellé Cathérini Zé-ɔ, pour solliciter Ussum-Cassan d'arrêter ır d'utiles diversions les armes d'un prince nbitieux, qui menaçoit tout l'ordre de ses ıaînes. Ce prince n'avoit pas besoin d'être

JEAN BAPT. DES URSINS.

éclairé ſur ſes véritables intérêts ; il y avoit long-tems qu'il ſouffroit impatiemment les conquêtes de Mahomet. Nous avons dit qu'il étoit déja entré dans une ligue contre le Turc avec pluſieurs chrétiens ; mais les fatales diſcordes de ſes confédérés, & l'impétuoſité de Mahomet, avoient fait perdre juſqu'alors le fruit de ces magnifiques alliances, qui avoient plus d'éclat que de ſolidité. Il ne laiſſa pas d'écouter avec plaiſir les nouvelles propoſitions que lui fit l'ambaſſadeur Vénitien.

Uſſum-Caſſan, ou Uſſun-Haſſan, c'eſt-à-dire, Uzum le long, ainſi appellé à cauſe de la grandeur de ſa taille, étoit le ſixiéme prince des Turcomans, de la dynaſtie d'Akconjonlû, ou du Mouton blanc. Il commença ſes conquêtes par uſurper les états de ſon frere Gehangir, dont il ſut ſe défaire : & dans la même année il s'empara de ceux de Gehanchah, prince de la dynaſtie du Mouton noir, qu'il fit périr avec toute ſa famille. Il ne traita pas mieux Abouſaide, petit-fils de Tamerlan, ſur lequel il conquit toute la Perſe.

Quoique ce prince fît profeſſion de la ſecte muſulmane, ſoit qu'il en reconnût la fauſſeté, ſoit que l'intérêt de ſon état fût ſa premiere religion, il ne faiſoit point de ſcrupule de s'unir avec des princes chrétiens : il n'avoit envoyé ſon miniſtre que pour reconnoître les forces des princes alliés. Cet ambaſſadeur avoit été reçu par le grand-maître avec tous les honneurs & la magnificence dûs

ſon caractere : on le combla de careſſes de préſens. La nobleſſe Perſane qui l'ac-ımpagnoit, étoit régalée tous les jours par s principaux chevaliers de l'ordre; & pour i donner bonne opinion des forces de la gue, on lui en fit voir tour à tour les trou-es de terre & de mer, rangées en ordre de taille, & avec tous les mouvemens qui ſe ratiquent dans de véritables combats.

Azimamet, dans une audience qu'il eut du rand-maître & des principaux capitaines de ı ligue, leur dit que le roi ſon maître avoit ris ſur Mahomet la forte place de Torate, ans la petite Arménie; qu'il ſe préparoit à ontinuer ſes conquêtes; que les Perſans, à ı vérité étoient invincibles par leur cavale-ie, la premiere du monde; qu'ils ne man-uoient ni d'hommes, ni de chevaux, ni de ınces, ni de ſabres; mais qu'on ignoroit en-ore dans ſon pays l'uſage des armes à feu, & ue le roi ſon maître l'avoit envoyé pour de-ıander aux princes chrétiens des fondeurs & 'excellens canoniers pour s'en ſervir contre Turc; ce qui lui fut promis : & le grand-ıaître lui ayant donné une eſcadre de gale-es, il fut conduit à Veniſe, où le traité fut onclu. A ſon retour, le ſénat le fit accompa-ner par cent officiers d'artillerie, avec des ondeurs & d'habiles armuriers, qui fournirent epuis les armées de Perſe d'un train complet 'artillerie, & d'un nombre infini d'arquebuſes.

Il n'étoit guère poſſible qu'une ambaſſade 'un ſi grand éclat pût être cachée à Mahomet.

Jean Bapt. des Ursins.

Ce prince en pénétra bientôt les motifs, & pour faire échouer cette négociation, il dépêcha un ambassadeur au roi de Perse, pour représenter le tort qu'il faisoit à sa gloire, de s'unir avec des infideles contre un prince de sa religion. Mais le Persan, peu en prise à de pareils scrupules, ne fit pas beaucoup d'attention aux reproches de Mahomet; & trouvant son intérêt dans la ligue, il y persista constamment, sans même que de mauvais succès l'en pussent détacher. Mahomet aigri de la fermeté de ce prince, lui déclara la guerre, & il alla en personne, à la tête d'une armée composée de cent quatre-vingt-dix mille hommes, l'attaquer au milieu de ses états. Avant que de partir de Constantinople, il y laissa le prince Zizim le dernier de ses enfans avec un bon conseil, pour avoir soin du gouvernement, mais en passant à Amasie, il y prit Bajazet, frere de ce jeune prince; & Mustapha l'ainé de tous, qui commandoit sur la frontiere de Caramanie, le vint joindre avec les troupes de son gouvernement. Ce jeune prince, l'année précédente, avoit défait en bataille rangée, une armée d'Ussum-Cassan. Mahomet voulant profiter de cette victoire, & de la consternation des Persans, s'avança jusqu'aux bords de l'Euphrate. Son dessein étoit de passer ce fleuve pour pénétrer dans la Perse; mais il découvrit de l'autre côté Ussum-Cassan, qui, accompagné de trois princes ses enfans, & à la tête d'un grand corps de cavalerie, composé de quarante mille chevaux, se disposoit

lui en disputer le passage. Jamais deux mai-ɔns royales ne s'étoient vues dans une plus lorieuse concurrence. L'Euphrate vis-à-vis e l'endroit où les deux armées étoient pos-ées, se partageoit en plusieurs branches : il y n avoit quelques-unes de guéables. Les Turcs 'abandonnent dans le fleuve pour les gagner; ıais la marche continuelle des chevaux qui emuent les sables d'un gué, fait un goufre qui bîme tout. Pour comble de malheur, ceux ui peuvent approcher des bords de ce fleuve, es trouvent escarpés par la précaution du roi le Perse. Epuisés du travail, & ne pouvant ombattre de pied ferme sur des sables mou-ans, ils se voyent en bute aux fleches des 'ersans, sans pouvoir venger leur mort. Plu-ieurs se noyent; les courans en emportent 'autres. Plus de douze mille hommes périrent ans cette entreprise, & le furieux Mahomet ésespéré de ce mauvais succès, est contraint la fin de faire sonner la retraite.

Comme les Persans avoient enlevé les vi-res & les fourages de ces cantons, il fallut ue les Turcs regagnassent leur frontiere. Il e manquoit rien à la gloire du Persan, s'il ût su se borner à cet avantage. Mais en-aîné par les conseils audacieux des jeunes rinces ses enfans, il passa l'Euphrate, & oursuivit son ennemi; il le trouva puissam-ıent retranché. On en vint bientôt aux mains: hacun se mêle: tout combat, le prince comme simple soldat. La victoire passa plus d'une ɔis dans l'un & l'autre parti. Le jeune

JEAN BAPT. DES URSINS

Muſtapha, fils aîné de Mahomet, la fixa enfin dans celui du ſultan : il défit un grand corps de Perſans commandé par le prince Zeinel, fils d'Uſſum-Caſſan, qui y fut tué. Pendant que Muſtapha pourſuivoit les fuyards, il envoya la tête du prince Perſan à Mahomet, comme les gages de la victoire ; elle ſe déclara abſolument contre les Perſans depuis la mort de Zeinel : toute leur armée fut diſſipée, & chercha ſon ſalut dans les montagnes voiſines. Au milieu de la joie que cauſoit à Mahomet un ſi glorieux ſuccès, on vint lui dire qu'on ne ſavoit ce qu'étoit devenu Muſtapha. Le ſultan ſentit vivement qu'il étoit pere : il frémit, & déteſtoit une ſi funeſte victoire, lorſque les cris des ſoldats lui annoncerent peu après le retour de ce jeune prince. Dans les premiers tranſports de joie, il court avec empreſſement au-devant de lui, l'embraſſe tendrement, quoique tout couvert de ſang & de pouſſiere. Il voulut même lui préſenter de ſa main une taſſe de ſorbec : mais Muſtapha fit une douce expérience dans cette occaſion, que de tous les rafraîchiſſemens, il n'y en avoit point de plus propre à eſſuyer la ſueur & les fatigues du combat, qu'une victoire qu'on y vient de remporter.

Cependant ce jeune prince, le compagnon des travaux & de la gloire de ſon pere, l'appui de ſon trône & l'eſpérance de ſes ſujets, au milieu de tant de lauriers, ſe vit, un an après, frappé de la foudre. Achmet Geduc, un des principaux bachas de la Porte,

avoit une femme d'une rare beauté. Le jeune sultan eut le malheur de la rencontrer comme elle alloit au bain : & malgré l'austere précaution qu'on prescrit aux femmes de cette nation, de ne paroître en public que voilées, elle ne put résister au plaisir secret de lui laisser entrevoir combien elle étoit aimable. Un coin de son voile lui échappa, mais qu'elle reprit aussi-tôt ; elle ne se montroit avec tant de réserve, qu'afin d'être regardée avec plus de curiosité. Les courtisans, nation servile, ne manquerent pas de donner des louanges criminelles aux desirs du jeune prince, qui depuis les grandes actions qu'il avoit faites à la guerre, se croyoit au-dessus des loix. Il la suit jusqu'au bain, entre malgré les gardes dans un lieu interdit aux hommes, la surprend dans un état peu décent ; & emporté par sa passion, en obtient des faveurs qui apparemment ne lui firent pas éprouver beaucoup de résistance. Achmet en est bientôt averti : outré de cette insulte, il court au serrail, se jette aux pieds de Mahomet, s'arrache la barbe, déchire sa veste & son turban, & par ses cris & ses larmes, apprend au sultan le malheur de sa femme, ou plutôt le sien.

Mahomet avoit déja de l'inquiétude au sujet de l'humeur fiere & hautaine de son fils : mais pour ne pas s'abaisser jusqu'à blâmer cette violence devant un de ses sujets, il dissimule son ressentiment, & regardant avec mépris le bacha : « Ta femme & toi, *lui dit-il*, » n'êtes-vous pas mes esclaves, & trop ho-

JEAN-BAPT. DES URSINS.

» norés de contribuer à la ſatisfaction de mes » enfans ? Il le renvoya avec une ſi dure réponſe : mais en même-tems il manda Muſtapha ; & avec cet air qui faiſoit trembler les plus grands de ſa cour , il lui fit des reproches ſanglans , le chaſſa de ſa préſence ; & ayant appris que ce jeune prince étoit ſorti du ſerrail plein d'indignation , & en murmurant d'un traitement ſi dur, trois jours après, il l'envoya étrangler. Quoique ces événemens ſe ſoient paſſés dans l'intervalle de deux années , je les ai rapportés de ſuite , par la liaiſon qu'il y a entr'eux , & pour la commodité du lecteur.

L'ordre des tems nous devroit faire reprendre la narration à l'endroit qui traite de la ligue du Perſan , avec le grand - maître & les autres princes chrétiens ; mais comme cette matiere n'entre qu'indirectement dans notre hiſtoire, nous nous contenterons de remarquer que cette guerre entre deux princes ſi puiſſans , & qui diſputoient de l'empire de l'Aſie , dura pluſieurs années & ſuſpendit l'entrepriſe que Mahomet avoit formée contre Rhodes.

Le grand-maître, dans cet intervalle, renouvella ſes ſoins pour la conſervation de cette place & de toute l'île. Par ſon ordre , & de l'avis du conſeil , d'anciens chevaliers en viſiterent toutes les places , & les autres îles qui dépendoient de la religion. Ce fut dans ce même tems qu'il tint à Rhodes un chapitre général , la reſſource la plus sûre pour

pour la manutention, ou pour le rétablissement de la discipline réguliere. C'étoit dans ces grandes assemblées qu'on travailloit avec soin, & sans égard pour personne, à la correction des mœurs ; & on peut dire que sans les fréquentes convocations des chapitres, l'ordre au milieu du tumulte des armes, ne se seroit jamais conservé si long-tems sans ce premier esprit de piété & de désintéressement, qui ne le distinguoit pas moins que son courage & sa rare valeur.

Quoique la puissance de tant de souverains qui étoient entrés dans la ligue tînt en respect Mahomet, cependant ce prince avoit des armées si nombreuses, que les chevaliers de Rhodes, de peur d'en être surpris, se tenoient sans cesse sur leurs gardes. On ajouta encore de nouvelles fortifications aux anciennes, & on fit construire sur le rivage de la mer deux tours du côté de Limonia, & une troisiéme qui regardoit le village de Sainte-Marthe. Le commandeur d'Aubusson, devenu grand-prieur d'Auvergne par la mort du chevalier Cotter, conduisoit ces ouvrages avec une attention digne de son zele & de sa capacité; rien n'échappoit à sa vigilance. Le grand maître & la religion écoutoient ses avis comme des loix : c'étoit, pour ainsi dire, l'ame & le premier mobile du conseil; lui seul étoit ordinairement chargé de l'exécution des projets qu'il avoit proposés : guerre, finances, fortifications, tout passoit par ses mains. On le voyoit environné en tout tems d'officiers,

JEAN-BAPT. DES URSINS.

d'artisans & d'ouvriers, sans que le nombre & la différence des affaires l'embarrassassent: son zele pour le service de l'ordre, l'étendue & la facilité de son esprit suffisoient à ces différens emplois.

Le grand-maître dans un âge avancé, & toujours infirme, avoit bien besoin de ce secours; il y avoit près d'un an qu'il étoit tombé malade, & il ne faisoit plus que languir : une

1476. hydropisie termina à la fin ses jours. Il mourut le huitiéme de juin de l'année 1476. On procéda à l'élection de son successeur : frere Raimond de Richard, grand-prieur de S. Gilles, qui avoit concouru dans l'élection précédente avec ce dernier grand-maître, fut choisi pour présider à celle de son successeur; & ce fut ce grand-prieur, qui, après les cérémonies ordinaires, annonça à l'assemblée que tous les suffrages des électeurs s'étoient réunis dans la

PIERRE D'AUBUSSON.

personne de frere PIERRE D'AUBUSSON, grand-prieur d'Auvergne, seigneur issu des anciens vicomtes de la Marche, & d'une des plus illustres maisons de France. On peut dire qu'avant même son élection à la grande-maîtrise, il étoit déja grand-maître par les vœux de tous les chevaliers, & même du peuple, qui aux premieres nouvelles qu'il en eut, fit éclater par des feux publics cette joie pure & sincere qui part du cœur, & que la politique ou la servitude n'ont jamais su contrefaire. Un si heureux choix rassura les plus timides, & on ne craignit plus Mahomet, quand on vit d'Aubusson chargé du

gouvernement & à la tête des affaires.

PIERRE D'AUBUSSON.

Sa conduite justifia de si heureux préjugés : il employa son autorité pour faire exécuter tous les projets qu'il n'avoit proposés auparavant que comme simple membre du conseil. Par ses ordres on fit forger une grosse chaîne de fer, dont on ferma le port, & pour empêcher les descentes & les courses des pirates dans les autres endroits de l'île, il augmenta les tours & les forts qu'on avoit fait construire le long des côtes & de distance en distance. Il ne borna point ses vues & ses soins à la conservation de la seule île de Rhodes, il fit passer de puissans secours dans les autres îles qui dépendoient de la religion ; & par le même zele & la même attention, il envoya des ingénieurs au château de Saint-Pierre, qui sur ses mémoires & le plan qu'il leur remit, firent creuser les fossés si avant, que l'eau de la mer s'y répandant, les felouques & les brigantins de la religion y entroient sans peine, & s'y trouvoient à couvert des Turcs & des corsaires. Pendant que ce digne souverain de Rhodes n'étoit occupé que de sa défense, on vit arriver dans cette île Michel Salamon, envoyé de Loredan, général des Vénitiens, qui venoit reclamer un Chypriot, appellé Riccio Marini, un des plus zélés serviteurs de Charlotte de Lusignan.

Nous venons de voir que la couronne de Chypre, qui depuis près de trois cens ans étoit dans la maison de Lusignan, avoit été

PIERRE D'AUBUSSON.

ufurpée fur Charlotte de Lufignan, par fon frere bâtard; que l'ufurpateur, pour s'affurer de la protection des Vénitiens, avoit recherché en mariage une fille de la maifon de Cornaro; & que le fénat pour fe faire un droit, ou pour mieux dire, des prétentions fur ce royaume, la lui avoit accordée, & l'avoit dotée comme fille de S. Marc. Pour avancer cette fucceffion, on prétend que ce bâtard avoit été empoifonné : un petit enfant qu'il laiffa prefque à la mamelle, ne lui furvécut guère. Les Vénitiens, à titre de protection, firent paffer de puiffans fecours dans cette île, ils s'en rendirent bientôt les maîtres fous le nom de la veuve du bâtard, à qui ils ne laifferent de reine que le nom, & de vains ornemens.

Cependant Charlotte de Lufignan, l'unique & la feule héritiere de cette couronne, confervoit toujours de fecrets partifans dans ce royaume. Il s'y fit plufieurs projets pour en chaffer les Vénitiens, mais qui échouerent par l'habileté & les forces des capitaines de cette république. Les chefs du parti de la reine Charlotte furent obligés d'abandonner l'île; chacun fe réfugia où il crut trouver un afyle & plus de sûreté. Riccio Marini, un de ces chefs, s'étoit retiré à Rhodes : ce fut le fujet de l'ambaffade de Salamon : il vint le redemander au grand-maître, comme un féditieux & un rebelle : il lui préfenta de la part du doge, une lettre pleine de menaces, & l'envoyé de Loredan ajouta avec hauteur, que la

ſérénissime république ayant adopté Catherine Cornaro, elle regarderoit comme ſes ennemis, ceux qui favoriſeroient les partiſans de Charlotte de Luſignan.

On n'étoit guère accoutumé à Rhodes d'entendre des ambaſſadeurs parler avec tant de hauteur. Outre les ſervices continuels que la religion avoit rendus à cette république, les chevaliers de Rhodes ne ſe croyoient pas inférieurs, ni en dignité, ni en forçes, à des gentilshommes Vénitiens : & les plus fiers de cette noble milice opinoient à renvoyer l'agent de Loredan ſans réponſe.

Si le grand-maître s'étoit abandonné à ces premiers mouvemens d'une inclination ſecrette, qui l'avoient autrefois attaché à la perſonne & aux intérêts de Charlotte de Luſignan, il eût répondu à l'envoyé du général Vénitien avec la même hauteur & ce courage qui lui étoit ſi naturel. Mais ce qui pouvoit être conſidéré dans un chevalier particulier, comme généroſité, ne convenoit plus à un ſouverain qui devoit regler ſes démarches par l'intérêt ſeul de ſon état : ainſi le grand-maître, pour ne ſe pas attirer de nouveaux ennemis à la veille de voir fondre toutes les forces de Mahomet ſur l'île de Rhodes, tempéra tellement ſa réponſe, que ſans rien accorder à l'envoyé des Vénitiens, & auſſi ſans les offenſer par des diſcours trop fiers, il ſut également maintenir les droits de ſa dignité, & la liberté de ſes états. Il lui dit que l'ordre, ſuivant ſes ſtatuts, ne prenoit point de parti dans

les différens & dans les guerres qui naiſſoient entre les princes chrétiens; qu'il le chargeoit de dire à ſon général, qu'on ne recevoit à Rhodes ni ſéditieux ni rebelles; mais que comme il ſe pratiquoit dans tout pays libre & ſouverain, on n'en chaſſoit pas auſſi ceux que des diſgraces particulieres obligeoient de s'y réfugier & qui y vivoient en gens d'honneur & en bons chrétiens: avec cette réponſe, il congédia ce miniſtre.

A peine cet envoyé fut parti de Rhodes, qu'il y en arriva un autre de la part du ſoubachi, ou lieutenant du gouverneur de Lycie, province voiſine, comme nous l'avons dit, de l'île de Rhodes. Ce commandant infidele, dont la cruauté n'étoit retenue que par ſon avarice naturelle, avoit actuellement dans ſes priſons pluſieurs chrétiens, & des ſujets de la religion: & comme il en perdoit tous les jours quelqu'un par les peines & la miſere de l'eſclavage, il réſolut, contre l'uſage de ſa nation, de traiter de leur liberté. Mais on ſoupçonna que le voyage de cet envoyé n'étoit qu'un prétexte inventé par Mahomet pour faire reconnoître les fortifications de Rhodes. Cependant comme le grand-maître n'avoit rien plus à cœur que la liberté de ſes freres, il entra volontiers en négociation: ce fut le ſujet de pluſieurs voyages que cet envoyé fit à Rhodes.

Le grand-maître, dans l'impatience de recouvrer ſes chevaliers, & en même-tems pour couper pied à tous ces voyages, applanit les

difficultés. Outre l'argent néceſſaire pour la rançon des eſclaves, qu'il fournit de ſes propres deniers, il envoya des préſens magnifiques au ſoubachi ; & quand le négociateur ramena ces chevaliers, ſa récompenſe ne fut point oubliée. Le grand-maître les embraſſa tous les uns après les autres : jamais une tendre mere, qui après une longue abſence, revoit dans ſes bras un fils unique, ne fit éclater une joie plus vive. Ces chevaliers, de leur côté, baiſoient ſes mains, les mouilloient de leurs larmes, embraſſoient ſes genoux ; & par ces tranſports muets, mais qui ſe font ſi bien entendre au cœur, tâchoient d'exprimer leur reconnoiſſance : ils l'appelloient leur pere & leur ſauveur. Le grand-maître ſe défendoit avec beaucoup de modeſtie de tous ces titres : « C'eſt à » la religion, mes enfans, *leur dit-il*, que » vous devez ces marques de votre recon» noiſſance ; & j'eſpere que vous vous en ac» quitterez avec votre valeur ordinaire contre » les entrepriſes de Mahomet, qui nous me» nace tous les jours d'un ſiége ».

PIERRE D'AUBUSSON.

Il en avoit reçu des avis de différens côtés. L'ordre n'avoit point encore eu de grand-maître, qui eût tant dépenſé & ſi utilement en eſpions ; il en entretenoit juſques dans l'intérieur du ſerrail. C'étoit par leurs avis qu'il avoit appris que les Vénitiens, à l'inſu de leurs alliés, négocioient ſecrettement leur paix avec la Porte. Il ſavoit d'ailleurs par la voix publique, que le roi de Perſe, Uſſum-Caſſan, le plus puiſſant des ennemis de Ma-

Pierre d'Aubusson.

homet, accablé d'années & des fatigues de la guerre, ne faisoit plus que se tenir sur la défensive, sans rien entreprendre contre les Turcs. Il voyoit que les princes chrétiens, selon leur immuable coutume, se déchiroient les uns les autres; que Mathias Corvin, roi de Hongrie, faisoit une guerre sanglante à l'empereur Fréderic : d'où il concluoit que Mahomet se prévalant de ces divisions, tourneroit infailliblement ses armes l'année prochaine contre l'île de Rhodes.

Le grand maître, pour n'être pas surpris, fit remplir les magasins de munitions de guerre & de bouche; & l'île de Rhodes se trouvant destituée pour sa défense d'un nombre suffisant de chevaliers, il convoqua le chapitre général; & par une citation adressée aux grands-prieurs, il ordonna à tous les chevaliers de se rendre incessamment à Rhodes avec leurs armes, & dans l'équipage conforme à leur profession. On trouve dans l'histoire de Bosio, la copie en Italien de cette citation, dont l'original se conserve encore aujourd'hui dans les archives de Malthe; & nous avons cru que les lecteurs ne feroient pas fâchés d'en voir ici un extrait.

Mes très-chers Freres.

« Au milieu des plus grands périls dont » Rhodes est menacée, nous n'avons point » trouvé de secours plus assuré que la convo- » cation générale & une prompte assemblée

» de tous nos freres. L'ennemi eſt aux portes ; » le ſuperbe Mahomet ne met plus de bornes » à ſes projets ambitieux ; ſa puiſſance devient » de jour en jour plus formidable : il a une » multitude innombrable de ſoldats, d'excel- » lens capitaines & des tréſors immenſes : » tout cela eſt deſtiné contre nous. Il a juré » notre perte ; j'en ai des avis bien sûrs. Ses » troupes ſont déja en mouvement ; les pro- » vinces voiſines en ſont remplies, tout file du » côté de la Carie & de la Lycie ; un nombre » prodigieux de vaiſſeaux & de galeres n'at- » tendent plus que le printems & le retour de » la belle ſaiſon, pour paſſer dans notre île. » Qu'attendons-nous nous mêmes ? Ignorez- » vous que les ſecours ſont éloignés, ordi- » nairement très - foibles, & toujours in- » certains ? Nulle reſſource que dans notre » propre valeur : & nous ſommes perdus, ſi » nous ne nous ſauvons nous-mêmes. Les vœux » ſolemnels que vous avez faits, mes freres, » vous obligent à tout quitter pour vous ren- » dre à nos ordres. C'eſt en vertu de ces ſaintes » promeſſes faites au Dieu du ciel, & au » pied des autels, que je vous cite. Revenez » inceſſamment dans nos états, ou plutôt dans » les vôtres : accourez avec autant de zele que » de courage au ſecours de la religion. C'eſt » votre mere qui vous appelle : c'eſt une mere » tendre qui vous a nourris & élevés dans ſon » ſein, qui ſe trouve en péril. Y auroit-il un » ſeul chevalier aſſez dur pour l'abandonner » à la fureur des barbares ? Non, mes freres,

PIERRE D'AUBUSSON.

» je ne l'appréhende point : des ſentimens ſi » lâches & ſi impies ne s'accordent point » avec la nobleſſe de votre origine, & en» core moins avec la piété & la valeur dont » vous faites profeſſion ».

Cette citation répandue dans toute l'Europe, excita le zele & l'ardeur des chevaliers : tous travaillent avec empreſſement à leurs équipages. Pour avoir plus promptement de l'argent, on vend ſes meubles; on loue & on afferme à vil prix les commanderies; chacun prend des meſures pour ſon départ & pour ſon paſſage ; & tous ne craignent rien tant que de n'arriver pas aſſez tôt à Rhodes. Quelques ſouverains édifiés de leur zele, y envoyerent différens ſecours : le plus conſidérable vint de la France. Louis XI, qui regnoit alors, obtint du pape Sixte IV, un jubilé & des indulgences en faveur de toutes les perſonnes qui aſſiſteroient les chevaliers. Ce jubilé produiſit très-promptement des ſommes conſidérables, qui furent envoyées auſſi-tôt en orient, & qui par ordre du grand-maître, furent employées à conſtruire de nouvelles fortifications, qu'il jugea à propos d'ajouter au château & aux boulevards de la ville de Rhodes.

Mahomet ne s'apperçut qu'avec chagrin qu'on eût pénétré ſes deſſeins : & pour empêcher que cette découverte ne mît en mouvement les princes chrétiens & ne produisît à la fin quelque ligue redoutable, il tâcha, ſous prétexte d'une négociation de paix avec le grand-maître, & par une ambaſſade d'un grand

éclat, de ralentir le zele de ceux qui se disposeroient à prendre les armes. Mais comme c'étoit le plus fier de tous les hommes, & qu'il ne vouloit pas s'exposer à un refus de la part des chevaliers, il chargea de cette démarche le prince Zem ou Zizim, un de ses enfans, & Cheleby, son neveu, dont les gouvernemens étoient voisins de Rhodes, & il leur ordonna de se servir pour cette négociation, d'un renégat Grec, appellé Démétrius Sophian, dont il connoissoit l'adresse & l'habileté.

Les deux princes Turcs, en exécution des ordres qu'ils avoient reçus du grand-seigneur, envoyerent à d'Aubusson une lettre remplie de sentimens d'estime pour sa personne & pour tous les chevaliers de son ordre. Elle étoit même remplie de traits flatteurs, peu ordinaires dans le style des barbares; ces princes la finissoient par l'inviter à faire avec sa hautesse une paix solide, & pour laquelle ils lui offroient leur médiation & leur crédit à la Porte.

Le Grec renégat fut chargé de cette lettre & de la négociation dont on prétend qu'il avoit seul le secret, à l'insu même des deux jeunes princes. Il se rendit à Rhodes, présenta au grand-maître sa lettre de créance; & quand il fallut entamer la négociation, il lui représenta que pour lui accorder une paix solide & durable, le grand-seigneur ne lui demandoit qu'un léger tribut. Pour l'y déterminer plus facilement, il ajouta qu'afin d'obtenir un pareil traité, le sénat de Venise n'avoit point fait de difficulté de s'engager à envoyer chaque année à la

PIERRE D'AUBUSSON.

Porte, huit mille ducats d'or ; qu'il en feroit quitte à bien meilleur marché, quoiqu'on ne pût, dit-il, acheter trop cher l'amitié d'un prince si puissant & qui faisoit trembler tous les autres.

Le grand-maître avoit déja été averti par des espions qu'il entretenoit à Constantinople, de l'ambassade du renégat, & qu'on ne s'en servoit que pour l'endormir & le surprendre : ainsi pour tourner à son avantage & contre Mahomet l'artifice que ce prince employoit pour le tromper, il dissimula sagement la connoissance qu'il en avoit. Il ne laissa même voir qu'une parfaite confiance aux paroles de l'ambassadeur, & il lui dit qu'il seroit ravi de pouvoir parvenir à une paix solide avec le grand-seigneur. Mais il ajouta que son ordre étant sous la protection particuliere du souverain pontife des chrétiens, & qu'ayant même de grands biens dans les états de la plûpart des princes de l'Europe, il ne pouvoit rien conclure sans leur participation : cependant qu'il ne croyoit pas qu'ils s'opposassent à un traité qui établiroit une paix solide entre les deux puissances ; qu'il lui paroissoit que le conseil de son ordre y consentiroit aussi volontiers ; mais que pour obtenir ce consentement des chevaliers, il ne falloit pas parler de tribut, dont le nom seul leur étoit si odieux ; qu'il alloit néanmoins en écrire incessamment à Rome, & dépêcher des ambassadeurs dans toutes les cours de la chrétienté, & qu'il ne demandoit que trois mois pour en avoir réponse.

L'habile grand-maître, dans la vue de procurer aux chevaliers qui étoient éloignés, le tems & la liberté du paſſage pour ſe rendre à Rhodes, ajouta avec une ingénuité apparente, que dans la diſpoſition favorable où le grand-ſeigneur paroiſſoit être de traiter de bonne foi avec ſon ordre, il croyoit qu'il étoit de l'intérêt des uns & des autres, & pour éviter de s'aigrir par de nouvelles entrepriſes, de faire une ſuſpenſion d'armes, & de rétablir entre leurs ſujets la liberté du commerce, au moins pendant les trois mois qu'il avoit demandés pour faire venir des réponſes de l'Europe.

PIERRE D'AUBUSSON.

Le grand-maître, après cette conférence, & pour ne pas retenir plus long-tems dans Rhodes un renégat qu'il regardoit comme un eſpion, le congédia, & il le chargea d'une lettre pour les deux jeunes princes Ottomans, où après avoir répondu à leur civilité avec toute la politeſſe convenable, il ajoutoit, conformément à ce qu'il avoit dit à leur ambaſſadeur, qu'il ne pouvoit conclure un traité de cette importance, ſans la participation du pape & de la plûpart des princes chrétiens.

L'ambaſſadeur, à ſon retour, rendit compte de la négociation aux deux princes Ottomans. Il leur fit comprendre qu'il s'étoit apperçu que le grand-maître traiteroit volontiers de la paix ; mais que ce prince ne conſentiroit jamais à payer aucun tribut, & qu'il ſeroit même déſavoué de tout ſon ordre s'il y conſentoit. Les deux princes, qui croyoient faire leur cour à Mahomet en avançant cette

PIERRE D'AUBUSSON.

négociation, & qui la conduiſoient de bonne foi, renvoyerent l'ambaſſadeur avec ordre de changer le nom de tribut dans celui d'un préſent, dont le prix & la valeur ſeroient reglés par les chevaliers mêmes. Ils le chargerent en même-tems de conclure une ſuſpenſion d'armes pour le tems qu'avoit exigé le grand-maître. Mais d'Aubuſſon bien inſtruit qu'on ne cherchoit par ces différentes propoſitions qu'à l'amuſer, rejetta avec fermeté l'obligation d'un préſent, & de tout ce qui pouvoit avoir l'air de tribut : il demanda ſeulement le tems néceſſaire pour apprendre les intentions du pape & des princes chrétiens, dans la vue de pouvoir faire venir des ſecours de l'Europe. Le Grec n'en ayant pu tirer autre choſe, & pour tenir toujours la négociation ouverte, conclut avec lui cette ſuſpenſion d'armes, & la liberté du commerce, qu'un ſecond ambaſſadeur, qui vint à Rhodes de la part de Mahomet même, confirma.

Quoique ce prince, ſur la confiance qu'il avoit dans ſes forces, conduisît ordinairement ſes entrepriſes avec hauteur, il avoit cru en cette occaſion devoir ſe ſervir de ces détours & de cette feinte négociation, afin d'en faire paſſer les nouvelles en Europe, & par le bruit d'une paix prochaine, que ſes émiſſaires avoient ſoin de répandre, refroidir le zele des princes chrétiens, & ralentir l'empreſſement des chevaliers : c'étoit-là le but de ſes artifices. Le grand-maître de ſon côté ne s'étoit laiſſé aller en apparence à

écouter ses propositions, que pour faciliter le passage des chevaliers, & pour avoir le tems de ménager d'autres traités plus sûrs & aussi importans, qui se négocioient actuellement à Rhodes.

PIERRE D'AUBUSSON.

Il y avoit dans cette ville un envoyé du soudan d'Egypte, & son favori, appellé Douan Diodar, qui étoit venu pour renouveller les anciens traités de paix avec les chevaliers. On a pu voir dans le cours de cette histoire, que la religion de S. Jean, depuis son établissement, avoit toujours eu deux sortes d'ennemis, mahométans de religion, & également redoutables. Les premiers étoient les Arabes ou les Sarrasins d'Egypte, qui s'étoient emparés sur les chrétiens, comme nous l'avons vu, de la Palestine, de la Phénicie & d'une partie de la Syrie. Les Turcs de la dynastie Ottomanide, depuis la conquête de Rhodes faite par les chevaliers, devinrent pareillement leurs ennemis déclarés : & quelquefois ces deux sortes d'ennemis, quoique jaloux les uns des autres, avoient joint leurs forces contre un ordre militaire, qui, par ses flottes & ses galeres, troubloit le commerce de leurs marchands & les entreprises de leurs corsaires. Mais les forces de la religion ne suffisant pas pour résister en même-tems à ces deux puissances, les grands maîtres & le conseil avoient toujours recherché avec soin d'avoir la paix avec une nation, quand ils étoient en guerre avec l'autre : par cette sage politique, ils balançoient

PIERRE D'AUBUSSON.

leur pouvoir & tenoient leurs forces séparées.

Le bruit que Rhodes étoit menacée d'un siége étant passé en Egypte, fit craindre au soudan que Mahomet ne réussît dans son entreprise : voisin pour voisin, il aimoit mieux le plus foible ; & pour ne rien laisser à craindre de sa part aux chevaliers, il avoit envoyé à Rhodes son favori, pour y renouveller les derniers traités de paix. Le grand-maître en reçut les premieres ouvertures avec d'autant plus de plaisir, qu'il vit bien que l'intérêt seul du soudan rendroit le nouveau traité durable.

Ainsi on entra en matiere avec une confiance réciproque ; & après quelques conférences, on convint que les vaisseaux de la religion ne troubleroient plus à l'avenir ceux d'Egypte dans leur commerce, & que les chevaliers ne souffriroient point que leurs sujets servissent de soldats, de pilotes, ou même de guides aux ennemis du soudan. Réciproquement le soudan promit de ne rien entreprendre contre les intérêts du grand-maître ; que les vaisseaux de la religion seroient bien reçus dans tous ses ports ; que s'ils y étoient poursuivis par leurs ennemis, les Sarrasins seroient tenus de les défendre ; que quand les sujets du grand-maître, pour aller à la terre sainte, passeroient sur les états du soudan, on n'en exigeroit aucun droit ; que l'on ne retiendroit plus aucun esclave chrétien, qui se trouveroit avoir été affranchi par son patron ; & qu'à l'égard des autres esclaves

chrétiens, on en pourroit faire l'échange contre des Sarrafins efclaves à Rhodes, & en donnant un Sarrafin pour un chrétien.

Le grand-maître fit un traité à-peu-près pareil avec le roi de Thunis, autre prince mahométan : on y ajouta feulement que la religion pourroit prendre dans fes états, quand elle en auroit befoin, trente mille muids de bled, fans payer aucun droit de traite & de fortie.

Pendant ces différentes négociations, il arrivoit à Rhodes des chevaliers de tous les endroits de la chrétienté; mais comme on en attendoit encore un plus grand nombre, le chapitre fut différé jufqu'au 28 d'octobre, que le grand-maître en fit l'ouverture. « Généreux chevaliers, *leur dit-il*, voici enfin » l'occafion de faire paroître votre zele & » votre courage contre les ennemis de la foi. » Dans une guerre fi fainte, c'eft Jefus-Chrift » lui-même qui fera votre chef; il n'abandonnera pas, mes freres, ceux qui vont » combattre pour fes intérêts. En vain Mahomet, ce prince impie, & qui ne connoît » point d'autre divinité que fa propre puiffance, fe vante d'exterminer notre ordre. » S'il a des troupes plus nombreufes que les » nôtres, fes troupes ne font compofées que » de vils efclaves qu'on traîne par force dans » les périls, & qui ne s'expofent à la mort » que pour éviter la mort même, dont ils » font menacés par leurs officiers : au lieu » que je ne vois parmi vous que des gentils-

PIERRE D'AUBUSSON.

» hommes nés d'un ſang illuſtre, élevés dans » la vertu, déterminés à vaincre ou à mourir, & dont la piété & la valeur ſont des » gages ſûrs de la victoire ».

Les chevaliers qui compoſoient l'aſſemblée, ne répondirent à un diſcours ſi touchant, que par les aſſurances de répandre juſqu'à la derniere goutte de leur ſang pour la défenſe de la religion : afin que le ſervice ne fût point retardé par la diverſité du commandement & la lenteur des conſeils, tout le chapitre conjura le grand-maître de ſe charger ſeul, & avec une autorité abſolue, du commandement des armes & de l'adminiſtration des finances. C'étoit une eſpece de dictature dont on jugea à propos de le revêtir pendant l'orage dont Mahomet menaçoit l'ordre. Le grand-maître, par modeſtie, vouloit refuſer un pouvoir ſi étendu & ſi peu ordinaire, & il repréſenta que ces différens emplois ſeroient mieux remplis, s'ils étoient partagés entre pluſieurs chevaliers : mais tout le chapitre avoit une ſi parfaite confiance dans ſa capacité & dans le zele qu'il avoit fait paroître pour le bien de la religion, & on lui fit de ſi preſſantes inſtances, qu'il ne put ſe diſpenſer de s'en charger.

Le premier uſage qu'il en fit, fut de nommer quatre capitaines-généraux, qu'on appelloit en ce tems-là *capitaines du ſecours*, & qui devoient commander chacun dans le quartier qui leur fut aſſigné. Il choiſit pour ces emplois l'hoſpitalier, l'amiral, le chan-

celier & le tréforier de l'ordre : & le chevalier Rodolphe de Virtemberg, grand-prieur de Brandebourg, fut choifi pour général de la cavalerie : le grand-maître, à la tête de ces premiers officiers, vifitoit tous les jours les fortifications & les dehors de la place.

Par fon ordre, on abattit toutes les maifons de plaifance qui en étoient trop voifines : on coupa les arbres, & on rafa jufqu'aux églifes de faint Antoine & de Notre-Dame de Philerme, dont les ennemis, pendant le fiége, auroient pu fe prévaloir. Les Rhodiens ne virent pas fans quelque regret, ruiner leurs maifons de campagne & détruire des jardins délicieux dont la ville étoit environnée : mais le falut public l'emporta fur toute autre confidération, rien ne fut épargné; & avant que de ruiner l'églife de Notre-Dame de Philerme, on rapporta dans la principale églife de la ville, une image de la Vierge, qui y étoit confervée de tems immémorial, & qui y étoit révérée avec un culte religieux.

Le grand-maître, pour ne pas laiffer de fourage ni de pâture à la cavalerie ennemie, fit couper tous les grains de la campagne, & marqua aux payfans de chaque canton les forts, où à l'arrivée des infideles, ils pourroient fe retirer. Par le même efprit de prévoyance, & en parcourant le rivage de la mer, il examinoit avec fes officiers, les endroits d'où on pouvoit s'oppofer aux defcentes

PIERRE D'AUBUSSON.

des ennemis; ceux où il faudroit se retrancher si on étoit trop pressé; les coupures & les retirades qu'on feroit obligé de faire derriere les murailles, si elles tomboient par l'effort de l'artillerie. Rien n'échappoit à l'étendue & à la justesse de ses vues: fortifications, artillerie, armes, vivres & finances, tout passoit sous ses yeux, & il étendoit ses soins sur les moindres habitans, & pourvoyoit à leur subsistance comme à celle des chevaliers & des troupes qui composoient la garnison.

Heureusement, pour le soulager dans ces différens travaux, outre un grand nombre de chevaliers de toutes nations, qui s'étoient déja rendus à Rhodes, on y vit arriver Bertrand de Cluys, grand-prieur de France, Charles de Montholon & plusieurs autres chevaliers des trois langues de ce royaume. Ils furent bientôt suivis par frere Jean Daw, grand-bailli d'Allemagne, qui se rendit à Rhodes à la tête d'un grand nombre de commandeurs & de chevaliers de sa nation, & avec un corps de troupes plus considérable encore par le choix & la valeur des soldats, que par leur nombre. Des seigneurs & des gentilshommes François, aux premieres nouvelles qu'ils eurent du siége dont Rhodes étoit menacée, y accoururent avec une suite conforme à leur qualité : on comptoit parmi ces illustres guerriers, Antoine d'Aubusson, vicomte de Monteil, frere ainé du grand-maître. Ces seigneurs descendoient du côté de leur pere en ligne

mafculine, de Raimond, feigneur de Monteuil-au-Vicomte ; & de la Feuillade, fecond fils de Renaud VII du nom, vicomte d'Aubuffon, qui avoit pour huitiéme ayeul, Renaud d'Aubuffon, premier du nom, & frere ainé de Turpin d'Aubuffon, qui pour fa piété & la nobleffe de fon origine, fut élu évêque de Limoges l'an 898, ainfi qu'Aimar de Chabanois le rapporte dans fa chronique. Sa mere étoit de la maifon de Comborn, très-illuftre, très-puiffante, & alliée à plufieurs princes fouverains.

Le vicomte d'Aubuffon étoit accompagné de Louis de Craon, feigneur des premieres maifons d'Anjou, & de Benoît Scaliger de l'Efcale, dont les ancêtres avoient été fouverains de Vérone : ce feigneur amena d'Italie, à fes frais, au fecours de la religion, plufieurs bandes ou compagnies d'infanterie. On trouve encore parmi ces braves guerriers, Louis Sanguin, Parifien ; Claude Colomb, de Bordeaux ; Matthieu Brangelier, de Périgord ; & Charles le Roi, de Dijon. Le grand-maître, à la priere de tout le confeil, déféra au vicomte de Monteuil, le commandement général des armées, & il affigna aux autres volontaires, les quartiers qu'ils devoient défendre. Une émulation héroïque regna bientôt entre ces chevaliers féculiers & les chevaliers de l'ordre ; & la même émulation fe retrouva entre les habitans Grecs & Latins, & paffa depuis jufqu'aux femmes & aux enfans, qui travailloient à l'envi aux

PIERRE D'AUBUSSON.

retranchemens que le grand-maître avoit ordonnés.

Ces chevaliers & ces volontaires, tout brûlans de zele de ſe ſignaler, attendoient avec impatience l'arrivée des infideles; mais ils n'attendirent pas long-tems. Mahomet ſe laſſa de diſſimuler & de faire un perſonnage ſi contraire à ſon orgueil naturel : il ceſſa de feindre, & il fit éclater hautement le deſſein qu'il avoit formé d'attaquer l'île de Rhodes, dont il regardoit la conquête comme le fondement de celle de l'Aſie entiere, que ſon ambition embraſſoit pour mettre le ſceau à ſa gloire. Il étoit puiſſamment fortifié dans ce deſſein par le grand-viſir ou premier bacha, comme on parloit en ce tems-là, appellé Miſach Paléologue, prince Grec de cette maiſon impériale, né chrétien, mais qui, à la ſurpriſe de Conſtantinople, pour éviter la mort à laquelle Mahomet avoit condamné tous les héritiers de l'empire, s'étoit fait mahométan. Sa valeur, ſes ſervices, ſon adreſſe, & une complaiſance entiere pour toutes les volontés du ſultan, l'avoient élevé depuis à la dignité de viſir : & pour ne pas laiſſer de ſoupçon à ce prince ſur ſon changement de religion, il affectoit de ſe montrer ennemi implacable de tous les princes chrétiens, & ſur-tout du grand-maître & des chevaliers de Rhodes.

Ce fut pour faciliter à ſon maître la conquête de cette île, qu'il introduiſit à ſa cour trois fameux renégats qui en avoient levé

le plan. Le premier, appellé Antoine Meligalle, étoit de la ville de Rhodes même, de noble extraction; mais qui ayant dissipé son patrimoine & l'héritage de ses peres en débauches, s'étoit flatté pour derniere ressource, de tirer quelque avantage de son changement de religion. Le second étoit le même Démétrius Sophian, dont Mahomet s'étoit servi pour porter les lettres du sultan Zizim à Rhodes; homme d'esprit, propre à la négociation, mais accusé de magie & de s'adonner à la recherche de ces vaines connoissances, que des visionnaires appellent *sciences occultes*. Le troisiéme de ces renégats étoit un ingénieur Allemand, appellé George Frapant, & communément, *maître George*, bon géométre, qui excelloit sur-tout dans la conduite & le service de l'artillerie. Mahomet, qui n'épargnoit rien pour attacher à son service des hommes qui pouvoient être utiles, lui donnoit des appointemens considérables. L'Allemand, par son ordre, avoit parcouru la plûpart des places chrétiennes, sur lesquelles le sultan pouvoit avoir des desseins, & en avoit levé le plan, & entr'autres il lui en avoit rapporté un très-exact de la ville & des environs de Rhodes.

Le bacha, pour flatter la passion du sultan, lui parla de ces trois renégats comme de gens très-propres à faire réussir ses desseins. Mahomet les fit appeller, & après qu'ils eurent été introduits en sa présence, pour se rendre plus agréables, & de concert avec le

PIERRE D'AUBUSSON.

ministre, ils lui dirent que la plus grande partie des murailles de Rhodes tomboit en ruine; que la disette des munitions y étoit grande, & que les prétendus secours de l'Europe, dont les chevaliers se flattoient, étoient fort incertains par les guerres continuelles qui y étoient entre les princes chrétiens. Les trois renégats lui présenterent chacun un plan de la ville de Rhodes : celui de l'Allemand fut trouvé le plus régulier, & ce fut sur ce plan que le sultan régla l'ordre des attaques, & tout ce qui devoit s'exécuter pour faire réussir une entreprise si importante.

Le sultan emporté par son impatience, voulut que sans attendre la grande armée, le bacha partît pour aller lui-même reconnoître la place. Il le fit aussi-tôt embarquer sur de légeres frégates & des vaisseaux de bas bord, avec quelques compagnies de janissaires & de spahis : il étoit suivi des trois renégats, auxquels ce prince promit de magnifiques récompenses, s'ils pouvoient contribuer à le rendre maître de Rhodes. Dans la traverse, le Rhodien Meligalle, infirme depuis long-tems, fut attaqué d'une horrible maladie : sa chair couverte d'ulceres, tomboit en morceaux, & avant que d'expirer, il se trouva enseveli dans la pourriture.

Cependant le bacha Paléologue faisoit route : il parut bientôt à la vue de l'île de Rhodes; & le quatriéme décembre, il vint mouiller vis-à-vis la forteresse de Fano. Il mit aussi-tôt quelques compagnies de spahis

à

à terre, pour reconnoître, suivant ses instructions, s'il pouvoit y descendre lui-même. Le baillí de Brandebourg, qui commandoit la cavalerie légere de la religion, ayant laissé ces coureurs avides de butin, s'engager dans les terres, tombe ensuite sur eux, en tue une partie, pousse les autres jusqu'au bord de la mer, & les force à se rembarquer. Le bacha, après les avoir reçus sur ses vaisseaux, prend le large: & pour ne pas laisser les armes de son maître inutiles, en attendant l'arrivée de la grande flotte, il tenta une nouvelle descente dans l'île de Tilo, qui appartenoit à l'ordre. Les habitans de la campagne s'étoient réfugiés dans la forteresse, où il y avoit une forte garnison, composée pour la plûpart des chevaliers.

PIERRE D'AUBUSSON.

Paléologue pendant huit jours battit la place avec ce qu'il avoit d'artillerie: la breche lui ayant paru raisonnable, il fit mettre pied à terre aux spahis, & les mena lui-même à l'assaut. Il se flattoit d'emporter brusquement le château; mais il n'avoit pas encore éprouvé la valeur de ceux qui le défendoient. Ce qu'il y avoit de chevaliers firent une si vigoureuse résistance, que le bacha, après avoir vu périr au pied des murailles, les plus braves de sa troupe, fut obligé de faire sonner la retraite. Il jugea bien par le courage des assiégés, que s'il vouloit s'opiniâtrer à ce siége, il falloit en revenir à ouvrir la tranchée, & aux regles ordinaires de la guerre; mais n'ayant pas encore un assez grand corps de troupes pour

PIERRE D'AUBUSSON.

une pareille entreprise, & la saison n'étant pas favorable, il leva le siége avec encore plus de honte que de perte; se rembarqua une seconde fois & gagna le port de Phisco en Lycie, situé à vingt-deux milles de Rhodes, d'autres disent à dix-huit milles. C'étoit le rendez-vous & le quartier d'assemblée, tant pour la grande flotte que pour les troupes de terre, qui en attendant le retour du printems, étoient cantonnées dans cette province & dans les provinces voisines.

Ce ne fut que vers la fin d'avril que la grande flotte des infideles partit de Gallipoli, passa le détroit, entra dans la riviere de Lycie, & se trouva à la vue de l'île de Rhodes. La garde qui étoit au haut du mont Saint-Etienne, donna le signal pour avertir qu'elle paroissoit. Le grand-maître y accourut aussi-tôt avec les principaux officiers de la marine, & ils jugerent à sa manœuvre qu'elle alloit au port de Phisco, pour y embarquer les troupes qui étoient aux environs. La conjecture se trouva bien fondée; ce fut dans ce port que se fit l'embarquement. On comptoit dans cette flotte cent soixante vaisseaux de haut bord, sans les félouques, les galiotes & les vaisseaux plats & de transport: on ne parloit pas moins que de cent mille hommes dans l'armée de terre. Ce formidable armement arriva enfin devant Rhodes le 23 du mois de mai 1480.

Nous avons déja parlé de la situation de cette île au sujet de la conquête qu'en firent

PIERRE D'AUBUSSON.

les chevaliers pendant le magistere de Foulques de Villaret: ainsi pour l'éclaircissement de ce qui suit, nous nous contenterons de remarquer que la capitale de l'île de Rhodes, & qui en porte le nom, est située au bord de la mer, & sur la pente d'une colline, qui en ce tems-là étoit couverte d'orangers, de grenadiers, de muscats excellens, & de vignobles de différentes especes. Cette place étoit entourée par une double enceinte de murailles, & fortifiée de distance en distance par de grosses tours. Un rempart soutenoit ces murailles & ces tours au-dedans de la ville: au-dehors on trouvoit un fossé large & profond. Cette place avoit deux ports, dont le premier qu'on rencontroit en y abordant, servoit de retraite aux galeres: son embouchure étoit défendue par une platte-forme, sur laquelle il y avoit une tour tournée vers l'orient, & appellée *le fort Saint-Elme.* Les grands vaisseaux occupoient l'autre port, qui étoit fortifié par deux tours, l'une appellée *la tour de Saint-Jean,* & l'autre *la tour de Saint-Michel.* On prétend que c'étoit en la place de ces deux tours & sur deux rochers qui se regardent, qu'étoient autrefois posés les deux pieds de ce fameux colosse de bronze, dont nous avons parlé, & qui passoit pour une des sept merveilles du monde. A côté de ce port, il y a comme deux petits golfes, dont l'un regarde le septentrion, & l'autre le midi: celui qui regarde le septentrion étoit fermé par un mole qui s'avançoit plus de trois cens

PIERRE D'AUBUSSON.

pas dans la mer: c'étoit à son extrémité que le grand-maître Zacosta avoit fait construire une forteresse, qu'on appelloit *la tour de Saint-Nicolas*, à cause d'une chapelle dédiée sous le nom de ce saint, & qui étoit renfermée dans la place. A l'extrémité de l'autre golfe & du côté du midi, on trouvoit une autre tour, mais moins considérable que la premiere, & qui ne laissoit pas de son côté de défendre l'entrée du port. Cette tour empêchoit qu'aucun vaisseau n'y pût entrer ou en sortir. A deux milles de la ville, on trouvoit la montagne ou la colline de Saint-Etienne, & un peu plus loin & d'un autre côté, on rencontroit le mont Philerme, célebre par la dévotion des insulaires & des autres peuples chrétiens voisins, qui venoient en pélerinage visiter l'église qui y étoit construite en l'honneur de la sainte Vierge. Telle étoit la situation de la ville de Rhodes & des environs, lorsqu'elle fut assiégée par le bacha Paléologue.

Le bord de la mer étoit alors couvert des vaisseaux des Turcs, qui par des décharges continuelles de leur artillerie, tâchoient de favoriser la descente des troupes. Le canon de la ville & des forts y répondoit de son côté, & les chevaliers emportés par leur courage, pour prévenir &. pour arrêter les Turcs, s'avançoient l'épée à la main dans l'eau jusqu'à la ceinture. Il y eut bien du sang répandu dans cette premiere occasion ; mais malgré tous les efforts des chrétiens, il fallut que leur courage cédât au grand nombre des

infideles. Ces barbares se partagerent, & pendant qu'une partie occupoit toutes les forces des chevaliers, le plus grand nombre aborda en foule dans des endroits éloignés & moins défendus. Tous enfin prirent terre; ils gagnerent le mont ou la colline de Saint-Etienne, où ils se retrancherent d'abord; & après avoir débarqué leur artillerie, ils firent sommer la place de se rendre, & ils employerent des menaces & des promesses qui furent également méprisées.

Différens partis des infideles parurent bientôt dans la plaine: les principaux chefs qui étoient à la tête, s'avancerent pour reconnoître les fortifications de la place. On ne les laissa pas approcher impunément: de vigoureuses sorties leur firent reprendre bien vîte le chemin de leur camp. Ce fut dans une de ces sorties, où commandoit le vicomte de Monteil, frere du grand-maître, que le renégat Démétrius périt. Son cheval fut tué; il tomba à terre, & le poids de ses armes l'ayant empêché de se relever, des escadrons qui poursuivoient l'ennemi, lui passerent sur le corps & l'écraserent. La religion de son côté perdit en cette occasion le chevalier de Murat, de la langue d'Auvergne & de l'illustre maison de la Tour, qui poussant les infideles avec plus d'ardeur que de prudence, se trouva enveloppé par un escadron de spahis, qui lui couperent la tête.

De ces légeres escarmouches, qui n'avoient rien de décisif, il en fallut venir à des attaques plus régulieres. L'ingénieur Allemand, après

PIERRE D'AUBUSSON.

avoir reconnu tous les dehors de la place, conſeilla au bacha de s'attacher d'abord à la tour de Saint-Nicolas, & il lui fit eſpérer qu'il ſeroit bientôt maître du port de la ville, s'il pouvoit emporter cette fortereſſe. Paléologue, ſuivant ſon avis, mit auſſi-tôt en batterie trois groſſes pieces d'artillerie près l'égliſe de ſaint Antoine, qui commencerent à battre la tour. Le grand-maître, de ſon côté, fit dreſſer une contre-batterie dans le jardin de la langue d'Auvergne, qui ne faiſoit pas un moindre feu : & les canoniers de part & d'autre tâchoient de ruiner les batteries qui leur étoient oppoſées. Ce n'étoit encore qu'un léger prélude de l'horrible tonnerre qui ſe fit entendre, quand le bacha eut mis en batterie ce nombre prodigieux de canons de toutes grandeurs, qu'il avoit fait amener de ſon camp.

Relation de Merry Dupuy, auteur contempo-rain, p. 17 & ſuiv.

Cette relation eſt imprimée en entier à la fin du vol. 2 de l'hiſt. in 4°.

L'ingénieur Allemand, pour joindre l'artifice à la force ouverte, & pour reconnoître les endroits foibles de la place, de concert avec le général Turc, ſe préſenta le lendemain comme un transfuge ſur le bord du foſſé, & avec une poſture ſuppliante, comme s'il eût craint d'être repris, il conjura la garde de lui faire ouvrir promptement le guichet. Le grand-maître en ayant été averti, permit qu'on le laiſsât entrer, & il fut auſſi-tôt conduit à ſon palais. C'étoit un homme de haute taille, bien fait, de bonne mine, adroit dans ſes diſcours, & qui ſous un extérieur ingénu, cachoit toute l'adreſſe d'un habile fourbe.

D'Aubuſſon, qui étoit environné du conſeil de l'ordre, lui demanda par quel motif il avoit quitté le ſervice d'un prince auſſi puiſſant que Mahomet, ſur-tout pour s'expoſer, ſi la place étoit priſe, aux cruels ſupplices dont on puniſſoit les transfuges. Le perfide Allemand, ſans changer de contenance, & avec cet air de ſincérité qui diſtingue ſa nation des autres, diſſimula ſon changement de religion, & lui répondit qu'il étoit chrétien, que l'avidité du gain & l'eſpérance des récompenſes l'avoient engagé, comme pluſieurs autres chrétiens, à ſuivre les étendards du grand-ſeigneur; mais que depuis que l'armée de ce prince étoit débarquée dans l'île de Rhodes, il s'étoit ſenti déchirer par des remords ſi vifs, que n'ayant pu ſoutenir plus long-tems ces reproches de ſa conſcience, il venoit de bon cœur lui offrir ſes ſervices, & ſacrifier ſa vie pour la défenſe de Rhodes & de la religion.

PIERRE D'AUBUSSON.

Le grand-maître, quoique toujours en garde contre les transfuges, ne lui en laiſſa rien voir; au contraire, il donna de grandes loüanges aux pieux motifs qui l'avoient appellé au ſervice des princes chrétiens: il lui demanda enſuite avec une confiance apparente, quels étoient les deſſeins & les forces du bacha.

« Le bacha, *lui répondit l'Allemand*, n'a » que trop déclaré ſes deſſeins & ceux de ſon » maître par ſes attaques. A l'égard de ſes » forces, vous avez pu voir de vos yeux

PIERRE D'AUBUSSON.

» combien la flotte eſt nombreuſe & redoutable. L'armée de terre eſt composée de » plus de cent mille hommes, la plûpart vieux » ſoldats, qui ont ſuivi Amurat & Mahomet » ſon fils dans toutes leurs conquêtes. Mais » ce qui eſt le plus à craindre pour une place » aſſiégée, c'eſt ſon artillerie. Jamais aucun » général n'a eu dans ſon armée un ſi grand » nombre de canons, ſi bien ſervis; & outre » les canons ordinaires, il a fait fondre depuis » qu'il eſt arrivé dans l'île, ſeize groſſes pieces » appellées baſilics, ou doubles canons, de » dix-huit pieds de longueur, & qui portent » des boulets de deux & juſqu'à trois pieds » de diametre ». Il ajouta que l'effet de ſes mortiers n'étoit pas moins redoutable; qu'ils jettoient dans une place des pierres d'une prodigieuſe groſſeur. « Vous éprouverez inceſſamment, *ajouta-t-il*, la furie de ces » machines infernales, contre leſquelles vous » ne pouvez vous précautionner trop tôt ». Pour gagner la confiance du grand-maître, & pour ſe faire de cette confiance un degré à la trahiſon qu'il minutoit, il lui donna pluſieurs avis importans pour la défenſe de la place, & qui par l'événement, furent trouvés très-utiles.

Il ſembloit à pluſieurs ſeigneurs du conſeil, qui l'écoutoient, que ce fourbe parloit de bonne foi; d'autres qui ſe ſouvenoient de l'avoir vu autrefois dans la ville même de Rhodes, avertirent ſecrettement le grand-maître, que dès ce tems-là il paſſoit pour un aventurier ſans religion, & capable de tout

& de tout entreprendre pour de l'argent. ce qui acheva de le rendre suspect, c'est ı jetta en même-tems avec des fleches des :s dans la ville, où il n'y avoit que ces : *Défiez-vous de maître George.* On les ı aussi-tôt au. grand-maître ; & dans le :il, les uns attribuoient tout simplement ıvis à des chrétiens sujets du grand-ıeur, & qu'il forçoit de servir dans ses :es. D'autres soutenoient que ce pouvoit un artifice du bacha même, qui pour urer la confiance des chevaliers à son on, affectoit de le décrier. Le grand-re, pour ne rien hasarder, & pour profiter, si on le pouvoit, des talens de cet nieur, ordonna aux officiers d'artillerie âcher d'en tirer toutes les lumieres qu'ils rroient pour la défense de la place ; mais ıême-tems de l'observer comme un espion. ır l'empêcher de s'échapper, ni d'avoir ıne relation avec les Turcs, il le mit sous arde de six soldats, qui, de quelque côté l tournât ses pas, ne le perdoient jamais vue. L'Allemand eût bien voulu, suivant ordres, reconnoître les endroits les plus ıles de la place ; mais si-tôt qu'il approchoit n boulevard ou d'un bastion, il se voyoit ırdé par quelque commandeur, qui d'un froid & sévere, lui demandoit ce qu'il ·rchoit ; & dans la crainte de se rendre à fin suspect, & d'être traité comme un ion, il se tint retiré dans le logement qu'on avoit assigné.

PIERRE D'AUBUSSON.

Caoursin, p. 3.

Le bacha, en attendant le succès de sa trahison & de leur intelligence mutuelle, continua de battre la tour de Saint-Nicolas avec sa plus grosse artillerie. On y tira plus de trois cens coups de canon: le côté qui regardoit la mer, & qui se trouva terrassé, résista à l'effort de l'artillerie; mais l'endroit de la muraille, qui étoit vis-à-vis de la ville, en fut entiérement ruiné. Les débris & les pierres, par un heureux hasard, s'arrêterent au pied de la muraille, entassées les unes sur les autres, mais en forme de talc, qui servoit en dehors comme d'une seconde muraille.

Cependant le grand-maître, qui n'ignoroit pas que le salut de la ville dépendoit de la conservation de ce fort, y fit entrer l'élite des chevaliers, & il mit à leur tête le commandeur Caretto, de la langue d'Italie, chevalier d'une valeur éprouvée, & qui étoit considéré comme un des premiers de la religion. Après qu'ils eurent travaillé jour & nuit à se retrancher, on dressa des batteries pour défendre la breche. Le grand-maître ayant reconnu qu'en certains endroits la mer étoit quelquefois si basse, que les Turcs pourroient la passer à gué, & monter sur le mole, fit jetter au fond de l'eau des tables & des planches toutes hérissées de clous & de pointes de fer. On prépara en même-tems des brûlots au pied des rochers qui environnoient la tour, pour mettre le feu aux galeres ennemies qui en approcheroient de trop près. Un corps de chevaliers François & Espagnols se place

par son ordre dans le fossé, pour en défendre les approches, ou au moindre signal se jetter dans le fort, & secourir la garnison. Après toutes ces précautions, ce prince ne se reposant encore que sur lui-même de la défense d'une place si importante, s'y enferma avec le vicomte de Monteil son frere, & d'autres volontaires qui voulurent partager avec lui le péril manifeste où il alloit s'exposer.

PIERRE D'AUBUSSON.

En effet, le bacha ordonne l'assaut pour le lendemain 9 de juin; & deux heures avant le jour, ses galeres & des bâtimens légers chargés d'infanterie, s'avancent avec un vent favorable vers la tour. Ils joignent bientôt le mole; leurs soldats se jettent à terre en poussant de grands cris; & malgré tout le feu de différentes batteries qu'il leur fallut essuyer, ils se présenterent fierement à l'escalade. La difficulté de la montée leur fit prendre des échelles; & les appuyant d'un air intrépide contre ce tas de pierres que le canon avoit fait crouler, & qui servoit à la place comme d'avant-mur, ils monterent à l'assaut le sabre à la main, avec une résolution capable d'étonner d'autres hommes que les chevaliers. Le grand maître étoit sur la breche, & faisoit en même-tems l'office de capitaine & de soldat. Il eut dans cette occasion ses armes faussées en plusieurs endroits, & un éclat de pierre lui ayant enlevé son casque sans le blesser, il prit sans en être plus ému, le chapeau du premier soldat qui se trouva auprès de lui. D'autres accidens encore plus funestes qui

pouvoient arriver, faisoient trembler pour lui les chevaliers, qui ne trembloient pas pour eux-mêmes. Le commandeur Carette l'ayant conjuré respectueusement au nom de tout l'ordre de se retirer, & de laisser à ses religieux le soin de défendre la breche : « C'est ici, *lui dit-il*, le poste d'honneur » qui appartient à votre grand-maître; *& en* » *se tournant du côté de Carette :* Si je suis » tué, *ajouta-t-il avec un souris obligeant*, » il y a plus à espérer pour vous qu'à craindre » pour moi »; comme pour lui faire entendre qu'il le croyoit digne par sa valeur d'être son successeur.

Les chevaliers, à l'exemple & sous les yeux du grand-maître, bordoient la breche, & au défaut de la muraille, faisoient un rempart de leurs corps. Les uns renversent les échelles, d'autres jettent des masses pesantes qui écrasent les assiégeans. Il y en a qui lancent des feux d'artifice, ou qui répandent de l'huile bouillante : tous combattent, & font une résistance qui semble passer les forces ordinaires de la nature. Les Turcs ne se rebutent point, aucun ne fuit le péril. Si les chevaliers par leurs coups en font tomber quelques-uns des échelles, ils se trouvent aussi-tôt remplacés par d'autres, qui se pressent d'y monter. Ceux qui ne pouvoient occuper les postes dangereux, battoient la breche à coups de mousquets, & tiroient des fleches du pied des murailles; ou avec des crampons attachés à des cordes, & qu'ils jettoient sur les cheva-

liers, ils tâchoient de les accrocher & de les attirer à terre pour les égorger.

Qui pourroit raconter toutes les actions d'une valeur déterminée, que firent les particuliers de chaque parti, mais dont l'histoire du tems nous a dérobé le détail? Enfin le feu plus fort & plus redoutable que les hommes, décida le succès de cette terrible attaque. Les brûlots de la religion embraserent plusieurs galeres des Turcs; l'artillerie de la ville en foudroya d'autres, & les chevaliers firent un si grand feu de mousqueterie, que les infideles, après avoir perdu leurs principaux chefs, furent obligés de prendre la fuite. Dans cette retraite précipitée, & en voulant gagner les vaisseaux qui les avoient amenés, plusieurs se noyerent, ou furent tués au bord de la mer.

Ce mauvais succès ne rebuta point le bacha; il n'en fut que plus animé contre les chevaliers. Mais pour ne pas s'opiniâtrer mal à propos à l'attaque d'un endroit où le grand-maître sembloit avoir porté toutes ses forces, il tourna ses efforts contre le corps de la place. On fit par son ordre deux attaques en même-tems, l'une contre le quartier des juifs, & l'autre qui regardoit le poste de l'auberge d'Italie. Mais cette derniere n'étoit qu'une fausse attaque, la véritable avoit pour objet la muraille des juifs: le bacha fit dresser plusieurs batteries pour la ruiner: & quoique, au rapport des historiens du tems, elle eût jusqu'à vingt-huit pieds d'épaisseur, comme

PIERRE D'AUBUSSON.

elle étoit ancienne, qu'elle ne se trouva point terrassée, l'effort de l'artillerie l'ébranla bientôt. Le grand-maître, pour prévenir les Turcs, s'ils se présentoient à l'assaut, fit abattre plusieurs maisons, & en leur place, il fit creuser un fossé large & profond : derriere ce fossé on éleva une nouvelle muraille de briques soutenue d'une épaisse terrasse, ouvrage qui semble incroyable par le peu de tems qu'on employa à le mettre en sa perfection. Mais comme il n'y avoit personne qui n'en connût la nécessité, & le péril où la ville étoit exposée, tout le monde y travailloit avec une égale ardeur. Le grand-maître lui-même & les plus anciens commandeurs, à son exemple, faisoient l'office de manœuvres & de pionniers. Tous les habitans, sans distinction d'âge, de sexe ou de condition, travailloient jour & nuit : les Grecs & les Latins, si souvent divisés pendant la paix, ne l'étoient alors que par une louable émulation d'avoir plutôt achevé la tâche dont ils s'étoient chargés. Les femmes juives comme les chrétiennes, menacées d'un honteux esclavage, & qui redoutoient encore plus les indignités auxquelles elles seroient exposées, si la ville étoit emportée d'assaut, fatiguoient comme les hommes. Les religieuses mêmes sorties de leurs couvens, servoient les ouvriers avec un zele incroyable. Tout étoit alors soldat ou pionnier : tout le monde conspiroit à la défense de la patrie commune ; & ce ne fut que par ce zele général que le grand-

maître vint à bout en peu de tems de si grands travaux, & qui dans une autre conjoncture n'auroient pas été finis en plusieurs mois.

Cependant l'artillerie des infideles battoit continuellement la muraille, rien ne résistoit à leurs basilics & à leurs gros canons; & le bruit s'en faisoit entendre depuis l'île de Lango, qui est à cent milles de Rhodes à l'occident, jusqu'à l'île de Châteauroux, qui se trouve dans la même distance à l'orient. Il partoit en même-tems de leurs mortiers des pierres d'une énorme grosseur, qui après avoir été poussées dans l'air par la violence de la poudre, retomboient dans la ville & sur les maisons, en perçoient le comble, pénétroient jusques dans les différens étages, & écrasoient tout ce qu'elles rencontroient: personne n'étoit en sûreté: ce fut-là l'espece d'attaque qui fit plus de frayeur aux Rhodiens.

Le grand maître, pour mettre sur-tout les femmes & les enfans en sûreté, leur ordonna de se retirer dans un endroit de la ville le plus éloigné des batteries, & qui étoit à l'occident entre les maisons & le rempart. On posa sur cet endroit de grosses poutres en forme de toît, qu'on rendit si solide & si épais, qu'on n'eut plus rien à craindre des plus grosses pierres: & pour rendre le change au bacha en même monnoie, le grand maître, aidé de ses plus habiles ingénieurs, fit faire par les charpentiers de la ville une machine de bois, qui jettoit pareillement des quartiers de pierre d'une prodigieuse grosseur: ces

PIERRE D'AUBUSSON.

pierres, non-ſeulement écraſoient les ſoldats qui ſe trouvoient ſous ſa portée, mais par leur poids elles ouvroient les ſapes, & alloient chercher les travailleurs juſqu'au fond des mines. Les chevaliers nommerent cette machine par raillerie le *tribut*, faiſant alluſion à celui que Mahomet avoit voulu exiger de la religion, & pour l'avertir que c'étoit la ſeule eſpece de payement qu'il en devoit eſpérer.

Caourſin, p. 7.

Cependant le général des infideles pouſſoit vivement le travail de ſes approches ; & ſon artillerie ayant fait de grandes breches, il les envoya reconnoître, dans le deſſein de faire monter ſes troupes à l'aſſaut. Mais il fut bien ſurpris d'apprendre que les chevaliers avoient fait un foſſé profond, & élevé un nouveau mur derriere l'ancien : & des transfuges lui rapporterent que par la vigilance & les ſoins du grand-maître, les habitans, les femmes ſur-tout, n'avoient plus rien à craindre pour leurs perſonnes de l'effet terrible des pierres, qui ne pouvoient plus offenſer que des maiſons vuides.

Le bacha, outré de trouver dans la perſonne ſeule du grand-maître des obſtacles continuels à toutes ſes entrepriſes, réſolut de s'en défaire à quelque prix que ce fût, & de le faire périr par le fer ou le poiſon. Pour un ſi lâche deſſein, il jetta les yeux ſur deux transfuges de la garniſon, & qui depuis leur déſertion avoient renoncé à la foi : l'un étoit Dalmate, & l'autre Albanois. Ces deux

renégats, féduits par des promeffes magnifiques du bacha, & de concert avec lui, quitterent le turban, rentrerent dans la ville, comme s'ils fe fuffent échappés des fers des infideles. Après avoir été pris dans une fortie, on les reçut dans la place avec joie & fans la moindre défiance. Ces fcélérats s'applaudiffoient déja du fuccès qu'ils efpéroient dans leur entreprife; le Dalmate, à force d'argent, avoit même, à ce qu'on prétend, corrompu un petit officier de la bouche, qui n'attendoit plus qu'une occafion favorable pour exécuter un fi noir complot. L'Albanois, qui étoit connu du fecrétaire du grand-maître, s'étant apperçu qu'il étoit mécontent de ce prince, fut affez imprudent de s'ouvrir à lui; & lui ayant fait voir des lettres fcellées du fceau du bacha, qui lui promettoit les premieres dignités de l'empire & des tréfors immenfes, s'il vouloit exécuter ce que l'Albanois lui propoferoit de fa part; ce fecrétaire plein d'honneur, en avertit auffi-tôt le grand-maître. L'Albanois fut arrêté; il découvrit à la queftion fon complice; & avant qu'on les eût pu conduire au fupplice, l'un & l'autre furent déchirés & mis en pieces par le peuple.

Le bacha, fans fe rebuter du mauvais fuccès qu'avoit eu un fi lâche & fi honteux deffein, revint à la force ouverte; & fans quitter l'attaque du quartier des juifs, par le confeil des principaux officiers de fon armée, il reprit le premier projet de l'Allemand, qui étoit de

PIERRE D'AUBUSSON.

pousser à bout l'entreprise de la tour de Saint-Nicolas.

Un canal, quoiqu'assez étroit, séparoit cette tour de l'endroit où campoient les infideles : & pour l'attaquer, il falloit traverser ce petit bras de mer, qui formoit un des golfes dont nous avons parlé. Le général des galeres, le commandant des troupes de la Natolie, & Merla-Bey, gendre d'un des fils de Mahomet, tous officiers pleins d'expérience & de valeur, se chargerent de cette attaque, & de porter les troupes qui étoient nécessaires pour l'exécution, jusques sur le mole. Pour cet effet, on construisit un pont qui alloit du pied de l'église saint Antoine jusqu'à la tour ; & pour le pouvoir conduire, & en faire poser un bout à la pointe du mole de Saint-Nicolas, un ingénieur Turc, à la faveur de la nuit, porta en cet endroit une ancre, qu'il attacha au pied d'un rocher qui étoit couvert de l'eau de la mer, & dans l'anneau de cette ancre il passa ensuite un gros cable qui répondoit à la tête du pont, & qui par le moyen du cabestan, le devoit faire avancer. Mais un matelot Anglois, dont l'histoire n'a pas dédaigné de nous conserver le nom, & qui s'appelloit *Gervais Roger*, s'étant par hasard trouvé en cet endroit, & ayant vu, sans se montrer, toute la manœuvre de l'ingénieur Turc, le laissa partir & s'éloigner, plongea aussi-tôt dans la mer, détacha adroitement le cable, qu'il laissa sur le rivage, retira l'ancre & l'apporta au grand-maître, qui le récompensa

Merry Dupuy, p. 47.

magnifiquement. Les Turcs, après que leur pont fut en état, voulurent le faire avancer par le moyen du cable ; mais ils s'apperçurent bientôt, par la facilité avec laquelle il revint à eux, que leur ſtratagême avoit été découvert & rendu inutile.

Le bacha, pour ſuppléer à cet expédient, fit venir quantité de barques qui ſoutenoient ce pont flottant, & le remorquerent pendant la nuit juſqu'au bord du mole, où il alla appuyer. Les ſoldats ſe jetterent ſur le mole, & filoient ſucceſſivement par ce pont, en même-tems que des galiotes & d'autres bâtimens légers débarquoient d'un autre côté différentes compagnies compoſées des plus braves de l'armée. Tous ſe flattoient de ſurprendre les chrétiens ; mais d'Aubuſſon, qui avoit prévu cette ſeconde attaque, après avoir renforcé la garniſon & bordé la muraille d'intrépides arquebuſiers & d'une artillerie nombreuſe, les attendit de pied ferme ſur la breche. Au bruit que firent les Turcs en ſe jettant ſur le mole, on fit par ſon ordre, & malgré les ténebres, de ſi furieuſes décharges de tous côtés, qu'il y périt un grand nombre de ces infideles.

Le bacha, qui conduiſoit en perſonne cette entrepriſe, pour ne pas laiſſer plus long-tems ſes ſoldats expoſés au feu de la fortereſſe, les fit avancer juſqu'au pied du fort, & du côté que ſon artillerie avoit fait de ſi grandes ouvertures. On en vint bientôt aux mains ; & ſans ſe voir qu'à la lueur des pots à feu, des grenades & de la mouſqueterie, le combat

PIERRE D'AUBUSSON.

fut long & opiniâtre. Le pont & les galiotes fournissoient continuellement aux Turcs des troupes fraîches; jamais ces infideles n'avoient fait paroître tant de valeur & un courage si déterminé. Plusieurs, à la faveur de leurs échelles gagnerent le haut de la breche, & plutôt que de reculer, s'y firent tuer, sans vouloir de quartier. Le gendre du fils de Mahomet tint ferme presque seul sur les ruines de la tour; & se faisant un rempart des corps des soldats morts, & tout couvert de blessures, il tua encore de sa main plusieurs chevaliers, & en déchargeant un coup de sabre sur un soldat qui venoit de le blesser, & qu'il tua, il tomba mort à côté de lui. On ne se battoit pas avec moins de fureur sur la mer; des brûlots que le grand-maître avoit préparés, s'attacherent à des galeres Turques qui battoient le fort, & les embraserent. Les cris de ceux qui cherchoient à éviter le feu dont ils étoient environnés, le bruit & la fumée du canon, les gémissemens des blessés, l'horreur même des ténebres, rien n'étoit capable de rallentir le courage des combattans : tous vouloient vaincre ou mourir. On voyoit des deux côtés la même valeur & la même fermeté. Combien d'actions héroïques dont l'obscurité de la nuit déroba la connoissance ! Enfin le jour parut, & fit voir la perte qu'avoient faite les infideles. La mer étoit couverte de cadavres flottans, d'arcs, de turbans & des débris encore fumans de leurs galeres. Pour surcroît de disgraces, les canoniers du fort voyant alors à découvert

le pont ennemi chargé de soldats qui venoient au secours de leurs camarades, pointerent leurs canons contre ce pont, & le mirent en pieces : d'autres prétendent qu'il se brisa par la foule des infideles qui fuyoient. Ces barbares ne pouvant plus soutenir les efforts des chrétiens, malgré les menaces & les prieres de leurs officiers, abandonnerent l'attaque, prirent la fuite & chercherent leur salut dans les bâtimens qui les avoient amenés.

PIERRE D'AUBUSSON.

Plusieurs chevaliers, à la tête de la garnison, les poursuivirent l'épée dans les reins, & en taillerent en pieces un grand nombre. Merry ou Méderic Dupuy, que j'ai suivi en plusieurs endroits de cette relation, rapporte qu'un religieux de saint François, appellé Antoine Fradin, fut des plus ardens dans cette poursuite ; qu'on le vit le sabre à la main entrer dans la mer jusqu'à la ceinture, pour empêcher ces barbares de se rembarquer ; qu'il en tua plusieurs, auxquels il coupa la tête, & que les infideles perdirent en cette occasion plus de deux mille cinq cens hommes : ce qui ne se put pas faire, sur-tout dans un combat qui se passa pour la plus grande partie dans les ténebres de la nuit, sans que l'ordre de son côté n'eût aussi perdu plusieurs chevaliers. On convient même qu'ils y furent presque tous blessés ; mais on n'en compte que douze de morts, & qui scellerent par la perte de leur vie, la profession qu'ils avoient faite de défendre la religion jusqu'à la derniere goutte de leur sang.

Pierre d'Aubusson.

Ce mauvais ſuccès jetta les Turcs dans une conſternation, ſuivie pendant trois jours d'un morne ſilence par tout le camp ; ils tomberent dans une eſpece d'inaction ; le général frappé lui-même de cet étonnement, ne ſavoit plus quel parti prendre ; mais comme il ne redoutoit pas moins la colere & le reſſentiment de Mahomet, que l'épée des chevaliers, il ſortit enfin de cette léthargie, & s'animant d'une nouvelle fureur, il continua le ſiége & ſes attaques. Il n'y avoit point d'apparence de s'obſtiner à celle de la tour ; ainſi il revint aux poſtes d'Italie & des juifs, qu'il fit battre de nouveau avec toute ſon artillerie. Mais pour ne pas laiſſer pénétrer par quel endroit il vouloit monter à l'aſſaut, il fit dreſſer d'autres batteries contre différens quartiers des murailles. Les relations de ce ſiége portent que de ces baſilics & de ces groſſes pieces qu'il avoit amenées, il en fut tiré trois mille cinq cens volées, qui mirent en poudre une grande partie des murailles, des tours & des ravelins. Il joignit aux terribles effets de ces machines infernales, le travail continuel des ſoldats & des priſonniers, dont les uns tâchoient de combler le foſſé par des faſcines & des terres tranſportées, & d'autres creuſoient des mines, pouſſoient des galeries, & préparoient des fourneaux pour achever de faire ſauter ce qui reſtoit de fortifications debout. La place étoit ouverte de tous côtés ; mais l'endroit ſur-tout de la baſſe-ville & du quartier des

juifs, paroissoit le plus ruiné & en plus grand péril.

PIERRE D'AUBUSSON.

Dans cette extrémité, les chevaliers qui avoient en garde l'ingénieur Allemand, le conduisirent sur la breche, lui en firent envisager les ruines, les travaux des assiégeans, les fossés prêts d'être comblés, & lui demanderent le secours de son art contre tant de périls. A cette vue le traître ne put s'empêcher de laisser échapper une maligne joie; mais se renfermant aussi-tôt dans son caractere, il feignit de déplorer le malheur de Rhodes & des chevaliers. « Quel secours, *leur dit-il*, » pouvez-vous chercher dans une place » ouverte de tous côtés, environnée de cent » mille hommes tous prêts à monter à l'assaut, » & qui sera infailliblement emportée à la » premiere attaque »? Cependant, pour soutenir toujours son même rôle, il fut d'avis qu'on changeât les batteries de place, & par une nouvelle trahison qu'il avoit apparemment concertée avec le bacha avant que de s'en séparer, il les fit dresser dans les endroits les plus foibles de la ville, pour désigner aux Turcs où ils devoient adresser leurs coups. Sous prétexte de se vouloir rendre utile, il voulut pointer & tirer lui-même le canon; alors on s'apperçut que non-seulement il tiroit à coups perdus, mais encore qu'il attira de nouvelles canonades sur l'endroit d'où ses coups étoient partis. Ces diverses observations le rendirent plus suspect; on le mit au conseil de guerre; il se coupa plusieurs

PIERRE D'AUBUSSON.

fois dans les interrogations que lui firent ses juges : & pour éclaircir ses contradictions, ayant été mis à la question, il avoua enfin qu'il n'étoit venu dans la place que par ordre exprès de Mahomet, & pour livrer, s'il le pouvoit, la place aux infideles ; que quoiqu'il fût observé par les gardes du grand-maître, il n'avoit pas laissé de faire passer des avis très-utiles dans leur camp ; que ce n'étoit pas la premiere place qu'il eût trahie, sous les apparences d'un feint repentir, & qu'il avoit lui seul causé la perte d'une infinité de chrétiens. On communiqua sa confession au grand-maître, qui envoya sur le champ ce fameux scélérat au supplice.

Mais quelques chevaliers Italiens & Espagnols ne laisserent pas de faire attention sur le péril où il avoit dit que la ville étoit d'être emportée au premier assaut : cela n'étoit même que trop visible : ils se communiquerent leur frayeur réciproque ; la cabale grossit ; on tint des conférences secrettes, dont le résultat fut, que puisqu'on ne pouvoit plus sauver Rhodes, il n'étoit pas juste de sacrifier ce qui restoit de chevaliers au désespoir du grand-maître, & d'un homme qui ne vouloit pas survivre à la perte de sa principauté ; qu'il falloit malgré lui sauver les chevaliers & les habitans par une honorable composition. Ces murmures & de si indignes projets passerent bientôt jusqu'au palais. D'Aubusson en fut averti ; il fit appeller ces chevaliers : & comme s'il ne les eût

PIERRE D'AUBUSSON.

eût plus considérés comme religieux de son ordre : « Messieurs, *leur dit-il*, si quelqu'un » de vous ne se trouve pas en sûreté dans la » place, le port n'est pas si étroitement blo- » qué, que je ne trouve le moyen de vous en » faire sortir. *Prenant ensuite un air rempli de majesté, d'indignation & de colere* : » Mais si vous voulez demeurer avec nous, » *ajouta-t-il*, qu'on ne parle jamais de com- » position, ou je vous ferai tous mourir ».

Ces paroles foudroyantes couvrirent de honte & de confusion ces chevaliers; mais par un heureux effet, elles rappellerent dans leur cœur leurs anciens sentimens de valeur. Ils détesterent leur foiblesse ; tous lui promirent de l'expier par leur sang, ou par celui des infideles : & ils ne furent pas les derniers à s'exposer depuis aux plus grands périls. Il ne falloit pas des hommes moins déterminés pour résister aux attaques continuelles des Turcs. Le bacha faisoit battre la ville jour & nuit sans donner de relâche aux assiégés ; mais comme son principal dessein étoit de donner l'assaut du côté de la muraille des juifs, & que le fossé étoit encore profond, ses soldats par son ordre & à la faveur du canon, travaillerent avec tant d'ardeur & de succès, qu'ils vinrent à bout de le combler : en sorte qu'il sembloit qu'un escadron de cavalerie pourroit entrer sans obstacle dans la ville.

Tout paroissoit disposé pour un assaut : il n'y avoit plus ni fossés, ni murailles, ni tours qui empêchassent les Turcs d'y monter. Mais

Pierre d'Aubusson.

le bacha qui appréhendoit encore plus la valeur héroïque des chevaliers, que les fortifications de l'art, & qui vouloit ménager ses troupes, envoya proposer au grand-maître une conférence, dans la vue de le réduire à se rendre sans attendre les dernieres extrémités. Le grand-maître, pour avoir le tems de faire de nouveaux retranchemens, ne s'éloigna pas de cette proposition; la conférence se tint le lendemain sur le bord du fossé. Le bacha ne s'y trouva point, mais il y envoya de sa part un des principaux officiers de son armée; & le grand-maître de son côté, y députa frere Antoine Gaultier, châtelain de Rhodes. L'officier Turc, sans avoir rien de cet air superbe, & des manieres hautaines que la puissance formidable de Mahomet inspiroit à ses ministres, exhorta les chevaliers à prévenir tous les malheurs qui suivent la perte d'une place emportée d'assaut. Il dit au châtelain qu'une vigoureuse défense méritoit justement l'estime & les louanges mêmes de l'ennemi, si on pouvoit se flatter d'un heureux succès; mais que la valeur devoit avoir ses bornes; que c'étoit moins courage qu'une fureur téméraire, de se précipiter dans des périls dont on ne pouvoit échapper: qu'il y avoit même de l'inhumanité d'y entraîner un peuple innocent, sous prétexte de le défendre; que les murailles de la ville étoient rasées, les tours abattues, les fossés comblés; que Rhodes enfin n'étoit plus, ou n'étoit qu'un amas confus de décombremens & un

monceau de cendres, qui ne coûteroit au plus au bacha qu'un aſſaut de deux heures pour s'en rendre le maître. Prenant enſuite des manieres radoucies & touchantes, il le conjura de porter le grand-maître & le conſeil à prévenir par une ſage compoſition, le maſſacre général des chevaliers & des habitans, le déshonneur des femmes & des filles, & toutes les horreurs inſéparables d'une place emportée d'aſſaut & l'épée à la main.

Quoique le grand-maître n'eût point paru à cette conférence, il n'en étoit pas éloigné. Il entendit tout le diſcours artificieux du Turc, & ce fut par ſon ordre que le châtelain de Rhodes lui répondit que le bacha avoit été mal ſervi par ſes eſpions, & qu'ils n'avoient pas bien reconnu l'état & les forces de la place; que ſi les Turcs oſoient ſe préſenter à l'aſſaut, ils trouveroient au défaut de la muraille, des foſſés, des retirades & des retranchemens qui leur coûteroient bien du ſang, avant que de s'en être rendus les maîtres; mais que quand ils n'auroient pas ces obſtacles à vaincre, la ville étoit aſſez forte, tant qu'elle ſeroit défendue par les chevaliers; qu'ils n'avoient tous qu'un même cœur, un même eſprit, & pour unique objet la défenſe de la foi & l'honneur & la gloire de leur ordre; que des hommes qui ne craignoient point la mort, étoient plus forts que des murailles & des baſtions. C'eſt ainſi que ſe termina la conférence; l'envoyé du Turc ſe retira, & fit comprendre au bacha qu'il

Caourſin, p. 10.

PIERRE D'AUBUSSON.

ne falloit point compter ſur aucune compoſition, & qu'il n'y auroit que la force ſeule des armes qui décideroit du ſort de Rhodes.

Le bacha honteux & irrité d'avoir fait inutilement une pareille démarche, jura dans le tranſport de ſa colere, de faire paſſer tout au fil de l'épée. On aiguiſa même par ſon ordre un grand nombre de pieux, pour empaler les chevaliers & les habitans; il promit le pillage de la ville à ſes ſoldats, & pour obliger les chevaliers à partager leurs forces, il fit porter en différens endroits des échelles & les machines néceſſaires pour monter à l'aſſaut. Mais la véritable attaque & le principal effort de ſes armes, devoit ſe faire au quartier des juifs, qui étoit le plus ruiné. Il ne reſtoit plus de veſtige de muraille en cet endroit, comme nous l'avons dit; le foſſé étoit comblé; & pour empêcher les chevaliers de ſe retrancher, & même de paroître ſur les breches, pluſieurs batteries de canons tirerent pendant un jour & une nuit entiere ſans relâche, & enlevoient tout ce qui y paroiſſoit. Enfin, le lendemain 27 juillet, un peu après le ſoleil levé, les Turcs en bon ordre & avec un grand ſilence s'avancent, montent ſans faire de bruit ſur les remparts, & s'en rendent les maîtres ſans trouver la moindre réſiſtance. Les chrétiens qui étoient de garde, pour éviter la furie du canon qui battoit cet endroit ſans relâche, ſe tenoient au pied d'un talu que les débris de la muraille avoient fait de leur côté; & même la plûpart accablés de veilles

& de fatigues, étoient alors malheureusement endormis. Les Turcs fiers de ce premier succès arborent leurs drapeaux, & se fortifient. Le bacha surpris agréablement d'un si heureux commencement, fait avancer de nouvelles troupes : le rempart en fut bientôt couvert.

PIERRE D'AUBUSSON.

C'étoit fait de Rhodes sans un prompt secours ; mais le grand-maître averti du péril que couroit la place, fit déployer sur le champ le grand étendard de la religion, & se tournant vers des chevaliers qu'il avoit retenus auprès de lui pour marcher aux endroits qui seroient les plus pressés : « Allons, mes freres, *leur dit-il avec une noble audace*, » combattre pour la foi & pour la défense » de Rhodes, ou nous ensevelir sous ses ruines ». Il s'avance aussi-tôt à grands pas à la tête de ses chevaliers, & voit avec surprise deux mille cinq cens Turcs maîtres de la breche, du rempart, de tout le terre-plein qui le bordoit. Comme les maisons & les rues étoient bien plus basses, on ne pouvoit aller à eux, & monter sur le haut du rempart, que par deux escaliers qu'on y avoit pratiqués autrefois, mais qui étoient alors couverts des débris de la muraille. Le grand-maître prend une échelle, l'appuie lui-même contre ce tas de pierres, & sans s'étonner de celles que les ennemis jettoient sur lui, monte le premier une demi-pique à la main ; les chevaliers, à son exemple, les uns avec des échelles, & d'autres en gravissant parmi ces décombres,

Baptist. Fulgosius, de dictis factisque memorabilibus collectaneorum, l. 3, c. 2, particula penultima.

PIERRE D'AUBUSSON.

tâchent de le ſuivre & de gagner le haut du rempart.

On vit dans cette occaſion, contre ce qui ſe pratique ordinairement dans les ſiéges, les aſſiégés eux-mêmes monter à l'aſſaut, & les aſſaillans ſur la défenſive. Ces infideles repouſſent les chevaliers à coups de mouſquets, de fleches, ou en roulant ſur eux de groſſes pierres. Toute la valeur de ces courageux chevaliers fut obligée de céder à une ſi vigoureuſe réſiſtance, & pluſieurs demeurerent écraſés ſous le poids des pierres qu'on leur jettoit. Le grand-maître lui-même fut renverſé deux fois; mais malgré la mort dont il étoit menacé, & qu'il voyoit préſente de tous côtés, ſans faire attention à deux bleſſures qu'il venoit de recevoir, il ſe releve, & à travers le feu continuel de la mouſqueterie, des fleches & des pierres, il remonte courageuſement, ſuivi de ſes braves chevaliers, & ſe jette enfin ſur le terre-plein que les Turcs occupoient. Pour-lors le combat devint plus égal; les chevaliers fondent l'épée à la main ſur les infideles : bientôt on ſe mêle de part & d'autre, & avec une fureur réciproque, tout combat, & tous veulent vaincre, les uns pour conſerver leur premier avantage, & les autres pour regagner un poſte d'où dépendoit le ſalut de la place. Le grand-maître ſe diſtingua encore plus par ſa rare valeur que par ſa dignité : il tua de ſa main pluſieurs officiers des Turcs, & il en précipita d'autres du haut des murailles.

La victoire commence à se déclarer pour lui : les Turcs plient, & leurs bataillons s'éclaircissent. Le bacha qui s'en apperçut, fit avancer aussi-tôt pour les soutenir un corps de janissaires. Il étoit sur les aîles le sabre a la main, soit pour les animer, soit pour tuer ceux qui reculeroient. Il eut bientôt reconnu le grand-maître, moins encore à ses armes dorées, qu'aux grands coups qu'il donnoit. N'ayant pu le faire périr par le poison, comme nous l'avons dit, il engagea plusieurs janissaires par l'espoir de magnifiques récompenses, à venger par sa mort le sang de leurs compagnons. Douze de ses soldats les plus déterminés, pour le faire périr, se dévouerent, pour ainsi dire, à la mort. Ils se jettent aussi-tôt dans la mêlée, chargent rudement les chrétiens, les écartent, pénetrent jusqu'à d'Aubusson, & malgré les chevaliers qui l'environnoient, lui portent plusieurs coups & lui font tout-à-la-fois cinq grandes blessures. L'ardeur dont il étoit animé, l'empêcha d'abord de les sentir : il combattit encore quelque tems avec sa valeur ordinaire. Les chevaliers s'étant apperçus du sang qu'il perdoit par ses plaies, le conjurerent de se retirer ; mais ce grand homme, au lieu de déférer à leurs tendres prieres : « Mourons » ici, mes chers freres, *leur dit-il*, plutôt » que de reculer. Pouvons-nous jamais mou» rir plus glorieusement que pour la défense » de la foi & de notre religion » ?

Ces sentimens héroïques, ses blessures, le

PIERRE D'AUBUSSON.

ſang qui en couloit, le deſir de le venger; animerent tellement les chevaliers & les ſoldats chrétiens, que furieux de leur douleur & comme des gens qui ne vouloient plus ſurvivre à leur chef, ils s'abandonnent au travers des plus épais bataillons des infideles; & en font un horrible carnage. Les Turcs épouvantés de leurs coups, les prennent pour d'autres hommes, ou pour quelque choſe au-deſſus de l'homme même. Ils perdent avec le courage, l'eſprit & le jugement : tous prennent la fuite; & dans ce déſordre & cette confuſion, ils ſe tuent les uns les autres pour s'ouvrir un paſſage. Les chevaliers profitent de cette conſternation; & non contens d'avoir regagné la breche, ils en ſortent & pourſuivent les Turcs. En vain le bacha tâche de les raſſurer : malgré ſes promeſſes & ſes menaces, tout fuit; ils l'entraînent lui-même dans cette déroute générale; & il fut trop heureux de trouver un aſyle dans ſon camp, d'où il regagna enſuite ſes vaiſſeaux & ſes galeres, &
18 août. ſe rembarqua avec autant de honte que de déſeſpoir.

Le grand-maître tout couvert de ſon ſang, de celui des ennemis, & encore plus couvert de gloire, fut porté dans ſon palais où il recouvra ſa ſanté en peu de tems. Dès qu'il ſe trouva en état de marcher, il fut dans l'égliſe de S. Jean rendre graces au Dieu des armées, de la victoire qu'il venoit de remporter; & pour laiſſer des monumens durables de ſa reconnoiſſance & de ſa piété, il fit conſ-

truire trois églises en l'honneur de la sainte Vierge & des saints patrons de l'ordre ; il fit dans ces églises différentes fondations pour prier Dieu à perpétuité pour les ames des chevaliers qui avoient été tués pendant un siége aussi meurtrier. Les chevaliers vivans, & qui s'étoient le plus signalés, & jusqu'aux moindres soldats, eurent part à ses graces ; & pour consoler les paysans & les habitans de la campagne dont les infideles avoient ravagé les terres, il leur fit distribuer des grains pour les nourrir jusqu'à la prochaine récolte, & les déchargea pour plusieurs années des tributs qu'ils payoient avant le siége.

Si le grand-maître par sa victoire & sa libéralité rendit heureux tous les habitans de Rhodes, Mahomet au contraire, aux premieres nouvelles qu'il eut de la levée du siége, entra dans des fureurs qui faisoient trembler : il vouloit faire étrangler son général & les principaux officiers de son armée : il n'y en eut aucun qui osât se présenter devant lui. Paléologue se crut bienheureux d'en être quitte pour la perte de sa dignité. Mahomet le relégua à Gallipoli. Après les premiers mouvemens de sa colere, & pour se consoler en quelque maniere lui-même, il dit tout haut que ses armes n'étoient heureuses qu'entre ses mains, & il résolut la campagne prochaine de se mettre à la tête de son armée.

Les préparatifs qu'il fit pour cela furent extraordinaires : il assembla jusqu'à trois cens mille hommes, & le rendez-vous général fut

PIERRE D'AUBUSSON.

dans la Bithynie, province voisine de la Lycie, où on prétendoit qu'il devoit s'embarquer pour passer dans l'île de Rhodes. D'autres soupçonnoient qu'un si grand armement regardoit le soudan d'Egypte, & ils se fondoient sur ce que le prince Zizim, un de ses enfans, étoit déja entré dans la Syrie par son ordre. Quoi qu'il en soit, Mahomet avoit déja passé le détroit, & il s'avançoit à grandes journées dans la Natolie, lorsqu'un coup du ciel arrêta le cours de ses entreprises. Une violente colique l'emporta dans une bourgade de Bithynie, appellée Teggiar-Tzair. Il mourut le 3 mai de l'an 1481; on porta son corps à Constantinople dans une mosquée de sa fondation: & quoique ce prince eût conquis deux empires, douze royaumes, près de plus de trois cens villes, l'épitaphe qu'on lui fit, & dont on prétend qu'il avoit donné lui même le dessein, ne parla point de ses grandes actions. Comme si on les eût comptées pour rien en comparaison de ses derniers projets, on se contenta de mettre sur son tombeau neuf ou dix paroles Turques expliquées par celles-ci:

JE ME PROPOSOIS DE CONQUÉRIR RHODES, ET DE SUBJUGUER LA SUPERBE ITALIE.

Mahomet par sa mort laissa les princes Bajazet & Zizim ses fils, héritiers d'un si vaste empire. Ils s'y trouverent encore trop à l'étroit; aucun des deux ne voulut enten-

dre parler de partage : l'un & l'autre vouloient regner seuls. Caoursin, historien contemporain, & vice-chancelier de l'ordre de saint Jean, prétend que Bajazet étoit l'ainé. Jaligny, autre historien du même tems, attribue le droit d'ainesse à Zizim : question assez peu importante parmi une nation guerriere, où les armes avoient presque toujours décidé de la couronne.

Bajazet aimoit l'étude plus que la guerre, & il aimoit le vin encore plus que l'étude. Les Turcs lui attribuent une traduction en leur langue des ouvrages d'Averroës, célebre philosophe Arabe, l'ornement de Cordoue où il étoit né. Zizim, moins voluptueux que son frere, avoit toujours marqué une grande impatience de marcher sur les traces de son pere, & d'acquérir de la gloire par les armes. On prétend que ces deux freres ne s'étoient vus qu'une seule fois : Mahomet, jaloux jusqu'à la fureur de la souveraine puissance, les avoit toujours tenus séparés, de peur qu'ils ne s'unissent contre lui. Lorsque ce prince mourut, Bajazet faisoit sa résidence à Amasie, ville située sur la mer noire, à l'extrémité de la Cappadoce : le séjour de Zizim étoit à Magnésie, ville de la Carie.

Pendant l'éloignement de ces deux freres, les bachas & les grands officiers de la couronne se partagerent sur le choix d'un empereur. Chacun prit parti suivant son intérêt ou son inclination. Mahomet alors grand-visir ou premier bacha, & qui avoit succédé

PIERRE D'AUBUSSON.

dans cette charge à Misac Paléologue, avoit plus de penchant pour Zizim. Mais le bacha Cherfec-Ogli, gendre de Bajazet, s'étant emparé des trésors de Mahomet, s'en servit pour gagner les janissaires de la Porte. Achmet-Geduc autre bacha, & le plus grand capitaine qui fût alors parmi les Turcs, étant revenu d'Italie, où il avoit conquis la ville d'Otrante, fit déclarer encore en faveur de Bajazet l'armée qu'il commandoit.

On fut surpris que ce général, né soldat, & élevé dans les armes, qui d'ailleurs du vivant de Mahomet, avoit eu des différens assez vifs avec Bajazet, l'eût préféré à Zizim, prince plein de valeur. Mais ce fut apparemment par des vues de politique, & par rapport à son intérêt particulier : il se flatta que sous un prince peu guerrier, & abîmé dans la débauche, il seroit plus nécessaire & plus considéré que sous la domination d'un sultan qui voudroit lui-même commander son armée. Quoi qu'il en soit, le parti de Bajazet, par l'adresse & l'habileté de ceux qui le conduisoient étant devenu le plus puissant, on proclama à Constantinople ce prince pour souverain ; & pour ne pas laisser le trône vuide, en son absence, ses partisans le firent remplir sous son nom par un de ses enfans appellé *Corcut*, jeune prince, qui, quoiqu'à peine âgé de huit ans, ne laissa pas de témoigner beaucoup de répugnance à en descendre, quand à l'arrivée du sultan son pere ; il fut obligé de lui céder sa place.

Zizim, plus éloigné de Conſtantinople, fut averti plus tard de la mort de Mahomet; il ſe mit auſſi-tôt en chemin pour s'y rendre. Mais ayant appris qu'il avoit été prévenu par ſon frere, & que cette capitale de l'empire s'étoit déclarée en ſa faveur, il revint ſur ſes pas, rappella l'armée qu'il commandoit en Syrie, fit de nouvelles levées de troupes, s'empara de Burſe & de toute la Bithynie, & réſolut d'y attendre ſon ennemi.

PIERRE D'AUBUSSON.

Bajazet, pour l'empêcher de ſe fortifier dans l'Aſie, fit marcher auſſi-tôt contre lui ſes meilleures troupes. Cette armée pour la plûpart étoit compoſée de janiſſaires & de ſpahis, c'eſt-à-dire, de l'élite de l'infanterie & de la cavalerie Turque, & il y avoit joint un grand corps de troupes Européennes ſupérieures en force & en courage aux Aſiatiques, la plûpart amollies par les délices du pays. Ce qui rendoit cette armée encore plus redoutable, le vaillant Achmet révéré des ſoldats, en étoit général, & Bajazet qui lui étoit redevable de la faveur des armées, en lui confiant le commandement général, le rendit tout de nouveau arbitre de ſa fortune & de l'empire.

Achmet ayant paſſé le Boſphore, entra dans l'Aſie & prit le chemin de Burſe. Zizim ne trouva pas à propos de s'y enfermer, & de s'y laiſſer aſſiéger. Il en ſortit, marcha droit au-devant des troupes de ſon frere. On en vint bientôt aux mains; un grand empire devoit être le prix du victorieux. Zizim, pour l'emporter, fit des prodiges de valeur: ce prince,

PIERRE D'AUBUSSON.

le ſabre à la main, chargea tout ce qui ſe préſenta devant lui : le combat fut ſanglant & très-opiniâtre de part & d'autre : on ne faiſoit point de quartier ni de priſonniers, & on fut quelque tems ſans s'appercevoir de quel côté pencheroit la victoire. Mais Achmet, après avoir laiſſé jetter aux ennemis tout leur feu, s'étant mis à la tête du corps de réſerve, & de troupes fraîches, qui n'avoient point encore combattu, chargea les Aſiatiques ſi bruſquement que ces troupes, la plûpart compoſées de nouvelles levées, ne purent ſoutenir plus long-tems les efforts des Européens. En vain Zizim, pour tâcher de maintenir le combat, revint pluſieurs fois à la charge avec ce qu'il put rallier de ſa cavalerie. Les plus braves, & qui dans ce combat ne l'abandonnerent jamais, périrent preſque tous à ſes côtés. Achmet vint enſuite aiſément à bout de l'infanterie : la plûpart fut taillée en pieces : ce qui échappa à l'épée du victorieux, chercha ſon ſalut dans la fuite ; & la crainte de tomber au pouvoir de Bajazet, réduiſit enfin Zizim à prendre le même parti.

A la faveur de la nuit qui ſurvint, il ſe jetta dans un bois & s'y enfonça. Comme la nuit l'avoit empêché de connoître toute la grandeur de ſa perte, il ſe flattoit de rallier le lendemain ſes troupes, & de tenter de nouveau le ſort des armes. Mais n'ayant pu raſſembler que quarante cavaliers, & tout le reſte ayant été tué ou diſſipé, il ne fut plus queſtion que de s'éloigner avec une extrême

diligence d'un endroit qui lui avoit été si malheureux, & qui pouvoit lui devenir encore plus funeste : le choix d'un asyle ne laissoit pas de l'embarrasser. Parmi ceux qui étoient restés auprès de lui, les uns proposoient l'Egypte, où regnoit le soudan Cait-Beï; d'autres vouloient qu'il eût recours au Caraman, ou au grand-maître de Rhodes, tous ennemis déclarés des Turcs, ou jaloux de leur puissance. Zizim se détermina en faveur du soudan, le plus puissant des trois. Par des routes détournées, il gagna avec sa petite troupe la Syrie, pénétra dans la Palestine, se rendit à Jérusalem, visita la mosquée, qu'on appelloit le temple de Salomon, où il fit ses prieres; & après avoir traversé les déserts de l'Arabie, il arriva au Caire. Il fut reçu du souverain avec les honneurs & les cérémonies dus à sa naissance; mais dans le fond avec l'indifférence que les princes ont ordinairement pour les malheureux. Cait-Beï ne jugea pas à propos de s'associer à sa mauvaise fortune; & tous ses offices se terminerent à offrir à Zizim sa médiation auprès de son frere. Ce prince l'accepta plutôt par complaisance, & pour ne pas paroître la mépriser, que par aucune espérance d'un heureux succès. Le soudan fit partir aussi-tôt un émir pour Constantinople. Pendant son voyage, Zizim par dévotion fit celui de la Mecque, & à son retour il amena au Caire sa femme & ses enfans, que le soudan reçut avec beaucoup de politesse, & auxquels il promit une constante protection.

PIERRE D'AUBUSSON.

L'émir que Cait-Beï avoit envoyé à Constantinople, n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il entama sa négociation. Bajazet, par le conseil d'Achmet, son premier ministre, & pour amuser Zizim, fit dire au soudan d'Egypte qu'il donneroit volontiers à son frere une province dans l'Asie. Cait-Beï eût bien souhaité, pour affoiblir cet empire, qu'il y eût eu un peu plus de proportion dans ce partage; mais comme après tout Bajazet étoit maître de l'empire entier, & que dans ce traité il prétendoit donner la loi, le soudan indifférent, comme la plûpart des médiateurs, sur les intérêts de Zizim, fut d'avis qu'il acceptât la proposition de son frere; & il lui représenta qu'une grande province en toute souveraineté étoit préférable à une guerre, dont le succès étoit incertain. Zizim qui aspiroit à l'empire, & qui par son courage & son ambition s'en trouvoit plus digne que son frere, rejetta ces offres avec fierté. D'ailleurs il vit bien qu'on ne cherchoit qu'à le jetter dans un labyrinthe de négociations pleines de supercheries, & dont il ne verroit jamais la fin : il répondit donc au soudan que de si hautes prétentions de part & d'autre, & un démêlé de cette importance, ne pouvoient se décider que par la force des armes, & l'épée à la main.

Mais ne voyant pas ce prince dans la disposition d'armer en sa faveur, il se contenta de lui recommander sa femme & ses enfans, & il se retira auprès du Caraman, prince de Cilicie, dans lequel il crut trouver plus de

générosité & de résolution, & qui lui avoit même envoyé offrir jusqu'en Egypte, le secours de ses armes, & de joindre leurs forces contre Bajazet. Mahomet avoit enlevé à ce prince la Cappadoce, & cette partie de la Cilicie voisine du mont Taurus. Zizim s'étant rendu auprès de lui, lui promit, sous les sermens les plus solemnels, de lui rendre ces provinces, si par le secours de ses armes il pouvoit monter sur le trône. Ces deux princes, dans une entrevue, se jurerent une fidélité inviolable; le Caraman arma aussi-tôt, demanda du secours à ses alliés & à ses voisins. Le grand-maître qui en étoit du nombre, lui envoya cinq galeres chargées de soldats & d'artillerie, pour tenir la mer & défendre les côtes de son pays; & le Caraman tira en même tems différens secours de plusieurs petits princes mahométans, qui entrerent dans la même ligue, contre une puissance qui sembloit vouloir engloutir toutes les autres.

Ces princes ayant joint leurs troupes avant qu'Achmet eût tiré les siennes de leurs quartiers d'hyver, s'avancerent jusques dans la plaine de Laranda, à l'extrémité de la Cappadoce. Bajazet fut surpris en apprenant que son frere étoit revenu d'Egypte pour lui disputer de nouveau l'empire. Il y alloit de sa couronne, & même de sa vie, de s'opposer à ses efforts. Achmet, à la vérité, étoit à la tête d'un grand corps de troupes, capable de combattre les ennemis; mais la défiance si naturelle aux hommes foibles, lui fit craindre que

PIERRE D'AUBUSSON.

ce général ne se laissât séduire par son frere; d'ailleurs ses ministres jaloux de la gloire que le visir acquerroit dans cette guerre, représenterent à ce prince, que dans une querelle qui lui étoit personnelle & si importante, les soldats auroient mauvaise opinion de sa valeur, s'il ne se montroit pas à la tête de ses armées. Ces motifs le déterminerent à passer le Bosphore : il entra dans l'Asie. Son armée étoit composée de cent mille hommes : Achmet n'en avoit guère moins. Après qu'il eut joint le sultan, ce prince voulut faire la revue de toutes ses troupes : Achmet parut le premier; mais au lieu de porter son épée ou cimetere à son côté, Bajazet s'étant apperçu qu'il l'avoit attaché au pommeau de la selle de son cheval, lui cria : « Mon protecteur, tu te » souviens de loin; oublie les fautes de ma » jeunesse : remets ton épée à ton côté, & t'en » sers avec ta valeur ordinaire contre nos en- » nemis ».

Pour l'intelligence de ce fait particulier, il faut se souvenir de tout ce que nous avons dit de la guerre que Mahomet II avoit portée en Perse. Bajazet encore jeune l'y avoit suivi, & il avoit même un commandement particulier sur un corps de troupes. Le sultan son pere, qui n'étoit pas prévenu en faveur de sa capacité, ni de sa valeur, quelques heures avant de livrer bataille, ordonna à Achmet de visiter la ligne où commandoit Bajazet, & de voir si sa troupe étoit rangée en ordre de combat. Mais cet officier n'y ayant trouvé

que de la confusion, il ne put s'empêcher de lui en faire des reproches assez aigres : « Est-ce » ainsi, Seigneur, *lui dit ce vieux guerrier*, » qu'un prince qui veut vaincre doit ranger » ses soldats » ? Bajazet outré de ses reproches, lui dit qu'il le feroit un jour repentir de son insolence « Et que me feras-tu ? *re-* » *partit le fier Achmet* : Je jure par l'ame de » mon pere, que si tu parviens un jour à l'em- » pire, je ne ceindrai jamais d'épée à mon » côté pour ton service ».

Tel fut l'événement qui donna lieu à Achmet de paroître dans la revue avec son épée attachée au pommeau de la selle de son cheval. Mais Bajazet avoit trop besoin de sa valeur & de son expérience, pour ne pas tâcher de lui faire oublier ce petit démêlé. La paix entre le prince & son général fut bientôt faite : on ne songea plus qu'à aller chercher les ennemis. On prétend que le général de Bajazet défit Zizim dans une seconde bataille : quelques auteurs rapportent que les alliés trop inférieurs en troupes pour tenir la campagne, à l'arrivée de Bajazet se retirerent dans les détroits du mont Taurus.

Ce prince au désespoir que son frere lui eût échappé, pour le surprendre, lui envoya faire de nouvelles propositions ; & aux offres qu'il lui avoit déja faites d'une province en toute souveraineté, il ajouta une pension de deux cens mille écus d'or, somme excessive pour le tems : *J'ai besoin d'un empire*, répondit fiérement Zizim à l'envoyé de son frere,

PIERRE D'AUBUSSON.

& non pas d'argent. D'ailleurs, ce prince n'eut garde de se laisser éblouir par ces propositions; d'autant plus qu'en même-tems qu'il lui faisoit témoigner l'envie qu'il avoit de bien vivre avec lui, il s'apperçut qu'Achmet s'emparoit insensiblement de tous les détroits des montagnes, & tâchoit de lui en fermer les issues. Le Caraman lui fit connoître, s'ils restoient plus long-tems en cet endroit, le péril où ils alloient être exposés; l'un & l'autre n'ayant pas des forces suffisantes pour les opposer à celles de Bajazet, ils convinrent, en attendant que ce prince eût repris le chemin de Constantinople, de disperser leurs troupes, qui ne serviroient qu'à les faire suivre, & de se retirer l'un & l'autre dans des endroits où ils fussent en sûreté, soit par leur propre obscurité, ou par la puissance du prince auprès duquel ils se retireroient.

Le premier projet de Zizim étoit de se cacher avec peu de personnes dans les endroits les plus enfoncés de ces montagnes. Le Caraman fut d'un autre avis: il lui dit qu'il ne seroit peut-être pas encore assez en sûreté dans une caverne contre les recherches de son frere; qu'il avoit même intérêt, pour conserver ses partisans secrets, qu'on le crût en vie, & toujours dans la disposition de revenir disputer l'empire: & il fut d'avis qu'il eût recours au grand-maître de Rhodes; qu'il seroit plus sûrement dans ses états & avec plus de dignité, & que par le moyen même des chevaliers qui couroient toutes les mers de l'Asie, il seroit

inſtruit de tout ce qui ſe paſſoit à Conſtantinople & dans tout l'orient.

Zizim ſuivit ce conſeil, & dépêcha au grand-maître un des ſeigneurs qui s'étoient attachés à ſa perſonne & à ſa fortune, pour lui demander un aſyle. Mais cet envoyé fut arrêté par un parti de Bajazet, & ce prince vit par les lettres de ſon frere le deſſein qu'il avoit formé de ſe retirer parmi les chrétiens. Il fit auſſi-tôt quelques détachemens pour forcer le prince ſon frere dans les défilés où il étoit retiré, & en même-tems il en fit partir d'autres pour lui fermer tous les paſſages qui pourroient le conduire à quelque port de la Lycie. Il ſe flattoit de le tenir enfermé, & qu'il ne pourroit lui échapper; mais Zizim ne voyant point revenir ſon premier courier, en dépêcha à Rhodes deux autres chargés pareillement de demander au grand-maître une retraite dans ſes états, avec un ſauf-conduit qui lui en aſſurât l'entrée & la ſortie en toute liberté. Ce prince quitta enſuite le mont Taurus, & ſous la conduite du Caraman qui lui ſervoit de guide, il s'approcha des côtes de la mer pour attendre la réponſe de Rhodes. Le grand-maître, de concert avec le conſeil, & après de mûres réflexions, crut qu'il étoit de l'honneur & même de l'intérêt de l'ordre de ne pas refuſer un aſyle à un ſi grand prince. Une eſcadre de vaiſſeaux fut auſſi-tôt commandée pour l'aller recevoir, & dom Alvare de Zuniga, grand-prieur de Caſtille, fut chargé de cette commiſſion, & du ſauf-conduit qui

PIERRE D'AUBUSSON.

avoit été dreſſé dans la forme que les ambaſſadeurs de Zizim l'avoient demandé.

Ce commandant mit à la voile en même-tems que Zizim & le Caraman, qui ſe voyant pourſuivis par les ſpahis, réſolurent de ſe ſéparer, après s'être tendrement embraſſés, & s'être juré une amitié inviolable. Le Caraman ſe rejetta dans les montagnes, d'où il reprit le chemin de quelques places qui lui reſtoient. Le prince Turc attendoit au bord de la mer des nouvelles de Rhodes; mais voyant approcher un eſcadron de ſpahis, il ſe jetta dans une barque que le Caraman, de peur de ſurpriſe, avoit toujours tenue prête, & qui étoit cachée derriere un rocher.

A peine Zizim avoit quitté le rivage, qu'il vit paroître cette troupe de ſpahis qui ne l'avoient manqué que de quelques momens. Le prince ſe voyant en sûreté, fit arrêter ſa barque; & prenant ſon arc, il leur décocha une fleche à laquelle étoit attachée une lettre adreſſée à ſon frere, & conçue à-peu-près en ces termes:

LE ROI ZIZIM,

AU ROI BAJAZET SON FRERE INHUMAIN.

« Dieu & notre grand prophete ſont témoins de la honteuſe néceſſité où tu me » réduis de me réfugier chez les chrétiens. » Après m'avoir privé des juſtes droits que » j'avois à l'empire, tu me pourſuis encore de » contrée en contrée, & tu n'as point eu de

» repos que tu ne m'aies forcé, pour sauver ma » vie, à chercher un asyle chez les chevaliers » de Rhodes, les ennemis irréconciliables de » notre auguste maison. Si le sultan notre pere » eût pu prévoir que tu profanerois ainsi le » nom si respectable des Ottomans, il t'auroit » étranglé de ses propres mains; mais j'espere » qu'à son défaut le ciel sera le vengeur de ta » cruauté, & je ne souhaite de vivre que pour » être le témoin de ton supplice ».

Le commandant de cette troupe de spahis ramassa la lettre, & outré d'avoir manqué sa proie, il la porta à Bajazet. On prétend que ce prince en la lisant, ne put retenir quelques larmes qui échapperent malgré lui à la nature. Zizim prit en même-tems le large, & fit route du côté de Rhodes, pour découvrir s'il ne lui viendroit point de nouvelles des ambassadeurs qu'il avoit envoyés au grand-maître. Ce prince infortuné, incertain de son sort, erroit à l'aventure dans ces mers, lorsqu'il découvrit une escadre qui venoit à toutes voiles, & qui avoit la proue tournée du côté de la Lycie. La crainte que ce ne fussent des vaisseaux que son frere eût envoyés pour l'empêcher de gagner l'île de Rhodes, l'obligea de commander à son pilote de regagner promptement le rivage, & de le remettre à terre. Mais à une certaine distance, il découvrit le pavillon de Rhodes: & après des signaux dont il étoit convenu avec ses ambassadeurs, il les vit arriver dans une chaloupe avec un cheva-

PIERRE D'AUBUSSON.

lier que dom Alvare de Zuniga envoyoit pour accompagner ces ambaſſadeurs, & pour aſſurer ce prince de la part du grand-maître, qu'il ſeroit très-bien venu dans l'île de Rhodes : ce chevalier lui dit que le commandant de l'eſcadre qui étoit lieutenant-général du grand-maître, avoit été envoyé exprès pour l'y conduire sûrement. Zuniga s'avança enſuite pour ſaluer ce prince, entra dans ſa barque, lui préſenta une lettre & le ſauf-conduit du grand-maître. Après les complimens & les cérémonies ordinaires, il le fit paſſer dans un grand vaiſſeau qu'il commandoit, & qui prit la route de Rhodes : il y arriva bientôt. Le grand-maître n'en fut pas plutôt averti, qu'il envoya le recevoir par les plus anciens commandeurs de la religion. Il deſcendit lui-même de ſon palais, & fut à ſa rencontre aſſez près du port : ils ſe donnerent la main l'un à l'autre. Le grand-maître, après lui avoir réitéré, par le miniſtere d'un interprete, toutes les aſſurances qu'il lui avoit déja données par ſon ſauf-conduit, l'accompagna juſqu'à l'auberge de France, qui lui avoit été deſtinée pour ſon logement : dans la marche il lui céda la main droite. Zizim s'en étant apperçu, la voulut quitter, & lui fit dire qu'il ne convenoit pas aux captifs de prendre la place d'honneur ſur leurs patrons. « Seigneur, *lui répartit obligeamment le* » *grand-maître*, des captifs de votre qualité » tiennent le premier rang par-tout, & plût-à- » Dieu que vous euſſiez autant de pouvoir dans » Conſtantinople,

» Conſtantinople, que vous en avez dans » Rhodes » !

PIERRE D'AUBUSSON.

Le grand-maître, après l'avoir conduit à ſon appartement, le laiſſa entre les mains de pluſieurs commandeurs & des officiers de ſa maiſon, qui par leur politeſſe & leur bonne chere, tâcherent de cauſer quelque diſtraction au ſouvenir de ſes malheurs, dont il paroiſſoit tout occupé. Matthieu Boſſo, chanoine de Véronne, qui le vit quelques années après, & qui l'obſerva avec beaucoup d'attention, nous le repréſente dans une de ſes lettres qui nous eſt reſtée, comme un homme qui avoit tout l'air d'un barbare, & d'un prince féroce & cruel. Il a, dit-il, la taille un peu au-deſſus de la médiocre, le corps épais & ramaſſé, les épaules larges, l'eſtomac avancé, les bras forts & nerveux, la tête groſſe, un œil louche, le nez aquilin, & ſi courbé, qu'il touche preſque à la levre ſupérieure, qui eſt couverte d'une large mouſtache. En un mot, dit cet auteur, c'eſt le véritable portrait de ſon pere Mahomet, & tel qu'on le voit repréſenté dans pluſieurs de ſes médailles, qui me ſont tombées entre les mains.

Les chevaliers n'oublioient rien pour divertir ce prince : ce n'étoient que parties de chaſſe, que tournois, que feſtins, que concerts ; mais cette derniere ſorte de divertiſſement touchoit peu le ſultan : & quoiqu'on lui eût fait entendre d'excellentes voix, il parut qu'il ne prenoit aucun plaiſir à une ſi douce muſique. Pour le réjouir, on s'aviſa

PIERRE D'AUBUSSON

de faire venir un esclave Turc, qui avec une voix rude & peu harmonieuse, mais qu'il accompagnoit de mines & de postures ridicules, eut seul le privilége d'attirer ses applaudissemens.

Cependant le séjour d'un hôte de cette importance ne laissoit pas de causer beaucoup d'inquiétude au grand-maître. Il ne doutoit pas que Bajazet n'auroit pas plutôt découvert l'endroit de sa retraite, qu'il feroit tous ses efforts pour forcer l'ordre à le remettre entre ses mains. On ne pouvoit le lui refuser sans attirer dans l'île une seconde fois toutes les forces de l'empire Ottoman; néanmoins la parole du grand-maître, son sauf-conduit, & la seule générosité naturelle, ne permettoient pas de le livrer à son cruel ennemi.

Pendant que d'Aubusson étoit agité par ces différentes considérations, on vit arriver un envoyé du gouverneur de Lycie, province, comme nous avons dit, qui n'est séparée de l'île de Rhodes que par un canal d'environ dix-huit milles. Cet envoyé, sous prétexte de proposer entre les sujets du grand-maître & les peuples de son gouvernement, une trève marchande, & la liberté du commerce, étoit venu reconnoître si Zizim s'étoit retiré à Rhodes; & la conduite que le grand-maître tenoit à son égard. Le grand-maître le reçut bien, & parut ne pas s'éloigner des propositions qu'on lui faisoit. Mais l'envoyé qui avoit d'autres vues, sous prétexte qu'il attendoit de nouveaux ordres

de ſon maître, faiſoit traîner la négociation, & on démêla bientôt le principal objet de ſon voyage. Le grand-maître, pour n'avoir pas plus long-tems ſous ſes yeux cet eſpion privilégié, termina promptement ſon traité, & le renvoya à ſon maître. Mais à peine en étoit-il défait, qu'il en arriva un autre, qui lui apporta une lettre de la part du bacha Achmet. Le grand-ſeigneur ne voulant pas s'expoſer à un refus, lui avoit commandé d'entamer comme de lui-même une nouvelle négociation avec d'Aubuſſon. Ce miniſtre, qui par les ſervices importans qu'il venoit de rendre à Bajazet, gouvernoit alors ſon empire avec une autorité abſolue, écrivit au grand-maître pour l'exhorter à faire avec la Porte un traité de paix ſolide & conſtant à quoi il offroit ſon crédit & ſes bons offices, s'il vouloit envoyer des ambaſſadeurs à Conſtantinople.

Le grand-maître ſentit bien l'artifice, & que ces différens négociateurs ne cherchoient qu'à s'introduire dans Rhodes, & à trouver les moyens de ſe défaire de Zizim, ſoit par le fer ou le poiſon. Quoique le prince de Rhodes les regardât comme des aſſaſſins, cependant comme ils étoient revêtus, ou pour mieux dire maſqués d'un caractere public, on diſſimula leurs deſſeins. Tout ce que le droit des gens & la prudence permirent de faire en cette occaſion, ce fut de congédier promptement ces envoyés : & le grand-maître ſe contenta de répondre ſimplement au pacha, que pourvu qu'on ne lui parlât

PIERRE D'AUBUSSON.

pas de tribut, il ne s'éloignoit pas d'envoyer dans quelque tems des ambassadeurs à la Porte pour traiter avec lui d'une paix durable. On tint après cela, à Rhodes, différens conseils sur la conduite que l'ordre devoit tenir dans une affaire si délicate.

Quoique dans tous ces préliminaires il n'eût pas été fait la moindre mention de Zizim, d'Aubusson n'eut pas de peine à s'appercevoir que le fond de la négociation rouleroit toujours sur la personne de ce prince ; & que si son frere ne s'en pouvoit pas rendre maître par la voie des traités, ou il tâcheroit de le faire empoisonner, ou qu'il l'attaqueroit à force ouverte, & qu'on reverroit bientôt toutes les forces des Ottomans inonder une seconde fois l'île de Rhodes. On tint là-dessus différens conseils ; & pour ne se point dessaisir d'un si précieux gage, on resolut, pour la sûreté même de ce prince, & en attendant qu'on vît quelle face prendroient les affaires de l'orient, de le faire passer en France, & de l'envoyer résider dans quelque commanderie de l'ordre.

Le grand-maître, pour lui faire prendre de bon gré ce parti, lui représenta qu'il étoit de son intérêt de se dérober pour quelque tems aux violentes poursuites de son frere ; que quelque précaution que la religion prît, sa vie ne seroit jamais en sûreté dans Rhodes, où tant de Grecs renégats pourroient, à la faveur de la langue, s'introduire, & malgré toutes les mesures que l'ordre pourroit prendre, le faire périr par

le fer ou par le poiſon ; au lieu que pendant ſon éloignement, l'ordre qui étoit entré en négociation avec le ſultan, pourroit dans la ſuite ménager ſes intérêts, & qu'il ſe chargeoit de lui rendre compte de tout ce qui ſe paſſeroit à la Porte à ſon ſujet. PIERRE D'AUBUSSON.

Le prince Turc qui ſe voyoit ſans reſſource, conſentit à tout ce qu'on lui propoſa. Il laiſſa même, avant que de partir, un ample pouvoir au grand-maître pour traiter avec Bajazet en ſon nom, & ſuivant ce qui conviendroit le mieux à ſa fortune & à ſa sûreté. Cet acte fut accompagné d'un autre, dans lequel ce prince, après y avoir marqué toutes les obligations qu'il avoit au grand-maître, & à ſon ordre, s'engageoit, s'il recouvreit jamais l'empire, ſoit en ſon entier ou en partie, d'entretenir une conſtante paix avec les chevaliers, d'ouvrir tous ſes ports à leurs flottes, de rendre tous les ans gratuitement la liberté à trois cens chrétiens de l'un & de l'autre ſexe, & de payer cent cinquante mille écus d'or au tréſor de la religion, pour la dédommager des dépenſes qu'on auroit faites en ſa faveur. Cet acte ſigné de ſa propre main ſe garde encore dans les archives de Malthe, & il eſt daté du cinquiéme du mois de regeb, de l'année de l'hégire 887 : ce qui revient, ſelon notre maniere de compter, au 31 d'août de l'an de grace 1482. Ce prince s'embarqua enſuite ſous la conduite du chevalier de Blanchefort, neveu du grand-maître, qui par ſes ſoins & ſa complaiſance, tâcha d'adoucir la triſteſſe dont ce prince fut 1481.

PIERRE D'AUBUSSON.

saisi en quittant son pays, & en passant dans une terre étrangere.

Pendant qu'il faisoit route du côté de la France, le grand-maître, suivant la parole qu'il en avoit donnée à Achmet, envoya à Constantinople en qualité d'ambassadeurs, les chevaliers Guy de Mont, Arnaud & Duprat. Bajazet qui voyoit d'Aubusson, arbitre de la fortune de son frere, fut ravi de leur arrivée. Ils en furent reçus avec beaucoup d'honneur; il leur donna pour commissaires & pour négociateurs de la paix, le visir Achmet & Misach Paléologue, qui depuis la mort de Mahomet, & pour s'être déclaré en faveur de Bajazet, avoit été rappellé à la Porte. La négociation pensa échouer dès l'ouverture de la conférence; Achmet, pour préliminaire, demanda que le grand-maître se reconnût pour vassal du grand-seigneur, & qu'en cette qualité il lui payât tribut. Cette proposition fut rejettée par les deux ambassadeurs avec beaucoup de hauteur. Le visir, le plus fier de tous les hommes, leur dit que son maître iroit en personne, & à la tête de cent mille hommes, lever lui-même ce tribut. Les ambassadeurs, sur de pareilles menaces, vouloient rompre la conférence, & se retirer; mais le bacha Paléologue ayant dit en langage Turc au visir, qu'il ne devoit pas ignorer que le sultan vouloit, à quelque prix que ce fût, conclure ce traité, on reprit la négociation, & les deux chevaliers montrerent d'autant plus de fermeté, que Duprat, qui entendoit la langue Turque,

étoit par-là instruit des intentions du grand-seigneur. Achmet n'insista pas davantage; mais comme il croyoit que ce prince se déshonoroit par un pareil traité, il en abandonna la conduite à Paléologue.

Il en fallut venir ensuite au principal point, & qui tenoit le plus au cœur du sultan. Il s'agissoit de la personne de son frere : ses ministres demandoient qu'on le remît en son pouvoir. Les ambassadeurs comprirent bien que c'auroit été le livrer aux bourreaux ; aussi ils rejetterent avec indignation une proposition si odieuse. Enfin on convint que le grand-maître s'engageroit de retenir toujours ce prince en sa disposition, & sous une garde exacte de plusieurs chevaliers, & qu'il ne le remettroit point à aucun prince chrétien ou infidele, qui pût se servir de son nom & de ses prétentions pour troubler le repos de l'empire; que pour l'entretien & la garde de ce prince, le sultan feroit remettre tous les ans à la religion trente-cinq mille ducats, monnoie de Venise; & qu'en particulier & séparément de cette somme, il en payeroit aussi tous les ans dix mille au grand-maître pour le dédommager des ravages que l'armée de Mahomet avoit faits dans l'île de Rhodes. La paix à ces conditions ayant été arrêtée, le traité fut signé par le sultan, qui envoya à Rhodes un de ses principaux ministres appellé Capitain, pour recevoir la ratification du grand-maître.

Le visir, naturellement fier, ne put entendre parler des pensions que le sultan s'étoit

obligé de payer tous les ans, sans frémir d'indignation. Il se plaignit hautement que par un traité si honteux on avoit prostitué la gloire de l'empire ; & parmi ces discours, il lui échappa des railleries assez vives contre la personne même de son maître. Le sultan en fut bientôt instruit : on ne manque point à la cour de ces gens, qui par des rapports empoisonnés, & débités avec art, tâchent de perdre leurs ennemis. Achmet en avoit un très-dangereux dans la personne d'un bacha appellé Isaac, & dont il avoit autrefois épousé la fille. C'étoit cette même dame Turque dont le fils aîné de Mahomet devint éperduement amoureux, & à laquelle, dans la fureur de sa passion, son mari prétendoit qu'il avoit fait violence. On vient de voir, dans le commencement de ce Livre, que Mahomet, qui vouloit être le seul tyran de ses états, sous prétexte de rendre justice à Achmet, avoit fait mourir ce jeune prince, dont l'emportement lui fit craindre qu'il ne fût capable d'attenter à sa personne. Achmet, comme autrefois César, sans vouloir approfondir la conduite de sa femme, l'avoit répudiée : ce qui fit naître dans le cœur de son beau-pere, un desir violent de s'en venger. Ce bacha ne laissa pas échapper l'occasion que lui fournissoit l'imprudence d'Achmet : il rapporta au sultan les murmures & les railleries du visir, assaisonnés du poison dont les courtisans ne sont pas avares ; & sous prétexte de zele pour le service du prince, il lui insinua que dans un visir

si puissant, & adoré des soldats, de pareilles railleries ne pouvoient partir que d'un homme qui minutoit quelque révolte.

En pareille matiere & sur-tout dans un gouvernement aussi despotique que celui des Turcs, le seul soupçon est un crime. Bajazet, toujours ombrageux & défiant, comme sont toutes les personnes foibles, pour prévenir les desseins qu'on attribuoit au visir, résolut de s'en défaire : d'ailleurs il avoit de la peine à voir tous les jours un homme dont la grandeur des services étoit au-dessus des récompenses. Par son ordre la plûpart des grands de la Porte furent invités à un superbe festin que leur fit Bajazet. Contre leur loi, on y but beaucoup de vin : le sultan qui avoit ses desseins particuliers, & qui vouloit faire parler le visir, fit tomber le discours sur la paix qu'il venoit de conclure avec le grand-maître, & il ajouta que n'ayant plus d'ennemis, il vouloit diminuer la solde des soldats, & même priver de leurs emplois des officiers qui n'étoient pas affectionnés au gouvernement. Achmet, le pere des gens de guerre, naturellement fier & impatient, prit feu, & dans la chaleur du vin, il dit tout haut que l'affection des soldats étoit le plus ferme appui du trône, & qu'un sultan sur-tout, qui avoit encore un frere vivant, seroit mal conseillé d'irriter la milice. On prétend qu'il n'eut pas plutôt proféré ces paroles, qu'un muet aposté exprès, à un signe que lui fit le soudan, lui enfonça un poignard dans le cœur. D'autres auteurs rapportent différem-

PIERRE D'AUBUSSON.

ment ce qui se passa à la mort de ce ministre, qui fut différée de quelque tems. Selon ces écrivains, Bajazet, avant que de congédier les bachas, & pour joindre la libéralité à la magnificence du festin, leur fit présenter à chacun une veste de brocard avec une coupe remplie de pieces d'or; mais on ne mit devant le visir qu'une veste noire, qu'il regardoit comme un triste augure de sa destinée : il fut confirmé dans les pressentimens qu'il en avoit, lorsque voulant suivre ceux qui se retiroient, le sultan lui ordonna de rester, sous prétexte d'une affaire importante, dont il vouloit l'entretenir. Achmet ne doutant plus qu'il alloit être étranglé, s'écria plein de fureur : « Cruel » tyran, puisque tu me voulois faire mourir, » pourquoi m'as-tu forcé d'offenser Dieu, » en buvant d'une liqueur défendue » ?

Par ordre de Bajazet, on commença par le charger de coups, & les muets ensuite se mirent en état de l'étrangler. Mais le chef des eunuques, qui étoit son ami particulier, voyant son maître ivre de vin & de colere, se jetta à ses pieds. « Seigneur, *lui dit-il*, » ne te presse point de le faire mourir ; tu » sais combien il est cher à tes janissaires : » attends jusqu'à demain, pour voir de quelle » maniere ils apprendront les nouvelles de sa » mort ; & pour-lors tu en décideras suivant » ta volonté absolue ».

La peur, le plus puissant ressort qu'on put faire agir auprès de ce prince foible & timide, eut son effet ordinaire. Bajazet différa

la mort d'Achmet, & le fit jetter à demi-nud & chargé de fers dans un cachot. Son fils, qui l'attendoit à la porte du ferrail, ne le voyant point fortir, en demanda des nouvelles aux autres bachas; mais la plûpart étoient fi ivres, que tout ce qu'il en put tirer, c'eft qu'il avoit paru que le grand-feigneur étoit fort irrité contre lui. Ce jeune feigneur tremblant pour fa vie, court au corps-de-garde des janiffaires, & dans un vafte logis où ils fe retirent quand ils ne font point de garde; là, fondant en larmes, & adreffant la parole aux plus anciens : « Mes chers compagnons, *leur* » *dit-il*, le fultan vient de faire arrêter mon » pere : fouffrirez-vous, braves foldats, qu'on » faffe périr cruellement votre général, avec » lequel, depuis tant d'années, vous mangez » du pain & du fel »?

Les janiffaires, à ces nouvelles, prennent les armes, s'affemblent, marchent droit au ferrail, & demandent avec de grands cris qu'on leur en ouvre les portes : le bruit de ce tumulte paffe bientôt jufques dans l'appartement de Bajazet. Ce prince, après avoir délibéré fur le parti qu'il avoit à prendre, & dans la crainte d'être détrôné par cette milice en fureur, parut à une fenêtre, un arc à la main : « Que voulez-vous, mes com» pagnons, *leur dit-il*, & quelle eft la caufe » de ce tumulte ? Tu l'apprendras tout-à» l'heure, *s'écrierent-ils*, ivrogne de philo» fophe. Où eft Achmet ? nous voulons le » voir, ou nous faurons venger fa mort »

Pierre d'Aubusson.

Le timide sultan voyant toute cette milice en fureur & animée contre lui : « Achmet, » *leur dit-il*, est dans mon serrail, plein de » vie ; & je ne l'ai retenu que pour conférer » avec lui d'affaires de conséquence ». Le sultan étoit si effrayé de la contenance & des menaces des janissaires, qu'il commanda qu'on l'amenât promptement. Il parut à la porte du serrail, la tête & les jambes nues ; & pour tout vêtement, il n'avoit qu'une simple camisole, comme un homme destiné à la mort, & qu'on alloit exécuter. Les janissaires indignés de voir ce grand capitaine traité si indignement, arracherent un turban à un des principaux officiers de la Porte, & le mirent sur la tête d'Achmet. Ils commanderent en même-tems qu'on lui apportât une veste ; & après l'en avoir revêtu, ils le conduisirent jusques dans son palais avec de grands cris, & comme s'ils eussent remporté une victoire signalée.

Le visir, soit par grandeur d'ame, ou qu'il craignît qu'on ne lui fît un nouveau crime de l'affection des soldats, les conjura d'user plus modestement de leur avantage. « Bajazet, *leur dit-il*, est notre souverain : & » qui sait si je ne me suis pas attiré son in- » dignation par ma faute » ? Enfin par ses prieres, il vint à bout de calmer la sédition ; mais il apprit par son expérience, qu'on ne remporte jamais d'avantage sur son souverain, qui ne soit à la fin funeste à son auteur. Bajazet dissimula quelque tems son ressentiment ; le visir rentra en apparence dans ses

bonnes graces ; mais dans un voyage que fit la cour à Andrinople, & lorſque les craintes ſembloient être diſſipées, le ſultan le fit étrangler. Tel fut le ſort d'un des plus grands capitaines de l'empire Ottoman ; mais qui, pour s'être cru trop néceſſaire, ſe rendit ſuſpect à ſon maître, & odieux aux autres bachas.

Pendant qu'une ſcene ſi tragique ſe paſſoit à la Porte, le prince Zizim arriva heureuſement ſur les côtes de Provence. Le grand-maître l'avoit fait précéder par un ambaſſadeur qui demanda de ſa part au roi Louis VI, qui regnoit alors en France, la permiſſion pour le prince d'entrer dans ſes états, & même d'y ſéjourner pendant quelque tems. Le roi, qui ne prenoit aucun intérêt aux affaires d'orient, y conſentit ſans peine. Le prince Turc, ſelon Jaligni, hiſtorien contemporain, fut conduit d'abord dans la province de la Marche, chez un ſeigneur de cette province, appellé Boiſſami, beau-frere du grand-maître, & qui avoit épouſé la ſouveraine d'Aubuſſon, ſa ſœur. Zizim, après y avoir fait quelque ſéjour, ſe retira dans la commanderie de Bourgneuf : & les chevaliers, qui, ſous prétexte de lui faire compagnie, lui ſervoient de gardes, le logerent dans une tour qu'ils avoient fait conſtruire exprès pour le mettre à couvert des entrepriſes de Bajazet ; peut-être auſſi pour l'empêcher de ſe tirer de leurs mains, & de vouloir s'échapper comme quelque tems après ils eurent lieu de l'en ſoupçonner.

PIERRE D'AUBUSSON

En effet, ce malheureux prince, au lieu de l'accueil & des fecours qu'il s'étoit flatté de recevoir du roi de France, fe voyoit avec douleur éloigné de fa patrie & de fes amis, relégué dans une terre étrangere, confiné dans une efpece de prifon : & quelque foin que priffent les chevaliers qui l'avoient en garde, de le divertir, il ne pouvoit s'empêcher de les regarder comme fes geoliers, & les ennemis mortels de fa maifon. Ces réflexions le jetterent dans une humeur fombre, qui fut bientôt fuivie d'une maladie dangereufe, & qui faifoit même craindre pour fa vie.

Un chevalier de ceux qui étoient prépofés à fa garde, touché de fes malheurs, & pour le tirer de cette profonde douleur où il étoit enfeveli, lui confeilla de demander au roi de France une entrevue : & il le flatta que dans une conférence il pourroit intéreffer ce prince dans fa difgrace, & en tirer des fecours fuffifans pour tenter encore une fois le fort des armes.

Le prince, comme tous les malheureux, fe livra aux premieres lueurs d'efpérance qu'on lui donna, & il fit dire au roi qu'il fouhaitoit de l'entretenir Le roi occupé de ce qui fe paffoit chez fes voifins, & fur-tout parmi les Anglois & chez le duc de Bourgogne, ne s'embarraffoit guère des affaires de l'orient. Cependant, pour foutenir le caractere de roi très-chrétien, il répondit à ce prince, qu'à la vérité il feroit ravi de le voir, & même d'entrer en fouverain dans fes inté-

rêts, si la religion n'y mettoit pas un obstacle invincible; mais que s'il vouloit se faire chrétien, & abjurer les erreurs dans lesquelles il avoit été malheureusement élevé, il s'engageoit à le ramener dans ses états à la tête d'une puissante armée, qui ne le céderoit ni en chefs habiles, ni en nombre de troupes, à toutes les forces de l'empire Ottoman; & que s'il ne jugeoit pas à propos de tenter de nouveau le sort des armes, la France lui offroit une seconde patrie, & qu'il lui donneroit dans ce royaume des grandes terres & des seigneuries assez considérables pour y pouvoir vivre avec tout l'éclat & la dignité convenables à sa haute naissance.

Le prince Turc n'eut pas de peine à s'appercevoir que la proposition du roi n'étoit qu'un honnête prétexte pour se dispenser de lui accorder l'entrevue qu'il lui avoit demandée, & le secours qu'il en espéroit. Outre les préjugés de l'éducation, à ne considérer ses intérêts que par des vues d'une politique humaine, il ne pouvoit pas quitter la secte de Mahomet, sans passer parmi les mahométans pour un renégat, & sans se voir abandonné de ses meilleurs amis, & de tous ses partisans; ainsi ce prince, sans s'arrêter davantage à la France, tourna toutes ses espérances du côté de l'orient, dont il attendoit des nouvelles avec la derniere impatience. Il ne fut pas long-tems sans en recevoir, mais elles ne lui furent guère agréables. Il apprit avec autant de surprise que de douleur, que les chevaliers de Rhodes, les ennemis immor-

PIERRE D'AUBUSSON.

tels des Ottomans, après différentes négociations, qui s'étoient passées à Constantinople & à Rhodes, étoient à la fin convenus d'un traité, mais dont malheureusement la perte de sa liberté étoit le fondement & le prix; que le grand-maître, au préjudice de son sauf-conduit & de la parole qu'il lui avoit donnée si authentiquement, s'étoit engagé, tant que les Turcs ne violeroient pas ce traité, de le tenir toujours éloigné, & sous la garde des chevaliers, qui en répondroient : que Bajazet de son côté s'étoit obligé de payer tous les ans au grand-maître & à la religion quarante-cinq mille ducats.

Le traité fut décoré par ceux qui le dresserent, de prétextes honnêtes, dont les princes ne manquent guère; mais qui après tout, ne mettoient pas l'ordre à l'abri du reproche d'avoir violé son sauf-conduit. Bajazet paya cette somme très-exactement, & même d'avance, & dans le dessein de gagner entiérement l'amitié du grand-maître, il lui envoya peu après la main droite de saint Jean-Baptiste, patron de l'ordre, qui avoit été apportée anciennement d'Antioche à Constantinople, & que Mahomet, à la prise de cette ville, avoit fait mettre dans son trésor, apparemment pour la richesse du reliquaire, ou pour trafiquer la relique même avec quelque prince chrétien. Quoique les Turcs traitent d'idolâtrie notre vénération pour les corps saints, Bajazet ne laissa pas de la faire transporter avec beaucoup de cérémonie jusqu'à Rhodes; ce

qui fait voir que dans la plûpart des souverains, la religion va bien loin après l'intérêt de l'état. PIERRE D'AUBUSSON.

Cependant comme la liberté est le premier bien des hommes, & le plus précieux, il ne faut pas s'étonner si le malheureux Zizim fut frappé de la plus violente douleur, en voyant qu'on venoit de trafiquer de la sienne au poids de l'or. Ce traité le jettoit dans des fureurs qu'il n'est pas aisé d'exprimer : il invoquoit la mort comme le seul terme d'une si cruelle disgrace; & dans ses transports, on craignoit à tout moment qu'il n'attentât même à sa vie. En vain les chevaliers qui étoient préposés pour sa garde, tâchoient de le consoler, par la considération qu'il ne s'étoit rien passé à Constantinople & à Rhodes que pour son salut même, & que pour l'empêcher de tomber entre les mains d'un implacable ennemi. Ils lui représentoient que sa prison seroit bien moins longue qu'il ne pensoit; qu'il devoit tout espérer du bénéfice du tems, & qu'il naîtroit infailliblement des conjonctures qui permettroient au grand-maître de le faire retourner dans ses états avec autant de gloire que de sûreté. Le malheureux prince n'étoit point susceptible de ces motifs vagues & douteux de consolation : l'idée affreuse d'une prison perpétuelle se présentoit à tout moment à son esprit : toutes les raisons & toutes les honnêtetés de ses gardes ne pouvoient l'en distraire.

L'éclat que faisoit sa douleur, passa bientôt au-dehors de sa prison. En même-tems que

PIERRE D'AUBUSSON.

l'on plaignoit le sort de Zizim, on blâmoit la conduite du grand-maître. On disoit qu'il y avoit eu de l'inhumanité à vendre la liberté d'un prince, qu'on ne pouvoit au plus que mettre à rançon. D'autres ajoutoient qu'il étoit étonnant qu'un ordre aussi noble, & que des chevaliers, les ennemis perpétuels des mahométans, pour un vil intérêt, se fussent érigés en geoliers aux gages de Bajazet ; & qu'ils laissassent échapper une occasion si favorable d'allumer parmi ces infideles une guerre dont tous les ennemis des Ottomans auroient pu se prévaloir.

Caoursin, vice-chancelier de l'ordre, historien contemporain, & qui étoit alors à Rhodes, a tâché d'épargner ce reproche aux chevaliers, par les avantages que les princes chrétiens, dit-il, tirerent de la détention du prince Ottoman : & cet auteur, apparemment peu scrupuleux, pour justifier le manque de parole du grand-maître, soutient qu'on avoit fait en cela un moindre mal, que si en observant exactement le sauf-conduit, on eût attiré les armes de Bajazet dans l'île de Rhodes, & dans les autres états des princes chrétiens. Mais si on suit Jaligny, autre historien aussi contemporain, il n'y eut de la part du grand-maître, ni sauf-conduit, ni parole donnée. Zizim, comme on le peut voir dans cet historien, se trouva prisonnier de bonne guerre ; & par conséquent le grand-maître put disposer de sa liberté comme il le jugea à propos pour le bien de son ordre.

Guillaume de Jaligny, p. 62. 63. 65. & 66. édit. du Louvre.

Comme ces hiſtoriens, tous deux contemporains, l'un miniſtre & confident du grand-maître, l'autre ſecrétaire de Pierre de Bourbon, ſe trouvent oppoſés ſur le même fait, nous n'avons point trouvé aſſez de lumiere dans l'un ou l'autre de ces deux écrivains, pour pouvoir prendre un parti avec sûreté; & nous en laiſſons le jugement au lecteur, qui trouvera dans le cinquiéme volume de cet ouvrage, une diſſertation ſur cette matiere (a).

Soit que Zizim eût été fait priſonnier de bonne guerre, ſoit que les chevaliers, ſous prétexte de ne pas irriter un prince auſſi puiſſant que le ſultan, euſſent violé leur ſauf-conduit, on ne peut diſconvenir que le pape Sixte IV, Ferdinand, roi de Caſtille, d'Aragon & de Sicile, un autre Ferdinand de la même maiſon, & roi de Naples, les Vénitiens, & ſur-tout Matthias Corvin, fils de Huniade, & alors roi de Hongrie, grand capitaine, & comme ſon pere, la terreur des Turcs, faiſoient tous de grandes inſtances auprès du grand-maître, pour mettre Zizim à la tête de leurs armées, dans la vue de ſe ſervir de ſon nom pour ranimer les partiſans ſecrets qu'il avoit dans l'empire Ottoman. Mais la plûpart de ces princes étoient diviſés; quelques-uns même ſe faiſoient actuellement la guerre: & il faut rendre cette juſtice au grand-maître, auſſi ſage politique,

(a) Les textes mêmes de Caourſin & de Jaligny ſont imprimés en entier dans le ſecond tome de l'édition *in*-4. de l'hiſtoire de Malthe, *p*. 538.

PIERRE D'AUBUSSON.

que grand capitaine, qu'il craignoit que si le sort des armes contre le Turc ne leur étoit pas favorable, il n'y en eût d'assez perfides, ou du moins d'assez foibles ; pour acheter la paix de Bajazet en lui livrant son frere & son ennemi. D'Aubusson faisoit un bien plus digne usage du pouvoir qu'il avoit sur la personne de Zizim : & par la seule crainte qu'il donnoit au grand-seigneur, de mettre son frere à la tête de toutes les forces de la religion, & de le montrer aux mécontens qui étoient en grand nombre dans ses états, il tenoit, pour ainsi dire, les forces de ce puissant prince enchaînées ; & ce fut par ce moyen qu'il l'empêcha pendant toute la vie de Zizim, d'attaquer l'Italie, & de venir fondre avec ses armées sur les états des ennemis de la loi mahométane.

Le pape, dans l'impatience de voir les armes des princes chrétiens tournées contre les infideles, se laissa persuader, que s'il avoit une fois la personne de Zizim en son pouvoir, il viendroit aisément à bout de réunir toutes les forces de l'Europe contre les Turcs. Ce pontife venoit de succéder à Sixte IV, sous le nom d'Innocent VIII. Il étoit Génois de naissance, & de l'illustre maison de Cibo, originaire de l'île de Rhodes, où son pere étoit né. Il ne se vit pas plutôt sur la chaire de saint Pierre, qu'il en donna avis aux chevaliers, qu'il regardoit comme les souverains de sa maison, & il les fit assurer par un nonce qu'il envoya exprès à Rhodes, de l'estime & de l'affection qu'il conservoit pour

* Bos. tome 2. pag. 448.

un ordre aussi illustre & aussi utile à tous les princes chrétiens. Mais ce nonce déclara en même-tems au grand-maître, que sa sainteté, pour le bien de toute la chrétienté, pour tenir le Turc en respect, ne seroit pas fâché de faire venir le prince Zizim à Rome, ou du moins dans quelque place forte de l'Italie.

Le grand-maître représenta au nonce qu'il étoit à craindre qu'un pareil changement ne donnât beaucoup d'ombrage à Bajazet; & que ce prince, pour s'en venger, & pour prévenir les desseins du pape, ne portât ses armes en Italie. D'ailleurs, qu'en retirant Zizim des mains des chevaliers, on pourroit faire soupçonner qu'ils n'en usoient pas bien à son égard, & que cela déshonoreroit son ordre. Le nonce fit passer ces raisons à Rome; mais le pape fut inflexible : il fit de nouvelles instances pour qu'on envoyât incessamment des ordres au chevalier Blanchefort, devenu grand-prieur d'Auvergne, de conduire lui-même le prince Turc à Rome. Le grand-maître, par déférence pour les ordres du pape, nomma deux ambassadeurs, qui se rendirent auprès du saint pere; & il choisit pour cet emploi Philippe de Cluys, de la langue de France, bailli de la Morée, & Guillaume Caoursin, vice-chancelier de l'ordre, & dont nous avons l'histoire de tout ce qui se passa à Rhodes au sujet du prince Zizim.

Si on doit juger de la conduite qu'ils tinrent dans leur négociation, par les avantages

PIERRE D'AUBUSSON.

qu'ils en tirerent, il faut convenir que c'étoient de très-habiles ministres : car pour la personne seule de Zizim, qu'ils s'engagerent de livrer au pape, ils en obtinrent des graces importantes. Innocent, par ce traité, s'engagea solemnellement à ne jamais conférer aucunes commanderies au préjudice des langues & du droit d'ancienneté, quand même elles vaqueroient en cour de Rome : & par une bulle expresse de l'an 1489, il déclara que les biens de l'ordre ne pourroient être compris dans les rôles des bénéfices que les papes s'étoient réservés, ou qu'ils pourroient se réserver dans la suite : & en cas que Bajazet irrité de ce changement, cessât de payer la pension de Zizim, pour en dédommager par avance les chevaliers de Rhodes, il supprima les ordres du saint Sépulchre & de saint Lazare, qu'il réunit à celui de saint Jean : « Afin » d'empêcher, *dit ce pontife dans sa bulle*, » que des chevaliers si nécessaires à la chré» tienté, ne succombent sous la puissance for» midable des Turcs ». Les intérêts du grand-maître ne furent pas oubliés dans ce traité : & le pape s'engagea aussi-tôt qu'on lui auroit remis le prince Zizim, d'envoyer à ce grand-maître le chapeau de cardinal ; dignité éminente, à la vérité, mais peu convenable à un homme de guerre, & sur-tout à un souverain.

Ce traité ayant été conclu à la satisfaction commune du pape & du grand-maître, ils envoyerent de concert des ambassadeurs au

roi Charles VIII, fils & ſucceſſeur de Louis XI, pour lui en faire part, & demander ſon conſentement. Ils ne trouverent aucun obſtacle de ce côté-là; mais pendant que ces ambaſſadeurs étoient encore en France, il ſurvint un autre miniſtre de la Porte, que Bajazet envoyoit au roi. Ce ſultan, qui avoit une attention continuelle ſur la conduite que les chevaliers tenoient à l'égard de ſon frere, ne fut pas long-tems ſans être averti des deſſeins du pape, & des négociations de ſes miniſtres. Il fit auſſi-tôt partir un de ſes principaux officiers pour traverſer cette négociation. Cet ambaſſadeur ayant débarqué en Provence, en donna avis à la cour, & ſe mit en chemin pour s'y rendre. Mais le roi, à l'exemple de ſon pere, s'étant fait un ſcrupule de donner audience à un infidele, le miniſtre de Bajazet s'arrêta à Riez, ſuivant l'ordre qu'il en reçût par un courier exprès; en ſorte qu'il ſe vit obligé de négocier par écrit, & il envoya en cour les propoſitions dont il étoit chargé.

Bajazet, par ſa lettre, prioit le roi de livrer le ſultan Zizim à ſon miniſtre, ou du moins, de ne pas ſouffrir qu'il ſortît de ſes états. Pour l'engager à lui accorder l'effet de ſa demande par quelque choſe de plus précieux que l'or ou des pierreries, il lui offroit toutes les reliques que l'empereur Mahomet ſon pere avoit trouvées à la priſe de Conſtantinople, & dans toute l'étendue de ſon empire. Il ajoutoit qu'il étoit actuellement en guerre avec le ſoudan d'Egypte; qu'il eſpéroit le

PIERRE D'AUBUSSON.

chasser bientôt de la Syrie, de la Palestine, & du royaume de Jérusalem; & que s'il en pouvoit venir à bout, il s'engageoit de remettre cette derniere couronne sur sa tête, comme sur celle du plus puissant prince qui suivît la loi du Messie.

Quoique le roi fût jeune, plein de courage & avide de gloire, il ne fut guère en prise à cette derniere proposition. Il y avoit déja longtems que la plûpart des princes chrétiens étoient rebutés de ces voyages de long cours, & de ces pieuses expéditions qui avoient coûté à leurs ancêtres des sommes immenses, & le plus pur sang de leur noblesse. L'on n'étoit guère plus prévenu en faveur des reliques qui venoient de l'orient depuis le sac de Constantinople: & les Grecs en avoient apporté chez les Latins une si grande quantité de fausses, que les plus superstitieux n'avoient plus cet empressement & ce respect qui n'est dû qu'aux véritables. Ainsi le ministre de la Porte fut renvoyé, au rapport de Philippe de Comines, sans avoir vu le roi, sans avoir pu rien obtenir: au lieu que ce prince fit dire aux agens du pape & de l'ordre, qu'ils pouvoient partir quand ils le jugeroient à propos: qu'il consentoit qu'ils fissent passer le prince Zizim en Italie; & qu'il feroit ravi que le saint pere en pût tirer des avantages considérables pour le bien de la religion. Cependant comme Charles VIII avoit des vues secrettes de porter un jour ses armes en orient, & contre les Turcs, il ne don-

Observations sur l'hist. de Charles VIII. p. 586. édit. du Louvre.

na

na ce consentement qu'à condition que Zizim resteroit toujours à la garde des chevaliers François, & que le pape s'obligeroit sous le dédit de dix mille ducats, de ne le remettre à aucun autre souverain, sans sa participation.

Le malheureux Zizim, après avoir passé de l'orient en Europe, & de Rhodes dans le fond de l'Auvergne, se trouve livré aux gens du pape, qui le conduisent en Italie. Il y arriva sans obstacle; & pour lui déguiser ce changement d'esclavage, on ne le reçut pas avec moins de pompe & de magnificence, qu'on en auroit employé à l'entrée d'un roi chrétien. Le cardinal d'Angers, & Franciscain Cibo, fils naturel du pape Innocent VIII, mais qu'il avoit eu avant que d'entrer dans les ordres sacrés, allerent à sa rencontre à deux milles de Rome, & le saluerent de la part du souverain pontife. Doria, capitaine des gardes d'Innocent, l'attendit à la porte de la ville, où l'on commença la marche de cette cavalcade. Quelques Turcs domestiques de Zizim, & qui ne l'avoient pas voulu abandonner, parurent les premiers. On vit ensuite passer les gardes du pape, ses chevaux-légers, ses gentilshommes, ceux des cardinaux, & la noblesse de Rome. Le seigneur de Faucon, ambassadeur de France, relevoit l'éclat de cette marche par un équipage magnifique, & une riche & nombreuse livrée: le vicomte de Monteil, frere du grand-maître, & qui avoit acquis tant de gloire à la défense de Rhodes, marchoit immédiate-

PIERRE D'AUBUSSON.

ment après, à côté du seigneur Franciscain Cibo. Le prince Turc venoit ensuite monté sur un superbe cheval, & suivi du grand-prieur d'Auvergne & des autres chevaliers qui étoient chargés de sa garde. La marche étoit fermée par le maître de chambre d'Innocent, & par une foule de prélats Italiens & de la cour du saint pere. Le prince Turc fut conduit dans un appartement du vatican qu'on lui avoit préparé, & le lendemain l'ambassadeur de France & le grand-prieur d'Auvergne le conduisirent à l'audience du pape.

Zizim étant entré dans la salle d'audience, y trouva le pape sur son trône, accompagné des cardinaux & de toute sa cour. Ce prince le salua à la maniere de sa nation; mais quelques instances que lui en fît le maître des cérémonies, ce fut sans faire aucune génuflexion, & sans vouloir s'abaisser à ses pieds, comme font les princes chrétiens : le pape ne l'en reçut pas moins gracieusement. Zizim lui demanda sa protection avec la même hauteur que si ce pontife eût eu besoin de la sienne. Innocent lui répondit avec bonté : il fut depuis traité avec beaucoup d'égards, quoique toujours gardé par des chevaliers. Mais comme il voyoit beaucoup de monde, & qu'il pouvoit même recevoir plus facilement des nouvelles de l'Asie, il se trouva moins malheureux à Rome que dans la tour de Bourgneuf.

Le roi de France, par des raisons particulieres, s'intéressoit à la conservation de Zizim. Ce prince, jeune, puissant & ambi-

tieux, aspiroit au titre d'empereur : il vouloit se servir un jour de la personne de Zizim pour se rendre maître de Constantinople, de la Romanie & de la Morée. André Paléologue, neveu de Constantin dernier empereur, lui avoit cédé tous ses droits sur cet empire : l'Albanie, la Grece & la Romanie nouvellement conquises par Mahomet, & encore peuplées de chrétiens, lui tendoient les mains, & imploroient son assistance. Le roi, pour pénétrer dans ces grandes provinces, avoit besoin de quelques ports dans l'Italie & dans les royaumes des deux Siciles. Son conseil le fit appercevoir du droit qu'il avoit sur la couronne de Naples : ce droit étoit fondé sur le testament de Charles IV, roi de Sicile & de Jérusalem, neveu du roi René, de la maison d'Anjou, qui avoit institué son héritier universel Louis XI, son cousin, & après lui le dauphin son fils, qui regnoit alors sous le nom de Charles VIII. Voilà un droit certain, & auquel il ne manquoit que des forces suffisantes pour le faire valoir. Le roi & son conseil résolurent, avant que de passer en Grece, de s'attacher à cette entreprise. Ils y étoient d'ailleurs portés par Ludovic Sforce, régent des états de Milan, & ennemi secret de la maison d'Aragon, dont une branche regnoit à Naples depuis près de soixante ans.

La guerre d'Italie fut résolue avant que de rien entreprendre du côté de la Grece. Cependant comme le roi de France prévoyoit qu'il

Pierre d'Aubusson.

auroit beſoin dans cette derniere expédition de la perſonne de Zizim, il envoya des ambaſſadeurs au pape Innocent; & nous voyons dans leur inſtruction, qu'il leur ordonne de faire ſouvenir ce pontife des engagemens qu'il avoit pris avec lui au ſujet du frere du grand-ſeigneur, c'eſt-à-dire, de n'en diſpoſer jamais ſans ſa participation: mais ces négociations furent interrompues par la mort du pape; & Zizim, qui ſous ſon pontificat avoit trouvé quelqu'adouciſſement à ſa mauvaiſe fortune, retomba par cette mort dans de nouveaux malheurs.

Le cardinal Rodrigue de Borgia ſuccéda à Innocent, ſous le nom d'Alexandre VI. Ce pontife, ſi on peut lui donner ce nom, acheta la tiare & les ſuffrages de quelques-uns de ſes confreres à deniers comptans: mais dès qu'il ſe vit aſſuré de la papauté, il ſe vengea de la perte de ſon argent ſur ces ſimoniaques par l'exil, le fer & le poiſon. Sous ſon pontificat, évêchés, bénéfices, dignités eccléſiaſtiques, diſpenſes, l'uſage même des ſacremens, tout fut vénal. Il vendoit en détail ce qu'il avoit acheté en gros, & il employoit le produit à entretenir des femmes de débauche: il n'eut point de honte de revêtir de la pourpre, & d'élever au cardinalat pluſieurs de ſes bâtards, ſouillés de toutes ſortes de crimes & d'infamies.

Le malheureux Zizim ſe trouva par ſa ſituation en la puiſſance d'Alexandre; & ce tyran, pour être en état de diſpoſer à ſon gré de ſa

liberté, & même de ſa vie, le tira des mains des chevaliers, qu'il congédia, le fit enfermer dans le château Saint-Ange, & en donna avis à Bajazet. Ce prince, qui craignoit que le pape ne le remît en liberté, s'obligea de lui payer tous les ans quarante mille ducats: d'autres diſent qu'Alexandre en tiroit juſqu'à ſoixante mille par an.

Cependant le roi, toujours entêté de ſes premiers deſſeins de conquêtes, fait des levées extraordinaires: ſon armée ſe trouve compoſée de trois mille ſix cens hommes d'armes, de ſix mille archers, ſix mille arbalêtriers, huit mille piquiers, & autant d'arquebuſiers: tout cela accompagné d'un prodigieux train d'artillerie. Toute l'Italie frémit aux nouvelles d'un ſi puiſſant armement. Le pape, dont tous les cardinaux demandoient la dépoſition, trembloit au ſeul bruit de la marche des François; mais comme c'étoit un habile homme & un grand politique, il tourna ſes vues du côté de Conſtantinople; & il ſe flatta, s'il étoit pouſſé par ſes ennemis, & tant qu'il ſeroit maître de la perſonne de Zizim, de tirer de Bajazet de puiſſans ſecours, ſoit en argent, ſoit en troupes, pour ſoutenir la guerre contre les François.

Ce fut dans cette vue qu'il lui dépêcha ſecrettement un nonce, pour lui faire part des deſſeins & de l'armement de Charles VIII. On voit dans l'inſtruction donnée à ce nonce, appellé George Bozzarde, qu'il le charge d'avertir le grand-ſeigneur, que le roi de

PIERRE D'AUBUSSON.

France s'avance à la tête d'une puiſſante armée, pour enlever de ſes mains le ſultan Gem ou Zizim ſon frere, dans la vue de s'en ſervir pour le détrôner ; qu'il eſt bien réſolu avec le roi de Naples ſon allié, de s'oppoſer à ſon entrepriſe, & de l'empêcher ſur-tout d'approcher de Rome ; mais qu'il ne peut ſoutenir la guerre contre un ſi puiſſant prince ſans un prompt ſecours, & qu'il lui fera plaiſir de lui faire payer inceſſamment les quarante mille ducats qui lui ſont dûs pour la penſion du prince ſon frere. Il ajoutoit dans cette inſtruction qu'il donna à ſon ambaſſadeur, qu'il fît connoître au grand-ſeigneur, que le ſoudan d'Egypte, avec lequel ſa hauteſſe étoit en guerre, lui avoit envoyé un ambaſſadeur chargé de lui offrir des ſommes immenſes, s'il vouloit lui remettre le prince Zizim, mais qu'il avoit rejetté cette propoſition, & que rien n'étoit capable de le détacher de ſes intérêts.

Obſervations ſur Philippe de Comines, ſur l'année 1494.

Le pape par ce détour adroit, & en faiſant connoître les offres du ſoudan d'Egypte, inſinuoit au grand-ſeigneur que la voie de l'enchere lui étoit ouverte, & qu'il ne tiendroit qu'à lui d'obtenir la préférence. Bajazet entendit bien ce langage; & comme il n'avoit point d'intérêt plus preſſant que de ſe défaire de ſon frere, nous voyons par ſes lettres au pape, qu'il le conjure de le délivrer par une prompte mort, de l'inquiétude que lui cauſe ſa vie. « Saint pere, lui dit-il, Zizim dans » le fond d'une priſon ne vit pas, il ne fait

que languir : il eſt plus qu'à demi-mort. C'eſt lui rendre un bon office, que de l'envoyer par une mort entiere dans des lieux où il jouira d'un repos éternel ». 'eſt ainſi que s'en expliquoit ce tyran, en crivant à un autre tyran : & pour le déter-iner à ce meurtre, il s'engage par cette ttre, ſi-tôt qu'il aura fait périr ſon ennemi, e lui faire remettre trois cens mille ducats, u'il pourra, dit-il, employer en acquiſitions e terres & de ſeigneuries conſidérables pour s enfans. Le pape, auquel la vie d'un homme e coûtoit rien, quand il s'agiſſoit de ſon ntérêt, convint ſans peine des conditions du raité. Mais comme il tiroit tous les ans qua-ante mille ducats de tribut de la vie de Zizim, & que d'ailleurs il tenoit par-là Bajazet en reſpect, il jugea à propos de lifférer l'exécution de ce traité, juſqu'à ce u'il vît quel ſeroit le ſuccès de l'entrepriſe le Charles VIII, & ſi ce prince ſeroit ſſez puiſſant en Italie pour lui enlever ſon riſonnier.

Mais il fut bien ſurpris, quand il apprit ue le roi avoit déja paſſé les Alpes, & u'il étoit entré dans l'Italie ſans trouver l'obſtacles & de réſiſtance. En effet, tout plia levant lui ; il ne fallut ni ſiéges, ni batailles ; a plûpart des villes envoyoient bien loin au-levant de lui, pour lui préſenter leurs clefs ; & on diſoit que, pour une ſi grande con-quête, il avoit eu moins beſoin de capitaines que de fourriers, qui alloient, comme ils en

PIERRE D'AUBUSSON.

auroient usé en France, marquer, la craye à la main, les logis où il devoit coucher. C'est ainsi que ce jeune prince, devenu conquérant avant que d'avoir tiré l'épée, parvint jusqu'à Rome : & pour comble de bonheur, comme si les portes de la ville n'eussent pas été assez grandes pour l'y introduire, la nuit même qu'il arriva, il s'écroula au moins vingt toises des murailles, qui tomberent d'elles-mêmes par leur antiquité.

Le pape craignant de tomber entre les mains du roi de France, & qu'il ne lui fît faire son procès, comme les principaux du sacré college l'en sollicitoient, s'enferma dans le château Saint-Ange. Ses crimes passés se présenterent alors à son souvenir avec toute leur horreur. Ses infâmes débauches, sa simonie, ses empoisonnemens, ses meurtres & ses assassinats s'éleverent contre lui. Les cardinaux, témoins & ennemis de ces vices, le citoyen Romain, & le soldat François réunis dans un même sentiment, crioient tout haut qu'il falloit purger la terre & l'église de ce monstre. Dans une si cruelle situation, où tout le monde l'abandonnoit, il ne s'abandonna pas lui-même : il avoit des trésors immenses, & autant d'habileté que d'argent, pour faire tête à l'orage : ainsi pendant que ses ennemis le regardoient comme un homme perdu, à force de présens, & par la promesse qu'il fit d'un chapeau de cardinal à Briçonnet, ministre, il le gagne, & par son crédit, la plûpart des favoris du jeune roi.

Cette grande affaire se tourna en négociation, & se civilisa : on ne parla plus des crimes d'Alexandre : tout se réduisit à le retirer du parti des Aragonnois. Il promit tout ce qu'on voulut, bien résolu de ne tenir ses promesses qu'autant de tems qu'il y seroit forcé par une puissance supérieure. Ainsi le traité fut bientôt conclu : il convint de s'attacher à l'avenir inviolablement aux intérêts de la France : & pour gage de sa parole, il donna en ôtage le cardinal de Borgia, ou de Valence son fils, appellé depuis le duc de Valentinois, le héros de Machiavel, & sans contredit le plus méchant homme qu'il y eût alors au monde, si son pere n'eût pas été vivant. Par le traité, & en qualité d'ôtage, il devoit suivre le roi à la guerre pendant quatre mois. Pour sauver l'honneur de la pourpre, son pere le revêtit de la dignité de légat du saint siége ; mais ce qui lui fut encore plus sensible que de voir son fils suivre les étendards de la France, c'est qu'il fut obligé à la fin de livrer Zizim au roi. On voit par le traité qui se fit à ce sujet, que ce prince s'obligeoit après l'expédition de Naples, de le renvoyer au pape & à Rome ; qu'en attendant, le roi obtiendroit du grand-maître & du conseil de l'ordre, une décharge en sa faveur, comme il leur en avoit donné une pareille, lorsqu'il avoit tiré Zizim de leurs mains ; & que, tant que ce prince vivroit, lui seul percevroit les quarante mille ducats que le sultan payoit pour sa subsistance : toutes conditions qu'il ne

PIERRE D'AUBUSSON.

ſtipula avec tant de ſoin, que pour cacher ſes mauvais deſſeins. Car ce tigre, pour tenir parole au Turc, & pour ſe moquer de celle qu'il avoit donnée au roi, fit empoiſonner Zizim (*a*) avant que de le lui livrer; & le malheureux prince ne fut pas plutôt arrivé avec le roi à Terracine, qu'il y trouva la fin de ſa vie. La fuite précipitée du fils du pape, qui à la faveur des ténebres, s'évada la nuit, fit connoître les perfides auteurs de cet empoiſonnement.

Cette funeſte nouvelle paſſa bientôt à Rhodes: d'Aubuſſon en fut frappé d'horreur & d'étonnement. Il ſe reprochoit même, & peut-être avec aſſez de raiſon, d'avoir remis à Innocent VIII, un prince qui s'étoit livré à l'ordre ſur la foi d'un ſauf-conduit; & qui, quand même il ſeroit venu prendre des chaînes à Rhodes, ne pouvoit jamais être traité que comme un priſonnier de guerre. Mais ce qui augmentoit la douleur du grand-maître, c'eſt qu'il étoit obligé de la diſſimuler, & qu'il ne lui étoit pas permis de pourſuivre la vengeance d'un crime ſi affreux. Dans cette ſituation ſi triſte, le grand-prieur d'Auvergne, ſon neveu, lui apporta des lettres du roi de France, qui le prioit de ſe rendre auprès de lui pour conférer enſemble du deſſein qu'il

(*a*) Perſtringunt nonnulli Venetos Turcico corruptos auro operam dediſſe, ut veneno Zizimus necaretur; alii autem Alexandrum pontificem carpunt, qui Zizimum lento tabo infectum Gallo regi tradiderit. *Rainaldi*, *Annales Eccleſiaſt.* *anno* 1495.

avoit formé de porter ses armes dans la Grece, & dans les états du grand-seigneur. PIERRE D'AUBUSSON.

Charles VIII, que la fortune sembloit conduire par la main, venoit de se rendre maître du royaume de Naples, que le jeune Ferdinand lui avoit abandonné. La facilité qu'il trouvoit dans des conquêtes que personne ne lui disputoit, lui faisoit espérer le même succès contre les Turcs. C'étoit le sujet de la lettre qu'il avoit écrite au grand-maître : elle étoit également honnête & pressante. Ce prince lui disoit obligeamment qu'il l'avoit choisi comme un des plus grands capitaines du siecle, pour guide dans un si sainte entreprise. Mais le grand-maître ne se laissa pas éblouir par ses louanges, & encore moins par un projet qui avoit plus d'éclat que de solidité. Ce vénérable vieillard, du fond de son palais, entretenoit des intelligences secrettes dans toutes les cours des princes chrétiens, & jusques dans le serrail du grand-seigneur. Il apprit que ce prince, délivré des inquiétudes que lui avoit causées son frere, tant qu'il avoit vécu, armoit alors puissamment ; & dans cette conjoncture, il n'étoit pas de la prudence du grand-maître d'abandonner Rhodes & les îles de la religion. Mais ce qui l'empêcha sur-tout de partir, c'est qu'il reçut des avis fideles de divers endroits, que le roi, bien loin de pouvoir passer dans le levant, seroit trop heureux de regagner la France ; que l'armée qu'il avoit conduite en Italie, étoit considérablement diminuée par

PIERRE D'AUBUSSON.

les garnisons qu'il avoit fallu mettre en différentes places, par les maladies, & encore plus par les débauches des soldats. D'ailleurs, qu'il se formoit une puissante ligue contre ce prince, dont Alexandre VI étoit le principal moteur; que Bajazet, à la sollicitation de ce pontife avoit envoyé un ambassadeur à Venise pour menacer ces républicains d'une cruelle guerre, s'ils ne se déclaroient incessamment contre le roi de France; qu'ils étoient entrés d'autant plus volontiers dans cette ligue, qu'ils étoient bien aises de n'avoir pas pour voisin un prince si puissant; que c'étoit par leur bayle que le grand-seigneur avoit appris les premieres nouvelles de la mort de l'infortuné Zizim, & qu'en faveur des Turcs, ils avoient fait arrêter l'archevêque du Duraz, qui pour faciliter les conquêtes de Charles VIII, entretenoit des intelligences secrettes parmi les Grecs de l'Illyrie, nouveaux sujets de la Porte, & que ces politiques avoient envoyé au sultan tous les papiers & les mémoires de ce prélat.

On ajoutoit dans ces avis, que l'empereur Maximilien I, Ferdinand, roi d'Espagne, Ferdinand, roi chassé de Naples, Ludovic, duc, ou usurpateur de Milan, le marquis de Mantoue, & plusieurs autres petits princes d'Italie, négocioient actuellement à Venise, & qu'on prétendoit que la ligue avoit été signée le dernier de mars. Le grand-maître renvoya au roi le chevalier de Blanchefort, pour lui faire part de ces avis, qui ne se

trouverent que trop bien fondés. Tous ces princes prirent les armes; leur armée étoit composée de vingt mille hommes de pied, & de trente-quatre mille chevaux.

Le roi vit bien que dans cette occasion il falloit surseoir l'entreprise du levant : il ne songea qu'à aller chercher de nouvelles forces en France : il en prit le chemin avec les débris de l'armée qu'il en avoit amenée. Les ennemis qui avoient près de soixante mille hommes, s'opposerent à son passage ; on en vint aux mains. Les alliés, quoique supérieurs en forces, mais de différens avis, & peu unis entr'eux, se présenterent à la vérité de bonne grace au combat ; mais après une premiere charge, la plûpart se retirerent en caracolant. Il sembloit qu'ils ne fussent venus que pour faire des tournois : & les Stradiots, cavalerie légere à la solde des Vénitiens, s'étant jettés sur le bagage qu'on leur avoit abandonné exprès, & comme un leurre pour les occuper, le roi à la tête de sa noblesse & de ses hommes d'armes, s'ouvrit un passage l'épée à la main, & continua son chemin, sans n'avoir perdu que trente ou quarante soldats, & après avoir tué trois mille cinq cens hommes, parmi lesquels se trouverent Rodolphe, oncle du marquis de Mantoue, trois autres princes du nom de Gonzague, & dix-huit seigneurs Italiens.

Charles VIII revint dans ses états avec plus de gloire que d'utilité. Le royaume de Naples lui échappa par sa retraite ; & comme l'avoit bien prévu le grand-maître, on ne

Pierre d'Aubusson.

parla plus en France du voyage d'outre-mer, ni de la conquête de Constantinople. Le pape délivré de la crainte des armes du roi, & de l'appréhension que ce prince offensé de sa mauvaise vie & de ses fourberies, ne lui fît faire son procès, ne se contraignoit plus depuis que l'armée de France eut repassé les monts, & il retomba dans ses désordres.

Les chevaliers de Rhodes ne furent pas à l'abri de la dureté de son gouvernement. Ce pontife qui ne pouvoit pas ignorer les services que les chevaliers rendoient continuellement à la chrétienté, prétendit, sans égard pour les privileges de la religion, être le seul maître de toutes les dignités & commanderies de l'ordre; & le prieuré de Catalogne étant venu à vaquer avec la commanderie de Nouvelles, il les conféra à Louis Borgia, son neveu, quoique le grand-maître en eût déja pourvu frere François Bolssolx, Catalan de nation, un des plus illustres chevaliers de la langue d'Aragon.

Une entreprise aussi violente causa de grandes plaintes dans tout l'ordre; on en écrivit par des ambassadeurs à Ferdinand, qui regnoit alors en Aragon & dans la Castille. Ce prince qui dans les guerres qu'il soutenoit contre les Maures de Grenade, n'avoit pas de secours plus assuré que celui des chevaliers Espagnols, entra dans leurs justes ressentimens. Il fit assurer le grand-maître qu'il maintiendroit hautement la nomination qu'il avoit faite du chevalier Bolssolx, & que tant qu'il vivroit,

souffriroit point qu'on disposât à son
ıdice & contre les droits de la religion,
cune commanderie. Ferdinand écrivit en
ıe-tems au pape, & lui représenta qu'il
ıvoit point d'états dans toute la chrétienté
'institut & les armes de cette généreuse
ıce ne fussent en singuliere vénération;
ces illustres chevaliers étoient les pro-
teurs nés de toutes les nations chrétiennes,
navigeoient dans la Méditerranée; que
ɔuis la fondation de l'ordre, ils escortoient
tout tems les pélerins que la dévotion con-
isoit à la terre sainte, & pour visiter le
ɔulchre du Sauveur des hommes; qu'étant
venus plus puissans par la conquête de l'île
Rhodes, ils ne se servoient de leurs forces,
ɔmme sa sainteté en étoit bien instruite, que
ɔur secourir les princes chrétiens contre les
ıfideles; qu'ils y employoient leur bien, leur
ıng & leur vie, que l'ordre perdoit tous les
ɔurs ses plus braves chevaliers dans ces guerres
saintes, & qu'il y en avoit peu qui en revinssent
sans blessure; que c'étoit en vue & par recon-
noissance de ces services si importans, que la
plûpart des souverains de la chrétienté avoient
donné à un ordre si utile, les biens dont les
commanderies étoient composées, & qu'il n'y
en avoit point qui ne vît avec chagrin qu'on
entreprît de changer cette disposition; qu'eux-
mêmes souffriroient impatiemment qu'on fît
passer en des mains étrangeres le bien que
leurs prédécesseurs avoient acquis si légitime-
ment, & par tant de travaux; qu'après tout,

PIERRE D'AUBUSSON.

on ne pouvoit les en dépouiller ſans rallentir leur zele, diminuer les forces qu'ils tenoient en mer, & abandonner tous les chrétiens qui navigeoient, en proie aux barbares & aux infideles.

Alexandre ſe rendit aux raiſons, ou pour mieux dire, à l'autorité du roi d'Aragon & de Caſtille. Ce pontife n'ignoroit pas qu'au travers des plaintes des chevaliers Eſpagnols, il étoit échappé des invectives contre ſes liaiſons avec le grand-Turc. Il étoit de ſon honneur d'effacer les mauvaiſes impreſſions que l'empoiſonnement de Zizim donnoit contre lui. Pour diſſiper ces bruits ſi préjudiciables à ſa réputation, il fit propoſer par ſes nonces à la plûpart des princes chrétiens, de former une puiſſante ligue contre les infideles. Il déclara hautement qu'il en vouloit être le chef; & pour éblouir ceux qui pourroient douter de la ſincérité de ſes intentions, il nomma le grand-maître pour généraliſſime de l'armée chrétienne. Un pareil choix détermina la plûpart des ſouverains de l'Europe à prendre les armes. L'empereur Maximilien, Louis XII, roi de France, ceux de Caſtille, de Portugal & de Hongrie, les Vénitiens, & la plûpart des princes d'Italie entrerent dans cette ligue. Alexandre en fit paſſer la nouvelle à Rhodes : il exigea de la religion que pour ſon contingent elle entretînt pendant la guerre quatre galeres & quatre barques armées : il promit d'en fournir quinze pour ſa part; & il marquoit à d'Aubuſſon par une

'e particuliere, que l'évêque de Trivoli, nonce, les faisoit armer actuellement dans ort de Venise.

PIERRE D'AUBUSSON.

)uelque positive que fût cette promesse, rand-maître qui connoissoit l'esprit artifiıx du pape, avoit bien de la peine à s'y ; & sur des pressentimens qu'il croyoit ı fondés, il auroit refusé le généralat, si onseil de l'ordre ne lui eût représenté qu'il voit des conjonctures où il falloit donner lque chose au hasard ; qu'à la vérité on it à craindre que le pape, malgré cette nde ostentation de zele qu'il affectoit, ntretînt toujours secrettement des intelliices avec la Porte ; mais que dans une isade & une guerre générale, entreprise ıtre les infideles, il n'étoit point permis à eligion de demeurer dans une inaction qui ;honoreroit le courage des chevaliers, & 'ils devoient être les premiers à prendre armes, & les derniers à les quitter.

Le grand-maître sentit bien que dans de reilles occasions, on ne pouvoit pas touırs suivre exactement les lumieres de la udence : & une lettre très-obligeante qu'il çut en ce tems-là de Louis XII, roi de ance, acheva de le déterminer. Ce prince, bon juge du mérite, après avoir donné de stes louanges à la valeur & à l'expérience ı grand-maître, lui marquoit qu'il envoyoit ıns la Méditerranée plusieurs vaisseaux armés chargés de troupes de débarquement : que hilippe de Cleves-Ravestein commandoit

PIERRE D'AUBUSSON.

cette petite flotte, & que fon inftruction portoit expreffément de lui obéir, & de n'agir que par fes ordres. Le grand-maître & le confeil, pour répondre dignement à ce que toute la chrétienté attendoit de l'ordre, firent des efforts extraordinaires, & mirent en mer une flotte confidérable, compofée de vaiffeaux de haut bord, de galeres, de galiotes & de barques armées. Tous ces vaiffeaux étoient fur le fer, & attendoient les galeres du pape, & les vaiffeaux François que commandoit Raveftein. Mais cet officier, bien loin de fe conformer aux inftructions du roi fon maître, & pour s'attirer à lui feul tout l'honneur de la campagne, alla d'abord, fans confulter le grand-maître, affiéger la capitale de l'île de Metelin.

Les Vénitiens tenoient la mer avec trente galeres: on attendoit toujours celles du pape, & Raveftein fe flattoit qu'avec ce fecours il auroit la gloire de cette conquête. Mais il ne fut pas long-tems fans s'appercevoir que cette entreprife paffoit fes forces. La place étoit revêtue de forts baftions: une nombreufe garnifon, compofée pour la plûpart de janiffaires, la défendoit; d'ailleurs le général François n'avoit pas affez de troupes pour l'inveftir entiérement, & les Turcs y faifoient entrer à tous momens de nouveaux fecours. Raveftein après avoir perdu beaucoup de monde en différentes attaques, fe vit obligé de lever le fiége; & fous prétexte que la faifon étoit trop avancée, il reprit le chemin des côtes de

ıce. Le général Vénitien écrivit au grand-
:re que les François avoient entrepris &
le ſiége de Metelin ſans ſa participation;
outoit qu'il ne falloit point compter ſur
ıuinze galeres du pape, qui ne ſubſiſtoient
:n idée, qu'il ne lui en connoiſſoit que
x, dont le duc de Valentinois ſon fils ſe
'oit actuellement contre le prince de
mbino, & qu'on ignoroit en Italie que le
ıtife armât contre le Turc. La ligue ſubſiſta
ore quelque tems, pendant lequel les
étiens enleverent aux infideles l'île de
nte-Maure. Ce fut tout le fruit qu'on
ira de cette union des princes chrétiens.
guerre qui s'éleva dans le royaume de
ıples entre les François & les Eſpagnols,
rompit; & le pape, bien loin d'intervenir
ur concilier ces deux puiſſances, n'oublia
:n pour fomenter leurs diviſions. Les Véni-
:ns abandonnés des principaux de leurs
liés, firent une paix particuliere avec la
orte. Ladiſlas, roi de Hongrie, fit un pareil
ıité avec Bajazet; & il n'y eut que les
evaliers de Rhodes, qui ſans tirer aucun
cours du pape & des autres ſouverains
: l'Europe, & avec les ſeules forces de la
ligion, continuerent la guerre contre les
fideles.

Les galeres de l'ordre tenoient alors la mer;
les rencontrerent le long des côtes de Syrie
de l'Egypte une flotte de navires Turcs &
arraſins, partis du port d'Alexandrie, où ils
voient chargé de riches marchandiſes, &

Pierre d'Aubusson.

qu'ils portoient à Constantinople. Le chevalier de Villaragut, châtelain d'Emposte, commandoit cette escadre; il battit & tourna en fuite l'escorte de cette riche flotte, dont il s'empara, & qu'il conduisit dans le port de Rhodes. Mais quelque considérable que fût cette prise, elle ne consola point le grand-maître de la tiédeur & de la négligence de ses alliés. Il employa inutilement tous ses offices, & les prieres les plus pressantes pour ranimer la ligue, & pour engager le pape à tenir sa parole la campagne suivante. Ce pontife qui avoit assez fait pour sa réputation, d'avoir formé une ligue, ne songeoit uniquement qu'à procurer des établissemens considérables à César Borgia, le plus cher de ses enfans. Il vouloit faire un souverain de ce bâtard, & élever sa fortune sur les ruines des premieres maisons d'Italie.

Les autres princes alliés, à son exemple, n'étoient occupés que de leurs intérêts particuliers. Le grand-maître ne pouvant rien espérer d'utile pour la chrétienté sous un tel pontificat, en attendit le changement, tourna tous ses soins vers l'intérieur de son état, & ne pensa qu'à régler les mœurs des chevalies & du peuple.

Par un édit autorisé du conseil, il bannit de l'île de Rhodes & de tous les états de la religion les juifs qui y étoient établis depuis plusieurs siecles. L'aversion héréditaire de cette nation pour la personne adorable de Jesus-Christ, les rendit odieux au grand-

aître. D'ailleurs ils ruinoient les sujets de la ligion par d'énormes usures, & on les cusoit même de certains trafics encore plus nteux & plus infâmes. PIERRE D'AUBUSSON.

Du même fond de piété & par le même prit de religion, le grand-maître fit de veres réglemens contre les blasphémateurs, les étendit depuis contre le luxe de certains evaliers qui portoient des habits trop riches trop chargés d'ornemens. Ce digne chef un ordre si saintement établi, & aussi bon ligieux lui-même que grand capitaine, ·donna que tous les chevaliers, conformément à ce qui s'étoit toujours pratiqué dans religion, n'auroient tous que des habits nples, uniformes, d'une seule couleur, & ns toutes ces vaines parures que le faste & ımbition avoient inventées; & que si quel-ı'un étoit assez hardi pour contrevenir à ce atut, outre sept jours de jeûnes, & deux de scipline, auxquels il étoit condamné, son ıbit seroit encore confisqué au profit des ıuvres. Tous les anciens commandeurs, & s plus zélés des chevaliers donnerent de ·andes louanges à d'Aubusson au sujet de ·tte sage ordonnance. On vit disparoître ıssi-tôt les étoffes de différentes couleurs, s dorures, les riches pelleteries, & tout ıttirail de la vanité, si peu convenable à des ligieux, qui au pied des autels avoient fait vœu solemnel de pauvreté. En effet, que ›uvoit-on penser de voir ces religieux se ırer comme des femmes, peut-être pour

PIERRE D'AUBUSSON.

les féduire, & ne garder plus de leur profeffion, qu'une fimple croix, qu'ils n'auroient pas même portée, fi elle ne leur eût fervi de titre pour les prétentions qu'ils avoient fur les biens de l'ordre ? Heureufement en reprenant l'habit modefte de la religion, la plûpart en reprirent l'efprit: & l'ordre retrouva plufieurs faints religieux dans la perfonne de ces braves chevaliers.

Pendant que le grand-maître par de fi dignes foins s'occupoit à maintenir la difcipline réguliere dans fon ordre, il fembloit que le pape en eût conjuré la ruine. Alexandre, toujours avide de biens, & entêté fur-tout d'un pouvoir defpotique, conféroit les plus riches dignités de la religion à fes parens & à des féculiers, & il en difpofoit fans la participation du grand-maître, fans égard pour la nature des biens qui appartenoient à un ordre fouverain, & contre tous les droits & privileges de la religion. Un procédé fi injufte & fi violent affligea fenfiblement d'Aubuffon : il en écrivit à ce pontife en des termes très-forts, & tel qu'un véritable zele peut infpirer; mais il n'en reçut pour toute réponfe que la continuation des mêmes injuftices; & il apprit qu'Alexandre avoit encore depuis fes remontrances, promis le grand-prieuré de Caftille à dom Henri de Tolede.

Ces triftes nouvelles jetterent le grand-maître dans une mélancolie qui lui caufa à la fin une maladie mortelle. Ce généreux vieillard, qui aimoit fi fincérement fon ordre,

ont il connoissoit le mérite & toute l'utilité, e put surmonter sa douleur. Le mal devint ısensiblement plus fort que tous les remedes e la médecine. Il en fut accablé sans rien erdre de sa fermeté ordinaire, & il vit arriver la mort dans son lit avec la même intrépiité qu'il l'avoit envisagée tant de fois à la uerre dans les plus grands périls. Ainsi ıourut, âgé de plus de quatre-vingts ans, ierre d'Aubusson, grand-maître de l'ordre e saint Jean de Jérusalem, un des plus grands apitaines de son siecle, révéré de tous les ›uverains qui vivoient de son tems, l'amour : les délices de ses chevaliers, le pere des auvres, le sauveur de Rhodes, l'épée & le ouclier de la chrétienté, & aussi distingué par ne piété solide, què par sa rare valeur.

PIERRE D'AUBUSSON.

Sa naissance étoit illustre: il étoit issu d'une es plus nobles & des plus anciennes maisons e la France, & dont l'origine se cache si vant dans l'obscurité des premiers siecles de ette monarchie. Dès l'an 887, un seigneur u nom d'Aubusson, au rapport d'Aimard de Chabanois, fut fait vicomte dans la province e Limosin par le roi Eudes. Le même histoen qui vivoit en 1029, pour rendre plus ecommandable la naissance de Turpin, évêque e Limoges, dit qu'il étoit oncle de Robert, icomte d'Aubusson. Mais quelque illustres ı'ayent été les ancêtres de ce grand-maître, tiroit sa principale gloire de ceux de ces eigneurs, qui s'étoient signalés dans les uerres de la terre sainte. Ce fut à leur

PIERRE D'AUBUSSON.

exemple qu'il ſe dévoua ſous l'étendard de ſaint Jean à la défenſe des chrétiens. On vient de voir dans l'hiſtoire de ſa vie qu'il leur fut auſſi utile, que redoutable aux infideles. L'ordre après ſa mort recueillit ſa ſucceſſion ; mais on peut dire que le tréſor le plus riche qu'il lui laiſſa, fut le ſouvenir de ſa gloire, & l'exemple de ſes vertus.

Fin du ſeptiéme Livre.



LIVRE HUITIÉME.

SI les grands-maîtres font mortels, on peut dire que la religion de faint Jean eft immortelle, & que cette efpece de gouvernement républicain fondé fur des loix invariables, & toujours animé par un fage confeil, peut perdre fon chef ou quelques-uns de fes membres fans rien perdre de fa folidité. Quoi qu'il arrive, c'eft toujours le même efprit qui y regne : l'hiftoire du grand-maître d'Aubuffon nous en fournit un grand exemple. L'ordre par la fageffe & le zele de fon fucceffeur, ne s'apperçut pas de fa perte. Ce fucceffeur fut frere EMERI D'AMBOISE, d'une maifon ancienne & très-noble, & qui étoit alors illuftrée par le fameux George d'Amboife, frere du grand-maître, archevêque de Rouen, cardinal & légat du faint fiége, & premier miniftre de la France.

EMERI D'AMBOISE.

Le nouveau grand-maître étoit dans ce royaume, quand le chevalier de Graveftom, par ordre du confeil, lui apporta le decret de fon élection. Ce chevalier avoit été chargé de lui repréfenter combien l'ordre avoit befoin des bons offices du roi de France auprès du pape, qui continuoit contre les droits & les priviléges de la religion, à difpofer en faveur de fes créatures, de toutes les commanderies qui vaquoient dans la langue

EMERI D'AMBOISE. d'Italie. On se plaignoit même que par des graces expectatives, il anticipoit sur les vacantes; que pour une modique somme d'argent, il exemptoit des chevaliers, non-seulement de la résidence dans Rhodes, si nécessaire en ce tems-là pour acquérir & pour conserver le droit d'ancienneté, mais encore, ce qui étoit sans exemple, qu'il en avoit dispensé plusieurs des vœux solemnels de la religion. Tout étoit vénal dans la cour de cet avare pontife; personne, même dans ses états, n'étoit riche impunément; & quand les prétextes lui manquoient pour s'approprier le bien d'autrui, il avoit à ses gages des empoisonneurs, qui par leur art funeste, faisoient vaquer les plus riches commanderies & les premieres dignités de l'église.

On s'étonnoit que dans une place si sainte, Dieu souffrît si long-tems un monstre qui la déshonoroit; mais si sa justice fut lente, elle n'en fut pas moins rigoureuse; & ce pontife périt par l'instrument ordinaire de ses cruautés : son dernier crime lui fut fatal.

Il y avoit long-tems que le pape & son fils envahissoient en espérance la succession du cardinal Adrien Cornette, qui passoit pour le plus riche des cardinaux en argent comptant; mais comme ce vieillard vivoit trop long-tems à leur gré, ils résolurent de l'empoisonner. Le pape l'invita à une fête dans une vigne voisine de Rome : le poison fut préparé dans une bouteille de vin dont on ne devoit servir qu'à ce cardinal. Mais le pape

EMERI D'AMBOISE.

& le Valentinois étant arrivés avant lui dans ce jardin, & ayant soif, l'échanson qui avoit le secret des bouteilles ne s'étant pas trouvé dans le moment qu'ils demandoient à boire, un autre domestique leur présenta du vin de la bouteille empoisonnée, & ils en burent. Alexandre déja avancé en âge, quelques remedes qu'on lui fît, ne put résister à la violence du poison. C'est ainsi que mourut le pape Alexandre VI, « dont les débordemens pu» blics, *dit le pere Daniel dans son histoire de France*, » les perfidies, l'ambition déme» surée, l'avarice insatiable, la cruauté & l'ir» réligion en avoient fait l'exécration de toute » l'Europe, dans une place où l'on ne de» voit être élevé que par les mérites des ver» tus contraires à tous ces horribles vices » (a). Le duc de Valentinois d'une constitution plus forte, & aidé de différens remedes, n'en mourut pas à la vérité; mais après ce terrible accident, il ne fit que traîner une vie languissante: & il la perdit depuis en voulant reconnoître une petite place qu'il avoit assiégée.

1. Edit. t. 2. p. 721.

C'est ainsi que l'église universelle, & l'ordre de saint Jean en particulier furent délivrés de deux tyrans, qui par leur mauvais exemple & leur injuste gouvernement, sembloient en avoir conjuré la ruine. Le grand-maître ayant appris leur mort, & ne se

(a) Historia arcana, sive de vitâ Alexandri VI, papæ; seu excerpta ex Diario Johannis Burchardi Argentinensis Capellæ Alexandri VI papæ clerici ceremoniarum magistri. *Edita à Godefr. Guilielmo Leibnizio.*

EMERI D'AMBOISE.

croyant plus néceſſaire à la cour de France, ſe diſpoſa à partir pour Rhodes : il prit congé du roi. Ce prince le combla de careſſes, lui fit préſent d'un morceau de la vraie croix ; & il lui donna en même tems comme une marque de l'eſtime qu'il faiſoit de ſa valeur, l'épée que le roi ſaint Louis avoit portée dans les guerres d'outre-mer : préſent convenable au chef d'un ordre animé du même eſprit que ce ſaint roi. Le grand-maître, avant que de partir, ſe rendit au parlement : les chambres étoient alors aſſemblées pour la vérification des bulles qui concernoient la légation du cardinal d'Amboiſe, ſon frere. Il repréſenta à cette auguſte compagnie qu'il n'avoit pas voulu partir pour ſes états ſans prendre congé de la cour, laquelle il aſſura en général & en particulier de ſes bons offices.

Le voyage du grand-maître fut heureux, il arriva ſans obſtacles à Rhodes, & donna fond au mole de S. Nicolas. Il fut reçu avec toutes les cérémonies ordinaires en pareille occaſion. Pour être inſtruit de l'état où ſe trouvoit le corps entier de la religion, il convoqua un chapitre général. Il s'y fit différens réglemens pour la manutention de la diſcipline, & pour établir un bon ordre dans l'adminiſtration des finances : des ſoins auſſi importans étoient néceſſaires pour prévenir les mauvais deſſeins des Turcs & des Sarraſins. Bajazet & le ſoudan d'Egypte irrités contre les chevaliers qui dominoient dans toutes les mers du levant, avoient fait ſecrettement

une ligue pour détruire une puissance qui ruinoit le commerce de leurs sujets. Le grand-seigneur délivré de l'inquiétude que lui avoit causée jusqu'alors la vie de son frere, ne pouvoit pardonner aux chevaliers d'avoir reçu dans leur île, un fils de ce malheureux prince, appellé Amurat, qui ne se croyant pas en sûreté dans les états du soudan, s'étoit réfugié à Rhodes. Bajazet, pour s'en venger, avoit donné ordre à tous les corsaires qui navigeoient sous sa banniere, de faire des descentes dans toutes les îles qui dépendoient de la souveraineté du grand-maître. Le soudan, de son côté, étoit convenu de mettre sur pied une puissante armée pour faire le siége de Rhodes; mais comme il manquoit de bois dans ses états pour la construction des vaisseaux, le grand-seigneur lui prêta quatre galeres armées, & permit à l'ambassadeur de ce prince d'acheter dans le port de Constantinople plusieurs navires marchands, pour les charger de bois, de fer, de voiles & d'autres agrès nécessaires. Outre ce secours, ce ministre obtint encore du grand-seigneur en faveur du soudan son maître, la permission de faire couper des bois dans les forêts qui sont voisines du mont Negro, & le long du golfe d'Aïazzo : ce golfe, comme on sait, joint ensemble la Cilicie & la Syrie. Ces préparatifs n'avoient pas seulement pour objet la guerre de Rhodes. Le soudan appellé Campson Gauri, en destinoit une partie contre les Portugais, qui se rendoient redouta-

EMERI D'AMBOISE.

EMERI D'AMBOISE.

1505.

Ozorius, l. 3, c. 4. Mat. l. 3, c. 2. Hist. génér. de Portugal, par Lequien, tome 2.

bles le long des côtes de la mer rouge, & dans tout l'orient. On devoit apporter ces bois tous façonnés dans le port d'Alexandrie, d'où on les auroit transportés sur des chameaux à Suez, petite ville assise sur la derniere extrêmité de la mer rouge, & vers l'endroit où les Israëlites traverserent autrefois cette mer à pied sec sous la conduite de Moyse.

Emmanuel, roi de Portugal, un des plus grands rois de cette nation, faisoit alors la guerre à Naubeadarin, roi de Calicut : le commerce des épiceries avoit attiré les Portugais dans ses états situés le long de la côte de Malabar, dans la presqu'île en-deçà du Gange. Ce fut en cet endroit qu'aborderent les Portugais, quand ils découvrirent les Indes orientales. Ils furent reçus d'abord par ces peuples avec beaucoup d'humanité; mais ayant abusé de leur facilité, & s'étant voulu rendre les maîtres du pays, ils en furent chassés. Les Portugais y revinrent avec de puissantes flottes : le roi du pays ne se trouvant pas des forces capables de résister à ces étrangers, eut recours au soudan d'Egypte. Pour l'intéresser dans la défense, il lui fit représenter par un ambassadeur, que les Portugais sembloient avoir entrepris la conquête de l'orient, & la destruction de la sainte loi du prophete; & que ces Européens étoient sur le point d'étendre leurs conquêtes jusques dans les lieux pour lesquels les véritables musulmans ont le plus de vénération. Pour exciter tout le zele & toute l'indignation de

ce prince, il engagea le roi d'Aden, que l'honneur d'être de la race de Mahomet distinguoit parmi les rois d'Arabie, de lui dépêcher de son côté un ambassadeur pour lui faire les mêmes remontrances.

Campson qui entre ses titres prenoit celui de protecteur de la Mecque, les assura d'un puissant secours ; & il y étoit aussi sollicité secrettement par les Vénitiens, qui jaloux du commerce que les Portugais faisoient en orient, envoyerent un ambassadeur au soudan. Cet ambassadeur mena avec lui différens ouvriers, soit pour fondre de l'artillerie, ou pour travailler à la construction des vaisseaux; on devoit sur-tout les employer à construire des galeres, vaisseaux absolument nécessaires dans le port de Suez, où les grands bâtimens ne trouvent pas un fond assez sûr pour y pouvoir aborder.

Tel étoit le sujet qui avoit engagé Campson à demander à Bajazet la permission de tirer des bois des forêts de la Cilicie. Pendant que ces ouvriers étoient occupés à ces sortes d'ouvrages, le grand-seigneur fit sortir de ses ports une flotte composée d'un grand nombre de galiotes, de flûtes, & de diverses sortes de bâtimens chargés de troupes & commandés par un fameux corsaire appellé Camali, qui fut joint dans cette expédition par d'autres corsaires qui tous avoient ordre, comme nous le venons de dire, de faire des descentes dans les îles des chevaliers, & d'y mettre tout à feu & à sang. Mais ils furent

EMERI D'AMBOISE.

prévenus par les soins & la vigilance du grand-maître; différens corps de cavalerie qui avoient à leur tête les plus braves chevaliers étoient de garde le long des côtes de l'île de Rhodes; & ces corsaires ayant tenté d'y faire une descente, les troupes qu'ils avoient mises à terre, ne se furent pas plutôt avancées dans le pays, qu'elles se virent investies par les Rhodiens. La plûpart furent taillés en pieces, & Camali, après avoir recueilli ceux qui purent échapper à l'épée des chevaliers, remit à la voile, courut les îles de Simia, de Tilo & de Nissario, où il n'eut pas un succès plus avantageux. Il se flattoit de s'en dédommager par la conquête de l'île de Lango; dans ce dessein, il fit tourner les proues de ses vaisseaux de ce côté-là; & il n'en étoit pas loin, quand il apprit que le grand-maître y avoit jetté une troupe considérable de chevaliers commandés par frere Raymond de Balagner, ancien chevalier, redouté dans toutes ces mers par sa valeur & par son expérience.

Toute cette expédition se termina par une descente dans l'île de Lero, qui doit être moins considérée comme une île que comme un rocher & un écueil: Camali mit à terre cinq cens Turcs, qui commencerent à battre le château avec toute l'artillerie de leurs vaisseaux. Le gouverneur de cette petite place étoit un ancien chevalier de la langue d'Italie, qui étant alors malade à l'extrêmité, laissa le soin de la défense à un jeune chevalier Piémontois, à peine âgé dix-huit ans, appellé

Paul Simeoni. Ce gouverneur n'ayant pour garnifon & pour fecours que quelques pauvres habitans qui cultivoient les endroits de l'île les moins arides, ne laiffa pas de faire bonne contenance, & de répondre avec tout le feu de fa place à celui des infideles; mais comme il vit que leur artillerie avoit abattu un grand pan de muraille de fon château, pour intimider les ennemis & les empêcher de monter à l'affaut, il fit habiller en chevaliers, & avec la croix blanche, les habitans de l'île, & même leurs femmes : cette nouvelle milice par fon ordre bordoit en foule la breche. Les Turcs les prenant pour autant de chevaliers, & croyant que c'étoit un fecours qui au bruit du canon étoit arrivé de nuit dans l'île, leverent le fiége avec précipitation, dans la crainte d'être furpris par les galeres de l'ordre: & la religion fut redevable de la confervation de cette place à la fermeté & à l'adreffe du jeune Simeoni.

Le foudan d'Egypte en exécution du traité qu'il avoit avec Bajazet, avoit envoyé dans ces mers fept flûtes, efpece de vaiffeaux longs de bas bord, & qui vont à voiles & à rames. Ces flûtes étoient chargées de troupes de débarquement, & le deffein du commandant étoit de tenter l'entreprife de Lango. Deux de ces vaiffeaux qui en faifoient comme l'avant-garde, s'étant avancés loin des autres pour reconnoître, furent découverts par les fentinelles du château. Le gouverneur fit fortir auffi-tôt du port deux galeres, qui après

EMERI D'AMBOISE.

avoir pris le large, revinrent ſur ces flûtes, & leur couperent le chemin de la retraite. Les Sarraſins ne ſe ſentant pas aſſez forts pour leur réſiſter, & ne pouvant rejoindre leur eſcadre, gagnerent la côte de Lango, donnerent des proues en terre, débarquerent, s'enfuirent, & ſe cacherent dans l'île. Les chevaliers ſachant bien que cette proie ne leur pouvoit échapper, ſans s'amuſer à les pourſuivre, remarquerent les deux flûtes, y firent entrer des ſoldats & des matelots chrétiens avec deux chevaliers, qui reprirent la route que tenoient auparavant les infideles. Les cinq autres flûtes qui s'avançoient tranquillement, voyant les deux autres qui les précédoient, les joignirent ſans aucune défiance: mais elles furent bien ſurpriſes de s'en voir attaquées. Elles le furent encore davantage, quand elles apperçurent ſortir de derriere un cap de l'île les deux galeres de la religion qui les inveſtirent, & qui après une vive attaque, les obligerent de ſe rendre. On mit à la chaîne tous ces infideles auſſi-bien que ceux qui s'étoient ſauvés dans l'île, & qui furent bientôt découverts & arrêtés.

Ce petit avantage fut ſuivi d'une entrepriſe bien plus conſidérable, que fit un des vaiſſeaux de la religion. Il partoit tous les ans d'Alexandrie, une grande caraque, qui portoit d'Egypte en Afrique, à Thunis & juſqu'à Conſtantinople des ſoieries, des épiceries, & toutes ſortes de marchandiſes, que les ſujets du ſoudan tiroient des Indes par

la mer rouge. Ce vaisseau étoit d'une grandeur si extraordinaire, qu'on prétend que la cime du grand mât des plus grandes galeres n'approchoit pas de la hauteur de la proue de cette énorme machine. A peine six hommes en pouvoient-ils embrasser le mât. Ce bâtiment avoit sept étages, dont deux alloient sous l'eau: outre son fret, les marchands & les matelots nécessaires à sa conduite, il pouvoit encore porter jusqu'à mille soldats pour sa défense. C'étoit comme un château flottant, armé de plus de cent pieces de canon; les Sarrasins appelloient cette caraque la reine de la mer: les chevaliers sous le regne d'Aubusson avoient tenté plusieurs fois de la joindre & de l'attaquer, sans en pouvoir venir à bout. L'ordre sous son successeur fut plus heureux: d'Amboise ayant appris qu'elle étoit en mer, ordonna au chevalier de Gastinau, commandeur de Limoges, & qui montoit le premier vaisseau de guerre de la religion, de tâcher de rencontrer la caraque, de la combattre, mais d'employer plus d'adresse que de force pour s'en rendre maître, & sur-tout sans la brûler ni la couler à fond. Le commandeur, en exécution de ses ordres, mit à la voile faisant la route de Candie, & fut attendre la proie qu'il cherchoit, un peu au-delà de cette île. La caraque parut bientôt, & découvrit l'armateur chrétien; mais les Sarrasins fiers de leurs forces, & de la supériorité de leur artillerie & de leur feu, ne s'écarterent point de leur route. Ils regar-

EMERI D'AMBOISE. doient au contraire avec mépris, & comme une témérité, que le chrétien se tînt à leur chemin, & semblât attendre des chaînes, & se livrer entre leurs mains.

Cependant le chevalier fit toujours route, & se voyant à la portée du canon, il envoya un de ses officiers dans son esquif, sommer le capitaine de la caraque de lui livrer son vaisseau. Le Sarrasin lui répondit que ce vaisseau appartenoit au soudan son maître; que par son ordre il le montoit depuis plusieurs années sans qu'il eût trouvé dans ces mers aucun ennemi assez hardi pour l'attaquer, & qu'il le chargeoit de dire à son commandant, qu'il avoit sur son bord une troupe de braves musulmans, qui perdroient la vie, plutôt que de perdre leur honneur & leur liberté. Le chevalier ayant reçu cette réponse, & comme s'il eût voulu mettre une pareille affaire en négociation, renvoya son officier à ce Sarrasin pour lui représenter que ses supérieurs l'avoient chargé de l'attaquer fort ou foible; qu'il ne pouvoit se dispenser de leur obéir, & qu'il leur offroit seulement, s'ils vouloient se rendre, de leur faire bon quartier, sinon qu'il les brûleroit ou couleroit à fond. A la faveur de ces pour-parlers & des allées & des venues de l'officier chrétien, le commandeur qui n'avoit pour but que de les amuser, s'avançoit toujours, & se trouva insensiblement bord à bord de la caraque; en sorte que les Sarrasins ayant menacé cet envoyé de le jetter à la mer,

s'il revenoit chargé de pareilles propofitions, il ne fut pas plutôt rentré dans le vaiffeau de la religion, que le commandeur lâcha une bordée de fon canon chargé de cartouches, qui tua le capitaine Sarrafin. La plûpart des officiers, & tout ce qui fe trouva de foldats & de matelots fur le tillac, les marchands, les matelots & ce qui reftoit de foldats dans la caraque, étonnés d'une falve fi meurtriere, & voyant qu'on fe préparoit à leur lâcher une feconde bordée, calerent les voiles & offrirent de fe rendre. Le commandeur obligea les principaux à paffer dans fon vaiffeau, en même-tems qu'il fit entrer dans le leur des officiers & des matelots pour en prendre la conduite. On ne peut exprimer toutes les richeffes qui fe trouverent dans cette prife, outre de très-groffes fommes d'argent & de pierreries dont les marchands étoient chargés.

Le foudan, pour les racheter & fes autres fujets, envoya plufieurs balles de poivre, gingembre, canelle, gérofle, & un grand nombres de riches tapis, des camelots & différentes fortes de marchandifes de grand prix. Peu de jours après, les vaiffeaux de la religion prirent encore proche les côtes de Chypre trois navires des Sarrafins dont on envoya vendre les marchandifes en France; & du produit de cette vente, les agens de l'ordre envoyerent à Rhodes du canon, des armes & des provifions de guerre.

Le foudan irrité de tant de pertes, réfolut d'augmenter fon armement de mer, & d'avoir

EMERI D'AMBOISE.

1510.

toujours un certain nombre de galeres dans la Méditerranée & dans la mer rouge. Ce prince envoya vingt-cinq vaiſſeaux de différentes grandeurs dans le golfe d'Aïazzo pour en tranſporter le bois qu'il y avoit fait couper & façonner, & dont il prétendoit conſtruire de nouveaux bâtimens.

Le grand-maître bien inſtruit de l'arrivée de la flotte Egyptienne dans le golfe, & de la deſtination de cet armement contre un prince chrétien, réſolut de s'y oppoſer. Il en fit la propoſition au conſeil. Pluſieurs grands-croix trouvoient l'entrepriſe dangereuſe par rapport aux forces du ſoudan, mais comme la religion étoit plus puiſſante en mer que ce prince, & d'ailleurs que le conſeil étoit perſuadé de la ſageſſe & de la prudence du grand-maître, ſon avis prévalut, & on lui permit de tirer du tréſor tout l'argent néceſſaire pour cette expédition. On arma par ſon ordre la grande caraque, & on mit en mer en même-tems quatre galeres de la religion, & juſqu'à dix-huit vaiſſeaux de différentes grandeurs. Comme il s'agiſſoit dans cette guerre des intérêts du roi de Portugal, le grand-maître donna le commandement des galeres à André d'Amaral de cette nation, & de la langue de Caſtille, commandeur de la *Vera-Crux*, chevalier plein de courage, habile dans la marine, mais fier, préſomptueux, & trop prévenu de ſa valeur & de ſa capacité.

Les vaiſſeaux étoient ſous les ordres du chevalier de Villers de l'Iſle-Adam : le grand-

maître l'avoit choisi pour cet emploi par rapport à l'estime où il étoit dans l'ordre, & qu'il avoit méritée par sa valeur & par la sagesse de sa conduite dans le commandement. Les galeres étant sorties du port de Rhodes gagnerent l'île de Chypre, & allerent terre à terre le long des côtes de cette île. Mais le commandeur de l'Isle-Adam, pour éviter les bonnaces, s'élargit en mer; & les uns & les autres, selon qu'ils en étoient convenus, se rendirent par différentes routes au cap de Saint-André, qui se trouve au levant du royaume de Chypre. Quand toute la flotte de la religion fut réunie, on tint conseil sur la maniere dont on devoit attaquer les infideles. Les deux chefs, je veux dire d'Amaral & l'Isle-Adam, se trouverent d'avis opposés. Le François proposoit d'attendre & de surprendre les vaisseaux chargés de bois quand ils seroient en mer; d'Amaral vouloit qu'on allât les attaquer dans le fond du golfe, sans considérer qu'ils pouvoient être défendus par des batteries dressées sur le rivage; & il prétendoit faire recevoir son avis comme une loi, en même-tems qu'il rejettoit avec mépris celui de l'Isle-Adam. Les esprits s'aigrirent; les deux généraux étoient prêts d'en venir aux mains : mais le François plus modéré, & qui craignoit que cette querelle ne fît échouer l'entreprise, donna son ressentiment au bien commun de la religion, & il se rendit à l'avis de d'Amaral. Toute la flotte se montra à découvert, & on entra à pleines voiles dans le golfe. Le comman-

EMERI D'AMBOISE.

deur des Sarrasins étoit neveu du soudan : ce prince plein de valeur, ayant apperçu la flotte de Rhodes, fit entrer dans ses vaisseaux ce qu'il avoit de troupes à terre, leva l'ancre, vint au-devant des chevaliers, & leur présenta la bataille. Il y avoit sur la flotte chrétienne d'excellens pilotes accoutumés de naviger dans ces mers, & qui par leur adresse gagnerent le vent sur les ennemis : mais ces infideles ne s'en battirent pas avec moins de courage. L'artillerie des deux côtés étoit également bien servie ; & les généraux combattirent & firent combattre leurs soldats comme des gens qui ne vouloient pas survivre à leur défaite. Le feu continuel du canon, de la mousqueterie, le fracas des vaisseaux, plusieurs démâtés ou coulés à fond, tout cela de part & d'autre fit périr beaucoup de monde, & sans qu'au bout de trois heures que duroit un combat si opiniâtre, on pût démêler de quel côté penchoit la victoire : & vraisemblablement, si on eût continué à se battre seulement de loin & à coups de feu, la bataille n'auroit pas fini si-tôt : mais les chevaliers par ordre & à l'exemple de leurs chefs, s'attacherent à l'abordage, & la plûpart l'épée à la main sauterent dans les vaisseaux ennemis. Cela fit changer la face du combat, & comme d'homme à homme un chevalier surpassoit un soldat Sarrasin en courage & en adresse, les Egytiens perdirent plusieurs vaisseaux. La plûpart de ces infideles se jettent dans leurs esquifs, d'autres, à la nage,

tâchent de gagner le rivage. Ceux qui furent affez heureux pour y arriver, fe fauverent dans les bois & dans les montagnes : il n'y eut que leur général qui aima mieux fe faire tuer que d'abandonner fon vaiffeau ou de fe rendre.

Les chevaliers prirent dans ce combat onze navires, quatre galeres, & coulerent le refte à fond. Ils débarquerent enfuite des troupes qui pourfuivirent les fuyards, en reprirent la plûpart qu'ils firent efclaves ; & après avoir mis le feu aux bois que les Egyptiens avoient façonnés, ils retournerent à Rhodes, & rentrerent dans le port avec les vaiffeaux & les galeres qu'ils avoient enlevés aux ennemis, & avec un grand nombre de prifonniers qu'on avoit faits dans cette expédition.

Toutes ces prifes dédommagerent amplement le tréfor des frais qu'il avoit fallu faire pour cet armement, fur-tout dans un tems où les chevaliers, par un efprit de défappropriation, confacroient au bien commun de la religion, non-feulement leurs prifes, mais encore les épargnes qu'ils pouvoient faire fur les revenus des commanderies qu'ils poffédoient ; tel étoit en ce tems-là frere Charles l'Aleman de la Roche-Chinard, de la langue de Provence, grand-prieur de Saint-Gilles, qui ne prenant fur fes biens qu'un très-frugal entretien, employa pendant toute fa vie le produit de fon prieuré à la décoration des autels, ou à la défenfe & à l'utilité de la religion : & on remarque que pendant

EMERI D'AMBOISE. le magistere du grand-maître d'Aubusson, il envoya à Rhodes les statues des douze apôtres qu'il avoit fait faire de vermeil, & qui pesoient deux cens marcs d'argent; qu'on y porta depuis de sa part un agneau d'or représentant le Sauveur des hommes, les statues de la sainte Vierge & de saint Jean-Baptiste, pareillement d'or massif, & du poids de quatre-vingts marcs; un calice, de riches paremens pour les autels: & cette année, il fit présent à l'église priorale, de quinze tableaux qui coûtoient mille écus chacun, avec
1511. une croix de fin or, de la forme que la portoient les chevaliers, & du poids de trente marcs. Enfin ce même chevalier fit bâtir de ses deniers un magnifique palais pour servir d'auberge aux chevaliers de la langue de Provence, auxquels il envoya encore quatre canons avec leurs affuts pour servir à la défense de la place. Il ne lui restoit avant sa mort qu'une somme de dix mille écus, il la déposa en faveur du corps de la religion, à la banque de Saint-Georges de Gènes, dans la vue qu'en cas que Rhodes fût assiégée, les chevaliers trouvassent ce secours tout prêt pour acheter des armes & des provisions de guerre: toutes dispositions si chrétiennes & si religieuses, que nous avons cru être obligés d'en conserver la mémoire & de les proposer pour exemple aux commandeurs, qui sous ce titre honorable, ne sont cependant que de simples administrateurs des revenus qui appartiennent au corps de l'ordre, & au com-

mun trésor. C'étoit dans ce même esprit que le grand-maître d'Amboise pendant tout son magistere employa les biens attachés à sa dignité, soit au soulagement des pauvres dont il étoit considéré comme le pere, soit aux fortifications qu'il fit faire à Rhodes. La mort le surprit dans de si louables occupations, âgé de soixante-dix-huit ans, dont il avoit employé la meilleure partie dans la pratique des vertus chrétiennes : prince sage, habile dans le gouvernement, heureux dans toutes ses entreprises, qui enrichit son ordre des dépouilles des infideles, sans s'enrichir lui-même ; qui mourut pauvre & qui n'en laissa point dans ses états. EMERI D'AMBOISE.

Nous pouvons appliquer avec justice au grand-maître d'Aubisson ce qu'on rapporte du bienheureux Raimond Dupuy, le premier des grands-maîtres militaires de cet ordre, c'est que la plûpart de ses éleves avoient été ses successeurs. En effet, dans la perte que la religion venoit de faire du grand-maître d'Amboise, on ne crut point la pouvoir mieux remplacer que par l'élection de frere GUI DE BLANCHEFORT, grand-prieur d'Auvergne, neveu du grand-maître d'Aubusson, & qui avoit eu tant de part durant son magistere au gouvernement de l'ordre, & sur-tout à la garde & à la conduite du prince Zizim. GUI DE BLANCHEFORT.

Pendant que des couriers étoient partis de Rhodes pour porter en France & au prieur de Blanchefort les nouvelles de son élection, le conseil de l'ordre reçut un bref de Jules II,

GUI DE BLANCHEFORT.

qui étoit alors sur la chaire de saint Pierre, pour inviter les principaux chevaliers à se rendre incessamment au concile de Latran, que ce pontife avoit fait tenir pour balancer l'autorité de l'assemblée convoquée à Pise contre lui, à la requête de l'empereur Maximilien premier, de Louis XII, roi de France, & de cinq cardinaux. Le pape par son bref marquoit au conseil de l'ordre qu'il avoit destiné la garde du concile aux chevaliers de saint Jean. Le dessein de ce pape guerrier étoit d'attirer dans son parti & dans son armée un corps considérable des chevaliers de saint Jean. Mais le conseil bien instruit qu'il s'agiroit moins dans ce concile des intérêts de la religion, que des projets ambitieux de Jules, qui avoit allumé la guerre dans tous les états de la chrétienté, ne jugea pas à propos de prendre parti dans ces mouvemens qui avoient si peu de rapport à son institut. Il s'excusa sur l'absence, & l'éloignement du nouveau grand-maître, de faire aucun détachement considérable à ce sujet. Cependant, pour déférer en quelque maniere aux ordres du pape, le premier supérieur spirituel de la religion, on ordonna au chevalier Fabrice Carette, amiral de l'ordre, qui résidoit alors à la cour de Rome en qualité de procureur-général de la religion, de tirer de l'Italie & des états du pape un nombre de chevaliers, & d'aller à leur tête offrir ses services à ce pontife.

Le desir de ménager les princes chrétiens

n'étoit pas le seul motif qui avoit fait prendre un parti si sage au conseil; des nouvelles qui étoient venues à Rhodes d'un puissant armement que les Turcs faisoient dans tous leurs ports, avoient déterminé le lieutenant du magistere, tout le conseil, à ne laisser sortir aucun chevalier de l'île de Rhodes. On dépêcha en même-tems au grand-maître le chevalier Jean de Fournon pour le conjurer de s'y rendre au plutôt. Le commandeur Carette qui avoit acquis tant de gloire au siége de Rhodes, reçut ordre d'y amener lui-même avec la permission du pape, deux vaisseaux chargés de grains, de recrues, & différens renforts pour les garnisons du fort Saint-Pierre, & de toutes les îles de la religion : & on y envoyoit en même-tems des compagnies de chevaliers pour veiller à la défense & à la conservation de ses places.

Les nouvelles qui se répandirent en Europe de l'armement des Turcs, précipiterent le départ du grand-maître, & quoiqu'il fût actuellement dangereusement malade, rien ne put l'arrêter. Il s'embarqua à Ville-Franche proche Nice, mais la mer augmenta considérablement sa maladie. Les chevaliers qui l'accompagnoient se voyant à la hauteur de Drépano, ville de Sicile, voulurent lui persuader d'y relâcher, & de se faire porter à terre; mais ce grand-maître qui préféroit les intérêts de son ordre à sa propre vie, craignant, s'il y mouroit, que le pape averti de sa mort avant l'élection de son successeur,

GUI DE BLANCHEFORT.

n'entreprît de disposer de la grande-maîtrise, ordonna qu'on tînt toujours la route de Rhodes. Après quelques jours de navigation, se trouvant à la hauteur de l'île de Zante, il sentit les approches de la mort. Il l'envisagea avec la même fermeté qu'il avoit fait paroître dans tant de combats où il s'étoit trouvé; & après avoir satisfait aux devoirs d'un chrétien & d'un véritable religieux, il donna ses derniers momens à la conservation de la souveraineté & de l'indépendance temporelle de la religion. Pour prévenir quelqu'entreprise de la cour de Rome sur la liberté des suffrages, il ordonna aux chevaliers qui étoient à sa suite, que si-tôt qu'il seroit expiré, & avant que les nouvelles de sa mort pussent être portées en Italie, ils fissent partir une caravelle armée d'excellens rameurs, qui portassent en diligence à Rhodes les nouvelles de sa mort. Ses dernieres volontés furent exécutées ponctuellement: la caravelle

1513. 13 décembre.

arriva à Rhodes le 13 décembre: on assembla le lendemain le chapitre, dans lequel l'amiral

FABRICE CARETTE.

CARETTE fut élu pour grand-maître: dignité qui lui avoit été prédite par le grand-maître d'Aubusson, comme nous l'avons rapporté dans le septiéme livre de cet Ouvrage, & qu'il avoit méritée, tant par des actions pleines de valeur, que dans les différentes négociations qu'il avoit conduites auprès des princes chrétiens avec beaucoup de sagesse & d'habileté.

Il n'eut pas plutôt pris possession de cette

FABRICE CARETTE.

éminente place, qu'il convoqua un chapitre général. Comme on croyoit être à la veille d'un siége, la plûpart des réglemens qui s'y firent, roulerent sur la subsistance des chevaliers nécessaires à la défense de Rhodes, & sur les provisions de guerre. Le grand-maître se chargea de tout, & moyennant une somme de quarante mille écus qu'il devoit tirer du trésor par an, il s'engagea de nourrir cinq cens cinquante chevaliers qui résidoient actuellement dans le couvent. On lui assigna une autre somme de vingt-trois mille écus pour les frais extraordinaires de l'artillerie, & pour l'entretien du sultan Amurat, fils de Zizim, qui s'étoit fait chrétien, & auquel la religion avoit accordé pour sa résidence le château de Feracle dans l'île de Rhodes, où il vivoit avec beaucoup d'édification. Le grand-maître, par le moyen d'un riche marchand de Lyon, appellé Laurensin, fit venir une artillerie nombreuse de France, & il y envoya en même-tems pour résider en qualité d'ambassadeur de l'ordre, frere Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, dont nous avons parlé, hospitalier & grand-prieur de France, & qui dans ce royaume, devoit faire la fonction de visiteur & de lieutenant du grand-maître.

La guerre qu'on appréhendoit à Rhodes de la part des Turcs, fut suspendue par des dissentions domestiques, qui s'éleverent à la Porte & dans la maison Ottomane. Bajazet regnoit encore, prince gouteux & valétudinaire,

FABRICE CARETTE.

uniquement sensible aux plaisirs de la table ; ou à la découverte de quelque secret de la nature, philosophe oisif & voluptueux, mais peu habile souverain.

Ce prince avoit trois fils, Achomat, Corcut & Selim : le premier, soit politique ou penchant naturel, passoit sa vie dans la mollesse & dans une indigne oisiveté. Corcut dont nous avons déja parlé, & que les janissaires, après la mort de Mahomet II, son ayeul, avoient placé sur le trône pour en assurer la possession à son pere, affectoit un grand air de dévotion, & on ne le trouvoit jamais qu'avec un Alcoran entre les mains. Selim, le plus jeune des trois, aimoit les armes, & n'oublioit rien pour en acquérir la réputation. Parmi trois princes d'un caractere si différent, Bajazet eût bien voulu faire reconnoître Achomat pour son successeur, la ressemblance & la conformité du goût pour les plaisirs causoient cette prédilection. Selim averti de ses intentions, n'oublia rien pour les traverser : il sut mettre les janissaires dans ses intérêts : ses soldats gagnés par l'argent de Selim, n'attendoient qu'une occasion pour éclater.

Le grand-seigneur & le roi de Perse trop puissans & trop voisins pour vivre longtems en bonne intelligence, s'étoient déclaré la guerre. Les janissaires, milice toujours redoutable à ses souverains, quand ils ne savent pas s'en faire craindre, avant que de marcher en campagne, demanderent hautement un prince pour les commander ;

&

& il fallut que ce prince fût Selim, malgré Bajazet, qui leur avoit nommé pour général son fils ainé. Ils pousserent encore plus loin leur insolence : ils exigerent du foible Bajazet pour sûreté de leur solde, à ce qu'ils disoient, qu'il remît les clefs du trésor à leur nouveau général. Le malheureux vieillard entendit bien ce langage : il descendit du trône, & quitta Constantinople pour se retirer à Demotique, maison de plaisance qu'il avoit fait bâtir sur les bords de la mer majeure. Mais Selim qui se défioit toujours de son inclination pour Achomar, le fit empoisonner par son médecin : il fit depuis étrangler ses deux freres, leurs femmes & leurs enfans. Ce furent là les degrés par lesquels il s'éleva à la souveraine puissance : à cela près grand capitaine, toujours à cheval, infatigable, sobre, insensible aux plaisirs, & uniquement touché de la gloire, qu'il chercha toute sa vie dans les périls de la guerre.

L'ambition de ce prince, son courage, sa puissance, les forces de son empire, tout allarmoit ses voisins. Ismael, roi de Perse, en sentit les premiers efforts. Selim porta ses armes dans ses états, passa l'Eufrate, lui donna bataille, le défit, & emporta la ville célebre de Tauris. Le Persan, pour se soutenir contre un ennemi si redoutable, chercha à faire différentes alliances avec les princes ses voisins. Il envoya au grand-maître un ambassadeur, qui, à la faveur d'un habit de marchand, & par le moyen d'un

FABRICE CARETTE. Turc habitant de Tarſe en Cilicie, & penſionnaire de la religion, perça au travers des états de Selim, & ſe rendit à Rhodes. Il y fut reçu avec toute la conſidération qui étoit due à la grandeur de ſon maître, & par rapport à l'importance de l'affaire qu'il étoit venu négocier. Ce miniſtre traita avec le conſeil, & conclut une ligue contre l'ennemi commun. Campſon Gauri, ſoudan d'Egypte, auquel Selim n'étoit pas moins redoutable, entra dans ce traité. Le grand-ſeigneur inſtruit de ces différentes négociations, envoya des ambaſſadeurs au Caire pour détacher le ſoudan de la ligue; mais n'en ayant pu venir à bout, il tourna l'effort de ſes armes contre ce prince, conquit en moins de quatre ans la Syrie, la Paleſtine, les places maritimes de la mer rouge, une partie de l'Arabie, toute l'Egypte; & après avoir détruit entiérement la monarchie des Mamelus, il laiſſa le gouvernement de l'Egypte à Caïrberg, & celui de la Syrie à Gazelle, deux ſeigneurs des principaux officiers des Mamelus, qui, au préjudice de la fidélité qu'ils devoient à leurs ſouverains, étoient paſſés dans le parti du Turc. Selim couvert de gloire par tant d'exploits, retourna à Conſtantinople: il donna auſſi-tôt tous ſes ſoins pour équiper deux cens galeres qu'il deſtinoit pour faire la conquête de l'île de Rhodes.

La précaution ſi néceſſaire à un conquérant, d'être inſtruit des fortifications d'une place qu'il veut aſſiéger, l'obligea d'envoyer

pour espion à Rhodes, un médecin juif. Ce traître, pour être moins suspect, se fit baptiser: sa capacité, & le besoin qu'on en avoit, l'introduisirent bientôt dans les principales maisons de la ville; & quand il eut découvert les endroits foibles de la place, il en rendit un compte exact aux ministres de la Porte. Pendant qu'on travailloit sans relâche dans les arsenaux aux préparatifs nécessaires à cette entreprise, Selim tomba malade de la pierre, d'autres disent d'un cancer dans les reins, dont il mourut à l'âge de quarante ans, après avoir ruiné & détruit l'empire des Mamelus, soumis la Syrie & la Palestine, triomphé de toutes les forces de la Perse, conquit les villes maritimes de la mer rouge, une grande partie de l'Arabie, & réduit l'Egypte entiere dans une simple province de son empire: toutes conquêtes qu'il acheva en moins de huit ans de regne.

FABRICE CARETTE.

1520.

Soliman II, son fils unique, lui succéda dans le gouvernement de ce vaste empire, & il en prit possession presqu'en même-tems que Charles-Quint fut élu empereur d'Allemagne. Soliman étoit à peine âgé de vingt ans. Gazelle, gouverneur de la Syrie, avoit été fidele à Selim qu'il craignoit, & dont il redoutoit la puissance; mais se croyant délivré de ses engagemens par la mort de ce prince, il n'en eut pas plutôt appris les nouvelles, qu'il songea à relever l'empire des Mamelus; & il ne désespéra pas d'en occuper le trône. Il ne manquoit ni de courage, ni de capacité pour la conduite d'un aussi grand dessein,

Fabrice Carette.

mais comme il ne se trouvoit pas des forces suffisantes pour résister seul à la puissance formidable des Turcs, il dépêcha secrettement un de ses confidens à Caïrberg, gouverneur de l'Egypte, pour tâcher de l'engager dans la révolte qu'il méditoit. Son agent lui représenta de sa part que sous le regne d'un jeune prince, qu'il traitoit d'enfant, rien ne seroit plus aisé & plus glorieux pour l'un & pour l'autre, que de joindre leurs forces, & de les employer à délivrer leur nation de la tyrannie des Turcs.

Mais Caïrberg préféra une fortune toute faite, & des plus grandes dont pût jouir un particulier, au succès incertain d'une entreprise aussi délicate, dont d'ailleurs, quand elle auroit réussi, Gazelle auroit peut-être recueilli seul tout le fruit. Ainsi, pour éloigner de lui tout soupçon d'infidélité, il fit mourir l'envoyé de Gazelle, & dépêcha en même-tems un courier à la Porte pour informer le grand-seigneur & ses ministres des projets dangereux du gouverneur de Syrie.

Soliman envoya aussi-tôt contre lui une puissante armée, commandée par le bacha Ferrate, un des plus habiles généraux de l'empereur son pere. Gazelle ne voyant point revenir son agent, se douta bien qu'il avoit été trahi par le gouverneur de l'Egypte. Comme il étoit embarqué trop avant pour reculer, & que la seule délibération si on demeurera fidele à son souverain, est une infidélité punissable, il rappella auprès de lui ce qui restoit de Mamelus dispersés en diffé-

rens endroits. Toute la Syrie, par ses ordres, prit les armes, & il envoya en même-tems des ambassadeurs à Rhodes pour obtenir du grand-maître un train d'artillerie, dont il avoit besoin pour résister à leur ennemi commun.

Le grand-maître ravi de voir renaître la guerre entre les infideles, lui envoya aussitôt des canons, de la poudre, & d'autres provisions de guerre, avec d'excellens officiers d'artillerie. Gazelle s'en servit utilement : & quoiqu'il attendît à tous momens l'armée des Turcs, qui étoit en marche, il ne laissa pas d'assiéger Tripoli, Barut, & plusieurs autres places de la Phénicie, dont il se rendit maître. Il fallut interrompre ses conquêtes par l'arrivée du bacha Ferrate. Quoique l'Egyptien eût moins de troupes, il vit bien qu'il ne pouvoit trouver son salut que dans une victoire : il marcha droit aux Turcs ; les deux armées en vinrent bientôt aux mains; la victoire fut long-tems disputée. Gazelle, à la tête de ses Mamelus, soutint pendant six heures entieres tout l'effort des armes des Turcs; il rallia plusieurs fois ses troupes, combattit toujours à leur tête, & tua de sa main plusieurs officiers des janissaires ; enfin après avoir perdu la plûpart de ses soldats, accablé par le nombre, & enveloppé de tous côtés, il se fit tuer plutôt que de se rendre. Il tomba percé de coups sur un tas de Mamelus qui avoient eu un pareil sort, & sa mort mit fin à cette guerre, & éteignit absolument cette redoutable mi-

FABRICE CARETTE.

lice, qui depuis plus de deux cens ans diſpoſoit à ſon gré du trône de l'Egypte.

Le grand-ſeigneur ne fut pas long-tems ſans être inſtruit des ligues dans leſquelles les chevaliers de Rhodes étoient entrés contre le ſultan Selim ſon pere. Ses miniſtres lui repréſenterent que ces chevaliers par leurs flottes & leurs armemens, étoient maîtres de la mer : que pluſieurs fois ils avoient enlevé des convois qu'on envoyoit en Syrie & en Egypte ; qu'ils tenoient dans leurs fers pluſieurs officiers Turcs qu'ils avoient faits priſonniers ; qu'il ſortoit à tous momens de Rhodes & des autres îles de la religion, des corſaires qui troubloient le commerce de ſes ſujets : & pour achever de l'irriter, ils le firent ſouvenir des ſecours que Gazelle en avoit tirés pour ſoutenir ſa rebellion. Soliman réſolut de porter la guerre dans cette île, & il fut principalement affermi dans ce deſſein par des mémoires que le ſultan Selim avoit laiſſés, & dans leſquels ce prince marquoit, que pour aſſurer les frontieres de ſon empire, il falloit en Europe s'emparer de la ville de Belgrade, & de l'île de Rhodes en Aſie.

Mais Soliman, avant que de s'engager dans deux entrepriſes ſi difficiles, & ſe voyant maître d'un ſi puiſſant empire, voulut affermir ſa domination ſur des principes & des regles de conduite bien différentes de celles que ſes prédéceſſeurs avoient ſuivies. Avant le regne de Soliman, la force ſeule décidoit ſouverainement de la paix ou de la guerre

avec les princes voiſins ; en même-tems qu'un barbare deſpotiſme étoit l'unique loi dans le dedans de l'état. Les bachas pilloient impunément le peuple ; & le prince à ſon tour preſſoit ces éponges, & pour s'enrichir, en faiſoit ſouvent mourir les plus puiſſans: ſous un pareil gouvernement, on n'étoit pas innocent ſi on étoit riche. Soliman tint une conduite toute oppoſée ; il ne fit jamais la guerre ſans la déclarer, & il ne la déclaroit jamais ſans avoir des prétextes plauſibles, dont après tout, les princes habiles ne manquent guère. Ses ſujets ſous ſon regne virent, peut-être pour la premiere fois, regner la juſtice & l'équité. Ce prince, le plus grand qu'il y ait eu dans cette monarchie, fit publier dans tous ſes états, que tous ceux qui avoient été dépouillés injuſtement de leurs biens par ſon pere & par ſes ancêtres, n'avoient qu'à s'adreſſer à lui, & qu'il leur feroit juſtice. Les uſurpateurs des biens deſtinés à l'entretien des temples & des moſquées, furent punis ſévérement : il rétablit l'autorité des tribunaux, mépriſée ſous les regnes précédens. Pluſieurs cadis ou juges qui avoient prévariqué dans leurs charges, furent condamnés à mort : à l'égard des grands & des bachas, il ne les fit pas mourir, parce qu'ils étoient riches ; mais il punit ſeulement ceux qui l'étoient devenus par des concuſſions, & en abuſant de leur pouvoir : en un mot, il déclara la guerre au vice, à l'injuſtice & à la violence, avant que de porter ſes

armes contre les ennemis de ſa loi.

Tel étoit Soliman, lorſqu'il entreprit de faire la guerre aux chrétiens. Ce prince ayant appris qu'Amurat II & Mahomet II avoient échoué aux ſiéges de Belgrade & de Rhodes, ſe flatta qu'une pareille entrepriſe honoreroit ſes premieres armes. Il avoit réſolu de commencer par le ſiége de Belgrade; mais pour empêcher les Hongrois d'armer de bonne heure pour leur défenſe, ſes miniſtres, par ſon ordre, laiſſerent croire qu'il en vouloit uniquement à l'île de Rhodes.

Le grand-maître, pour prévenir ſes deſſeins, fit faire une nouvelle enceinte de murailles dans les endroits de la ville qui lui parurent en avoir le plus de beſoin. On augmenta les fortifications de la place; on remplit les magaſins de grains & de proviſions de guerre & de bouche. A la priere de ce vigilant grand-maître, le pape envoya au ſecours de la religion trois galions bien armés; & François I, roi de France, y fit paſſer en même-tems neuf galeres, quatre brigantins & quatre barques armées: cette petite flotte arriva heureuſement à Rhodes, ſous les ordres du baron de Saint-Blancard. Mais Soliman n'eut pas plutôt fait éclater ſes deſſeins par le ſiége de Belgrade, que ces vaiſſeaux étrangers reprirent le chemin de leur pays.

La Hongrie avoit alors pour ſouverain un jeune prince encore mineur, appellé Louis, fils de Ladiſlas; ou pour mieux dire, en

voyoit dans ce royaume autant de ſouverains qu'il y avoit de grands en état de ſe faire reſpecter. Une jalouſie réciproque les rendoit plus ennemis les uns des autres, que des infideles mêmes, & cauſoit dans l'état des diviſions qui le déchiroient. Le grand-ſeigneur voulant leur cacher ſes deſſeins, avoit envoyé au jeune roi un ambaſſadeur, pour lui faire part de ſon élévation à l'empire : mais au lieu de recevoir ce miniſtre avec les égards dûs à ſon caractere, les ſeigneurs du conſeil le traiterent comme un eſpion, & l'empêcherent de retourner vers ſon maître.

Tel fut le prétexte de la guerre : Soliman offenſé qu'on eût violé ſi indignement le droit des gens, après en avoir demandé inutilement raiſon, fit partir le bacha Pyrrhus à la tête d'un grand corps de cavalerie, qui inveſtit la ville de Belgrade, ancienne capitale de la contrée, appellée Raſcie. Cette place, bâtie ſur la pointe d'une colline, au confluent de la Save avec le Danube, outre cette fortification naturelle, étoit entourée par une double enceinte de murailles, flanquées de diſtance en diſtance par de groſſes tours munies d'artillerie ; & on voyoit ſur une éminence qui commandoit la ville, un château appellé anciennement *Taurunum*. Il étoit alors revêtu de toutes les fortifications que l'art y avoit pu ajouter, & paſſoit pour imprenable

Soliman ſuivit de près le bacha, & parut bientôt à la tête d'une armée formidable. On

FABRICE CARETTE. ouvrit la tranchée; le canon fut mis en batterie, & les Turcs n'oublierent rien pour avancer leurs travaux. Toute l'Europe avoit les yeux ouverts sur le siége d'une place qu'on regardoit comme un des boulevards de la chrétienté. Les chevaliers de Rhodes sur-tout s'y intéressoient le plus par la considération que si le Turc emportoit Belgrade sans être traversé par les princes chrétiens, un pareil succès le détermineroit à entreprendre ensuite le siége de Rhodes.

Pendant qu'on étoit agité de cette inquiétude, le grand-maître tomba malade, & mou-
1521. rut assez brusquement. C'étoit un prince libéral, magnifique, charitable, aimant le peuple, & voulant être aimé; &, ce qui étoit rare en ce tems-là, savant dans les langues mortes, & qui parloit avec facilité la plûpart de celles qui étoient en usage de son tems. La religion fit dans cette conjoncture, une perte d'autant plus considérable, que les chevaliers étant à la veille d'entrer en guerre avec la Porte, eussent pu tirer beaucoup de secours de la plûpart des princes chrétiens dont il étoit estimé, & avec lesquels, pendant son ambassade de Rome, il avoit souvent négocié.

L'ordre ne pouvant pas demeurer sans chef, après les obseques de Carette, on s'assembla pour lui donner un successeur. Frere André d'Amaral ou du Merail, chancelier de l'ordre, & grand-prieur de Castille, dont nous avons parlé au sujet de ses différens avec le chevalier de l'Isle-Adam, de-

anda cette éminente place avec autant de
uteur & de confiance, que s'il eût cru faire
ace à l'ordre de la vouloir bien accepter.
n'en eût pas été indigne, s'il ne se fut pas
ndu lui-même le premier cette justice : sa
résomption & le mépris qu'il faisoit de ses
vaux, lui attirerent un refus général ; &
ous les suffrages se trouverent partagés seu-
ment entre le chevalier Thomas d'Ocray,
rand-prieur d'Angleterre, & frere PHILIPPE
E VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, hospita-
er & grand-prieur de France. L'Anglois
toit distingué par un génie élevé, un grand
sage de traiter avec les souverains, auprès
esquels il avoit été employé dans des ambas-
ades importantes; & on faisoit même atten-
on dans la conjoncture de la guerre dont
hodes étoit menacée, à des richesses con-
dérables que ce chevalier possédoit. L'Isle-
Adam de son côté avoit acquis dans l'ordre
ne grande considération & une estime géné-
ale par la sagesse de sa conduite dans tous
es emplois, & par des manieres ouvertes,
leines de franchise & de droiture, & que
ambition & l'hypocrisie ne peuvent contre-
aire long-tems.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Ce seigneur étoit alors absent; il n'eut
our partisan dans cette assemblée, que la
némoire de ses services, & le souvenir de
es vertus. Ce fut uniquement à une répu-
ation si bien établie, qu'il dut le plus grand
ombre des suffrages qui le proclamerent
rand-maître. Tous les chevaliers applau-

1521. 22 janvier.

dirent au choix que les électeurs avoient fait: ce fut une joie universelle dans toute l'île. Il n'y eut que d'Amaral qui fut outré de douleur; & dans les premiers transports de sa colere, il lui échappa de dire à un commandeur Espagnol de ses amis, que l'Isle-Adam seroit le dernier grand-maître qui regneroit à Rhodes (*a*).

Le tems, au lieu d'adoucir la violence de son ressentiment, ne fit que l'augmenter. De son animosité particuliere contre la personne du grand-maître, on prétend qu'il passa à une haine outrée contre tout l'ordre; & toujours agité des furies qui lui déchiroient le cœur, il résolut d'éteindre la religion même, & d'étouffer la mere qui l'avoit nourri. Plein de ces funestes desseins, voici à-peu-près de quelle maniere Bosio rapporte qu'il les conduisit. Il s'en ouvrit, dit-il, à un esclave Turc qu'il avoit pris à la guerre, homme d'esprit, & qu'il avoit reconnu capable de conduire une intrigue; cet esclave, qui, dans cette

(*a*) Le Diable, ingratitude & fureur avoient tellement offusqué les yeux de sa pensée, que nullement se pouvoit contenir; mais à chaque propos il se coupoit, & ne pouvoir dissimuler sa trahison. Un jour entre les autres ayant le siége, il dit devant plusieurs gens de bien, qu'il voudroit que son ame fût au diable, & que Rhodes & la religion fût perdue. Et pareillement le jour que le très-illustre seigneur qui est à présent, fut prononcé grand-maître, il dit à un commandeur de la nation Espagnole, homme de bien, & ami sien, que ledit seigneur, élu grand-maître, seroit le dernier maître de Rhodes. *Relation du second siége de Rhodes par le commandeur de Bourbon, imprimée en entier dans l'édition in-quarto de l'Histoire de Malthe, tome II, p. 626.*

gociation entrevit les moyens de recouvrer
liberté, entra dans ses vues : & sous pré-
xte d'aller dans son pays chercher le prix
: sa rançon, se rendit secrettement à Cons-
ntinople avec une lettre pour le grand-sei-
ieur. Le chancelier exhortoit Soliman à
rmer le siége de Rhodes ; & pour lui en faire
›ir la facilité, il avoit joint à sa lettre une
nple instruction qui contenoit l'état présent
: cette ville, les endroits les plus foibles
: la place, le nombre des chevaliers & des
oupes préposés à sa défense, ce qu'il y avoit
: provisions & de munitions de bouche &
: guerre pour soutenir un siége. Il ajoutoit
ue le conseil venoit de faire abattre une
artie du bastion d'Auvergne, pour le refaire
ır des fondemens plus solides ; & que, si
ı hautesse vouloit se presser de faire avan-
:r son armée, il trouveroit la place toute
uverte de ce côté-là, & hors de défense.
oliman étoit encore en Hongrie, l'esclave
e d'Amaral en son absence remit son paquet
ux ministres qu'il avoit laissés à Constanti-
ople, on l'envoya par un courier exprès au
rand-seigneur. Ce prince fut ravi de trouver
ans Rhodes même un partisan secret, qui,
ntrant par sa dignité dans tous les conseils,
ourroit lui faire passer des avis sûrs & fideles.
)n lui renvoya son esclave avec des promesses
l'une récompense magnifique, s'il contribuoit
u succès des desseins de sa hautesse. Le chan-
elier, à ce que dit Bosio, toujours plein de
ureur, & enyvré de sa passion, fut charmé

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

de voir un acheminement à ſa vengeance : & de peur qu'on ne fût ſurpris du retour de ſon eſclave, il publia qu'il n'étoit revenu que pour lui apporter ſa rançon. Cet excès de confiance pour un eſclave qu'il avoit laiſſé partir ſur ſa parole, le retour de cet eſclave, & les careſſes que lui faiſoit ce chancelier, ne laiſſerent pas de paroître bien extraordinaires ; mais l'autorité de ce ſeigneur, & la crainte d'avoir pour ennemi un homme fier, hautain, & connu pour être implacable dans ſa haine, étouffa ces ſoupçons, ou du moins, empêcha qu'on ne les fît éclater.

Cependant le nouveau grand-maître ayant reçu les nouvelles de ſon élection, ſe diſpoſa à partir. Comme il étoit bien inſtruit que Rhodes étoit menacée d'un ſiége, il en fit part à tout ſon ordre par une citation générale qu'il envoya dans tous les états de la chrétienté. Il ramaſſa ce qu'il put recueillir des reſponſions, qu'il employa en proviſions de guerre ; & après avoiş pris congé du roi, en Bourgogne, il ſe rendit à Marſeille, où il s'embarqua. Il montoit la grande caraque ; & le reſte de ſon train, de ſon équipage, & des munitions de guerre qu'il portoit à Rhodes, ſuivoit dans quatre felouques. Malheureuſement, à la hauteur de Nice, le feu prit dans la caraque par la négligence d'un officier de bouche : l'embraſement ſe communiqua bientôt en différens endroits de ce vaiſſeau ; les voiles & les cordages furent en un inſtant réduits en cendres, & des tour-

ons de flammes & de fumée augmentoient objet si terrible & empêchoient même le vice du matelot. Dans ce désordre & la ıfusion ordinaire en pareils accidens, cha- ı vouloit se précipiter dans la mer pour ga- ɜr le rivage, ou se sauver dans les felou- ɜs qui n'étoient pas éloignées; mais le grand- ître défendit, sous peine de la vie, qu'on tît du vaisseau. Une nouvelle crainte, & le ꝑect pour ses ordres, firent l'office de la fer- ·té, les plus timides se rendirent à leur poste: travailla ensuite de concert à éteindre le ı: on en vint à bout, & la caraque fut sau- ɜ par ceux mêmes qui la vouloient aban- ·nner.

A peine l'Isle-Adam avoit échappé au péril feu, qu'un autre élément, qui n'est pas ɔins redoutable, le jetta dans de nouveaux ngers: il s'éleva une tempête; la mer s'é- ɹt, les vents souffloient avec violence, & ulevoient les flots; le pilote n'étoit plus le aître de son gouvernail; & comme si le ciel ıt été de concert avec la mer pour faire périr caraque, le tonnerre après avoir grondé ng-tems, tomba sur ce vaisseau, entra dans chambre de poupe, tua neuf hommes, & ·isa l'épée du grand-maître, sans endomma- ɜr le fourreau. Les matelots ne manquerent ıs de tirer de fâcheux présages de ces diffé- ɜns accidens; & je ne sais si les chevaliers qui :compagnoient l'Isle-Adam, furent exempts e ces préjugés, dans un tems sur-tout où ɜs Turcs menaçoient l'île de Rhodes, & où

VILLIERS DE L'ISLE ADAM.

la foi pour les augures étoit fort respectée. Mais le grand-maître, sans s'arrêter à ces vains pronostics, entra dans le port de Syracuse, fit radouber ses vaisseaux, & se dispofoit à continuer sa route, lorsqu'on lui donna avis que Curtogli, fameux corsaire, & chéri du grand-seigneur, l'attendoit à son passage avec une puissante escadre de galeres & de vaisseaux, fort supérieure à son escorte. Ce corsaire, outre l'espérance du butin, avoit formé cette entreprise dans le dessein de venger la mort de deux de ses freres, qui avoient péri dans des combats contre les chevaliers; & il avoit encore en vue, s'il pouvoit enlever quelques felouques, & prendre quelques chevaliers, de délivrer par un échange son troisiéme frere qui étoit actuellement esclave à Rhodes.

Bosio, t. II. l. 18. p. 616.

Les principaux citoyens de Syracuse tâcherent de persuader à l'Isle-Adam, d'éviter la rencontre de ce corsaire, redoutable dans ces mers par ses forces & par sa valeur; mais ce grand homme qui n'avoit jamais connu de péril, sortit du port, fit mettre toutes les voiles au vent, reconnut le cap de Mallé, appellé de Saint-Ange, où les infideles l'attendoient, le passa de nuit, & arriva heureusement à Rhodes. Il y fut reçu avec les cérémonies ordinaires, & avec la joie & le respect qui étoient dûs à sa dignité & à son mérite. Sa présence augmenta, pour ainsi dire, le courage & la confiance des chevaliers. Il sembloit que sa personne seule tînt lieu d'une armée: personne

craignoit plus un siége : plusieurs même le haitoient pour y trouver de fréquentes oc- ons d'y signaler leur valeur : & Soliman, edouté en Hongrie, n'étoit guère appré- ıdé dans l'île de Rhodes.

Ce jeune prince venoit de se rendre maître Belgrade. L'heureux succès de ce siége lui it espérer un pareil contre la ville de Rho- ; & outre le desir d'acquérir de la gloire une conquête si importante, il étoit porté ette entreprise par les plaintes continuelles ses sujets négocians, qui devenoient sou- ıt la proie des chevaliers; & sur-tout par remontrances du mufti, qui lui représen- incessamment que ces armateurs chrétiens ıbloient le pélerinage de la Mecque, & il étoit obligé en conscience d'arrêter leurs rses. Soliman fort zélé pour sa religion, it assez disposé à tourner ses armes de ce é-là ; mais comme c'étoit un prince sage, ui ne faisoit aucune entreprise sans la com- ıiquer à son conseil, il y mit cette affaire délibération.

Quelques bachas lui en représenterent tou- les difficultés, les fortifications de la place, aleur des chevaliers, & même des habi- , la plûpart corsaires, les puissans se- rs que le grand-maître tireroit infailli- nent de la chrétienté ; que cette étin- e pourroit causer un grand embrasement roduire une ligue & une croisade de tous souverains de l'Europe; & qu'en diffé- siecles, ses illustres ancêtres, & des

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

soudans d'Egypte, ayant voulu tenter cette conquête, y avoient perdu beaucoup de troupes sans y pouvoir réussir.

Mustapha au contraire, qui avoit épousé la sœur de Soliman, général plein de courage, & qui avoit pénétré l'inclination secrette du sultan, en bon courtisan, lui représentoit que toute la valeur des chevaliers ne résisteroit jamais à ses armes victorieuses, qu'il avoit un si grand nombre de troupes & si aguerries, qu'il pourroit couvrir l'île entiere de ses nombreuses armées, au lieu que le grand-maître n'avoit pour sa défense qu'une poignée de chevaliers; qu'on n'avoit rien à craindre des princes chrétiens actuellement en guerre, & si acharnés les uns contre les autres, que l'empereur Charles-Quint avoit mieux aimé laisser prendre Belgrade, dont la prise ouvroit même un passage dans les états héréditaires de sa maison, que de faire la paix avec le roi de France, ou de tirer des armées qu'il opposoit à ce prince, quelque secours en faveur du roi de Hongrie son allié; qu'après tout c'étoit une espece de déshonneur à la maison Ottomane, dans ce point de grandeur & d'élévation où elle étoit parvenue, de souffrir plus long-tems au milieu de son empire, une république de corsaires, qui dominoient dans ces mers, troubloient le commerce de la Syrie, de la Palestine & de l'Egypte, & rançonnoient ses sujets; que l'île de Rhodes & les autres îles de la religion, servoient d'asyle aux esclaves fugitifs, aux mécontens & aux rebelles;

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

& ce qui étoit le plus à considérer, qu'on n'ignoroit pas que dans des tems de paix entre les princes chrétiens, les grands-maîtres s'en étoient toujours prévalus pour leur proposer la conquête du royaume de Jérusalem; que pour une pareille entreprise, l'objet de leurs vœux & de leurs desirs, ils avoient offert toutes les forces de leur ordre, & que tant que ces chevaliers seroient maîtres en orient du port de Rhodes, capable de recevoir les flottes chrétiennes, on auroit toujours à craindre quelque croisade de la part des princes d'occident.

Soliman préféra ce dernier avis, comme le plus conforme à cette ambition inséparable d'une si grande puissance. Pyrrus & les autres bachas, quoique d'un sentiment contraire revinrent avec soumission à celui du souverain; la guerre contre les chevaliers, & le siége de Rhodes furent résolus. Le sultan nomma le bacha Mustapha son favori & son beau-frere pour général de l'armée de terre, Curtogli pour grand-amiral, le bacha Achmet, habile ingénieur, pour conduire les travaux du siége; & voulut que Pyrrus son ancien gouverneur, qui avoit toute sa confiance, servît de conseil à Mustapha, jeune général, qui pouvoit n'avoir pas autant de prudence & de capacité, que de courage & de valeur. Après cette distribution d'emplois, le sultan voulant pressentir la disposition de l'Isle-Adam, lui écrivit par un ambassadeur qu'il lui dépêcha exprès, pour le féliciter en apparence sur son élévation à la

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

dignité de grand-maître. Il lui proposa même d'entretenir ensemble la paix & une bonne correspondance ; mais il finissoit la lettre en lui faisant part de la prise de Belgrade, comme s'il eût voulu l'intimider par la crainte d'un sort pareil à celui de cette malheureuse ville. Comme le style de ces sortes de lettres fait mieux connoître le caractere des princes & les mœurs de leur siecle, que de simples extraits, nous avons cru que le lecteur ne seroit pas fâché de voir ici celle de Soliman & les réponses du grand-maître ; la lettre de Soliman étoit écrite en Grec, & conçue à-peu-près en ces termes :

Bosio, t. II. l. 18. p. 627.

« SOLIMAN, SULTAN, par la grace de » Dieu, roi des rois, souverain des souverains, très-grand empereur de Bizance » & de Trébizonde, très-puissant roi de » Perse, de l'Arabie, de la Syrie & de l'E» gypte, seigneur suprême de l'Europe & » de l'Asie, prince de la Mecque & d'Alep, » possesseur de Jérusalem, & dominateur de » la mer universelle ;

» A Philippe Villiers de l'Isle-Adam, grand» maître de l'île de Rhodes, salut.

» Je te félicite de ta nouvelle dignité, & » de ton arrivée dans tes états : je souhaite » que tu y regnes heureusement & avec en» core plus de gloire que tes prédécesseurs. » Il ne tiendra qu'à toi d'avoir part dans no» tre bienveillance. Jouis donc de notre amitié,

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

» & comme notre ami, ne sois pas des der-
» niers à nous féliciter des conquêtes que nous
» venons de faire en Hongrie, où nous nous
» sommes rendus maîtres de l'importante pla-
» ce de Belgrade, après avoir fait passer par
» le tranchant de notre redoutable épée tous
» ceux qui ont osé nous résister.

» Adieu. De notre camp, ce..... & de
» l'hégire, ce.... »

Cette lettre fut lue en plein conseil; & on fut surpris que pendant que Soliman offroit, pour ainsi dire, la paix d'une main, de l'autre, il fît une ostentation de sa puissance redoutable, & même que ses vaisseaux insultassent ceux de la religion, ou ceux qui navigeoient sous la banniere de l'ordre. Le grand-maître ne laissa pas de répondre à ce prince, mais en des termes, comme on va voir, qui pouvoient lui faire comprendre qu'on étoit également disposé à Rhodes à faire la paix, ou à continuer la guerre.

Fr. PHILIPPE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, GRAND-MAÎTRE DE RHODES.

A Soliman, sultan des Turcs.

« J'ai fort bien compris le sens de la lettre que ton ambassadeur m'a apportée : tes propositions d'une paix entre nous, me sont aussi agréables, qu'elles feront peu de plaisir

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

» à Curtogli. Ce corſaire à mon paſſage de » France, n'a rien oublié pour me ſurprendre ; » mais n'ayant pu réuſſir dans ſon projet, & » ne pouvant ſe réſoudre à ſortir de ces mers » ſans nous avoir cauſé quelque dommage, il » eſt entré dans la riviere de Lycie, & a tâché » d'enlever deux vaiſſeaux marchands qui par» toient de nos ports. Il avoit même inveſti une » barque appartenante à des Candiots ; mais » des galeres de l'ordre que j'ai fait ſortir du » port de Rhodes, l'ont contraint de lâcher » priſe : & de peur de tomber lui-même en no» tre puiſſance, il a cherché ſon ſalut dans une » prompte fuite. Adieu...... de Rhodes, » ce.... ».

Comme les Turcs n'étoient pas fort ſcrupuleux ſur le droit des gens, le grand-maître ne jugea pas à propos d'envoyer ſa lettre ſans ſauf-conduit, par un chevalier qu'ils auroient pu retenir. On en chargea un Grec, ſimple habitant de la ville de Rhodes. Soliman & ſes miniſtres connurent bien par la lecture de cette lettre, qu'ils avoient affaire à un prince d'un caractere ferme & intrépide, & qui ne ſe laiſſeroit pas épouvanter aiſément. Le bacha Pyrrus, vieillard auſſi habile dans la politique que dans l'art militaire, propoſa dans le conſeil qu'on écrivît de rechef au grand-maître, pour lui faire une nouvelle ouverture de paix ; qu'on lui marquât qu'on n'avoit oſé préſenter ſa lettre au grand-ſeigneur, à cauſe de la baſſeſſe du porteur ; mais que s'il vouloit envoyer à la

Porte un de ses principaux chevaliers, il y avoit lieu d'espérer que sa négociation se termineroit par une paix solide. Le but de ce ministre étoit d'attirer à Constantinople quelqu'un des premiers de l'ordre, de se rendre maître ensuite de sa personne, & d'en tirer à force de tourmens des lumieres sur l'état de la place, & les forces de la religion, afin de conférer ce qu'il en apprendroit, avec les avis qu'il recevroit de d'Amaral, & de pouvoir s'assurer s'il devoit entiérement compter sur ses correspondances avec ce chancelier. Ce n'est pas que Soliman ne reçût d'ailleurs les mêmes avis du médecin juif dont nous avons parlé. Ce perfide le pressoit continuellement d'avancer son armement; mais comme les traîtres, pour se faire mieux écouter diminuent toujours les difficultés d'une entreprise dont ils sont les auteurs, le grand-seigneur & son conseil, peut-être dans la crainte d'une double trahison, auroient été bien aises, avant que de s'engager dans ce siége, de savoir par le rapport de quelque chevalier, si les avis qu'ils recevoient de leurs espions étoient fideles, & s'il n'y avoit point d'exagération dans leurs relations.

Le grand-seigneur entra dans les vues de son ministre; & pour tâcher, sous prétexte de quelque négociation, d'attirer les chevaliers à Constantinople, il voulut qu'on dépêchât un nouveau courier à Rhodes au nom même de Pyrrus. Ce bacha écrivit au grand-maître, pour l'assurer que le sultan étoit

VILLIERS DE L'ISLE ADAM.

très-diſpoſé à traiter ſincérement de la paix; mais que dans la crainte d'offenſer la majeſté d'un ſi grand prince, on n'avoit oſé lui préſenter ſa lettre, à cauſe de la baſſeſſe de ſon agent; que s'il vouloit charger d'une autre lettre quelque ſeigneur de ſon conſeil, muni de pouvoirs ſuffiſans, il ſeroit volontiers ſon introducteur à la Porte. Il ajoutoit que le grand-ſeigneur ſurpris de n'avoir point de réponſe à ſa premiere lettre, en avoit donné une ſeconde au courier, & qu'il ne doutoit pas qu'il n'y répondît conformément à ce qu'exigeoit la majeſté & la puiſſance redoutable d'un ſi grand empereur. Le courier en effet fut chargé d'une lettre de Soliman pour le grand-maître, dans laquelle ce prince, comme on va voir, pour l'obliger à rechercher la paix, faiſoit une grande oſtentation de ſes deſſeins & de ſes forces.

« On nous a aſſuré, *lui diſoit-il*, que la » lettre que notre grandeur t'avoit écrite, » t'a été rendue, & qu'elle t'a cauſé plus » d'étonnement que de plaiſir. Aſſure-toi que » je ne me contente pas de la priſe de Bel- » grade; mais que je me propoſe d'en faire » dans peu une autre auſſi importante, de » laquelle tu ſeras bientôt averti; toi & » tes chevaliers ne ſortez guère de ma mé- » moire ».

Comme cette ſeconde lettre avoit plus l'air d'un cartel & d'une déclaration de guerre,

ıe d'un préliminaire de paix, le grand-
ɜ crut être obligé d'y repondre avec
t de hauteur.

'e ne suis point fâché, *lui dit-il dans réponse*, que tu te souviennes de moi des chevaliers de mon ordre; tu me les de la conquête que tu as faite en ıngrie, & du dessein où tu es, à ce que me mandes, de faire une autre entre-se dont tu esperes le même succès; mais ; réflexion que de tous les projets que ment les hommes, il n'y en a point de ıs incertains que ceux qui dépendent du ·t des armes. Adieu ».

ɜ grand-maître ayant cru devoir répondre fermeté aux menaces indirectes de Soli-, ne laissa pas d'écrire en particulier à ·us, que si le sultan son maître souhaitoit ıix plus sincérement qu'il ne paroissoit par ettres, il n'avoit qu'à lui envoyer des es, ou du moins un sauf-conduit scellé du d sceau de l'empire; qu'après l'avoir reçu, roit partir pour Constantinople un cheva-des plus considérables de son ordre, pour ıter les propositions qu'on lui voudroit :. Mais un brigantin de la religion, com-dé par un frere servant, ayant été enlevé par Turcs proche de Rhodes, on prit cet acte ıstilité pour une déclaration de guerre.

e grand-maître s'y prépara avec toute ɔileté & les précautions d'un ancien capi-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

taine, qui avoit vieilli dans l'exercice des armes ; il fit creuser les fossés, & réparer les anciennes fortifications, auxquelles il en ajouta de nouvelles. Pour priver les Turcs de fourrage, on coupa par son ordre les grains, quoiqu'ils ne fussent pas encore mûrs ; des maisons de plaisance & même des églises situées au dehors de la ville, furent rasées, & les matériaux emportés dans la ville, de peur que les ennemis ne se servissent de ces ruines pour élever des plate-formes, & y placer leur artillerie. Par une autre précaution, & pour avoir des pionniers, on fit entrer dans la ville les paysans de la campagne, & on y rappella en même-tems tous les aventuriers & les armateurs, qui sous la banniere de l'ordre, faisoient la course contre les infideles, & trouvoient un asyle dans le port de Rhodes.

Mais il falloit pourvoir à la subsistance de ce peuple, aussi-bien qu'à celle des chevaliers, des citoyens & de la garnison. Ce furent les premiers soins de l'Isle-Adam : il nomma pour cela trois commissaires ; & afin qu'ils fussent plus autorisés, il les choisit parmi les grands-croix. Le premier fut Gabriel de Pomerols, grand-commandeur, & lieutenant général du grand-maître ; Jean Bouck, turcopolier, & de la langue d'Angleterre, fut le second, & le chancelier d'Amaral fut nommé pour le troisiéme : ces trois seigneurs visiterent exactement tous les magasins. Quoiqu'ils les trouvassent la plûpart remplis, le grand-maître persuadé que dans ces occasions, ce qu'on appelle suffisant,

ne suffit pas toujours, proposa dans le conseil de faire venir incessamment de Naples, de Sicile & de Candie une plus grande quantité de bleds, de vins, de poudre & d'armes, & même de tâcher de tirer de l'île de Candie cinq cens archers, & des gens de trait, en quoi les Candiots avoient excellé de tout tems pardessus les nations les plus aguerries.

Le chancelier qui avoit vendu sa foi aux infideles, selon le rapport du bâtard de Bourbon, pour éloigner cet effet des précautions du grand-maître, représenta que par des nouvelles qui venoient des îles chrétiennes de l'Archipel, on apprenoit que l'armement des Turcs regardoit moins les îles de la religion que celle de Chypre, & peut-être l'Italie même; que depuis près de quarante ans qu'il étoit dans la religion, il avoit observé plusieurs fois que les Turcs avoient causé plus de dépense à l'ordre par l'inquiétude que donnoient leurs armemens, que s'ils avoient attaqué Rhodes à force ouverte; qu'à la vérité on ne pouvoit donner de trop justes louanges aux soins que prenoit le grand-maître, mais qu'on pouvoit en différer encore pour quelque tems l'exécution, de peur d'épuiser le trésor de l'ordre à force de préparatifs, & pour se garantir d'un orage qui vraisemblablement iroit fondre ailleurs.

Le grand-maître qui ne connoissoit pas les motifs de ces perfides conseils, ne les attribuoit qu'à un esprit d'épargne mal réglé; mais il déclara qu'il avoit des lettres d'un espion sûr

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. & fidele qu'il entretenoit à Conſtantinople, & qui l'aſſuroit que le ſiége de Rhodes étoit le ſeul objet de l'armement du grand-ſeigneur; que ce prince avoit défendu de laiſſer ſortir de ſes ports aucun vaiſſeau qui fît la route de l'île; qu'on préparoit avec un grand ſoin un train de groſſe artillerie, & qui ne s'emploie que dans les ſiéges; que Soliman avoit fait forger une grande quantité d'outils pour remuer la terre, & que la plûpart des troupes prenoient la route de la Lycie, où elles devoient s'embarquer pour paſſer dans l'île de Rhodes. Le grand-maître ajouta que dans une affaire ſi importante, il ne falloit pas écouter une politique trop timide, & qu'il valoit mieux haſarder quelque dépenſe, que de voir l'île inondée d'ennemis, avant que d'avoir pourvu à ſa défenſe.

L'avis de l'Iſle-Adam prévalut: on tira des bleds de Naples & de Sicile; il n'y eut que la poudre qui manqua dans la ſuite du ſiége par la trahiſon du chancelier, qui fit un faux rapport de ce qui s'en trouvoit dans les magaſins. On auroit manqué pareillement de vin par la même perfidie: d'Amaral, ſous prétexte de ménage & d'épargne, avoit rejetté les propoſitions des trois marchands de Rhodes, qui offroient d'en fournir la ville à un prix raiſonnable. Mais le grand-maître qui portoit ſes vues de tous côtés, envoya en Candie un frere ſervant appellé Antoine Boſio, oncle de l'auteur qui a écrit les annales de cet ordre, & il le chargea de faire une ample

provision de vin, & de tâcher en même-tems d'obtenir du gouverneur de l'île, la permission d'y lever cinq cens hommes d'infanterie. Bosio étant arrivé à Candie, n'eut pas de peine à recouvrer des vins : il en chargea quinze grips ou brigantins, & il eut même l'adresse de gagner un jeune gentilhomme Vénitien appellé Bonaldi, qui avoit actuellement dans le port de Candie un vaisseau chargé de vin pour Constantinople ; il l'engagea à changer de route pour aller débarquer à Rhodes la charge de son vaisseau.

Ce frere servant ne trouva pas la même facilité pour lever des soldats. Non-seulement le gouverneur lui en refusa la permission ; mais comme il redoutoit le ressentiment de Soliman, il fit faire défense à son de trompe à qui que ce soit, sous peine de punition corporelle, de prendre parti avec l'agent du grand-maître, & de sortir de l'île. Mais l'habile Rhodien ne laissa pas de faire sa recrue, & plus de cinq cens hommes déguisés en marchands & en matelots, s'embarquerent dans des brigantins, sans que le gouverneur s'en apperçût, ou voulût s'en appercevoir. Cet adroit négociateur, avant de mettre à la voile, rendit un nouveau service à la religion. Il y avoit alors dans l'île de Candie un excellent ingénieur appellé *Gabriel Martinengue*, gentilhomme Bressan, sujet de la république, & d'une maison illustre & ancienne : le sénat lui avoit donné une pension de douze cens écus pour avoir soin des fortifications dans

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

toutes les places qui se trouvoient dans cette île. Bosio qui prévit combien un si habile homme seroit utile dans une place assiégée, lui proposa de venir à Rhodes partager avec les chevaliers la gloire qu'ils espéroient acquérir dans la défense de leur île. Martinengue plein de valeur, & aussi brave soldat que grand ingénieur, s'y offrit de bonne grace, supposé qu'on pût obtenir congé du gouverneur.

Bosio partit pour Rhodes avec ses soldats & sa provision de vin : il y arriva heureusement ; & après avoir rendu compte au grand-maître de son voyage, il l'entretint de la négociation qu'il avoit entamée avec Martinengue. Le grand maître sentit bientôt tout l'avantage qu'on pourroit tirer d'un si habile homme dans la conjoncture présente; il renvoya Bosio en diligence à Candie avec une lettre pour le gouverneur, où il le prioit très-instamment d'accorder à cet officier un congé pour venir défendre une place qui servoit de boulevard aux îles mêmes de la république. Le gouverneur refusa hautement ce congé; il envoya même querir Martinengue, auquel il défendit expressément de sortir de l'île. Mais cet officier sans s'embarrasser des suites, se déguisa, & de concert avec Bosio, se rendit secrettement au bord de la mer, & il s'y embarqua dans une felouque qui l'attendoit dans une cale écartée de l'île.

Le gouverneur ayant été averti que l'ingénieur étoit disparu, en fit faire une recherche exacte dans les principales maisons. Il envoya

à la ſienne où il fit confiſquer tous ſes effets ; & ne doutant pas qu'il ne ſe fût embarqué dans quelque navire paſſager, il envoya à ſa pourſuite deux galeres avec ordre de le ramener mort ou vif. Martinengue & Boſio ſe voyant pourſuivis, firent abattre le mat de la felouque, retirerent les rames dans leur vaiſſeau, le ſerrerent contre un rocher de l'île, le firent couvrir de voiles faites de toile griſe, & à-peu-près de la même couleur que le rocher contre lequel cette felouque étoit rangée. Par cet artifice, & peut-être par des ordres ſecrets du gouverneur, ils échapperent aux galeres : & après qu'elles furent rentrées dans le port, ils mirent à la voile, paſſerent la nuit à travers quelques vaiſſeaux Turcs, qui à la faveur de la langue Grecque que parloit Boſio, crurent ce brigantin de leur eſcadre, & arriverent à Rhodes. Martinengue fut reçu avec joie par le grand-maître qui connoiſſoit ſa naiſſance, & ſon habileté. Les principaux commandeurs, à ſon exemple, le comblerent de careſſes ; chacun s'empreſſoit de lui marquer combien on étoit touché de ſon mérite. Martinengue de ſon côté étoit charmé de ſe voir eſtimé par un corps de milice ſi bon juge de la valeur, & compoſé de tout ce qu'il y avoit de plus illuſtres dans tous les états de la chrétienté. De ces ſentimens peut-être trop humains, il paſſa bientôt à ceux d'une vénération particuliere, en conſidérant que ces chevaliers & ces hommes de guerre ſe préparoient en chrétiens & en véritables religieux

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

à la défense de la religion sous un habit de soldat, & avec un équipage militaire; il admiroit leur désappropriation, une foi vive, un détachement sincere de toutes les choses du siecle : il voyoit sur-tout avec édification que la plûpart ne se préparoient à soutenir un siége qui devoit être fort meurtrier, que par l'usage fréquent des sacremens.

Ces réflexions firent naître sa vocation : il se voyoit lui-même sans une préparation aussi sainte exposé aux mêmes périls : Dieu parla à son cœur, il courut au palais du grand-maître, se jetta à ses pieds ; & pénétré du desir de sacrifier sa vie pour la défense de la foi, il conjura ce prince de l'honorer de la croix de l'ordre : le grand-maître le releva, & l'embrassa tendrement en l'assurant qu'il alloit proposer au conseil sa demande & ses pieuses dispositions. Il n'y eut pas deux avis différens : on fut ravi dans l'ordre d'y associer un si excellent homme : le grand-maître lui donna l'habit, reçût ses vœux en pleine assemblée : & pour reconnoître la générosité avec laquelle il avoit abandonné son patrimoine & de grosses pensions qu'il tiroit de la république de Venise, l'ordre lui assigna une pension de douze cens écus, jusqu'à ce qu'il fût pourvu d'une commanderie ou d'un prieuré de pareille valeur. Pour surcroît de grace, le grand-maître fit le lendemain le nouveau chevalier grand-croix : on lui donna en même-tems la sur-intendance générale sur toutes les fortifications ; & le grand maréchal, le général né

de toutes les troupes de l'ordre, partagea en quelque maniere son autorité avec lui : par considération pour sa grande capacité, il l'admit dans le commandement & dans l'autorité que sa charge lui donnoit sur toutes les troupes qui se trouvoient dans l'île.

Par les conseils & par les soins de Martinengue, on rétablit les murailles & les tours ; on éleva les remparts, & l'on construisit des ravelines devant les portes de la ville. Il fit faire des casemates dans les flancs des bastions ; & dans la contrescarpe du fossé, des fourneaux, & comme des mines chargées de poudre, où on pouvoit mettre le feu par une traînée pratiquée sous terre : au-dedans de la place, il fit faire de nouveaux forts, des coupures, des fossés, des retranchemens, des barricades, & toutes les choses nécessaires qu'un aussi habile homme, & qui prévoyoit l'avenir, pouvoit opposer contre les attaques des assiégeans.

Pendant que la religion profitoit si utilement de ses lumieres & de ses rares talens, sur-tout à la veille d'un siége, il y eut une espece de désertion parmi des chevaliers de la langue d'Italie. Les principaux de cette nation se plaignirent au grand-maître & au conseil que le pape Adrien VI, qui venoit de succéder à Léon X, disposoit souverainement, & à leur préjudice, de toutes les commanderies d'Italie : & ils demanderent la permission d'aller à Rome lui en porter leurs plaintes. Le grand-maître ne jugea pas à propos dans la

conjoncture présente, de leur accorder ce congé qu'ils sollicitoient; son refus les irrita, & d'Amaral qui ne perdoit aucune occasion de pouvoir affoiblir la religion, leur insinuoit qu'ils devoient prendre eux mêmes la permission qu'on leur refusoit, que l'Isle-Adam, François de nation, n'aimoit point la langue d'Italie; qu'il n'étoit peut-être pas fâché, pour les tenir toujours dans une espece d'humiliation, que le pape leur enlevât des commanderies attachées à leur langue; que ce grand-maître ne faisoit même courir tous les bruits d'un siége prochain, que pour pouvoir sous ce prétexte, disposer plus librement des fonds qui étoient dans le trésor de l'ordre; qu'après tout ils seroient déshonorés, si après avoir répandu tant de fois leur sang pour la défense de la religion, ils se voyoient par une odieuse distinction privés seuls des récompenses dues légitimement à leurs services.

Les chevaliers Italiens séduits par ces perfides conseils, sortirent de Rhodes sans permission, & se retirerent dans l'île de Candie. Le grand-maître justement indigné d'une désobéissance si scandaleuse, fit faire leur procès, comme à des rebelles & à des déserteurs: & le conseil par une sentence, les priva de l'habit. Quelque juste que fût ce jugement, la religion y perdoit un grand nombre de chevaliers pleins de valeur; quelques-uns de leurs amis, & mieux intentionnés que le chancelier, du consentement secret du grand-maître, passerent à Candie;

& après être entrés adroitement dans leurs plaintes & dans leur ressentiment, ils leur représenterent qu'on ne pouvoit plus douter du siége de Rhodes, qu'on verroit au premier jour l'isle inondée par les Turcs, & que quelque juste que fût le motif de leur voyage à Rome, ils ne pourroient pas empêcher leurs ennemis de publier qu'ils ne l'avoient entrepris dans une pareille conjoncture, que pour éviter les périls où alloient être exposés tous leurs confreres.

La certitude du siége de Rhodes, & la crainte d'être soupçonnés d'un motif si lache, étoufferent tout leur ressentiment: ils revinrent à Rhodes se jetter aux pieds de l'Isle-Adam; & pour obtenir le pardon de leur faute, ils protesterent de la laver dans leur sang, & dans celui des infideles. Le grand-maître les reçut comme un bon pere, & après leur avoir fait une sage correction sur leur désobéissance, ce sage vieillard les embrassa tendrement, leur rendit l'habit, & leur promit que quand la religion seroit débarrassée de la guerre dont elle étoit menacée, tout l'ordre s'intéresseroit dans leur affaire; qu'il en feroit la sienne propre, & qu'il espéroit que sur des plaintes si justes, les souverains de la chrétienté ne lui refuseroient pas leurs bons offices auprès du pape.

Cet orage étant heureusement calmé, le grand-maître fit partir en toute diligence des chevaliers pour toutes les cours de l'Europe, & pour tâcher d'obtenir du pape & des princes

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

chrétiens un prompt ſecours : mais l'événement fit voir que l'ordre ne devoit compter que ſur ſes propres forces. La plûpart de ces princes occupés des guerres qui étoient entr'eux, & de leurs intérêts particuliers, négligerent ceux de la religion ; & le pape même, quoique pontife vertueux, mais qui devoit la tiare au crédit & à la recommandation de l'empereur Charles-Quint dont il avoit été précepteur, n'oſa ſans ſa participation diſpoſer des troupes ou des fonds du ſaint ſiége.

Frere Jacques de Bourbon, commandeur d'Oiſemont, & fils naturel de Louis de Bourbon, élu évêque de Liege, prince de la maiſon de France, nous apprend dans la relation qu'il nous a laiſſée du ſiége de Rhodes, que ſur les inſtances que le chevalier d'Anſoyville fit de la part du grand-maître au roi de France, ce prince religieux, qui affectionnoit l'ordre, lui donna un pouvoir de faire armer tous les vaiſſeaux qu'il trouveroit dans les ports de Provence, & de les conduire à Rhodes. Mais les commandans de cette province craignant d'être attaqués par les armées de l'empereur, différerent d'exécuter ces ordres ; il fallut retourner à la cour en ſolliciter de nouveaux & plus précis : pendant ces voyages l'hiver ſurvint, & le tems favorable de mettre en mer ſe paſſa.

Ce fut apparemment par une diſgrace ſemblable qu'une puiſſante caraque que le chevalier Hyſerant, de la langue d'Auvergne,

avoit frettée à Gènes, & qui étoit chargée de provisions de guerre & de bouche, échoua proche de Monegue ; quoiqu'on soupçonnât en ce tems-là que la mer & les vents avoient moins contribué à cet accident que la politique des Génois, qui ne vouloient point s'attirer le ressentiment des Turcs. Il n'est pas moins difficile de savoir à quoi on doit attribuer l'inaction de Fabrice Pignatelli, prieur de Barlette, de Charles Quesvalle, de Lully de Saint-Etienne, & de Jean-Baptiste Caraffa, bailli de Naples, qui par ordre du grand-maître & des deniers de l'ordre, ayant acheté un grand nombre de provisions de guerre & de bouche, n'en firent passer aucune partie au secours de Rhodes.

Le grand-maître, dans l'incertitude de ces secours éloignés, mit toute sa confiance dans la protection du ciel, & dans la valeur de ses chevaliers; en homme de guerre, & en grand capitaine, il n'oublia aucune des précautions nécessaires pour n'être pas surpris par les infideles. Il commença ces soins si dignes de son courage, par une revue générale de ce qu'il y avoit de chevaliers & de troupes réglées: il n'y trouva qu'environ six cens chevaliers & quatre mille cinq cens soldats: & ce fut avec cette poignée de gens de guerre qu'il entreprit de défendre sa place contre les inondations de ces armées effroyables que Soliman mettoit en campagne dans toutes ses entreprises. Les bourgeois de Rhodes à la vérité prirent les armes, & on en forma quelques compagnies,

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

on rappella les armateurs Rhodiens qui étoient en mer, qui s'enfermerent dans la ville, & qui furent chargés de la défense du port. On destina les paysans de la campagne pour servir de pionniers; mais on ne put tirer dans la suite aucun service du petit peuple de la ville, qui ne savoit que craindre, & qui fuyoit le péril. Le grand-maître chargea frere Didier Tholon de Sainte-Jaille, bailli de Manosque, du soin de l'artillerie, & les chevaliers de Nuëres & Britto, de la conduite des travaux sous les ordres du bailli de Martinengue. Les esclaves de Rhodes & ceux qui appartenoient à des particuliers, furent employés à creuser les fossés, & aux fortifications qu'on ajouta au bastion d'Auvernge: on répara les moulins; on fit construire de nouveaux fours; le port fut fermé par une double chaîne; l'une devant son embouchure, & l'autre en dedans, depuis la tour de Saint-Nicolas, jusqu'à la tour des moulins: & de peur que les infideles ne tâchassent de s'emparer du môle, comme ils l'avoient tenté dans le siége précédent, & qu'à la faveur de cette jettée, ils ne pénétrassent jusqu'à la porte de Sainte-Catherine, on coula à fond à l'entrée du Mandranche plusieurs vaisseaux chargés de pierres, les murailles furent en même-tems bordées d'artillerie: on porta des armes, des grenades, des pots à feu & de grosses pierres sur les remparts & dans les bastions: jamais on n'avoit vu plus de diligence & plus d'ordre.

Les chevaliers & les gentilshommes Grecs,

le bourgeois comme l'officier, le ſoldat & le matelot; les prêtres mêmes & les religieux, chacun s'occupoit avec promptitude & ſans confuſion à ce qui lui étoit preſcrit. Le grand-maître ſe trouvoit par-tout; lui ſeul conduiſoit ces différens travaux; ſa préſence & ſa capacité les avançoient encore plus que ne faiſoient tant de mains qui y étoient employées, & peu de princes & de gouverneurs ont fait voir dans une place aſſiégée une auſſi parfaite intelligence de l'art militaire, jointe à une valeur tranquille & incapable d'être troublée par la grandeur & les différentes ſortes de périls dont il fut depuis environné.

Mais pour mieux faire connoître l'importance & l'utilité de ſes ſoins, quoique dans le livre précédent nous ayons parlé de la ſituation de cette place, peut-être qu'il ne ſera pas inutile d'en étendre la relation, & de l'augmenter du récit des fortifications qu'on y avoit ajoutées depuis le dernier ſiége.

La ville de Rhodes, comme nous l'avons dit, eſt ſituée au bord de la mer, ſur une colline qui ſe termine par une pente douce dans une plaine: ce qui en rendoit la circonvallation aiſée. Elle eſt diviſée en haute & baſſe ville; le palais du grand-maître étoit placé dans la haute ville, à laquelle il ſervoit de château, & en même-tems de citadelle. Tous les chevaliers étoient logés auprès du palais du grand-maître, & dans un même quartier, & les ſéculiers avec les perſonnes mariées, ſoit bourgeois ou artiſans, occupoient la baſſe

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

ville. Cette place, du côté qu'elle regarde la campagne, paroît de figure ronde; & si on la considere du côté de la mer, elle représente un croissant parfait. Il y a deux ports : le plus grand est quarré & spacieux, mais il n'est pas sûr, quand certains vents viennent à souffler. A l'entrée de ce port à main droite, on trouvoit la tour de Saint-Nicolas, ouvrage de la libéralité de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Cette tour, garnie d'artillerie, étoit attachée à un bastion, qui étoit derriere, & elle avoit une courtine qui venoit jusqu'aux murs de la ville, & faisoit un des côtés du port. De l'autre côté, & vis-à-vis de cette tour, il y avoit un vieux château que les chevaliers nommoient le château Saint-Ange. Ce château & cette tour distans l'un de l'autre de plus de cinquante toises, avoient été construits sur les deux rochers, sur lesquels on prétend qu'étoient posés anciennement les pieds de ce grand colosse de bronze, entre les jambes duquel les plus grands vaisseaux passoient, dit-on, avec toutes leurs voiles. Le bastion auquel la tour de Saint-Nicolas étoit attachée, étoit sur le bord de la mer, garni de neuf grosses pieces de canon, qui défendoient l'entrée du port de quelque côté que ce fût. Le petit port ou le port des galeres étoit couvert du côté de la mer, d'une langue de rocher qui tient à la terre ferme, & sur laquelle étoit bâti un château appellé par les chevaliers le château de Saint-Elme ou de Saint-Erme. Ce port est plus sûr que le grand,

& peut contenir plusieurs galeres ; mais sa bouche est si étroite, qu'il n'y en peut entrer qu'une à la fois. On la fermoit tous les soirs avec une chaîne qui tenoit à une petite tour, tout au bout d'un môle qui avance vingt-cinq ou trente pas dans la mer ; l'autre bout de la chaîne s'attachoit à une piece de rocher qui tient à la terre à sept ou huit pas de ce château. A côté du port des galeres, on trouvoit l'arsenal où on les construit ; & vis-à-vis du bastion qui est entre les deux ports, il y a une grosse tour avec son fossé, sur laquelle on voyoit trois grosses pieces de canon qui défendoient l'entrée de ce dernier port. Au-dessus du palais du prince & des auberges des langues, on voyoit s'élever un grand nombre d'églises, parmi lesquelles celle de saint Jean, patron de l'ordre, étoit remarquable par la grandeur de son vaisseau, & par la hauteur & la délicatesse de son clocher. Tous ces superbes bâtimens, joints aux fortifications anciennes & nouvelles, rendoient Rhodes une des plus belles villes de l'orient. Elle étoit entourée d'une double, d'autres disent d'une triple enceinte de murailles fortifiées par treize grosses tours antiques, dont il y en avoit cinq renfermées dans une espece de ravelin & de bastions, que les historiens du tems appellent des boulevards ; & ces boulevards étoient enveloppés par des barbacanes, ou de fausses brayes, & par des ouvrages avancés : le fossé étoit large & profond ; la contrescarpe revêtue & palissadée. Tout ce qui étoit découvert aux

environs de la place, ſe trouvoit expoſé à un nombre infini de batteries compoſées de canons de différens calibres, ſelon la proximité ou l'éloignement des endroits qui étoient en vue. Rhodes préſentoit de tous côtés un front redoutable, & depuis le glacis juſqu'à la place, ce n'étoient que fortifications entaſſées les unes ſur les autres, & que batteries, qui ne ſouffroient point qu'on en pût approcher impunément.

Nous avons dit ſur la foi des hiſtoriens du tems, qu'il y avoit cinq boulevards ou baſtions. Le grand-maître en confia la défenſe à cinq anciens chevaliers, qui en pluſieurs occaſions avoient donné des preuves de leur capacité & de leur courage. On chargea le chevalier du Meſnil de défendre le baſtion d'Auvergne; frere François des Carrieres fut mis dans celui d'Eſpagne; Nicolas Huzi devoit commander dans celui d'Angleterre; Berenger de Lioncel dans celui de Provence; & Andelot Gentil entreprit de défendre le baſtion d'Italie. Le grand-maître diſtribua en même-tems la meilleure partie de ſes troupes ſur les remparts, & il les partagea ſelon les quartiers. Frere Raimond Ricard, le plus ancien commandeur de la langue de Provence, devoit à la tête d'une brigade veiller au poſte qui en portoit le nom. Raimond Roger, de la langue d'Auvergne, étoit prépoſé pour le quartier de ſa langue; Joachim de Saint-Aubin, avec les chevaliers François, ſe chargea de la défenſe de la muraille, depuis la tour Franque

jusqu'à la porte de Saint-Ambroise; & depuis cette porte, jusqu'à celle de Saint-Georges, les Allemands étoient postés sous la conduite du commandeur Valdners; Guillaume Ouazon commandoit dans le quartier des Anglois; Georges Emar dans celui d'Italie; Jean de Barbaran, & Ernard Solliers, devoient défendre les postes de Castille & d'Aragon, dont les fossés n'étoient ni assez larges ni assez profonds. Le quartier appellé Sainte-Marie de la Victoire étoit encore plus foible; le grand-maître se chargea de sa défense, quitta son palais, & se logea au pied de la muraille avec quelques chevaliers qu'il avoit réservés pour combattre sous ses ordres & avec lui.

Outre cette distribution, le grand-maître choisit encore quatre seigneurs grands-croix, qu'on nomma *Capitaines du secours*, pour en porter avec les compagnies qu'ils commandoient, aux endroits qui seroient les plus pressés. Le premier de ces capitaines fut d'Amaral, dont on ne soupçonnoit point encore la fidélité. Il fut chargé de soutenir ceux qui devoient défendre les postes d'Auvergne & d'Allemagne; frere Jean Bouc, turcopolier de l'ordre & chevalier de la langue d'Angleterre, fut destiné pour le quartier d'Espagne & d'Angleterre; frere Pierre de Cluys, grand-prieur de France, devoit soutenir ceux de sa nation, & les postes de Castille & de Portugal; & frere Grégoire de Morguet, grand-prieur de Navarre, se chargea de marcher au secours des postes de Provence &

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

d'Italie. Le grand-maître ajouta à ces quatre ſeigneurs, frere Gabriel de Pomerols, ſon lieutenant-général, qui, ſans avoir de poſte & de quartier affecté, devoit ſe porter dans tous les endroits où il en ſeroit beſoin : & le grand-maître à la tête de ſes gardes, commandés par le chevalier de Bonneval, de la langue d'Auvergne, ſe réſerva la même fonction.

Nous avons vu qu'avant le premier ſiége, on avoit apporté dans la ville une ſtatue de la ſainte Vierge, qui étoit révérée dans une égliſe conſacrée en ſon nom, & bâtie ſur le mont Philerme. On prit la même précaution avant ce ſecond ſiége, & tout le clergé & le peuple furent en proceſſion la prendre dans ſon égliſe, la porterent dans la ville dont elle étoit regardée comme la protectrice, & la dépoſerent dans l'égliſe de ſaint Marc.

La tour de Saint-Nicolas étant conſidérée comme le poſte le plus important, & comme la clef de Rhodes, le grand-maître en confia la défenſe à frere Guyot de Caſtelane, de la langue de Provence, ancien chevalier, qui s'étoit diſtingué par un grand nombre d'actions de valeur. Vingt chevaliers & trois cens hommes d'infanterie entrerent dans cette forteresse, ſous ſes ordres ; on donna ſix cens hommes aux chevaliers Claude de Saint-Prix, & Jean Boniface, tous deux François, & à Lopez Daïala, & Hugues Capons, Eſpagnols, pour faire tour à tour nuit & jour les rondes par la ville, & pour y entretenir le bon ordre,

avec pouvoir de juger à mort les malfaiteurs, sauf l'appel au grand-maître. Ce prince craignant que les quatre grands-croix qu'il avoit choisis pour capitaines de secours, ne fussent pas suffisans dans la suite pour en porter dans tous les endroits qui seroient attaqués, en ajouta quatre autres; savoir, Anastase de Sainte-Camelle, Guyot Dazas, chevaliers François; Marin Fursin, & Raimond Marquet, Espagnols; & il donna à chacun une compagnie de cent cinquante hommes. Le grand-maréchal, suivant les droits de sa charge, remit le grand étendard de la religion à Antoine de Grolée, de la province de Dauphiné, chevalier d'une insigne valeur, & bien digne d'un dépôt aussi honorable. Le chevalier de Tinteville, parent du grand-maître, fut nommé pour porter l'enseigne du saint Crucifix; & le chevalier Henri de Mauselle, attaché à la maison du grand-maître, & un de ses officiers, portoit son étendard particulier.

Pendant que l'Isle-Adam étoit occupé à assigner aux chevaliers leurs emplois, & les quartiers qu'ils devoient défendre, on vit que les Turcs faisoient de nuit des signaux avec du feu sur l'endroit des côtes de Lycie, qui étoit opposé à l'île de Rhodes. Le grand-maître, pour ne rien négliger, ordonna à un chevalier François, appellé Mennetou, de prendre sa flûte, & d'aller avec un Rhodien appellé Jaxi, qui parloit la langue Turque, pour reconnoître ce que signifioient ces feux. Le chevalier François, en exécution de ces

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Relation du commandeur de Bourbon, p. 13.

ordres, se mit en mer, & ayant abordé assez près de la côte, il apperçut proche d'une fontaine plusieurs soldats Turcs, déguisés en marchands. Jaxi leur demanda le motif de leurs signaux, & en même-tems des nouvelles d'un marchand Turc qu'il connoissoit, & qui avoit négocié autrefois à Rhodes. On lui répondit que ce marchand n'étoit pas éloigné, qu'il alloit arriver, & que s'il vouloit se mettre à bord, il pourroit le voir. Le Rhodien s'en dispensa, à moins qu'ils ne voulussent envoyer un ôtage à son commandant: les Turcs y consentirent, l'échange se fit: mais Jaxi ne fut pas plutôt à terre, que ces perfides, contre le droit des gens, le garoterent, le conduisirent avec une extrême diligence à Constantinople, & le remirent au bacha Pyrrus, l'auteur de cette trahison. Mennetou croyoit bien s'en venger sur l'ôtage Turc; mais, quand il fut arrivé à Rhodes, il se trouva que ce n'étoit qu'un misérable paysan, qu'ils avoient couvert d'une veste de soie, & dont le grand-maître & le conseil ne purent avoir aucun éclaircissement.

Cependant Pyrrus ayant en son pouvoir le Rhodien, tâcha d'en tirer des lumieres sur l'état de la ville de Rhodes; & n'en ayant pu rien apprendre par caresses, & sous l'espoir de magnifiques récompenses, il lui fit donner pendant plusieurs jours une question si violente, que le Grec n'en pouvant soutenir les douleurs, l'instruisit de ce qu'il vouloit savoir, & mourut peu après. Pyrrus fit part au grand-

ſeigneur de la dépoſition du Rhodien, & apprit à ſon maître qu'il n'y avoit pas dans Rhodes plus de cinq ou ſix mille hommes en armes. Soliman réſolut auſſi-tôt d'en commencer le ſiége; mais comme il s'étoit fait une loi de n'entreprendre aucune guerre ſans une déclaration préalable, il en chargea un exprès, qui ſe rendit en Lycie, & qui ſuivant l'uſage fit les ſignaux ordinaires avec du feu, comme l'avoient pratiqué ceux qui avoient enlevé Jaxi.

Le grand-maître, qui ignoroit ſa mort, crut d'abord que les Turcs le renvoyoient. Le chevalier Boniface d'Aluys, par ſon ordre, fut avec une galere le recevoir. Etant arrivé proche de la côte, il apperçut quelques Turcs à cheval, qui ſans faire mention de Jaxi, lui dirent qu'il étoit venu des lettres du grand-ſeigneur pour le grand-maître; que s'il vouloit attendre un peu de tems, on alloit les apporter: & ils inviterent le truchement de la galere de deſcendre à terre pour les prendre. Mais le chevalier d'Aluys craignant une ſupercherie pareille à celle qu'on avoit faite au chevalier de Mennetou, ne le voulut pas permettre. Dans la crainte même que ce ne fût une autre embûche, & qu'il ne ſurvînt des vaiſſeaux pour s'emparer de la galere, il leur fit dire qu'il alloit partir à l'inſtant, & que s'ils avoient des lettres à envoyer au grand-maître, ils pouvoient les lui remettre. Les Turcs ſe voyant prêt à voguer, lierent le paquet de lettres avec une pierre, & le

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

jetterent dans son bord. Il porta ce paquet au grand-maître, qui l'ouvrit en plein conseil. On y trouva une lettre de Soliman en forme de déclaration de guerre, adressée au grand-maître, & à tous les chevaliers, & aux citoyens & habitans de Rhodes, & ce cartel étoit conçu à-peu-près en ces termes :

« Les brigandages que vous exercez continuellement contre nos fideles sujets, & l'injure que vous faites à notre impériale majesté, nous engagent à vous commander que vous ayez à nous remettre incessamment l'île & la forteresse de Rhodes. Si vous le faites de bon gré, nous jurons par le Dieu qui a fait le ciel & la terre, par les vingt-six mille prophetes, par les quatre musaphis qui sont tombés du ciel, & par notre grand prophete Mahomet, que vous pourrez sortir de l'île, & les habitans y demeurer, sans qu'il vous soit fait le moindre tort ; mais si vous ne déférez pas promptement à nos ordres, vous passerez tous par le fil de notre redoutable épée ; & les tours, les bastions & les murailles de Rhodes seront réduits à la hauteur de l'herbe qui croît au pied de toutes ses fortifications ».

Cette lettre ne surprit pas beaucoup le conseil ; & on résolut, si le grand-seigneur attaquoit l'île, de n'y répondre qu'à coups de canon. Mais avant que les ennemis parussent, & qu'on fût obligé d'entrer en action, le grand-maître ordonna qu'on s'y préparât par

par des jeûnes & des prieres : il en donnoit l'exemple le premier ; & quand le ſoin du gouvernement lui laiſſoit quelques momens libres, il les paſſoit au pied des autels. Fontanus, hiſtorien contemporain, & témoin oculaire de ce qui ſe paſſa dans ce ſiége, dans la relation qu'il nous en a laiſſée, rapporte que les chevaliers & les citoyens de l'ordre n'avoient pas moins de confiance dans ſes prieres que dans ſa valeur, & qu'on diſoit communément que ſous un prince ſi pieux le ciel étoit intéreſſé à la conſervation de ſes états.

Comme l'île de Rhodes étoit habitée par deux nations différentes, chaque peuple avoit ſon métropolitain, à la nomination des grands-maîtres. Léonard Baleſtein rempliſſoit alors cette dignité à l'égard des Latins, & un caloyer, appellé Clément, étoit archevêque des Grecs. Ces deux prélats vivoient dans une parfaite union, & n'étoient occupés que du ſoin d'entretenir la paix entre leurs diocéſains. L'archevêque Latin excelloit dans le talent de la parole ; c'étoit un des plus éloquens prédicateurs de ſon ſiecle. Cependant comme les Turcs traitoient leurs ſujets Grecs plus favorablement que les Latins, le grand-maître, craignant que ceux de cette nation qui habitoient les îles de la religion, ne ſe laiſſaſſent ſéduire par cette diſtinction, il engagea les deux métropolitains à exhorter dans leurs ſermons leurs diocéſains à combattre courageuſement contre ces ennemis de la foi. Ces deux prélats s'en acquitterent avec

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

beaucoup de zele ; ils y réussirent sans peine, & la fidélité des Rhodiens pour l'ordre fut inébranlable. C'est qu'ils avoient un attachement inviolable pour la véritable religion ; & que la domination des chevaliers avoit toujours été juste & modérée, ce qui est le lien le plus sûr entre le souverain & ses sujets.

Cependant la flotte des Turcs mit à la voile ; elle étoit précédée par trente galeres : celui qui les commandoit, en passant le long des côtes de l'île de Lango, y débarqua quelques troupes pour la ravager : mais ces pillards à leur descente furent chargés si vigoureusement par Préjan de Bidoux, grand-prieur de Saint-Gilles, gouverneur de cette île, qu'après y avoir perdu quelques soldats, ils furent contraints de se rembarquer. Ce commandant ayant appris des prisonniers qu'il avoit faits, que ces galeres, & tout le corps de la flotte qui les suivoit, alloient droit à Rhodes, après l'avoir vu passer, envoya demander au grand-maître la permission de se rendre auprès de lui pour servir la religion pendant le siége. Le grand-maître qui connoissoit sa capacité & sa longue expérience dans le métier de la guerre, fut également touché de son zele & de son courage. Il lui envoya avec joie les ordres qu'il demandoit. Dès que ce généreux chevalier les eut reçus, il se jetta dans un brigantin, & à la faveur de la nuit il entra dans le port de Rhodes sans avoir été découvert par les Turcs, qui tenoient la mer.

Le grand-maître l'embrassa tendrement, & le combla de louanges ; & pour ne pas laisser ses talens & sur-tout sa vigilance sans emploi, il lui donna la commission de visiter les différens postes de la place, & de commander conjointement avec le bailli de Manosque à toutes les batteries.

On fit venir en même-tems des îles de la religion & sur-tout de celle de Nizzaro, la plûpart des habitans, gens courageux, accoutumés à aller en course & à combattre les infideles. Le grand-maître prit cette résolution, parce que dans cette guerre, il s'agissoit uniquement de sauver la capitale, & que si l'ordre s'y maintenoit, les autres îles se pourroient conserver, ou du moins se recouvrer plus aisément. Quand ces habitans furent débarqués, on les fit entrer avec des vivres dans les châteaux de Lindo, de Féracle, & dans les autres forteresses de l'île : des chevaliers pleins de valeur s'y renfermerent pour les commander : ils avoient ordre, s'ils étoient assiégés, d'y tenir le plus long-tems qu'ils pourroient pour gagner du tems, & reculer le siége de la capitale ; & si les infideles ne les attaquoient pas, d'aller souvent en parti, & de tâcher de surprendre ceux qui s'écarteroient du gros de l'armée.

La flotte Turque, après avoir reconnu les côtes de Lycie, parut enfin à la vue de Rhodes, & s'arrêta en une place qui n'en étoit éloignée que de huit milles, ou environ trois lieues ; mais n'y ayant pas trouvé un bon fond,

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

& cet endroit étant d'ailleurs exposé dans cette saison aux vents d'occident, Curtogli fit lever l'ancre, mit à la voile, & alla surgir de l'autre côté de l'île, & dans une cale de bonne tenure, appellée *Parambolin*, à six milles de la ville. Il s'y rendit depuis des ports de Syrie, de Palestine & d'Egypte, un grand nombre de vaisseaux & de galeres, chargés de troupes & de munitions; en sorte que quand les Turcs eurent rassemblé toutes leurs forces, on comptoit dans cette flotte jusqu'à quatre cens voiles; & l'armée de terre étoit composée de cent quarante mille hommes, sans compter soixante mille pionniers, que Soliman avoit tirés des frontieres de Hongrie, & des montagnes de Servie, de Bossine & de Valaquie où la plûpart avoient été élevés à fouiller la terre & à conduire des mines.

Le grand-maître, à l'approche des ennemis, quitta son palais, & vint se placer auprès de l'église de sainte Marie de la Victoire, pour être plus à portée de secourir les postes qui seroient attaqués. Pendant les treize premiers jours les infideles ne firent aucun mouvement, leurs galeres, les vaisseaux plats, & les barques transportoient continuellement leurs troupes des ports de Fisco & de Macry, dans l'île de Rhodes, & on travailla en même-tems à mettre à terre la grosse artillerie & les provisions de guerre & de bouche. Quand tout fut débarqué, on tint un grand conseil sur différentes opérations de l'armée : plusieurs officiers étoient d'avis

qu'on s'attachât d'abord au château de Lindo, & aux autres forteresses de l'île que les chevaliers avoient fait construire pour arrêter les descentes. Ils représenterent que les troupes qui étoient dans ces places pourroient surprendre & traverser les convois & tailler en pieces les cavaliers qui s'écarteroient pour aller au fourage : mais le bacha Péri ou Pyrrus, fils d'un renégat Epirote, s'opposa à ce sentiment, en représentant que si on vouloit se rendre maître de ces petites places, on perdroit un tems précieux ; qu'il falloit aller droit à la capitale, dont la conquête feroit tomber nécessairement tous ces châteaux ; & qu'à l'égard des partis qui pourroient inquiéter les convois & les fourageurs, pour n'en avoir rien à craindre, il n'y avoit qu'à leur donner des escortes si fortes, que les chrétiens n'osassent les attaquer.

Le général se déclara pour le dernier avis, & Rhodes fut investie. On commença à ouvrir la tranchée hors de la portée du canon, & quand on fut plus près de la ville, les infideles dresserent une batterie qui fut bientôt démontée par l'artillerie de la place. Il ne paroissoit rien dans la plaine, qui ne fût foudroyé par le canon ; & dans de fréquentes sorties, les chevaliers tuerent un grand nombre de Turcs, nettoyerent la tranchée, & comblerent ces premiers travaux. Les Turcs les recommencerent, dresserent de nouvelles batteries, & quoique couvertes de mantelets, de gabions & d'épaulemens, les chevaliers,

par un feu continuel, ruinoient tous ces ouvrages, & faisoient périr ceux qui servoient l'artillerie des infideles. L'épée achevoit ce que le canon n'avoit pu faire; on étoit tous les jours aux mains, & il ne se fit point de sorties, où ce qu'il y avoit de Turcs dans la tranchée, ne fût taillé en pieces.

Les soldats Turcs accoutumés à faire des pronostics des premiers combats, n'en auguroient rien d'heureux pour le succès du siége: les janissaires & même leurs officiers trouverent la valeur des chevaliers si supérieure à tout ce qu'on leur en avoit dit, qu'ils se plaignoient qu'on les avoit amenés à la boucherie. D'ailleurs, par la sage précaution du grand-maître, l'île étoit comme déserte, sans habitans, sans vivres & sans fourage; & le soldat ne pouvoit s'écarter pour en recouvrer, sans rencontrer des partis sortis des châteaux de l'île: & ces partis toujours cachés en différentes embuscades, tuoient sans quartier tout ce qui tomboit entre leurs mains. Une guerre si pénible & si meurtriere, les fortifications extraordinaires de Rhodes, le feu continuel de l'artillerie, des sorties fréquentes, peu de vivres qu'on ménageoit avec soin, parce qu'on n'en pouvoit tirer qu'audelà de la mer, nulle espérance du butin, encore moins de récompense en l'absence du souverain, peu de confiance à un jeune général élevé dans les délices du serrail; tout cela excitoit le dégoût & même les murmures de l'officier comme du soldat. La mutinerie

ſous un chef qui n'étoit pas aſſez accrédité ſuccéda aux murmures ; & s'il falloit faire une attaque ou repouſſer une ſortie, les troupes ne s'y portoient qu'avec répugnance, & comme des gens qui ne croyoient pas pouvoir vaincre ni éviter d'être vaincus. Enfin la crainte du péril diminua l'obéiſſance, & fit ceſſer le reſpect pour le commandement.

Le bacha Péri, que Soliman avoit chargé en particulier de l'inſtruire exactement de tout ce qui ſe paſſeroit dans ce ſiége, crut être obligé de lui donner avis du découragement de ſon armée : & il lui marquoit par ſa lettre qu'il n'y avoit que ſa préſence qui pût diſſiper les ſemences de rebellion, & ranimer le courage de ſes ſoldats. Les bachas qui étoient reſtés auprès du ſultan, & qui compoſoient ſon conſeil, n'étoient pas d'avis qu'il ſe commît aux haſards de la mer; mais ce prince jaloux de ſa gloire, qui avoit devant les yeux l'exemple de Selim ſon pere & des ſultans ſes ancêtres, perſuadé d'ailleurs que la préſence ſeule du ſouverain ſurmonte les plus grandes difficultés, réſolut de ſe mettre à la tête de ſon armée, & il partit pour la Lycie avec un corps de quinze mille hommes.

Pendant que ce prince étoit en chemin, une ſimple femme Turque, & eſclave d'un bourgeois de Rhodes, ſoit par zele pour ſa fauſſe religion, ou dans la vue de recouvrer ſa liberté, forma ſeule une entrepriſe dont cent mille Turcs ne pouvoient venir à bout.

Comme les chevaliers & les infideles étoient tous les jours aux mains, pour faire une diverſion qui facilitât les attaques des Turcs, elle réſolut de mettre le feu aux principaux endroits de la ville : mais parce qu'elle ne pouvoit pas exécuter ſeule ce projet, elle le communiqua à d'autres eſclaves de ſon pays & de ſa religion. Ces eſclaves par les mêmes motifs dont elle étoit animée, & à ſa perſuaſion, entrerent dans ce complot. Cette femme trouva le moyen de faire avertir les genéraux Turcs de ſon deſſein, & de concert avec eux elle aſſigna aux conjurés le jour & le quartier où elle devoit allumer cet incendie général. Ces meſures étoient ſi bien priſes, que Rhodes auroit ſuccombé ſous l'entrepriſe de cette femme : mais heureuſement le ſecret de la conjuration échappa à quelqu'un des eſclaves : ils furent auſſi-tôt arrêtés, & tous à la queſtion avouerent leur conjuration ; il n'y eut que la femme, qui, ſans rien confeſſer, ſouffrit la plus violente torture. Mais ſes complices dans la confrontation lui ayant ſoutenu qu'elle ſeule les avoit engagés dans cette conſpiration, ſes juges la firent pendre. On écartela tous les autres conjurés, & leurs membres furent attachés à différens endroits de la ville, pour intimider les autres eſclaves, & tous ceux qui pourroient être tentés de former une pareille entrepriſe.

Cependant le ſultan, après avoir traverſé la Carie & la Lycie, arriva à Portofiſco. Ses vaiſſeaux l'y vinrent prendre avec les troupes

qui lui servoient d'escorte, & il se rendit dans l'île de Rhodes & dans son camp, où il fut reçu au bruit de l'artillerie, des tambours, des trompettes & des autres instrumens militaires. Sa présence étouffa les murmures des soldats, & fit naître la crainte du châtiment. Ce prince déclara qu'il n'étoit venu que pour punir une armée rebelle, & pour faire décimer des soldats qu'il traitoit de lâches : mais le bacha Péri, qui avoit beaucoup de crédit sur son esprit, lui représenta que c'étoient les janissaires, & même les plus braves de ce corps, qui avoient paru les plus mutins ; qu'il ne les pouvoit châtier sans décourager les autres, & que dans un siége aussi difficile, & de cette importance, il falloit dissimuler leur faute, ou se contenter de la leur faire sentir par des reproches qui ranimassent leur courage.

28 de juillet 1522.

Ce prince, après avoir concerté avec son ministre la conduite qu'il devoit tenir avec ses troupes, ordonna qu'elles parussent devant lui sans armes ; & il les fit environner par les quinze mille hommes qu'il avoit amenés au siége : on lui avoit préparé un trône élevé & magnifique. Ce prince armé de sa majesté, y monta d'un air fier & superbe, & il y demeura quelque tems assis sans rien dire, & jettant de tous côtés des regards terribles, que le soldat épouvanté prenoit pour les avant-coureurs de la mort. Alors rompant ce funeste silence : « Si j'avois, *leur dit-il*, » à parler à des soldats, je vous eusse permis » de paroître devant moi avec vos armes ;

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

» mais puisque je suis réduit à adresser la » parole à de malheureux esclaves, plus foi» bles & plus timides que des femmes, & » qui ne peuvent pas soutenir seulement le » cri des ennemis, il n'est pas juste que des » hommes si lâches déshonorent nos armes & » les marques de la valeur. Je voudrois bien » savoir si, quand vous avez abordé dans » cette île, vous vous êtes flattés que ces » croisés seroient encore plus lâches que » vous, & que dans la crainte de vos armes, » ils vous apporteroient les leurs, & présen» teroient servilement leurs mains & leurs » pieds aux fers dont il vous plairoit de les » charger? Pour vous désabuser d'une erreur si » ridicule, sachez que dans la personne de ces » chevaliers, nous avons à combattre l'élite » des chrétiens; des hommes courageux, éle» vés dès leur plus tendre jeunesse dans la » profession des armes, des lions cruels & fé» roces, avides du sang des musulmans, & » qui ne céderont jamais leur repaire qu'à » une force supérieure. C'est leur courage qui » a excité le nôtre : en les attaquant, j'ai cru » trouver une entreprise & des périls dignes » de ma valeur. Est-ce de vous, troupes lâ» ches & efféminées, que je dois attendre une » conquête, vous qui avant que d'avoir vu » l'ennemi, fuyez sa présence, & qui auriez » déja déserté, si la mer dont vous êtes envi» ronnés, n'y mettoit un obstacle? Mais avant » qu'une pareille disgrace m'arrive, je ferai » une justice si févere des lâches, que leur

» supplice retiendra dans le devoir ceux qui » seroient tentés de les imiter ».

A peine ce prince eut-il cessé de parler, que sur un signal qui fut fait à ces soldats armés, qui environnoient les autres, ils tirerent leurs épées, comme pour massacrer leurs camarades. Ces malheureux, à l'aspect de ces armes nues, & dont la pointe étoit tournée contr'eux, se jetterent à genoux, & avec de grands cris, implorerent la miséricorde du sultan. Pour lors Péri & les autres généraux, de concert avec ce prince, s'approcherent avec un profond respect de son trône, & le supplierent dans les termes les plus soumis de pardonner à des soldats qui dans d'autres occasions, dit Péri, l'avoient bien servi; mais qu'un méchant génie & une terreur panique avoient malheureusement séduits. Ce bacha ajouta qu'ils étoient prêts de laver leurs fautes dans leur sang, & que sa tête répondroit toujours à sa hautesse de leur repentir. Quoique Soliman ne cherchât qu'à remettre ses troupes dans le devoir, cependant pour soutenir toujours à leurs yeux le caractere d'un prince irrité, & pour engager le soldat à effacer le souvenir de sa lâcheté par quelqu'action hardie, & d'une valeur extraordinaire, « Je suspens à votre priere, *dit-il à* » *Péri*, la punition des coupables; c'est à » eux à aller chercher leur grace dans les » bastions & sur les boulevards de nos en- » nemis ». Il congédia ensuite l'assemblée.

Le discours de ce prince, mêlé à propos

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

de févérité & de clémence, rendit aux troupes leur premiere audace & leur ancienne valeur. Les officiers fur-tout, pour diffiper la mauvaife opinion que le prince avoit prife de leur courage, demanderent avec empreffement d'être placés aux poftes les plus expofés. Ceux mêmes qui, avant l'arrivée de Soliman, avoient blâmé cette entreprife, la trouvoient alors facile & glorieufe : on eut dit que c'étoient d'autres hommes; tous brûloient d'ardeur de fignaler leur courage, &, à proprement parler, ce n'eft que de ce jour qu'on doit compter le commencement du fiége.

Les foldats & les pionniers poufferent la tranchée fans relâche; on y travailloit le jour comme la nuit, & ils étoient relevés tour-à-tour par différens corps, qui fe fuccédoient les uns aux autres. Le grand-maître les voyant foutenus par de gros détachemens, ne jugea pas à propos de continuer les forties où il perdoit plus par la mort d'un feul chevalier, que Soliman par celle de cinquante foldats. Ainfi les infideles, n'ayant rien à craindre que le feu de la place, travaillerent avec tant d'activité, qu'ils conduifirent leurs travaux jufqu'à la contr'efcarpe : & pour rendre leurs lignes plus folides, ils les revêtirent par dehors de poutres & de madriers bien liés enfemble : on augmenta enfuite les batteries, d'où, pendant plufieurs jours, on tira continuellemenr contre la ville. Les Turcs fe flattoient d'en ruiner dans peu les fortifications; mais ils furent avertis par

ce juif qui leur servoit d'espion dans Rhodes, qu'à peine leur canon avoit effleuré les créneaux de la muraille, soit que leurs batteries fussent mal placées, ou que le canon ne fût pas bien pointé. Il ajouta que les chevaliers, du haut du clocher de S. Jean, découvroient tout ce qui se passoit dans leur camp & aux environs, & que si les chrétiens s'avisoient de pointer sur ce clocher quelque piece d'artillerie, ils pourroient tuer le sultan lorsqu'il venoit visiter ses travaux, ou ceux qui portoient ses ordres. Ces avis déterminerent les assiégeans à changer les batteries de place; ils en dresserent une entr'autres contre le clocher de S. Jean, que les premiers coups de canon jetterent à bas.

Ces barbares trouvant Rhodes couverte & enterrée, pour ainsi dire, sous ses fortifications, résolurent d'élever deux cavaliers d'une hauteur supérieure à ces ouvrages, & qui commandassent la ville & ses boulevards. Les soldats & les pionniers par ordre du général, apporterent pendant plusieurs jours des terres & des pierres, qu'ils plaçoient entre les postes d'Espagne & d'Auvergne, vis-à-vis le bastion d'Italie. Comme ces deux endroits étoient vus à découvert par le canon de la place, on ne peut exprimer le nombre prodigieux de soldats & de pionniers Turcs qui périrent dans ce travail; mais Mustapha pour l'avancer, ne faisoit pas grand scrupule de prodiguer la vie de ces misérables; & on vit à la fin paroître comme deux collines plus

hautes de dix à douze pieds, que la muraille, & qui la commandoient absolument.

Le général & les autres bachas partagerent ensuite les attaques; Mustapha se chargea de celle du boulevard d'Angleterre; Péri, de celle du poste d'Italie: le bacha Achmet, grand ingénieur, de l'attaque des bastions d'Espagne & d'Auvergne: mais comme ils paroissoient défendus par une nombreuse artillerie & par un grand nombre de chevaliers, le sultan voulut que ce dernier bacha fût soutenu par l'aga des janissaires. Le beglier-beï de l'Anatolie commandoit dans la tranchée opposée au poste de Provence, & le beglier-beï de Romanie devoit attaquer la tour de Saint-Nicolas: tous ces généraux faisoient faire un feu continuel.

Le poste d'Allemagne fut le premier attaqué; les Turcs dresserent plusieurs batteries contre la muraille. On ne croyoit pas qu'étant sans terre-plein, elle pût résister long-tems à la violence du canon: mais le grand-maître s'y transporta aussi-tôt, & la fit appuyer en dedans par de la terre, des poutres, des fascines: & comme l'artillerie, qui étoit placée sur la porte de son palais dans un lieu élevé, voyoit à découvert les batteries des infideles, les canonniers chrétiens les ruinerent, & mirent en pieces leurs gabions & leurs mantelets ou parapets. Il en fallut refaire de nouveaux, qui ne durerent pas plus long-tems que les premiers; le canon de la ville foudroyoit tout: & celui des infideles

au contraire mal servi & pointé sur un endroit aussi élevé battoit toujours sur une même ligne, passoit par-dessus la muraille, & tiroit à coups perdus : apparemment que ces canonniers ignoroient encore l'usage de plonger, & de tirer de haut en bas, & contre le pied du mur.

Le bacha, rebuté du peu d'effet de ses batteries, les transporta contre la tour de Saint-Nicolas. Nous avons vu dans le livre précédent, & pendant le magistere du grand-maître d'Aubusson, le peu de succès des attaques du bacha Paléologue : celle du beglierbeï de Romanie ne fut pas plus heureuse. Ce bacha battit la tour avec douze gros canons de fonte : mais il eut le chagrin de voir son canon démonté, & ses batteries ruinées par celle de la tour. Pour prévenir cet effet de l'adresse des canonniers chrétiens, il résolut de ne tirer que de nuit : & pendant le jour il enterroit son canon & ses gabions dans le sable : on le remettoit sur sa plate-forme, si-tôt que la nuit étoit venue : plus de cinq cens coups de canon porterent contre l'endroit de la muraille qui regardoit l'occident, & la firent crouler dans le fossé.

Le bacha s'applaudissoit de l'effet de cette batterie nocturne, & il se flattoit d'emporter cet ouvrage au premier assaut : mais il fut bien étonné de voir paroître derriere les ruines une nouvelle muraille terrassée avec son parapet, & bordée d'artillerie qui en défendoit les approches ; il falloit se résoudre

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

à recommencer tout de nouveau à battre cette ſeconde muraille.

Soliman en ayant été averti, l'envoya reconnoître, on lui apprit que cette tour étoit l'endroit de la place le plus fort, non-ſeulement par ſa ſituation ſur un rocher qui étoit à l'épreuve de la ſappe & de la mine, mais encore par tous les ouvrages qu'on y avoit ajoutés depuis le dernier ſiége ; & que ſous l'empire de Mahomet II, ſon ayeul, le bacha Paléologue avoit été obligé d'abandonner cette attaque. Ces conſidérations déterminerent ce prince à tranſporter ailleurs ſes batteries : Muſtapha, par ſon ordre, s'attacha aux principaux baſtions de la place : une prodigieuſe artillerie les battit jour & nuit pendant un mois entier. Le chevalier de Barbaran qui commandoit à celui d'Eſpagne, fut emporté d'un coup de canon : il fut remplacé par le chevalier Jean d'Omedes, depuis grand-maître de la langue d'Aragon, qui, en défendant ce poſte, perdit peu de jours après un œil d'un coup de mouſquet. Les Turcs battoient en même-tems tous ces baſtions : celui d'Angleterre fut le plus endommagé : une nouvelle muraille qu'on y avoit faite, fut entiérement ruinée par le canon des infideles ; mais l'ancienne réſiſta à toute la furie de l'artillerie : le grand-maître y accourut, & ayant reconnu que les Turcs s'opiniâtroient à cette attaque, il ſe logea au pied de la muraille ; & dans la crainte d'un aſſaut, il fit entrer cinquante chevaliers de renfort dans ce baſtion.

Celui d'Italie étoit encore plus maltraité : dix-ſept pieces de canon qui tiroient jour & nuit, renverſerent preſque toute la muraille. L'Iſle-Adam, par le conſeil de Martinengue, pour avoir le tems de faire des coupures & des retranchemens derriere la breche avant que les infideles puſſent monter à l'aſſaut, fit ſortir deux cens hommes commandés par un frere-ſervant appellé Barthelemi, & par Benoît Scaramoſe, ingénieur & éleve de Martinengue : ils ſe jetterent dans la tranchée l'épée à la main, ſurprirent les Turcs, tuerent ou mirent en fuite tout ce qui ſe préſenta devant eux : & avant que de ſe retirer, comblerent pluſieurs toiſes de la tranchée. Les Turcs ne manquerent pas, comme l'avoit prévu l'habile ingénieur, d'accourir pour les repouſſer ; mais comme ils étoient obligés de paſſer par un endroit découvert, l'artillerie de la place, qu'on avoit pointée de ce côté-là, en tua un grand nombre ; & à la faveur d'un feu continuel, les chrétiens, qui avoient fait cette ſortie, rentrerent dans la ville ſans aucune perte conſidérable.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Pendant cette eſcarmouche, une partie des chevaliers creuſoient des foſſés, faiſoient des traverſes & des retirades pour empêcher les ennemis de ſe loger ſur la breche ; d'autres à coups de mouſquets tuoient tout ce qui oſoit en appprocher Le canon de la place alloit chercher les plus éloignés : rien ne paroiſſoit qui ne fût auſſi-tôt foudroyé ; la plûpart des batteries des infideles furent ruinées :

gabions, mantelets, tout étoit mis en pieces, & les épaulemens n'empêchoient point que ceux qui ſervoient l'artillerie ne fuſſent emportés par celle de la ville.

Un renégat, grand-maître de l'artillerie de Soliman, & fort entendu dans ſon métier, eut les deux jambes emportées d'un coup de canon, qui tua encore cinq hommes de l'éclat des madriers qu'il avoit fracaſſés. Les Turcs, ſans ſe rebuter, redreſſoient leurs batteries, tiroient continuellement; & ils avoient un ſi grand nombre de canons & tant de poudre, qu'ils raſoient ſouvent en une heure les ouvrages que les chrétiens avoient eu bien de la peine à rétablir en pluſieurs jours. Les chevaliers commençoient même déja à manquer de poudre. D'Amaral, comme nous l'avons déja dit, étoit un des commiſſaires nommés avant le ſiége pour viſiter les magaſins. On prétend que pour favoriſer les Turcs, & mettre les chevaliers hors d'état de pouvoir longtems continuer leur défenſe, il avoit déclaré au conſeil qu'il s'étoit trouvé dans la place plus de poudre qu'il n'en faudroit pour ſoutenir le ſiége pendant un an entier. On ne fut pas long-tems ſans s'appercevoir du contraire : ce qu'on avoit de poudre étoit diminué ſi conſidérablement, qu'on en auroit bientôt manqué abſolument; mais le grand-maître qui avoit fait proviſion de ſalpêtre, donna tous les chevaux de ſon écurie pour le broyer par le moyen des moulins qui étoient dans la place; le bailli de Manoſque, & le che-

valier Parisot, furent chargés de la conduite de cet ouvrage. Cependant comme on n'avoit pas autant de salpêtre qu'on en auroit eu besoin, les officiers d'artillerie furent obligés de tirer moins souvent, de ménager la poudre, & de la réserver pour les assauts qu'on prévoyoit que les Turcs donneroient à la place, quand les breches auroient été élargies.

A ce malheur causé, à ce qu'on prétend, par la trahison du chevalier Portugais, en succéda un autre, que causerent de jeunes chevaliers pendant une fausse allarme que les Turcs donnerent au poste d'Auvergne. On ramenoit du travail une bande d'esclaves d'environ cent vingt hommes, occupés ordinairement à creuser la terre, ou à traîner des pierres & des poutres pour faire des retranchemens. Ces jeunes chevaliers les ayant rencontrés, & par forme de jeu & folâtrant, en ayant frappé quelques-uns, d'anciens chevaliers qui accouroient au poste d'Auvergne sur les signaux qu'on avoit faits en conséquence de l'allarme que les Turcs avoient donnée, crurent que ces esclaves, dans l'impatience de rompre leurs chaînes, s'étoient révoltés, & que ces jeunes chevaliers les attaquoient sérieusement. Dans cette pensée, ils tomberent sur ces malheureux l'épée à la main, les taillerent en pieces, & par cette fâcheuse méprise ils firent mourir des hommes innocens & se priverent eux-mêmes du secours qu'ils tiroient de ces esclaves, qui auroient même remplacé les pionniers chrétiens, dont la plû-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

part périssoient tous les jours, soit par le canon ennemi, soit par des coups de mousquet & de fusil d'un gros calibre, qui portoient jusques sur les breches & dans la ville.

Le général Turc ayant reconnu que c'étoient des paysans qui, sous les ordres de Martinengue, & sans ménager leurs vies, faisoient des baricades, des coupures & des retranchemens le long des breches, avoit choisi dans son armée une quantité de chasseurs accoutumés à tirer fort juste. Il les avoit placés sur des éminences les plus proches de la place, & sur des cavaliers qui la commandoient, d'où à coup d'arquebuse ils abattoient tout ce qui paroissoit sur les remparts. Martinengue qui voyoit tuer ses ouvriers sans les pouvoir mettre à couvert du feu des ennemis, pour contre-batteries, fit élever sur les toits des plus hautes maisons, de petites pieces de campagne, qui de leur côté tuerent beaucoup de ces chasseurs; mais dix de ces arquebusiers mis hors de combat, ne dédommageoient pas la religion de la mort d'un seul soldat chrétien ou pionnier : la ville réduite à un petit nombre de défenseurs, n'en pouvoit perdre sans voir avancer sa ruine : & le grand-maître pour la reculer, n'avoit de ressource que dans un prompt secours, ou en prolongeant le siége, & en tâchant de gagner l'hiver & la saison où il croyoit que la flotte Turque ne pourroit tenir la mer.

La guerre jusqu'alors ne s'étoit faite entre les assiégeans & les assiégés, qu'à coups de feu,

& quoique celui des Turcs, par la multitude de leurs canons & l'abondance de poudre fût fort ſupérieur, cependant ils n'étoient point encore maîtres d'un pouce de terrein dans les baſtions & dans les ouvrages avancés de la place. Les retirades & les retranchemens tenoient lieu des murailles abattues; on ne pouvoit emporter ces nouveaux ouvrages que par un aſſaut; & pour y monter, il falloit tenter la deſcente du foſſé, ou le combler. Soliman qui avoit un nombre prodigieux de pionniers dans ſon armée, en fit différens détachemens, les uns pour jetter de la terre & des pierres dans le foſſé; mais les chevaliers à la faveur des cazemates enlevoient la nuit les décombres qu'on y avoit jettés le jour: les autres pionniers étoient employés à creuſer des mines dans cinq endroits différens, dont chacune conduiſoit ſon approche vers le baſtion oppoſé. Quelques-unes furent éventées par la vigilance de Martinengue, auquel on eſt redevable de l'invention de découvrir avec des peaux tendues & des tambours, en quel endroit ſe faiſoit le travail.

Les Turcs avoient travaillé avec tant d'adreſſe, que les différens rameaux de ces mines alloient de l'un à l'autre, & tous, pour faire plus d'effet, aboutiſſoient au même endroit. Martinengue en reconnut une au milieu du foſſé de Provence, qui commençoit à l'égliſe de ſaint Jean. De la Fontaine, ingénieur, la fit ouvrir auſſi-tôt, en chaſſa les mineurs à coup de grenades, & y jetta des barils de

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

poudre qui brûlerent & étoufferent les Turcs qui étoient dans ces conduits souterrains. Mais quelques soins qu'il prît, il ne put éviter que les infideles ne fissent jouer deux mines, l'une après l'autre, sous le bastion d'Angleterre, dont l'effet fut si violent qu'elles renverserent plus de six toises de la muraille, & dont les ruines comblerent le fossé.

La breche se trouva si large, & la montée si facile, que plusieurs bataillons des infideles qui attendoient le succès de la mine, se présenterent aussi-tôt à l'assaut avec de grands cris, & le sabre à la main. Ils gagnerent d'abord le haut du bastion, y planterent sept enseignes, & s'en seroient rendus maîtres, s'ils n'avoient rencontré derriere une traverse qui les arrêta. Les chevaliers revenus de l'étourdissement qu'avoit causé le bruit effroyable de la mine, accoururent au bastion & chargerent les Turcs à coup de mousquets, de grenades & de pierres. Le grand-maître, dans le moment que la mine joua, étoit dans une église voisine, où il imploroit au pied des autels, le secours du ciel, que les princes de la terre lui refusoient. Il jugea bien à l'horrible fracas qu'il entendit, que l'éclat qu'avoit fait la mine, seroit suivi d'un assaut; il se leva aussi-tôt, & dans le moment que les prêtres de cette église, pour commencer l'office entonnoient cette priere préliminaire, *Deus, in adjutorium meum intende*; Seigneur, venez à mon secours: *J'accepte l'augure*, s'écria le pieux grand-maître, & se

tournant vers quelques anciens chevaliers qui l'avoient accompagné : « Allons, mes freres, » *leur dit-il*, changer le ſacrifice de nos louan- » ges dans celui de nos vies, & mourons s'il le » faut, pour la défenſe de notre ſainte loi ».

Il s'avance auſſi-tôt la pique à la main, monte ſur le baſtion, joint les Turcs, écarte, renverſe & tue tout ce qui oſe lui réſiſter ; il arrache les enſeignes ennemies, & regagne impétueuſement le baſtion. Le général Muſtapha, qui de la tranchée vit la conſternation & la fuite de ſes ſoldats, en ſort le ſabre à la main, tue les premiers fuyards qu'il rencontre, & fait voir aux autres qu'ils trouveroient encore moins de ſûreté auprès de leur général que ſur la breche. Il s'y avance lui-même avec audace ; la honte & ſes reproches ramenent à ſa ſuite les fuyards ; le combat ſe renouvelle ; la mêlée devient ſanglante ; le fer & le feu ſont également employés de part & d'autre ; on ſe tue de loin & de près à coups de mouſquet ou d'épée : on en vient juſqu'à ſe prendre corps à corps, & le plus fort ou le plus adroit tue ſon ennemi à coup de poignard. Les Turcs en butte aux arquebuſades, aux pierres, aux grenades & aux pots à feu, abandonnent enfin la breche, & tournent le dos ; en vain leur général tâche par menaces & par promeſſes de les rappeller ; tous s'écartent, tous fuient. Mais ils trouverent en fuyant la mort qu'ils appréhendoient de rencontrer dans le combat ; & de différens endroits de la place, on fit un feu ſi continuel d'artillerie ſur le pied de la

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

breche, qu'on prétend que dans cette derniere occaſion ils perdirent trois mille hommes, & trois ſangiacs, ou gouverneurs de places.

Un ſi grand avantage coûta à la religion le grand-maître d'artillerie, le chevalier d'Argillemont, capitaine ou général des galeres, le chevalier de Mauſelle, qui portoit l'étendard du grand-maître, & pluſieurs autres chevaliers qui furent tués en combattant vaillamment.

Il ne ſe paſſoit preſque point de jour qui ne fût ſignalé par quelque nouvelle attaque. Chaque officier général, pour plaire au grand-ſeigneur, tâchoit, aux dépens de la vie des ſoldats, d'avancer les travaux dont il s'étoit chargé. Le bacha Péri, ancien capitaine, malgré ſon âge avancé, ſe diſtinguoit par des entrepriſes continuelles: il s'étoit attaché au baſtion d'Italie, & ne laiſſoit en repos les aſſiégés ni jour ni nuit. Dans l'eſpérance d'emporter cet ouvrage, il fit cacher derriere un cavalier qu'on avoit élevé ſur les bords du foſſé, un gros corps d'infanterie; & le 13 de ſeptembre, à la pointe du jour, & lorſque les aſſiégés épuiſés par la fatigue & par des veilles continuelles s'étoient laiſſés ſurprendre au ſommeil, il fit monter ſes troupes à l'aſſaut, qui couperent d'abord la gorge aux ſentinelles, paſſerent la breche, & étoient prêts d'emporter les retranchemens, lorſque les Italiens honteux de voir les ennemis ſi près d'eux, ſe pouſſerent avec fureur contre ces infideles,

infideles, qui ne se défendoient pas avec moins de courage & de résolution.

Le combat se maintint long-tems par la valeur des uns & des autres. Le bacha étoit à découvert sur le bord du fossé, d'où il leur envoyoit continuellement de nouveaux secours; mais pendant qu'il les exhortoit à mériter les récompenses que le grand-seigneur destinoit aux plus braves, un coup de mousquet tua à ses côtés le gouverneur de l'île de Negrepont, jeune seigneur d'une rare valeur, & favori de Soliman. Péri, qui craignoit que le grand-seigneur ne lui imputât la mort de son favori, ou pour la venger, redoubla ses efforts. Le grand-maître que sa valeur & son amour pour son ordre rendoient présent à toutes les attaques, accourut au secours avec une troupe particuliere de chevaliers attachés à sa personne. » Allons, *dit-il à ceux qui* » *l'environnoient*, repousser les Turcs; il ne » faut pas craindre des gens à qui tous les » jours nous faisons peur «. Il charge en même-tems les infideles, l'esponton à la main. Les chevaliers de la langue d'Italie, sous ses yeux & à son exemple, font des prodiges de valeur : tous s'exposent aux plus grands périls. Plusieurs furent tués dans cette occasion; & on leur doit cette justice, qu'après le grand-maître, Rhodes, ce jour-là, fut sauvé par leur courage & leur intrépidité.

Péri jugeant bien qu'il s'opiniâtreroit en vain à une attaque défendue par le grand-maître, se contenta d'entretenir le combat;

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

& ayant tiré ce corps d'infanterie de derriere le cavalier, dont ils étoient couverts, il se mit à leur tête, & alla attaquer un ouvrage construit du tems du grand-maître Carette, & qu'il prétendoit surprendre. Ses troupes se présenterent à l'assaut avec beaucoup de résolution ; mais elles n'en trouverent pas moins dans le chevalier d'Andelot, qui défendoit cet ouvrage. Les citoyens & les habitans accoururent à son secours ; les Turcs se virent bientôt accablés de grenades, de pierres, de bitume & d'huile bouillante : l'artillerie qui étoit sur les flancs des bastions voisins, enfilant les fossés, fit un carnage horrible de ces infideles. Péri, après avoir perdu beaucoup de monde dans ces deux attaques, se vit forcé malgré lui de faire sonner la retraite.

Les janissaires rebutés de tant d'attaques inutiles, murmuroient hautement contre une entreprise où ils voyoient périr tous les jours les plus braves de leurs compagnons. Le visir Mustapha craignant que ces plaintes ne passassent jusqu'à Soliman, & que ce prince, comme la plûpart de ses semblables, ne prétendît le rendre responsable des mauvais succès, résolut de donner un nouvel assaut au bastion d'Angleterre, & quelque nombre de soldats qu'il en coûtât à son maître, d'emporter la place, ou d'y périr lui-même au pied des retranchemens. Il communiqua son dessein au bacha Achmet, qui étoit campé, & qui commandoit dans le quartier opposé aux postes d'Espagne & d'Auvergne. Ces deux généraux

convinrent, que pendant que le visir attaqueroit le bastion d'Angleterre, Achmet pour partager les forces des assiégés, feroit mettre le feu aux mines qu'il avoit fait creuser, & à la faveur des ruines, tâcheroit de son côté de monter sur les breches & de s'y loger : cette entreprise s'exécuta le 17 de septembre. Mustapha, à la tête de cinq bataillons, sortit de la tranchée ; les troupes soutenues de sa présence, gravirent sur les ruines & sur les débris de la muraille, monterent fiérement à l'assaut, gagnerent la breche, & malgré tout le feu des assiégés, pénétrerent jusqu'aux retranchemens, sur lesquels elles planterent même quelques enseignes. Mais elles ne conserverent pas long-tems ce premier avantage ; une foule de chevaliers Anglois qui avoient à leur tête un commandeur de cette nation, appellé Jean Bouk, sortirent de derriere les retranchemens, & soutenus par Préjan, grand-prieur de S. Gilles, & par le commandeur Christophe Valdner, de la langue d'Allemagne, firent une si furieuse charge, que les infideles furent obligés de plier. Ils se retiroient, quoiqu'en bon ordre & toujours en combattant. Mustapha, plus brave soldat qu'habile général, leur amene lui-même du secours ; le combat recommence avec une fureur égale : le général Turc se jette au travers des chevaliers, en tue plusieurs de sa main : & s'il eût été suivi par ses soldats, Rhodes étoit en grand danger. Mais l'artillerie de la place, les petites pieces sur-tout qui étoient poin-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

tées contre la breche, & un grand nombre d'arquebusiers, qui tiroient derriere les retranchemens, firent un si grand feu, que les infideles, sans écouter les menaces de Mustapha, abandonnerent la breche, & l'entraînerent lui-même dans leur fuite. Quelque glorieux que fût ce succès pour la religion, les chevaliers ne laisserent pas de l'acheter bien cher : on perdit dans cette occasion les commandeurs Bouk & Valdner, & plusieurs chevaliers Anglois & Allemands, & la plûpart des principaux officiers.

Le bacha Achmet ne fut pas plus heureux dans son entreprise que le général Mustapha : ce commandant ayant fait mettre le feu aux mines, comme il en étoit convenu, celle qui étoit sous le poste d'Auvergne fut éventée, & n'eut point d'effet. La mine qui joua sous le poste d'Espagne, renversa environ deux toises d'un ouvrage avancé qui servoit d'avant-mur. Les Turcs se présenterent aussi-tôt pour s'en emparer; mais ils trouverent sur les ruines un gros de chevaliers Espagnols, qui leur en défendirent les approches : on se battit quelque tems de loin & à coups de mousquets; mais comme les Turcs, serrés & en bon ordre, s'avançoient pour forcer les assiégés, le chevalier du Mesnil, capitaine du boulevard ou bastion d'Auvergne, & le chevalier de Grimereaux, firent tirer l'artillerie de leurs postes si à propos & si souvent au travers de ces bataillons épais de janissaires, que ces soldats, quoique braves, & l'élite de l'armée, n'en

pouvant essuyer plus long-tems la fureur, se dispersèrent d'eux-mêmes, & regagnerent leurs tranchées.

Soliman perdit ce jour-là trois mille hommes, & la religion, outre les chefs dont nous venons de parler, eut encore plusieurs chevaliers de tués dans ces deux occasions, & entr'autres, Philippe d'Arcillan, Espagnol d'extraction, qui par sa rare valeur mérita qu'on conservât la mémoire de son nom. Préjan de Bidoux, grand-prieur de Saint-Gilles, qui prenoit pour son poste tous ceux qui étoient attaqués, reçut un coup de mousquet qui lui perçoit le cou, mais dont il guérit heureusement.

Ce fut en ce tems-là qu'on découvrit la trahison du médecin juif, qui par ordre de Selim s'étoit autrefois établi dans Rhodes, où il servoit d'espion aux Turcs: on le surprit jettant dans leur camp une lettre attachée à une fleche. Il fut aussi-tôt arrêté, & sur des indices si formels, ayant été mis à la question, il avoua qu'il avoit toujours donné avis aux infideles des endroits foibles de la place, & de tout ce qui s'y passoit, & lorsqu'il avoit été arrêté, que c'étoit la cinquiéme lettre qu'il leur avoit fait tenir par la même voie. Ses juges le condamnerent à être écartelé: on prétend qu'il mourut chrétien. Cette confession du christianisme étoit très-suspecte; aussi elle lui fut inutile, s'il ne l'avoit fait que pour sa vie, & il subit le supplice qu'il avoit si justement mérité.

Cependant, Soliman irrité du peu de pro-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

grès que faiſoient ſes armes, tint un grand conſeil de guerre, où il appella ſes principaux capitaines : on y ouvrit différens avis; Muſtapha qui, pour complaire à ſon maître avant le ſiége, en avoit repréſenté l'entrepriſe comme très-facile, redoutant alors ſa colere & ſon reſſentiment, propoſa de donner un aſſaut général, & d'attaquer la ville en même-tems par quatre endroits différens. « Il ſemble, *dit-il*, » que nous faſſions la guerre de concert avec » nos ennemis, & que par généroſité nous ne » voulions les combattre qu'à forces égales. » Nous n'attaquons qu'un poſte à la fois; & » comme ces chevaliers y portent toutes » leurs forces, il ne faut pas s'étonner ſi de » braves gens & l'élite de la chrétienté, réſiſ» tent à nos ſoldats. Mais ſi toute l'armée en» vironne la place, qu'on en faſſe des détache» mens qui montent à l'aſſaut dans tous les en» droits où il y a des breches, & qu'on ait » ſoin de fortifier les aſſaillans par des ſecours » continuels, les Rhodiens pour lors obli» gés de ſe partager, ne ſoutiendront jamais » nos efforts ».

Le grand-ſeigneur approuva cet avis : l'aſſaut général fut indiqué pour le 24 de ſeptembre; & Soliman, pour inſpirer une nouvelle ardeur à ſes ſoldats, fit publier qu'il leur accordoit le pillage de Rhodes, s'ils pouvoient l'emporter l'épée à la main. Les Turcs firent précéder l'aſſaut dont nous allons parler, par un feu continuel de leur canon; & pour élargir les breches, ils battirent pendant deux jours

continuels les baſtions d'Angleterre & d'Eſpagne, le poſte de Provence, & le terre-plein d'Italie. La veille de l'aſſaut, le grand-maître, au mouvement qu'il apperçut dans le camp ennemi, ſe douta bien qu'il alloit être attaqué. Les chevaliers, à ſon exemple & par ſes ordres, redoublerent leurs ſoins : mais quoiqu'ils euſſent à craindre pour tous les endroits qui étoient ouverts dans la vaſte enceinte des murailles, cependant ils ſe virent contraints de ſe regler ſur le peu de troupes qui leur reſtoient; & on ſe réduiſit à diſtribuer les anciens commandeurs, & les principaux chefs dans les poſtes que la violence des attaques, l'ouverture des breches, & le défaut des fortifications expoſoient aux plus grands dangers.

Le grand-maître ayant pris ſes armes, viſita tous les quartiers pour reconnoître la diſpoſition de ſes troupes, & les exhorter à une généreuſe défenſe; & s'adreſſant aux chevaliers qu'il trouvoit dans leurs poſtes : « J'offenſerois » votre courage, *leur diſoit-il*, ſi par de ſim» ples paroles j'entreprenois de le fortifier; & » je vous dirois inutilement ce que votre va» leur vous a tant de fois inſpiré en pareilles » occaſions. Conſidérez ſeulement, mes chers » freres, que nous allons combattre pour la » religion & pour la défenſe des autels, & » qu'une glorieuſe victoire doit être la récom» penſe de notre valeur, ou Rhodes, le plus » fort rempart de la chrétienté nous ſervir de » tombeau ». S'il rencontroit des bourgeois & » des habitans : « Songez, *leur diſoit-il*,

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

» qu'outre la défenſe de la foi, vous avez pris » les armes pour votre patrie, pour vos femmes, pour vos filles & pour tous vos enfans : » combattez généreuſement, mes amis, pour » les ſauver de l'infamie dont ces barbares » les menacent : leur liberté, la vôtre, votre ſang, votre honneur & vos biens ſont » entre vos mains, & dépendent de votre » courage ».

Ce peu de mots prononcés avec une ardeur héroïque, attendrirent ſi fort les cœurs, que les uns & les autres, les bourgeois comme les chevaliers, le Grec & le Latin, proteſterent hautement de n'abandonner leurs poſtes que par la mort : & s'embraſſant fraternellement, les yeux baignés de larmes, ils ſe dirent comme le dernier adieu, ſans plus ſonger à autre choſe qu'à vaincre ou à mourir.

Les Turcs, dès la pointe du jour, redoublerent leurs batteries, ſur-tout contre les poſtes qu'ils vouloient attaquer, non-ſeulement pour élargir les breches, mais encore afin d'être moins vus en marchant à travers de la fumée de l'artillerie. Ils monterent fiérement à l'aſſaut en quatre endroits différens ; on n'avoit point vu depuis le commencement du ſiége tant de réſolution, ſur-tout parmi les janiſſaires, qui combattoient à la vue du jeune ſultan.

Ce prince, pour les animer par ſa préſence, s'étoit placé ſur une colline voiſine, où on lui avoit dreſſé un échaffaut, d'où comme d'un amphithéâtre il pouvoit juger ſans

péril, de la valeur de cette courageuſe milice. Le canon de la place commence à tonner : on vient aux coups de mouſquets, d'arbalêtes, & de fleches. Les chevaliers montrent de tous côtés leur intrépidité ; les ſoldats leur obéiſſance & leur courage : les uns brûlent les aſſaillans avec des huiles bouillantes & des feux d'artifices ; d'autres roulent ſur eux de gros quartiers de pierre, ou les percent à coups d'eſpontons. Ce fut au baſtion d'Angleterre qu'il y eut plus de ſang répandu ; c'étoit le plus foible de la place, le plus vivement attaqué, & auſſi le mieux défendu. Le grand-maître y accourut ; d'un côté, ſa préſence inſpire une nouvelle ardeur aux chevaliers ; de l'autre, l'eſpérance du butin encourage le ſoldat Turc. Jamais ces infideles n'avoient fait voir une ſi grande ardeur ; ils montent ſur les ruines des murailles à travers des boulets, des dards & des pierres : rien ne les arrête, & il y en eut pluſieurs qui, du haut des machines que ces infideles avoient approchées des murailles, ſe jettoient à corps perdu ſur les remparts, où ils étoient bientôt maſſacrés. Les chevaliers précipiterent les Turcs du haut de la breche dans le foſſé : on renverſe les échelles ; & le canon de la place fait un carnage ſi terrible, que les Turcs plient, reculent & ſont prêts à abandonner l'aſſaut. Mais le lieutenant du général, qui commandoit à cette attaque, officier révéré des ſoldats pour ſa rare valeur, les ramene au combat ; il monte le premier ſur la breche, y plante

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

une enseigne. Heureusement pour les assiégés, un coup de canon parti du poste d'Espagne, le renverse dans le fossé; sa mort devoit naturellement refroidir l'ardeur de ses soldats. Le desir de la venger fit naître en ce moment un sentiment contraire, & une espece de rage & de fureur dans les cœurs: ils se précipitent dans le péril, contens de périr, pourvu qu'ils puissent tuer un chrétien. Mais toute leur impétuosité ne put pas faire reculer d'un pas les chevaliers. Les prêtres, les religieux, les vieillards, & jusqu'aux enfans, tous veulent avoir leur part du péril, & repoussent les ennemis avec des pierres, du soufre & de l'huile bouillante.

Des femmes ne le céderent pas en assiduité aux pionniers, ni en courage aux soldats: plusieurs perdirent la vie en défendant leurs maris & leurs enfans. L'histoire fait mention d'une Grecque (*a*) d'une rare beauté, &

(*a*) Mulier una græcanici sanguinis, quæ cum arcis præfecto consuetudinem habebat, ut eum agnovit fortiter dimicando occisum, amplexa duos venusto corpore & amabili indole pueros, quos defuncto genuerat, postquam maternæ pietatis oscula extrema libasset & notam crucis christi lacrymantium, periturorumque frontibus impressisset, ferro atrox fœmina jugulavit, & trementes adhuc exeunte simul sanguine & spiritu artus cum cæteris quæ cara habebat in ædentissimum rogum conjecit, ne hostis (dicebat) vilissimus vivis aut mortuis geminâ nobilitate corporibus potiretur. Et cum dicto induens cari amatoris paludamentum madidum multo adhuc sanguine, accepta framea in hostes tendit, ibi egregia bellatrix, & omnium sæculorum memoriâ dignissima virago, confertas inter hostium phalanges, more virorum fortiter bellando occubuit. *Jacobi Fontani, de bello Rhodio l. 2. p. 159. Francofurti ad Mœnum.*

maitresse d'un officier qui commandoit dans ce bastion, & qui venoit d'être tué. Cette fille outrée de la mort de son amant, & ne lui voulant pas survivre, après avoir baisé deux jeunes enfans qu'elle avoit eus de lui, & leur avoir fait le signe de la croix sur le front: « Il vaut mieux, mes chers enfans, *leur dit-* » *elle les larmes aux yeux*, que vous mou- » riez par mes mains, que par celles de nos » impitoyables ennemis, ou que vous soyez » réservés à d'infâmes plaisirs, plus cruels » que la mort ». Alors pleine de fureur, elle prend un couteau, les égorge, jette leurs corps dans le feu, se revêt des habits de cet officier encore teints de son sang, se saisit de son sabre, court sur la breche, tue le premier Turc qui s'oppose à elle, en blesse d'autres, & meurt en combattant aussi vaillamment qu'auroit pu faire l'officier le plus courageux, & le soldat le plus déterminé.

On ne se battoit pas avec moins de fureur & d'opiniâtreté aux autres attaques. Le plus grand péril fut au poste d'Espagne; l'aga des janissaires, qui commandoit de ce côté-là, marcha à l'assaut à la tête de ses soldats: l'artillerie de la place en tua un grand nombre avant qu'ils fussent parvenus au pied de la breche. Ceux des Turcs qui peuvent traverser le fossé, vont sapper le mur, & demeurent souvent ensevelis sous les ruines; d'autres plantent des échelles: quelques-uns entassent les corps morts de leurs compagnons, gagnent le haut de la muraille mal-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

gré toute la résistance des assiégés, & pénetrent jusqu'aux retranchemens, où on prétend qu'ils planterent jusqu'à trente enseignes. Malheureusement pour les chevaliers, ceux de cet ordre qui étoient de garde au bastion d'Espagne, penserent être surpris pour ne s'être pas tenus sur leurs gardes. Les Turcs n'ayant fait aucune démonstration de les vouloir attaquer, ces chevaliers qui se reprochoient d'être inutiles dans ce poste, & qui voyoient que les Turcs pressoient fort le bastion d'Italie, coururent au secours, & ne laisserent sur le bastion d'Espagne que quelques sentinelles. Ces soldats mêmes, contre toutes les regles de la guerre, abandonnerent leur poste pour aider à des canonniers à transporter quelques pieces de canon, qu'ils vouloient pointer contre le poste que l'aga des janissaires attaquoit. Des Turcs cachés derriere des ruines voyant ce bastion abandonné, montent sans être découverts, gagnent le haut de cet ouvrage, s'en rendent maitres, taillent en pieces les canonniers, arrachent les enseignes de la religion, plantent celles de Soliman en leur place, & par des cris de victoire invitent leurs camarades à se joindre à eux; l'aga y envoya un détachement de ses janissaires.

Le grand-maître averti de cette surprise, y accourut aussi-tôt, fait pointer l'artillerie du bastion d'Auvergne contre l'ouverture que le canon ennemi avoit faite à celui d'Espagne, empêche les Turcs d'en approcher:

& d'une autre batterie qui voyoit le baſtion, il fait tirer ſur ceux qui s'en étoient emparés, & qui tâchoient de ſe loger. D'un autre côté, le commandeur de Bourbon, par ſon ordre, ſuivi d'une troupe de braves ſoldats, entre par la cazemate dans le baſtion, monte juſque ſur le haut & ſur la plate-forme l'épée à la main, pour en chaſſer les infideles. Il en trouve une partie de tués par le canon, il taille en pieces le reſte, releve les enſeignes de l'ordre, abat celles des Turcs, tourne l'artillerie de ce baſtion contre ceux qui montoient à une breche faite à l'endroit de la muraille qu'on appelloit le poſte d'Eſpagne. L'aga s'y maintenoit malgré la défenſe courageuſe des chevaliers; le grand-maître y revient à la tête de ſes gardes, & ſe jette au milieu des infideles avec une ardeur, qui par des motifs différens ne faiſoit pas moins craindre ſes chevaliers que ſes ennemis. Le combat recommence avec une nouvelle fureur; le ſoldat encore ſain, le bleſſé & le mourant confondus enſemble, après ſix heures de combat, manquent plutôt de force que de courage. Le grand-maître craignant que ſes ſoldats épuiſés par une ſi longue réſiſtance ne fuſſent accablés par la multitude des ennemis, tira de la tour de Saint-Nicolas deux cens hommes commandés par des chevaliers. Ces gens frais & repoſés firent changer la face du combat; les janiſſaires commencerent à reculer, & ſe voyant preſſés par ces braves ſoldats, ils abandonnent la breche, & tâchent

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

de regagner leurs tranchées. Soliman, pour couvrir la honte de cette fuite, & pour sauver l'honneur de ses troupes, fait sonner la retraite, après avoir laissé sur la breche ou au pied des murailles plus de quinze mille hommes, & plusieurs capitaines de grande réputation, qui périrent dans ces différens assauts.

Les Rhodiens, à proportion, ne firent pas une perte moins considérable; & outre les soldats & les habitans, il y eut un grand nombre de chevaliers tués dans ces attaques, parmi lesquels on comptoit le chevalier du Fresnoi, commandeur de la Romagne, le commandeur de Sainte-Camelle, Provençal, Olivier de Tressac, de la langue d'Auvergne, & frere Pierre Philippe, receveur du grand-maître. Le chevalier Jean de Roux, dit Parnides, d'un coup de canon eut la main emportée, dont il venoit de tuer sept Turcs: il y eut peu de chevaliers qui revinssent de ce combat sans blessure, & à peine en resta-t-il de sains pour continuer le service.

Le sultan devenu furieux par le mauvais succès de cette entreprise, s'en prit à Mustapha son général, qui par complaisance pour son maître l'avoit conseillée, & il commanda qu'il fût tué à coups de fleches: triste récompense de ses services, mais à laquelle, sous le gouvernement des infideles, des esclaves & des courtisans serviles sont souvent exposés. L'armée étoit rangée en bataille pour être témoin de la mort de son général, & ce malheureux étoit déja attaché

au funeſte poteau, lorſque le bacha Péri outré du ſupplice qu'on faiſoit ſouffrir à ſon ami, en fit ſurſeoir l'exécution, perſuadé que Soliman, après être revenu de ſa colere, ne ſeroit pas fâché qu'on eût épargné cette tache à ſa gloire. Comme il avoit élevé ce jeune prince dès ſon enfance, & qu'il avoit conſervé beaucoup de pouvoir ſur ſon eſprit, il fut ſe jetter à ſes pieds, & lui demanda la grace de Muſtapha. Mais il apprit par ſa propre expérience, que les lions ne s'apprivoiſent point; Soliman encore dans les premiers tranſports de ſa colere, jaloux de ſon autorité, & irrité qu'il y eût dans tout ſon empire un homme aſſez hardi pour ſurſeoir l'exécution de ſes ordres, le condamna ſur le champ à la même peine. Les autres bachas conſternés, pour le fléchir, ſe proſternerent tous à ſes pieds; le ſultan revenu de ſon emportement, ſe laiſſa toucher à leurs larmes; il accorda la grace de Muſtapha & de Péri: mais il ne voulut plus voir Muſtapha, & l'éloigna depuis, ſous prétexte d'un autre emploi.

Ce prince déſeſpérant d'emporter cette place, paroiſſoit déterminé à lever le ſiége, & on prétend que des compagnies entieres & les gros bagages commençoient à filer vers la mer pour ſe rembarquer; mais un ſoldat Albanois ſorti de la ville, ſe rendit au camp des Turcs, & les aſſura que la plûpart des chevaliers avoient été tués ou bleſſés au dernier aſſaut, & que ce qui en reſtoit, n'étoit pas capable d'en ſoutenir un

autre. On prétend que le rapport de ce déserteur fut confirmé par une lettre d'Amaral, qui marquoit au grand-ſeigneur que les aſſiégés étoient réduits à la derniere extrémité.

Ces différens avis le déterminerent à continuer le ſiége, & pour faire voir à ſes troupes & aux aſſiégés qu'il étoit réſolu de paſſer l'hiver devant la place, on commença par ſon ordre à bâtir ſur le mont Philerme une maiſon deſtinée à lui ſervir de logement : il donna en même-tems le commandement de l'armée au bacha Achmet, habile ingénieur, & qui changea de méthode dans la conduite de ce ſiége. Il réſolut de ménager le ſang des ſoldats, & avant que de les ramener à l'aſſaut, de le préparer par un nouveau feu, ſur-tout par la ſappe & la mine, & par d'autres ouvrages ſouterreins, en quoi il excelloit.

Ce nouveau général s'attacha d'abord au baſtion d'Eſpagne, dont le foſſé étoit plus étroit & moins profond, & afin d'en faciliter la deſcente, ſon artillerie pendant pluſieurs jours battit cet ouvrage avec tant de fureur, qu'il en ruina toutes les défenſes : il n'y eut que la barbacane ou fauſſe braye, que le canon, à cauſe de ſon peu d'élévation, ne put endommager. Le général infidele réſolut de pouſſer la tranchée juſqu'à cet ouvrage, qui couvroit le pied de la muraille ; mais cette tranchée étant vue du poſte d'Auvergne, fut foudroyée par le canon des chevaliers. Les Turcs, pour s'en mettre à couvert, éleverent au-devant de la tranchée une mu-

raille épaiſſe ; mais ils ne purent achever ces différens travaux ſans perdre un nombre infini de ſoldats & de pionniers ; aucun n'oſoit ſe découvrir qu'il ne fût auſſi-tôt expoſé au feu de l'artillerie ou de la mouſqueterie : & les chevaliers en même-tems jettoient continuellement des grenades & des pots à feu dans leurs ouvrages. Le général Turc, pour en empêcher l'effet, fit dreſſer le long de la courtine une galerie avec des planches couvertes de peaux de bœufs nouvellement écorchés, & ſur leſquelles le feu n'avoit point de priſe. A la faveur de ce nouvel ouvrage, il fit ſapper la muraille pendant que d'autres compagnies de pionniers & de mineurs travailloient continuellement à pénétrer ſous les baſtions de la place, & à y établir des chambres & des fourneaux.

La ſappe ayant fait tomber pluſieurs toiſes de murailles du poſte d'Eſpagne, les barbares ſe préſenterent pour monter à l'aſſaut ; mais ayant pénétré juſqu'à la breche, ils ſe virent arrêtés par de nouveaux retranchemens bordés d'artillerie, & dont le feu continuel, après leur avoir tué un grand nombre de leurs plus braves officiers, & une foule prodigieuſe de ſoldats, contraignit les autres de ſe jetter dans leurs tranchées.

Le bailli Martinengue toujours en action, & pour empêcher ces infideles de venir reconnoître les travaux qu'il faiſoit au-dedans de la place, fit ouvrir des canonnieres dans

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

les murailles de la contr'escarpe, qui étoit de son côté, d'où à coup d'arquebuses, les chevaliers tuoient tous ceux qui osoient en approcher. Les Turcs à son exemple en firent autant de leur côté; c'étoit un feu continuel de part & d'autre. Malheureusement un coup parti de la tranchée, & tiré au hasard, frappa Martinengue dans l'œil, dans le moment qu'à la faveur d'une canonniere il examinoit les travaux des ennemis : il tomba de ce coup, & on le crut blessé à mort. La religion dans une pareille conjoncture, n'eut pu faire une plus grande perte : lui seul dirigeoit la valeur des chevaliers, & déterminoit les tems & les endroits où ils devoient porter leurs armes.

Le grand-maître ayant appris sa blessure, accourut aussi-tôt en cet endroit, & le fit porter dans son palais : par ses soins, & selon les vœux des chevaliers & de tout le peuple, il guérit depuis de sa blessure. Le grand-maître en son absence prit sa place, & se chargea de la défense du bastion d'Espagne. Le chevalier de Cluys, grand-prieur de France, le commandeur de Sainte-Jaille, bailli de Manosque, celui de la Morée, & les plus anciens chevaliers de l'ordre, resterent auprès du grand-maître, pour partager avec lui les périls & la gloire de cette défense. Il s'y passa de part & d'autre des actions d'une valeur extraordinaire : c'étoient tous les jours de nouveaux combats. On devroit être surpris qu'un si petit nombre de chevaliers qui

n'avoient plus pour ſe couvrir que quelques retirades & de foibles retranchemens, euſſent pû tenir ſi long-tems contre le nombre prodigieux des aſſaillans, ſi ce petit nombre d'aſſiégés n'avoit été compoſé d'anciens chevaliers d'une valeur éprouvée en mille autres occaſions, & qui dans celle-ci étoient tous réſolus de ſacrifier leurs vies pour la défenſe des autels. On eſt bien fort & bien redoutable quand on ne craint point la mort.

L'hiſtoire, en parlant de leur zele & de leur courage, n'a qu'une ſorte d'éloge pour tous ces généreux ſoldats de Jeſus-Chriſt. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe trouvât parmi ces guerriers des talens différens, & plus ou moins de capacité dans l'art militaire; & nous ſerions juſtement repréhenſible, ſi nous ne rendions pas la juſtice qui eſt due à la mémoire du grand-maître, qui pendant trente-quatre jours que dura la bleſſure & la maladie du bailli Martinengue, demeura dans le retranchement fait ſur le baſtion d'Eſpagne, ſans en vouloir ſortir, & ſans prendre aucun repos ni jour, ni nuit, que pendant quelques momens qu'on lui jettoit un matelas au pied de ce retranchement: tantôt ſoldat & tantôt pionnier, mais toujours général; ſi on en excepte cette ardeur qui le faiſoit combattre comme un jeune chevalier, & qui le précipitoit dans le péril avec moins de précaution qu'il ne convenoit à un ſouverain.

A l'exemple du grand-maître qui ſe ménageoit ſi peu, ce qui reſtoit de chevaliers

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

dans les principaux postes de la place prodiguoient tous les jours leurs vies, soit à la défense des breches & des retranchemens, & souvent dans des combats souterreins, quand il s'agissoit de rencontrer les mineurs, & d'éventer les mines : il ne se passoit point de jour qu'on n'en vînt aux mains en différens endroits. Outre le bastion d'Espagne, qui étoit presque entiérement ruiné, les Turcs s'étoient principalement attachés aux postes d'Angleterre, de Provence & d'Italie. Le grand nombre de troupes dont leur armée étoit composée, fournissoit aisément à tant d'attaques ; les murailles étoient rasées en plusieurs endroits, & les breches si grandes, qu'on vit les Turcs rangés en bataillon monter à l'assaut du bastion d'Angleterre. Les chevaliers qui en avoient entrepris la défense, bordoient les remparts l'épée à la main, & faisoient de leurs corps un nouveau parapet. Ils étoient secondés par l'artillerie de la place, qui de différens endroits battoit le pied de la breche. Les Turcs, sans s'épouvanter du nombre des morts, se poussent avec fureur contre les chevaliers, les joignent, combattent corps à corps, & autant par leur multitude que par leur courage, les forcent de reculer. Ces généreux défenseurs se voyoient au moment d'être accablés par la foule de leurs ennemis, lorsque le chevalier de Morgut, grand-prieur de Navarre, & un des capitaines du secours, comme on les appelloit alors, accourut avec sa troupe, rétablit le

combat, força à ſon tour ces infideles de reculer, & par de nouveaux efforts, les réduiſit à la fin, après avoir perdu plus de ſix cens hommes, à faire ſonner la retraite, & à abandonner cette attaque.

Mais ſi la religion dans la perſonne des chevaliers avoit de ſi braves défenſeurs, elle nourriſſoit auſſi dans ſon ſein, & même parmi ſes principaux chefs, un traître qui n'oublioit rien pour avancer la perte de Rhodes & la ruine de tout l'ordre. On voit bien que je veux parler du chancelier d'Amaral : voici à-peu-près de quelle maniere le commandeur de Bourbon, dans ſa relation du ſiége de Rhodes, rapporte un événement ſi tragique.

D'Amaral, dit cet auteur, toujours agité des furies qui lui déchiroient le cœur, & ſans être touché du ſang de ſes confreres, qu'il voyoit répandre tous les jours, perſiſtoit dans les intelligences criminelles qu'il entretenoit avec les Turcs. Un de ſes valets-de-chambre, appellé Blaiſe Diez, qui avoit toute ſa confiance, ſe rendoit avec un arc à des heures indues au poſte d'Auvergne, d'où, quand il croyoit n'être pas apperçu, il jettoit dans le camp ennemi une lettre attachée à une fleche. Ses voyages fréquens au même endroit, & ſur-tout dans une place aſſiégée, firent naître d'abord quelque ſoupçon ; mais comme on ne lui avoit point vu jetter ſes lettres, & d'ailleurs qu'il appartenoit à une perſonne de grande autorité, ceux qui avoient obſervé ſes démarches ſur-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

tives, n'oserent d'abord en parler, de peur de s'attirer le ressentiment d'un homme puissant & vindicatif. Il n'y eut qu'un seul chevalier, qui passant par-dessus toute considération, & voyant ce domestique revenir souvent au même endroit, en avertit secrétement le grand-maître. Par son ordre, on arrêta aussitôt ce domestique ; il fut ensuite interrogé par les juges de la châtellenie, qui n'étant pas satisfaits de ses réponses équivoques, le firent appliquer à la question. Il n'en eut pas si-tôt ressenti les premiers traits, qu'il avoua que par le commandement de son maître, il avoit jetté plusieurs lettres dans le camp des Turcs, pour avertir ces infideles des endroits les plus foibles de la place. Il ajouta qu'il leur avoit fait savoir que dans les derniers assauts, la religion avoit perdu la plûpart de ses chevaliers ; d'ailleurs, que la ville manquoit de vin, de poudre, & de munitions de guerre & de bouche ; mais que quoique le grand-maître fût réduit à l'extrémité, cependant il ne falloit pas se flatter que le grand-seigneur se rendît maître de cette place, que par la force de ses armes.

Cette déposition fut portée au conseil, & par ses ordres, on arrêta le chancelier, qui fut conduit à la tour de Saint-Nicolas. Deux commandeurs grands-croix s'y rendirent avec les magistrats de la ville pour instruire son procès : on lui lut la déposition de son domestique, qui lui fut ensuite confronté, & qui lui soutint que c'étoit uniquement par son

ordre qu'il s'étoit transporté plusieurs fois au poste d'Auvergne, d'où il avoit jetté ses lettres dans le camp des infideles. Cette déposition se trouva soutenue par celle d'un prêtre Grec, chapelain de l'ordre, qui vint déclarer aux juges, que passant un jour par la barbacane du bastion d'Auvergne, pour reconnoître les travaux des ennemis, il avoit trouvé dans un endroit écarté le chancelier avec ce même domestique, qui tenoit une arbalête avec son carreau ou sa fleche quarrée, à laquelle il s'apperçut qu'il y avoit un papier attaché; que le chancelier, qui regardoit alors par une canonniere, s'étant retourné, parut surpris de le voir si près de lui; qu'il lui demanda fiérement & avec un ton de colere, ce qu'il cherchoit; & qu'ayant reconnu que sa présence dans cet endroit lui étoit désagréable, il s'étoit retiré avec précipitation.

Diez convint de la déposition du prêtre Grec, & de toutes ses circonstances. Ce domestique, qui peut-être se flattoit à force de charger son maître, d'échaper au supplice, ajouta que c'étoit le chancelier qui avoit attiré dans l'île les armes du grand-seigneur, par les avis qu'il lui avoit fait passer de l'état de la place, & en lui envoyant jusqu'à Constantinople cet esclave dont nous avons parlé, & qui conduisit toute cette négociation. On fit en même-tems souvenir le chancelier, que le jour de l'élection de l'Isle-Adam, il n'avoit pu s'empêcher de dire qu'il seroit le dernier grand-maître de Rhodes. D'Amaral, sans s'étonner, &

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

confronté une seconde fois avec son domestique & le prêtre Grec, traita Diez de coquin & d'imposteur, & dont la déposition, dit-il, n'étoit que l'effet du ressentiment qu'il avoit conservé des châtimens que sa mauvaise conduite lui avoit attirés. Il nia tous les faits avancés par le prêtre Grec, avec une fermeté qui ne devroit se trouver qu'avec l'innocence : il fallut enfin en venir à la question. Mais avant que de l'y appliquer, ses juges qui étoient ses confreres, pour lui en épargner les douleurs, & aussi pour tâcher d'en tirer la connoissance de ses complices, le conjurerent dans les termes les plus pressans, de les aider par un aveu sincere de ses fautes, à le sauver; mais le chancelier rejetta leur office avec indignation, & il leur demanda fiérement s'ils le croyoient assez lâche, après avoir servi la religion pendant plus de quarante ans, pour se déshonorer à la fin de sa vie par l'aveu d'un crime dont il étoit si incapable. Il soutint la question avec la même fermeté; il avoua seulement que dans la conjoncture de l'élection du grand-maître, & dans un tems où les Turcs menaçoient Rhodes d'un siége, n'étant pas prévenu, dit-il, en faveur du courage & de l'habileté de l'Isle-Adam, il lui étoit échappé de dire qu'il seroit peut-être le dernier grand-maître de Rhodes; & se tournant vers ses juges, il leur demanda si une parole que l'émulation & la concurrence à la même dignité lui avoit arrachée, méritoit qu'on mît le grand-chancelier de l'ordre entre les mains des bourreaux? Mais ses

juges

juges persuadés de son intelligence criminelle avec les Turcs, ne se laisserent pas éblouir à ses protestations, personne ne prit ses récriminations contre Blaise Diez pour des preuves de son innocence : le maître & le valet furent condamnés à mort. Le chancelier par sa sentence devoit avoir la tête coupée; Diez être pendu; leurs corps mis ensuite par quartiers, & exposés à la vue des Turcs sur les principaux bastions de la place. Le valet fut le premier exécuté; il étoit né juif; mais il s'étoit converti, & il déclara au supplice qu'il mouroit bon chrétien. Avant que de faire mourir d'Amaral, on tint une assemblée dans la grande église de saint Jean, à laquelle le bailli de Manosque présida. Le criminel y fut amené; on lui lut la sentence, qui ordonnoit qu'il seroit dégradé & dépouillé de l'habit de l'ordre : ce qui fut pratiqué avec les cérémonies prescrites par les statuts. On le livra ensuite à la justice séculiere, qui le conduisit dans ses prisons; & le jour suivant il fut porté en chaise dans la place publique, où il devoit être exécuté. Il vit les apprêts de son supplice, & les approches de la mort avec une fermeté digne d'une meilleure cause; mais le refus qu'il fit dans cette extrêmité de se recommander à la protection de la sainte Vierge, dont le prêtre qui l'assistoit lui présentoit l'image, ne donna pas bonne opinion de sa piété. Fontanus, historien contemporain, & témoin oculaire, parlant de la mort des deux grands-croix, chargés au commencement du

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

siége avec d'Amaral de la visite & du soin des munitions de guerre & de bouche, & qui avoient été tués aux assauts, ajoute en parlant du chancelier, mais sans le nommer: *Dieu*, dit cet auteur, *avoit réservé le dernier triumvir à une mort honteuse, & qu'il avoit bien méritée.* Cependant les services rendus à la religion depuis tant d'années; sa fermeté au milieu des plus cruels tourmens de la question; cette fidélité si ancienne & si recommandable de la noblesse Portugaise pour ses souverains, & dont il y a dans l'histoire tant d'illustres exemples, tout cela auroit pu balancer la déposition d'un domestique; & peut-être qu'on n'auroit pas traité si rigoureusement le chancelier, si, quand il s'agit du salut public, le seul soupçon n'étoit pas, pour ainsi dire, un crime que la politique ne pardonne guère.

Quoi qu'il en soit, & pour continuer la relation de ce fameux siége, Soliman rebuté de sa durée, & du peu de succès de ses mineurs, ordonna à Achmet de recommencer ses batteries, & de disposer ses soldats pour un assaut général. Rhodes étoit alors en spectacle à tout l'univers: les Turcs se flattoient de l'emporter à la fin l'épée à la main: & les chevaliers, réduits à un petit nombre, & plutôt cachés & ensevelis, que fortifiés dans ce qui leur restoit de terrein, attendoient avec impatience pour faire lever le siége, le secours que les princes chrétiens leur faisoient espérer inutilement depuis si long-tems. Mais

l'empereur Charles-Quint & François I, roi de France, attachés si opiniâtrément l'un contre l'autre, n'osoient se défaire de leurs forces, ni les partager : & les autres souverains de l'Europe, dont la plûpart avoient pris parti entre ces deux princes, ou qui craignoient une invasion dans leurs états, de peur de surprise, se tenoient toujours armés. Le pape même, appellé Adrien VI, pontife pieux & savant, mais tout dévoué à l'empereur, ayant été conjuré par le cardinal Julien de Médicis, ancien chevalier de l'ordre, de faire passer à Rhodes sur ses galeres un corps d'infanterie, qui étoit alors aux environs de Rome, le nouveau pontife s'en excusa, sur le prétexte qu'étant peu versé dans les affaires du gouvernement, il ne pouvoit pas se défaire de ses troupes pendant que toute l'Italie étoit en armes. Mais il y a bien de l'apparence qu'il n'osa en disposer sans la participation de l'empereur son bienfaiteur ; & par complaisance pour ce prince, au lieu de les envoyer à Rhodes, il les fit passer dans le Milanois & dans la Lombardie, où elles furent employées contre les François.

VILLE DE L'ISLE ADA

Ainsi le grand-maître & ses chevaliers, après avoir mis toute leur confiance en Dieu, se virent réduits à n'espérer de secours que celui qu'ils pourroient tirer de l'ordre même : encore furent-ils si malheureux, qu'ils ne purent recevoir un convoi considérable que les chevaliers François avoient fait partir du port de Marseile sur deux vaisseaux.

N ij

Villiers de l'Isle-Adam.

L'un de ces vaisseaux, après avoir été battu plusieurs jours de la tempête, coula à fond à la hauteur de Monaco; & l'autre, après avoir perdu ses mâts par l'effort de la même tempête, échoua sur les côtes de Sardaigne, & se trouva hors d'état de tenir la mer. Les Anglois ne furent pas plus heureux: le chevalier Thomas de Nieuport s'étant embarqué avec plusieurs chevaliers de sa nation, & portant à Rhodes des vivres & de l'argent, fut battu par la même tempête, qui le porta contre une plage déserte, où il échoua. Le chevalier Aulano, de la langue d'Aragon, & prieur de Saint-Martin, se flattoit d'entrer dans le port de Rhodes; mais il fut rencontré dans l'Archipel par des galeres Turques, auxquelles, après un long combat, il n'échappa qu'avec peine. L'Isle-Adam abandonné, pour ainsi dire, de tout secours humain, ne s'abandonna pas lui-même. Ce grand homme fit voir dans cette extrémité le même courage qui le portoit si souvent sur la breche, & contre ses ennemis. Par son ordre, les chevaliers qui résidoient dans les îles voisines dépendantes de Rhodes, & dans le château de Saint-Pierre, les abandonnerent pour conserver la capitale de l'ordre; & sur de légeres barques & de petits brigantins, ils y transporterent ce qui s'y trouva de soldats, d'armes & de vivres. Le grand-maître, réduit à l'extrémité, prit ce parti dans l'espérance de recouvrer un jour ces îles, s'il se pouvoit maintenir dans Rhodes. Mais comme on av... déja tiré de ces différens endroits de pare...

ſecours, ce dernier, la ſeule eſpérance des chevaliers, leur fit plutôt voir leur foibleſſe, qu'il n'augmenta leurs forces. Le grand-maître dépêcha en même-tems en Candie le chevalier Farſan, de la langue d'Angleterre, pour tâcher d'en tirer des vivres, & il envoya un autre chevalier, appellé des Reaux, à Naples, pour hâter le ſecours qui étoit retardé par la rigueur de la ſaiſon; mais tous ſes ſoins furent inutiles, & il ſembloit que la mer & les vents euſſent conjuré la perte de l'île de Rhodes, & de cet armement, la derniere eſpérance des aſſiégés.

Les Turcs, auxquels des transfuges avoient repréſenté ce ſecours comme plus puiſſant & plus prochain qu'il n'étoit, pour le prévenir, redoublerent leurs efforts. Achmet, qui ſous les ordres de Soliman avoit toute la conduite du ſiége, dreſſa une batterie de dix-ſept canons contre le baſtion d'Italie, dont il acheva de ruiner les fortifications. Il pouſſa enſuite la tranchée juſqu'au pied de la muraille; & pour n'être point endommagé par l'artillerie de la place, il fit couvrir ces nouveaux ouvrages par des poutres & des madriers très-épais. Ses pionniers percerent enſuite la muraille, & pénétrerent juſques ſous les retranchemens, d'où ils tiroient la terre qui les ſoutenoit, & qu'ils firent crouler; en ſorte que les chevaliers ſe virent contraints de ſe retirer plus avant dans la place: & le grand-maître, qui ne partoit point des attaques, voyant les infideles maîtres de la meilleure partie du terre-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

plein de ce bastion, fut réduit à faire abattre l'église de saint Pantaléon, & la chapelle Notre-Dame de la Victoire, pour empêcher les Turcs de s'y loger: & il se servit des matériaux de ces deux églises pour construire de nouvelles barricades, & des retranchemens qui empêchassent l'ennemi de pénétrer plus avant dans la place.

Le général Turc eut le même succès au bastion d'Angleterre. Après que son artillerie l'eut foudroyé pendant plusieurs jours, & qu'il en eut rasé les murailles & ruiné les retranchemens, plusieurs chevaliers proposerent de l'abandonner, mais de charger auparavant les mines, pour faire sauter les premiers des ennemis qui s'y jetteroient. Dans le conseil qui se tint là-dessus, on remontra que dans l'extrémité où on étoit réduit, le salut de la place dépendoit de la prolongation du siége, pour donner le tems d'arriver au secours qu'on attendoit; qu'ainsi il n'y avoit point un pied de terrein qu'il ne fallût disputer aux ennemis le plus long-tems qu'on pourroit. Ce dernier sentiment prévalut; & quoique ce bastion fût entiérement ruiné par les mines & par le feu de l'artillerie, le chevalier Bin de Malicorne s'offrit généreusement de le défendre: & malgré les attaques continuelles des Turcs, il le conserva avec beaucoup de gloire jusqu'à la fin du siége.

Les Turcs ne laisserent pas plus en repos les chevaliers qui défendoient les postes d'Italie & d'Espagne: ils s'adresserent aux premiers le

22 novembre. Ils s'étoient emparés, comme nous le venons de dire, de la meilleure partie du terre-plein d'Italie; à peine les chevaliers en avoient pu conſerver un tiers: & les uns & les autres enterrés dans des ouvrages ſouterrains, n'étoient plus ſéparés que par des planches & des madriers. Les Turcs qui ſe voyoient maîtres de la plus grande partie de ce terre-plein, entreprirent d'en chaſſer entiérement les chevaliers. Un bataillon de ces infideles du côté de la mer monta à l'aſſaut, pendant qu'une autre troupe attaqua l'épée à la main leurs retranchemens. Mais ils trouverent partout la même valeur & la même réſiſtance; & quoique les chevaliers, dans des attaques ſi meurtrieres, euſſent perdu beaucoup de monde, ils ne laiſſerent pas de repouſſer les infideles, qui furent obligés de ſe retirer.

Ce ne fut que pour revenir peu de jours après en plus grand nombre: l'attaque fut précédée par une mine qu'ils firent jouer ſous le baſtion d'Eſpagne. Elle fit crouler un grand pan de la muraille: & pour empêcher que les aſſiégés ne fiſſent de nouveaux retranchemens derriere cette breche, une batterie de leurs plus gros canons pendant un jour & une nuit tira continuellement contre cet endroit. Le 30 de novembre, les Turcs revinrent dès la pointe du jour à l'aſſaut, pendant que le bacha Péri attaquoit de nouveau le terre-plein d'Italie. Mais le principal effort des infideles ſe fit contre le baſtion d'Eſpagne; les Turcs en grand nombre, & ſoutenus des meilleures

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

troupes de leur armée, s'avancerent fierement jusqu'à la breche malgré tout le feu de l'artillerie & de la mousqueterie des assiégés : leur grand nombre l'emporta sur tout le courage des Rhodiens, & ils pénétrerent jusqu'aux retranchemens que le bailli de Martinengue y avoit faits avant sa blessure. Mais au son des cloches qui annonçoit le péril où se trouvoit la ville, le grand-maître, le prieur de Saint-Gilles, le bailli de Martinengue, qui n'étoit pas encore bien guéri de sa blessure, accoururent de différens endroits avec la plûpart des chevaliers & des habitans : chacun ne prenant plus l'ordre que de son courage, & peut-être de son désespoir, & tous sans ménager leurs vies, se pousserent avec une espece de fureur contre les Turcs. Ces infideles ne faisoient pas paroître moins de courage; on se battoit corps à corps avec un avantage égal, & sans qu'on pût prévoir quel seroit le succès de ce terrible combat. Heureusement pour Rhodes, il survint une pluie extraordinaire : il tomba du ciel des torrens d'eau qui entraînerent la terre qui servoit d'épaulement à la tranchée des infideles. L'artillerie du poste d'Auvergne, les voyant alors à découvert, en tua un grand nombre. D'autres batteries qu'on avoit placées sur les moulins du Cosquin, & la mousqueterie des chevaliers tirant continuellement sur la breche & contre les ennemis qui s'y étoient logés, en firent un si horrible carnage, que ceux qui purent échapper à la furie du canon, malgré toutes les menaces de leurs officiers,

regagnerent avec précipitation leur tranchée & leur camp.

Les Turcs ne furent pas plus heureux à l'attaque du terre-plein d'Italie : le bacha Péri qui la conduisoit, après avoir perdu ses plus braves soldats, & ayant appris le mauvais succès de l'attaque du bastion d'Espagne, voyant d'ailleurs ses troupes noyées d'eau, fit sonner la retraite. Tel fut le succès d'une journée qui devoit être la derniere de la liberté de Rhodes : mais que le grand-maître & ses chevaliers surent conserver, en ne se conservant point eux-mêmes, & en prodiguant leurs vies sans aucun ménagement.

Soliman ne put voir revenir ses troupes en désordre & fuyant, sans entrer en fureur : il y avoit près de six mois qu'il étoit avec deux cens mille hommes devant cette place sans l'avoir pu emporter : le chagrin qu'il en eut, & la crainte que les princes chrétiens ne s'unissent à la fin pour lui faire lever le siége, le tint renfermé plusieurs jours dans sa tente, sans se laisser voir à ses capitaines. Personne n'osoit se présenter devant lui : il n'y eut que le bacha Péri son ancien gouverneur, & qui avoit ses entrées privilégiées, qui hasarda de l'aborder. Cet adroit ministre, pour l'adoucir, lui représenta que ses troupes étoient logées sur les principaux bastions; qu'il étoit maître d'une partie de la place; qu'un dernier assaut l'emporteroit; qu'à la vérité on avoit affaire à des désespérés, qui se feroient tous tuer plûtôt que de se rendre : mais que ces chevaliers

étoient réduits à un petit nombre ; que les habitans, la plûpart Grecs de nation, n'avoient pas le même courage ni le même intérêt à s'opiniâtrer à la défense de la place, & qu'il étoit persuadé qu'ils ne refuseroient pas une composition où ils trouveroient la sûreté de leurs vies, & la conservation de leurs biens : le sultan approuva son avis, & le chargea de l'exécution.

Péri par son ordre fit jetter dans la place plusieurs lettres au nom du grand-seigneur, dans lesquelles il exhortoit les habitans à se soumettre à son empire, & il les menaçoit en même-tems des plus cruels supplices, eux, leurs femmes & leurs enfans, s'ils étoient emportés d'assaut. Le bacha fit agir ensuite un Génois qui étoit dans le camp de Soliman, & qui s'approchant du bastion d'Auvergne, demanda la permission de parler. Ce Génois appellé *Hiérôme Monile*, affectant une fausse compassion, dit qu'étant chrétien, il n'avoit pu se résoudre à voir la perte prochaine, & le massacre de tant de chrétiens ses freres, qui seroient accablés par la puissance formidable de Soliman ; que leurs fortifications étoient détruites, les retranchemens ruinés, & l'ennemi déja logé dans la place ; qu'ils devoient prévenir sagement les suites fâcheuses d'une ville emportée l'épée à la main, & que peut-être il ne seroit pas impossible d'obtenir de Soliman une composition sûre, & même honorable. Le commandant du bastion, par ordre du grand-maître, lui fit réponse que les

chevaliers de saint Jean ne traitoient avec les infideles que l'épée à la main; & de peur que ses discours artificieux ne fissent quelqu'impression sur l'esprit des habitans, il lui commanda de se retirer. Cet adroit agent du bacha ne se rebuta point: il revint deux jours après au même endroit, sous prétexte d'avoir des lettres à rendre à un Génois qui étoit dans la place. Mais le commandant lui ayant fait dire de se retirer, il déclara qu'il étoit porteur d'un paquet de Soliman pour le grand-maître: nouveau prétexte pour entrer en négociation, mais que le grand-maître éluda par le refus qu'il fit de le recevoir. Il craignoit que les apparences seules d'un traité ne ralentissent le courage des soldats & des habitans; & pour obliger ce négociateur à s'éloigner, on lui tira quelques coups de mousquet. Un Albanois déserteur de la place, & qui étoit passé au service de Soliman, parut ensuite sur la scene: après les signaux ordinaires, il demanda à être reçu dans la place pour présenter au grand-maître une lettre dont le sultan l'avoit chargé: mais il ne fut pas mieux reçu que le Génois. Le grand-maître appréhendant de décourager ses troupes, refusa de lui donner audience, & on lui déclara que dans la suite, indépendamment des chamades & du caractere d'envoyé, on tireroit sur tous ceux qui oseroient approcher de la place.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Cependant les voyages fréquens de ces envoyés, & les lettres du grand-seigneur, que le bacha avoit pris soin de jetter dans la

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

ville, ne laisserent pas de produire l'effet qu'il en avoit attendu. La plûpart des habitans, Grecs de religion, commencerent à faire entr'eux des assemblées secretes; les plus mutins, ou pour mieux dire, les plus lâches & les plus timides, représenterent que la plûpart avoient perdu leurs parens & leurs amis dans tant d'assauts; qu'ils étoient eux-mêmes à la veille de périr: que l'ennemi étoit retranché dans la place, & qu'à la premiere attaque, ils se verroient accablés par la multitude formidable des infideles; qu'il y avoit long-tems qu'ils étoient résolus à mourir, mais qu'ils ne pouvoient envisager sans une douleur mortelle, le déshonneur & l'esclavage de leurs femmes, de leurs filles & de leurs enfans; qu'on pouvoit prévenir de si grands malheurs par une bonne composition; & qu'après tout, quoi qu'en puissent dire les chevaliers, l'exemple de tant d'autres états chrétiens, qui vivoient paisiblement sous la domination des Turcs, faisoit voir qu'ils pourroient comme eux, & en payant un léger tribut, conserver leur religion, & même les biens de la fortune.

De pareils discours, répétés en différentes assemblées, déterminerent les plus considérables des habitans à s'adresser à leur métropolitain: ils le conjurerent de prendre pitié de son peuple, & de représenter au grand-maître que s'il ne traitoit promptement avec le grand-seigneur, ils ne pourroient éviter d'être les premieres victimes de la fureur du soldat

victorieux, & que lui-même verroit les églises profanées, les reliques précieuses des saints foulées aux pieds, & les femmes & les vierges exposées à la brutalité des infideles. Ce prélat entra dans de si justes considérations, & il porta au grand-maître les remontrances & les prieres de son peuple. L'Isle-Adam rejetta d'abord avec une noble fierté les premieres propositions du métropolitain, & il lui déclara que lui & ses chevaliers, après s'être enfermés dans Rhodes, avoient élu leur sépulture sur les breches, & dans les derniers retranchemens de la place, & qu'il espéroit que les habitans, à leur exemple, ne montreroient pas moins de courage.

Mais le métropolitain les trouva dans une disposition bien différente: la peur d'un côté, & le desir de la paix de l'autre, avoient pris le dessus dans les esprits; de nouveaux députés revinrent le lendemain, & s'adresserent directement au grand-maître; ils lui déclarerent que s'il ne donnoit ordre à la conservation des habitans, ils ne pourroient pas se dispenser de prendre eux-mêmes les moyens les plus convenables pour mettre en sûreté & la vie & l'honneur de leurs femmes & de leurs enfans.

Le grand-maître craignant justement que le désespoir ne fît naître une funeste division dans la place, qui en avançât la perte, les renvoya au conseil. Pendant qu'on délibéroit sur une matiere si importante, trois marchands frapperent à la porte de la salle: après y avoir été introduits, ils présenterent une requête signée

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

des principaux habitans, par laquelle ils supplioient la religion de pourvoir au salut de leurs femmes & de leurs enfans : ils insinuoient à la fin de cette requête, que si on n'y avoit égard, ils se croyoient obligés par toutes les loix divines & humaines, à ne pas les abandonner à la fureur & à la brutalité des infideles. Le grand-maître, avant que de leur répondre, fit appeller les chevaliers qui commandoient dans les différens postes, pour être instruit par leur bouche de l'état & des forces de la place. Il s'adressa particuliérement au grand-prieur de Saint-Gilles, & au bailli Martinengue, qui depuis peu de jours avoient repris les armes & la défense de la place. Ces deux grands hommes, qui avoient tant de fois exposé leur vie dans les occasions les plus périlleuses, déclarerent, l'un après l'autre, qu'ils croyoient être obligés en conscience, & sur leur honneur, de représenter à l'assemblée que la place n'étoit plus tenable; que les Turcs avoient avancé leurs travaux dans la ville plus de quarante pas en avant, & plus de trente en travers; qu'ils y étoient fortifiés d'une maniere, qu'on ne pouvoit plus se flatter de les en chasser, ni de reculer davantage pour se retrancher; que tous les pionniers & les meilleurs soldats avoient été tués; qu'on n'ignoroit pas combien la religion avoit perdu de chevaliers; que la ville manquoit également de provisions de guerre & de bouche, & qu'à moins d'un prompt & puissant secours, on ne voyoit aucune ressource; qu'on devoit même

craindre qu'à la premiere attaque, les chrétiens ne fussent accablés par la puissance formidable & par le nombre des infideles.

Tout le conseil, sur le rapport de ces deux capitaines si braves & si entendus dans le métier de la guerre, opina à traiter avec Soliman. Le grand-maître seul fut d'un sentiment contraire; & sans rien rabattre de sa constance & de sa magnanimité ordinaire, il leur représenta que depuis tant de siecles que leur ordre faisoit la guerre aux infideles, les chevaliers, dans les occasions les plus dangereuses, avoient toujours préféré une mort sainte & glorieuse, à la conservation d'une vie fragile; qu'il étoit disposé à leur en donner l'exemple, & qu'il les conjuroit, avant que de prendre un si fâcheux parti, d'y faire encore de sérieuses réflexions.

Les principaux du conseil lui repartirent, que s'il n'étoit question que de leur perte particuliere, ils mourroient tous volontiers à sa suite & à son exemple; qu'ils étoient disposés à sacrifier leur vie; qu'en prenant l'habit de religion, ils l'avoient dévouée à Dieu, mais qu'il s'agissoit du salut des habitans; que si les infideles emportoient la place l'épée à la main, & dans un assaut, ils contraindroient les femmes, les enfans & toutes les personnes foibles à renoncer à la foi: qu'ils feroient de la plûpart des habitans des esclaves ou des renégats, & que les églises, & sur-tout les reliques qu'on révéroit depuis si long-tems dans Rhodes, seroient profanées par ces

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

infideles, & deviendroient l'objet de leur mépris & de leurs railleries. Le grand-maître céda enfin à de si pieuses considérations, & on résolut à la premiere ouverture de paix que feroit le sultan, d'y répondre & d'entrer en négociation.

Le grand-seigneur inquiet d'un secours dont les chevaliers prenoient soin de répandre le bruit, ne pouvant ni prendre la place, ni aussi pour son honneur lever le siége, tenta par de nouvelles propositions d'ébranler la fermeté & la constance des chevaliers: par son ordre, on arbora une enseigne sur le haut de l'église de sainte Marie, & dans un quartier nommé les Lymonitres.

Le grand-maître de son côté en fit planter aussi une autre sur un moulin qui étoit à la porte du Cosquin. A ce signal, deux Turcs, qui à leur habillement paroissoient des officiers considérables, sortirent des tranchées, & s'avancerent vers cette porte : ils y furent rencontrés par le prieur de Saint-Gilles & par le bailli de Martinengue, auxquels sans s'expliquer ils remirent seulement une lettre du grand-seigneur pour le grand-maître. Cette lettre contenoit une sommation de lui rendre la place, avec des offres avantageuses, si on la lui remettoit sur le champ, & aussi avec des menaces de faire tout passer au fil de l'épée si on différoit plus long-tems. Le conseil ordinaire de l'ordre & le grand conseil furent d'avis d'écouter les conditions que ce prince offroit : on convint des ôtages de part &

d'autre. La religion députa à Soliman le chevalier Antoine Grolée, dit Paſſim, & Robert Perrucey, juge de Rhodes, qui parloient tous deux avec facilité le Grec vulgaire; les Turcs de leur côté envoyerent dans Rhodes un neveu du général Achmet, & un des interpretes de Soliman, dans lequel ce prince avoit une entiere confiance. Le chevalier de Grolée & ſon adjoint furent admis à l'audience du grand-ſeigneur, qui leur dit qu'il étoit diſpoſé à les laiſſer ſortir paiſiblement de l'île & de l'orient, s'ils lui rendoient promptement Rhodes, le fort de Saint-Pierre, Lango & les autres petites îles de la religion; mais que ſi par une téméraire défenſe, ils s'opiniâtroient plus long-tems contre ſa puiſſance redoutable, il mettroit tout à feu & à ſang. Les deux envoyés demanderent à entrer dans la place, pour communiquer ſes intentions au grand-maître & au conſeil; mais les Turcs renvoyerent ſeulement Perrucey, avec ordre de rapporter inceſſamment une réponſe déciſive; & le général Achmet retint dans ſa tente le chevalier de Grolée qu'il traita honorablement. En mangeant enſemble, & dans la chaleur du repas, il lui avoua que le ſultan ſon maître avoit perdu à ce ſiége quarante-quatre mille hommes, qui avoient péri par les armes des chevaliers, ſans compter un nombre preſqu'auſſi conſidérable qui étoient morts de maladies & de froid depuis le commencement de l'hiver.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Pendant les préliminaires de cette négociation, des jeunes gens & des bourgeois les moins considérables, qui n'avoient point eu de part à la requête que les principaux d'entr'eux avoient présentée au grand-maître, coururent en tumulte à son palais pour se plaindre qu'il traitât avec l'ennemi sans leur participation ; que c'étoit les livrer à une nation perfide, & qui faisoit gloire de manquer de parole aux chrétiens, & qu'ils aimoient mieux mourir tous les armes à la main, que d'être taillés en pieces après la capitulation, comme l'avoient été les habitans de Belgrade. Le grand-maître accoutumé aux bravades & à la vanité des Grecs, répondit sans s'émouvoir, que la prudence n'avoit pas permis de rendre publics les motifs de la négociation, de peur que le grand-seigneur instruit du mauvais état de la place ne la rompît, & que ses troupes ne revinssent à un assaut, & qu'on craignoit de manquer de forces suffisantes pour le soutenir, mais qu'il étoit ravi de les trouver si bien disposés à la défense de leur patrie ; qu'ils le verroient toujours à leur tête, & prêt à répandre la derniere goutte de son sang pour la conservation de la place ; qu'ils se souvinssent seulement à la premiere occasion, d'y apporter le même courage, & toute la résolution dont ils se faisoient honneur dans leurs discours & devant leur souverain.

Comme on ne faisoit pas grand fond sur les vains propos de quelques fanfarons, le grand-maître & le conseil, après avoir appris par un

de leurs envoyés la diſpoſition du ſultan, jugerent à propos de lui dépêcher deux autres ambaſſadeurs: on choiſit pour cet emploi dom Raimond Marquet, & dom Lope Debas, tous deux Eſpagnols, qui dans l'audience qu'ils eurent du grand-ſeigneur, lui demanderent trois jours de trève pour régler la capitulation, & pour concilier les intérêts des habitans, en partie Latins & en partie Grecs.

Mais ce prince, toujours inquiet des bruits qui étoient répandus dans ſon armée d'un prochain ſecours, rejetta la propoſition d'une trève; & pour déterminer le grand-maître à traiter promptement, il commanda à ſes officiers qu'on recommençât à tirer, & que tout ſe préparât pour un aſſaut général. Il renvoya en même-tems un des nouveaux envoyés; mais il retint l'autre, apparemment pour reprendre la négociation, ſi les armes n'avoient pas un prompt & heureux ſuccès.

Les batteries commencerent à tirer de part & d'autre: mais plus foiblement du côté des chevaliers, qui réſervoient le peu de poudre qui leur reſtoit pour les aſſauts qu'ils ne pouvoient éviter. Le grand-maître voyant l'attaque recommencer, envoya chercher ces habitans qui lui avoient parlé avec tant d'oſtentation de leur courage: il leur dit qu'il étoit tems d'en donner des preuves, & on publia en même-tems à ſon de trompe un ordre de ſa part à tous les citoyens de ſe rendre inceſſamment aux poſtes avancés, avec défenſe de déſemparer ni jour ni nuit, ſous peine de la

vie. Ces bourgeois obéirent à ce ban pendant quelques jours; mais un jeune homme épouvanté du péril où il avoit été exposé par l'artillerie des ennemis, s'étant retiré dans sa maison à la faveur de la nuit, le grand-maître l'y envoya prendre; & pour l'exemple & la manutention de la discipline, le conseil de guerre le condamna à être pendu.

Quoique toutes les fortifications de Rhodes fussent ruinées, & que la ville ne fût, pour ainsi dire, qu'un monceau de pierres & de terre, les chevaliers s'étoient toujours maintenus dans la barbacane du bastion d'Espagne, où le grand-maître s'étoit logé pour le mieux défendre; les Turcs l'attaquerent le 17 du mois de décembre.

Le combat fut sanglant & très-opiniâtre; on se battit presque tout le jour de part & d'autre avec une égale animosité; le grand-maître & le peu de chevaliers qui lui restoient, alloient, pour ainsi dire, au-devant des coups, & plutôt que de survivre à la perte de la place, cherchoient la mort qui sembloit les fuir. Enfin ils firent de si généreux efforts, qu'après avoir fait un grand carnage des ennemis, ils les forcerent de se retirer. Mais ces infideles animés par les reproches du sultan, revinrent le lendemain à l'assaut, & ils s'y présenterent en si grand nombre, que les chevaliers accablés par leur multitude, se virent réduits à abandonner cet ouvrage, & se jetterent dans la ville pour la défendre jusqu'à l'extrémité, & s'ensevelir sous ses ruines.

Les bourgeois épouvantés du péril prochain, abandonnoient leurs postes, & se retiroient les uns après les autres : il fallut que le grand-maître & les chevaliers fissent seuls les gardes ordinaires ; & si ces généreux soldats de Jesus-Christ ne s'étoient tenus sur les breches, la ville auroit été surprise & emportée d'assaut. Enfin tous les habitans vinrent en corps supplier le grand-maître de reprendre la négociation, & ils le supplierent seulement de trouver bon qu'ils pussent envoyer au camp avec ses ambassadeurs, deux députés pour conserver leurs intérêts dans la capitulation : le grand-maître y consentit : la bourgeoisie nomma Pierre Singlifico & Nicolas Vergati ; & le chevalier de Grolée qui avoit renoué la négociation avec le général Achmet, les conduisit au camp, & le pria de les présenter au grand-seigneur. Mais avant que d'être admis à son audience, le grand-maître, dans l'espérance, quoiqu'incertaine, d'un secours, & pour allonger la négociation, l'avoit chargé de faire voir à Achmet un ancien traité que le sultan Bajazet avoit fait avec le grand-maître d'Aubusson, par lequel il donnoit sa malédiction à celui de ses successeurs qui violeroit la paix qu'il avoit conclue avec les chevaliers de saint Jean : le grand-maître avoit chargé son ambassadeur de cet acte, pour pressentir si Soliman zélé observateur de sa loi, pourroit être disposé moyennant une somme considérable d'argent, à lever le siége. Mais Achmet n'eut pas plutôt jetté les

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. yeux ſur ce papier, qu'il le mit en pieces, le foula aux pieds, & chaſſa de ſa préſence l'ambaſſadeur & les députés du peuple : enfin n'y ayant plus de ſecours à eſpérer, ni de forces dans la ville pour ſe défendre, le grand-maître renvoya l'ambaſſadeur & les députés au camp; & après qu'ils eurent ſalué le grand-ſeigneur, ils travaillerent avec Achmet à dreſſer la capitulation, dont les principaux articles contenoient: que les égliſes ne ſeroient point profanées, & qu'on n'obligeroit point les habitans de livrer leurs enfans pour en faire des janiſſaires; que l'exercice de la religion chrétienne ſeroit libre; que le peuple ſeroit exempt d'impoſition pendant cinq ans; que tous ceux qui voudroient ſortir de l'île, en auroient la permiſſion; que ſi le grand-maître & les chevaliers n'avoient pas aſſez de vaiſſeaux pour les porter juſqu'en Candie, il leur en ſeroit fourni par les Turcs; qu'ils auroient le tems & l'eſpace de douze jours, à compter de celui de la ſignature du traité, pour embarquer leurs effets; qu'ils pourroient emporter les reliques des ſaints, les vaſes ſacrés de l'égliſe de ſaint Jean, les ornemens, leurs meubles & leurs titres, & tout le canon dont ils avoient coutume de ſe ſervir pour armer leurs galeres; que tous les forts de l'île de Rhodes, & des autres îles qui appartenoient à la religion, & le château de Saint-Pierre ſeroient remis aux Turcs; que pour faciliter l'exécution de ce traité, l'armée Ottomane s'éloigneroit de quelques milles; que pendant

ſon éloignement, le ſultan enverroit quatre mille janiſſaires commandés par leur aga, pour prendre poſſeſſion de la place, & que le grand-maître, pour ſûreté de ſa parole, donneroit en ôtage vingt-cinq chevaliers, entre leſquels il y auroit deux grands-croix, avec vingt-cinq bourgeois des principaux de la ville. Ce traité ayant été ſigné par l'ambaſſadeur & les députés d'une part, & par le général Achmet au nom du ſultan, & ratifié par le grand-maître & les ſeigneurs du conſeil, les ôtages dont on étoit convenu ſe rendirent au camp, & l'aga des janiſſaires entra en même-tems dans la ville avec une compagnie de ſes ſoldats, & en prit poſſeſſion.

Pendant que de part & d'autre on travailloit à l'exécution du traité, on apperçut en mer une flotte nombreuſe, qui à voiles déployées, & avec un vent favorable tenoit la route de l'île. Les Turcs toujours inquiets ſur le ſecours que les chevaliers attendoient depuis ſi long-tems, ne douterent plus que ce ne fuſſent des vaiſſeaux des princes d'occident, qui s'avançoient pour faire lever le ſiége. On courut aux armes de tous côtés. Soliman & ſes généraux n'étoient pas ſans de vives inquiétudes; mais la flotte approchant des côtes de l'île, on reconnut des croiſſans aux pavillons; & après que la flotte eut débarqué les troupes dont elle étoit chargée, on apprit qu'elle venoit des frontieres de Perſe, & que Soliman voyant ſes ſoldats rebutés de tant d'attaques inutiles, & dans l'eſpérance que de nouveaux

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

soldats se porteroient avec plus d'ardeur dans les assauts, avoit commandé au bacha Ferrat de les amener avec le plus de diligence qu'il pourroit. Il est à présumer que si ces nouvelles troupes avoient débarqué plutôt, les chevaliers n'auroient pas eu une composition si honorable du sultan; mais comme on avoit commencé à exécuter la capitulation, Soliman ne voulut point se prévaloir de ce secours, ni manquer à sa parole.

Deux jours après la signature du traité, le général Achmet eut une conférence avec le grand-maître dans le fossé du poste d'Espagne; & après différens discours qu'ils eurent entr'eux au sujet de l'attaque & de la défense de Rhodes, il lui dit que le grand-seigneur souhaitoit le voir; & il lui insinua que, de peur d'irriter ce jeune prince, il ne devoit pas songer à partir avant que d'avoir salué son vainqueur. Le grand-maître craignant de le trouver irrité de la longue résistance qu'il avoit faite à ses armes, & même du nombre prodigieux de soldats que ce prince avoit perdus à ce siége, avoit de la répugnance à se livrer entre ses mains; mais d'un autre côté il appréhendoit par son refus de lui fournir un prétexte qu'il cherchoit peut-être, de ne pas tenir sa parole : ainsi ce grand homme, qui pendant le siége s'étoit exposé dans les plus grands périls, passa pardessus toute considération, & résolut de se sacrifier encore une fois pour le salut de ses freres. Il se rendit le lendemain de grand

matin

matin dans le quartier & à l'entrée de la tente du sultan ; les Turcs par orgueil, & par une grandeur barbaresque, l'y laisserent pendant presque toute la journée, sans lui présenter à boire ni à manger, exposé à un froid rigoureux, à la neige & à la grêle qui tomboient en abondance. On l'appella sur le soir, & après l'avoir revêtu, & les chevaliers de sa compagnie, de vestes magnifiques, on l'introduisit à l'audience du sultan. Ce prince fut touché de la majesté qui éclatoit dans toute la personne du grand-maître ; & pour le consoler il lui fit dire par son truchement, « que la con- » quête, ou la perte des empires étoient des » jeux ordinaires de la fortune ». Il ajouta, pour tâcher d'attacher un si grand capitaine à son service, qu'il venoit de faire une dure expérience du peu de fond qu'il y avoit à faire sur l'amitié & l'alliance des princes chrétiens dont il avoit été si indignement abandonné ; & que s'il vouloit embrasser sa loi, il n'y avoit ni charges, ni dignités dans l'étendue de son empire, dont il ne fût disposé à le gratifier. Le grand-maître aussi zélé chrétien que grand capitaine, après l'avoir remercié de la bonne volonté qu'il lui témoignoit, lui répondit qu'il seroit indigne de ses graces, s'il étoit capable de les accepter ; qu'un aussi grand prince seroit déshonoré par les services d'un traître & d'un renégat, & il se contenta de supplier Soliman de vouloir bien ordonner à ses officiers qu'on ne le troublât point dans sa retraite & dans son embarquement. Soliman lui fit dire qu'il

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

y pouvoit travailler tranquillement ; que sa parole étoit inviolable, & en signe d'amitié, & peut-être par une ostentation de sa grandeur, il lui présenta sa main à baiser.

Cependant au préjudice du traité & des promesses si positives du grand-seigneur, cinq jours après que la capitulation eut été signée, quelques janissaires, sous prétexte de venir visiter leurs camarades, qui, avec leur aga, avoient pris possession de la place, s'y répandirent, pillerent les premieres maisons qui se trouverent proche la porte du Cosquin, se jetterent dans les églises qu'ils profanerent, fouillerent jusques dans les tombeaux des grands-maîtres, où leur avarice leur avoit fait croire qu'ils trouveroient des trésors : de-là, comme des furies, ils passerent dans l'infirmerie, le monument le plus célebre de la charité des chevaliers, en chasserent les malades, & pillerent la vaisselle d'argent dans laquelle ils étoient servis ; & ils auroient porté encore plus loin leur violence, si sur les plaintes du grand-maître, le général Achmet qui savoit les intentions du grand-seigneur, n'eût fait dire à leur aga, que sa tête répondroit du pillage & de l'emportement de ces soldats. En effet, le grand-seigneur avide de gloire, & jaloux de sa réputation, vouloit que les chevaliers en se retirant dans les différens états de la chrétienté, y portassent avec les nouvelles de la conquête de Rhodes, la réputation de sa clémence & de la foi inviolable de ses paroles : & ce fut peut-être le sujet qui

l'engagea, en visitant sa nouvelle conquête, d'entrer dans le palais du grand-maître. VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Ce prince le reçut avec les marques de respect qui étoient dues à un monarque si puissant. Soliman, dans cette visite si extraordinaire aux grands-seigneurs, l'aborda d'une maniere affable, l'exhorta à supporter avec courage ce changement dans sa fortune; il lui fit dire par Achmet, dont il s'étoit fait accompagner, qu'il pouvoit travailler tout à loisir à embarquer ses effets, & que s'il n'avoit pas assez du tems dont on étoit convenu, il le prolongeroit volontiers. Il se retira ensuite avec les assurances qu'il donna de nouveau au grand-maître d'une fidélité inviolable dans l'exécution de la capitulation; & se tournant vers son général en sortant du palais : « Ce n'est pas sans quelque » peine, *lui dit-il*, que j'oblige ce chrétien » à son âge de sortir de sa maison ».

L'Isle-Adam fut obligé de la quitter avant même le terme dont on étoit convenu; & ayant appris que le sultan se disposoit à partir dans deux jours pour Constantinople, il ne jugea pas à propos de rester dans l'île à la merci des officiers qui y commanderoient, & qui pendant l'éloignement du grand-seigneur, se feroient peut-être un mérite de donner au traité des explications conformes à la haine & l'animosité qu'ils avoient contre les chevaliers. Ainsi ne jugeant pas qu'il y eût de sûreté à rester plus long-tems parmi des barbares peu scrupuleux sur le droit des gens, il ordonna aux chevaliers & à ceux des

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

habitans qui voudroient ſuivre la fortune de l'ordre, de porter inceſſamment dans les vaiſſeaux de la religion ce qu'ils avoient de plus précieux.

Ce funeſte embarquement ſe fit de nuit avec une précipitation & un déſordre qu'il eſt difficile d'exprimer : rien n'étoit plus touchant que de voir ces malheureux citoyens chargés de leurs meubles, & ſuivis de leurs familles, abandonner leur patrie. On entendoit de tous côtés un bruit confus d'enfans qui pleuroient, de femmes qui ſe plaignoient, d'hommes qui maudiſſoient leur mauvaiſe fortune, & de matelots qui crioient les uns après les autres. Le grand-maître ſeul diſſimuloit ſagement ſa douleur ; les ſentimens de ſon cœur n'alloient point juſques ſur ſon viſage ; & dans cette confuſion, il donnoit ſes ordres avec la même tranquillité que s'il n'eût été queſtion que de faire partir pour la courſe une eſcadre de la religion. Outre les chevaliers, il fit embarquer plus de quatre mille habitans de l'île, hommes, femmes & enfans, qui pour ne pas reſter ſous la domination des infideles, s'attacherent à la fortune de l'ordre, & abandonnerent leur patrie.

Le prince Amurat, ce fils de l'infortuné Zizim, eut bien voulu auſſi ſuivre le grand-maître, & il étoit convenu avec lui qu'il ſe rendroit ſur ſon bord avec toute ſa famille : mais Soliman, qui le vouloit avoir en ſa puiſſance, le faiſoit obſerver de ſi près, que malgré tous les déguiſemens dont il ſe couvrit,

il ne put approcher de la flotte : & il fut réduit à ſe cacher dans les débris des maiſons que le canon des Turcs avoit ruinées. Le grand-maître n'ayant pu le ſauver, après avoir pris congé du grand-ſeigneur, monta le dernier ſur ſon vaiſſeau. Le premier jour de janvier, toute la flotte, à ſon exemple, appareilla ; & le peu de chevaliers qui reſtoient d'un ſiége ſi long & ſi meurtrier, ſe virent réduits à la triſte néceſſité d'abandonner l'île de Rhodes avec les places & les autres îles qui dépendoient de la religion, & où tout l'ordre de ſaint Jean de Jéruſalem regnoit avec tant de gloire depuis près de deux cens vingt ans.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Fin du huitiéme Livre.



LIVRE NEUVIÉME.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

PENDANT que l'heureux Soliman triomphoit de la disgrace des chevaliers de Rhodes, & que ce prince, qui ne comptoit pour rien la perte de ses soldats, s'applaudissoit d'une conquête si glorieuse; le grand-maître, avant que de sortir du port de Rhodes, & en exécution du traité qu'il venoit de faire avec le sultan, dépêcha des brigantins, des felouques & des vaisseaux de transport au commandeur d'Airasque, gouverneur du château de Saint-Pierre, & à Perrin du Pont, bailli de Lango, avec ordre d'abandonner les places où ils commandoient, d'embarquer incessamment tous les chevaliers qui étoient dans leurs gouvernemens, & les habitans sujets de la religion, qui les voudroient suivre, & de se rendre en diligence dans l'île de Candie, où il faisoit dessein de s'arrêter quelque tems pour les attendre, & pour recueillir le prince Amurat, fils de Zizim, s'il pouvoit s'échapper, & ceux des habitans de l'île de Rhodes, qui par la précipitation de son départ, n'auroient pu s'embarquer en même-tems que lui. Ce prince, accompagné de tous ses chevaliers, & suivi d'un grand nombre de familles Rhodiennes, mit ensuite à la voile. Sa flotte étoit composée de cinquante vaisseaux, soit galeres, galiotes, brigantins, & felouques de différentes grandeurs; il montoit la grande ca-

raque, où il avoit fait entrer les principaux commandeurs, & fur-tout les chevaliers malades & les bleffés; & on peut dire que ce grand vaiffeau en les portant, portoit toute la fortune de l'ordre.

Il feroit difficile d'exprimer l'affliction des habitans de l'île de Rhodes, lorfqu'ils fe virent contraints d'abandonner leurs biens, leurs maifons & leur patrie. Pendant que cette petite flotte ne fut pas bien éloignée, ils avoient tous les yeux attachés fur cette île: mais ils ne l'eurent pas plutôt perdue de vue, que la douleur éclata par leurs cris & par leurs larmes: ce n'étoit pourtant encore que le commencement de leurs peines.

Après quelques jours de navigation, ils furent furpris par une violente tempête, qui difperfa cette petite flotte parmi les îles de l'Archipel: les galeres fur-tout fouffrirent beaucoup par le défaut d'un nombre fuffifant de forçats & de rameurs. Soliman, avant le départ du grand-maître, en avoit tiré tous les efclaves fes fujets, ou de fa religion: & les chrétiens qui les avoient remplacés volontairement, peu faits à cet exercice, troubloient plutôt le fervice, qu'ils n'y étoient utiles. Plufieurs vaiffeaux par l'effort de la tempête, furent démâtés: quelques-uns trop chargés, coulerent bas. Les malheureux Rhodiens, pour prévenir un pareil accident, jetterent dans la mer leurs ballots & leurs effets: enfin après avoir lutté contre un fi furieux orage pendant trois jours & trois

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

nuits, le vent diminua, les vagues s'abaiſſerent, l'eſpérance commença de reprendre place dans les cœurs : & les vaiſſeaux qui étoient diſperſés, gagnerent les uns après les autres différens ports ou golfes de l'île de Candie.

Le grand-maître, qui montoit la grande caraque, s'arrêta à la vue & dans la rade de la ville de Setia : d'autres ſe retirerent d'abord dans le port de Spina-Longa. Comme il n'y avoit pas deux vaiſſeaux enſemble, ils arriverent les uns après les autres ; ce fut même cette diſperſion qui les conſerva ; & ſi les vents par leur violence ne les euſſent pas ſéparés, ils ſe ſeroient infailliblement briſés les uns contre les autres, en ſorte que la rencontre d'un vaiſſeau auroit été auſſi funeſte que celle d'un écueil.

Tous ces petits vaiſſeaux, de différens endroits où ils s'étoient mis à l'abri, ſe réunirent auprès du grand-maître. On vit arriver preſque en même-tems le commandeur d'Airaſque, le bailli de Lango, tous les chevaliers qui étoient ſous leurs ordres, & la plûpart des habitans des îles & des places de la religion, qui, plutôt que de reſter ſous la domination des Turcs, voulurent ſuivre la fortune de leurs ſouverains. Après que tout ce peuple fut débarqué, l'Iſle-Adam en fit une revue générale, & il s'y trouva, hommes, femmes & enfans, près de cinq mille perſonnes. Mais parmi ceux qui venoient d'eſſuyer cette rude tempête, la plûpart étoient malades, languiſſans & abattus : tous ſe trou-

voient ſans vivres, ſans ſubſiſtance, & quelques-uns dont on avoit jetté les hardes dans la mer, à demi nuds & ſans linge. VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Le grand-maître, qui avoit ſoutenu avec tant de fermeté la perte de ſes états, à la vue de ce peuple déſolé, ne put contenir ſes larmes : il fit venir à ſes dépens des villes voiſines des vivres, des étoffes, juſqu'à de la toile pour rhabiller ceux qui en avoient beſoin. Ce prince joignant à des ſecours ſi ſolides, des ſecours animés par la charité, les aſſura que l'ordre partageroit toujours avec eux des biens ſur leſquels, leur dit-il, les pauvres avoient toujours les premiers droits. Le peuple ne répondit à des ſentimens ſi tendres & ſi touchans, que par des vœux pour la durée d'une vie ſi bienfaiſante : chacun accourut pour lui baiſer la main ; tous l'appelloient leur pere ; & ce nom ſi doux aux ames généreuſes, fit plus de plaiſir à ce grand homme que le titre de prince & de ſeigneur qui étoit dû à ſa dignité.

Il n'avoit pas plutôt débarqué proche de Sétia, qu'il en avoit envoyé donner avis au gouverneur & à la régence de l'île. Ce gouverneur lui dépêcha auſſi-tôt le noble Paul Juſtinien, pour lui offrir tous les ſecours dont il pourroit avoir beſoin, & pour l'inviter à ſe tranſporter avec tout ſon peuple dans la ville capitale, où il trouveroit des vivres en abondance. Le grand-maître, quoique mécontent de ces républicains, ne laiſſa pas de s'y rendre. Le gouverneur accompagné du

noble Dominique Trevisan, général des galeres de la république, des magistrats & des principaux de l'île, le furent recevoir à la descente de son vaisseau : ils l'aborderent avec de grandes démonstrations de compassion pour la perte de Rhodes, mais si tardives, que le grand-maître, dans un entretien particulier qu'il eut depuis avec le général des galeres, ne put s'empêcher de lui reprocher la timide politique du sénat, qui ayant dans le port de Candie plus de soixante galeres, avoit vu prendre Rhodes sans daigner y jetter le moindre secours.

Le général Vénitien ne répondit à de si justes plaintes, que par un silence plein de confusion; & pour éviter de si fâcheuses explications, il l'exhorta de rester dans l'île jusqu'à ce que l'hyver & la rigueur de la saison fussent passés. Mais le grand-maître outré de l'insensibilité avec laquelle ces républicains avoient vu la perte de Rhodes, lui témoigna que si tôt qu'il auroit fait raccommoder ses vaisseaux endommagés par la tempête, il continueroit sa route, & que son dessein étoit de se rendre incessamment en Italie, pour délibérer avec le pape, du lieu où l'on fixeroit le chef-d'ordre, & la résidence de la religion.

Pendant qu'il faisoit travailler avec une extrême diligence à radouber ses vaisseaux, Léonard Balestrin, métropolitain Latin de Rhodes, arriva en Candie avec son clergé & plusieurs habitans. Soliman les avoit chassés sous prétexte qu'ils n'étoient ni Rhodiens,

ni Grecs, & qu'il ne vouloit souffrir dans ses états aucun Latin. Le grand-maître qui révéroit la vertu de ce prélat, le reçut bien, lui assigna une pension sur le trésor de l'ordre : & Balestrin ayant pris depuis l'habit de la religion, il le nomma pour prieur de l'église, alors la premiere dignité ecclésiastique de l'ordre, qui lui donnoit entrée dans le conseil, & la premiere place après le grand-maître.

Entre différens événemens qui s'étoient passés depuis le départ du grand-maître, l'archevêque lui apprit que le grand-seigneur avoit donné des ordres si précis pour faire chercher le fils de Zizim, que cet infortuné prince avoit été bientôt découvert, & qu'on l'avoit amené devant Soliman avec ses quatre enfans, deux garçons & deux filles; que le sultan, qui avoit tant d'intérêt de perdre cette famille, & qui cependant évitoit avec soin la réputation de prince cruel, pour pouvoir s'en défaire sous un prétexte plausible, lui demanda, comme s'il l'eût ignoré, quelle religion il professoit; que ce prince lui avoit répondu avec beaucoup de fermeté, que lui & ses enfans étoient chrétiens; que Soliman, sous prétexte de le punir d'une prétendue apostasie, l'avoit fait étrangler avec ses deux fils; & qu'il avoit fait faire cette cruelle exécution à la tête de son armée, afin d'ôter à des mécontens, & à quelqu'imposteur, le prétexte d'armer quelque jour sous leur nom; & qu'ensuite de cette exécution, le sultan avoit envoyé les deux

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

jeunes princeſſes à Conſtantinople, pour être renfermées dans le vieux ſerrail.

Les vaiſſeaux de l'ordre étant radoubés, le grand-maître, vers le commencement de mars, remit à la voile, & il dépêcha en même-tems ſur un léger brigantin différens ambaſſadeurs vers le pape, & vers la plûpart des princes chrétiens, pour leur faire part de la perte de Rhodes, & pour ſe plaindre en même-tems d'en avoir été ſi généralement abandonné. Cette plainte regardoit encore plus juſtement le pape, que les autres potentats de la chrétienté; mais ce pontife n'étoit occupé que des affaires & des intérêts de l'empereur, & il les conduiſoit avec autant d'application que s'il eût été encore miniſtre de ce prince. On ne peut exprimer tous les diſcours déſavantageux que cette conduite lui attira: on ſe plaignoit hautement du peu de zele qu'il avoit fait paroître pour le ſecours de Rhodes; & le jour même que la ville fut rendue à Soliman, une partie de l'architrave de la chapelle de ce pontife, étant tombée dans l'inſtant qu'il étoit ſur le point d'y entrer, & ce morceau de marbre ayant écraſé un de ſes gardes, qui le précédoit, le peuple qui ſe fait volontiers l'interprete des intentions du ciel, ne manqua pas depuis de regarder cet accident comme une punition de ſa tiédeur, & une menace déclarée du courroux céleſte.

L'Iſle-Adam n'ignoroit pas de quel poids auroit été, pour le ſalut de Rhodes, la recom-

mandation, & ſur-tout l'exemple de ce pontife; mais comme il prévoyoit qu'il alloit avoir beſoin de l'autorité du pape pour maintenir la ſienne, il ordonna à ſon ambaſſadeur de s'expliquer modeſtement ſur le défaut de ce ſecours militaire, afin de le diſpoſer à lui en accorder d'une autre eſpece qui ne lui étoit pas moins néceſſaire dans la conjoncture préſente. Ce prince, en perdant Rhodes, venoit de perdre non-ſeulement un état puiſſant & ſouverain, mais encore le ſéjour fixe & indépendant de la religion, le chef-d'ordre, le centre, & comme le lien qui uniſſoit dans le même lieu & ſous ſon autorité un ſi grand nombre de chevaliers de nations différentes. La crainte d'une diſperſion générale l'agitoit ſecrétement : il appréhendoit que lorſqu'il ſeroit arrivé en Italie, la plûpart des chevaliers n'ayant plus de couvent fixe & déterminé, ne ſe retiraſſent dans leur pays ; il ignoroit même en quel endroit il pouvoit s'établir avec le conſeil, & tout ce peuple qui s'étoit attaché à ſa fortune ; mais ce qui augmentoit ſon inquiétude, c'eſt qu'il avoit beſoin d'un port pour l'exercice de ſa profeſſion, & pour envoyer ſes vaiſſeaux en courſe. Il appréhendoit qu'il ne ſe trouvât aucun prince chrétien qui lui voulût céder en pure propriété une place & un port dans ſes états : & ſuppoſé qu'il y en eût quelqu'un qui fût aſſez généreux pour lui fournir un aſyle, il ne craignoit pas moins qu'il ne prétendît dans la ſuite diſpoſer des forces de la religion pour ſes intérêts particuliers,

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

ou que si l'ordre manquoit de retraite, & que la religion n'eût plus ce lien commun de concorde, les chevaliers ne se dispersassent chacun dans leur pays : ce qui affoibliroit la discipline de l'ordre, & causeroit à la fin sa destruction & sa ruine. Plein de ces tristes considérations, il en écrivit au pape, & il chargea son ambassadeur d'en obtenir une bulle adressée à tous les religieux de l'ordre, auxquels il fut enjoint, sous peine d'excommunication & de privation de l'habit, de déférer aux ordres du grand-maître & du conseil, en quelqu'endroit qu'il jugeât à propos de fixer sa résidence, & celle du couvent.

L'ambassadeur étant arrivé à Rome, rendit compte au pape de tout ce qui s'étoit passé à la défense de Rhodes : suivant son instruction, il lui présenta la triste situation de l'ordre, & la juste crainte que le grand-maître avoit d'une dispersion, plus funeste encore par ses suites, que la perte même de Rhodes. Le pape entra dans les vues de l'Isle-Adam; & pour retenir tous les chevaliers sous son obéissance, il lui accorda une bulle, où après avoir relevé avec de justes éloges le zele & la valeur que les chevaliers avoient fait paroître contre les infideles, il leur commandoit en vertu de sainte obédience de demeurer unis sous l'autorité du grand-maître, & il menaçoit les réfractaires de tous les foudres de l'église. Cette bulle étant expédiée, l'ambassadeur l'envoya au prieur de Messine pour la rendre au grand-maître, qui, selon

son projet, devoit dans peu de tems se rendre dans le port de cette ville.

Il étoit en effet parti du port de Candie : mais à peine eut-il été quelques jours en mer, que les vents contraires l'obligerent à relâcher à Fraskia, autre port de cette île : de-là, il se rendit à celle de Cérigo, autrefois Cythere, & consacrée à Vénus, qui n'est éloignée de la terre-ferme de la Morée que de cinq milles. Le vent paroissant favorable, les deux caraques & les vaisseaux de haut bord, par son ordre, prirent les devans sous la conduite du commandeur Auston, de la langue d'Angleterre, s'élargirent en pleine mer, & arriverent heureusement dans le port de Messine. Mais le grand-maître, qui ne vouloit pas abandonner le peuple de Rhodes, dont la plûpart étoient malades, partit long-tems après, monta une galere, & avec une galiote, les brigantins, les felouques & les petits vaisseaux remplis de tout ce peuple, pour moins risquer, navigea terre à terre avec des difficultés extrêmes, entra dans le golfe Adriatique, & gagna enfin le port de Gallipoli, ville du royaume de Naples, dans le golfe d'Otrante.

Le grand nombre de malades qui se trouverent sur sa flotte, l'obligerent de s'arrêter quelque tems dans cette place. Pendant qu'il donnoit tous ses soins pour leur soulagement, les chevaliers qui dans les gros vaisseaux de la religion, l'avoient précédé, étoient déja arrivés à Messine, où ils avoient trouvé un

Villiers de l'Isle-Adam.

grand nombre de commandeurs & de chevaliers de différentes nations, qui s'étoient assemblés avec le secours qu'ils avoient espéré de conduire à Rhodes. Tous ces chevaliers ne recevant point de nouvelles du grand-maître, étoient dans de vives inquiétudes: les uns craignoient que par le gros tems qu'il avoit fait, & par la rigueur de la saison, les galeres & les petits vaisseaux n'eussent péri; d'autres appréhendoient que les corsaires de Barbarie, qui couroient ces mers, avertis du départ du grand-maître & des richesses qu'il portoit avec lui, ne se fussent réunis pour l'attaquer, & que cette petite flotte mal armée n'eût été la proie de ces barbares. Leur crainte étoit d'autant mieux fondée, que Soliman ayant obligé le grand-maître, avant son départ, à relâcher tous les esclaves nés ses sujets, ou de sa religion, il n'y avoit pas dans chaque galere la moitié de la chiourme nécessaire pour voguer. C'étoit même ce défaut d'équipage, autant que la rigueur de la saison, qui avoit fait errer si long-tems le grand-maître dans ces mers: enfin, vers le commencement de mai, il entra avec sa petite flotte dans le port de Messine. Au lieu du pavillon ordinaire de l'ordre, il n'arbora au haut du mât du vaisseau qu'il montoit, qu'un étendard ou une espece de banniere, sur laquelle l'image de la sainte Vierge étoit représentée, tenant son fils mort entre ses bras: on lisoit autour ces paroles: *Dans mon extrême affliction il est mon unique espérance:*

AFFLICTIS SPES UNICA REBUS. Pignatelli, comte de Monteleon, vice-roi de Sicile, l'archevêque de Meſſine, Fabrice Pignatelli, frere du vice-roi, & prieur de Barlette ; Charles Jeſvarre, prieur de Saint-Etienne ; le prieur de Meſſine, les commandeurs & tous les chevaliers, la nobleſſe & le peuple, & toute la ville, pour ainſi dire, ſe trouverent au débarquement de l'Iſle-Adam. Tout le monde avoit les yeux attachés ſur ce vénérable vieillard, auſſi illuſtre par ſa conſtance dans ſes malheurs, que célebre par la gloire qu'il avoit acquiſe à la défenſe de Rhodes.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Après que le vice-roi lui eut fait ſon compliment, & qu'il lui eut même offert de la part de l'empereur la ville de Meſſine, pour ſervir de retraite & d'entrepôt à ſa flotte, l'archevêque & tous les grands du royaume, la nobleſſe & le peuple, par un triſte ſilence & conforme à ſa fortune, lui témoignerent la part qu'ils y prenoient. Mais qui pourroit exprimer la douleur ſincere de tous les chevaliers pour la perte de Rhodes, dont ſon arrivée renouvella le ſouvenir? Ceux qui étoient ſur le port, & ceux qui débarquoient, ſans pouvoir parler, & ſeulement par de tendres embraſſemens, ſe communiquoient leur affliction commune ; des larmes, quoique retenues par force, échappoient aux plus conſtans. Le ſeul l'Iſle-Adam plus grand que ſa diſgrace, faiſoit voir par ſa fermeté qu'il étoit digne d'une meilleure fortune. Il prit le chemin du

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

palais prioral, précédé par tous les chevaliers, nud tête, dans un trifte filence, & qui par des démonftrations de leur refpect, lui faifoient connoître que s'il avoit perdu fon état, il n'avoit pas perdu fon autorité fur un corps de nobleffe capable, dans des tems plus heureux, de conquérir une nouvelle île de Rhodes.

Le premier foin du grand-maître, après fon débarquement, fut de loger dans fon palais, & dans les maifons voifines, les chevaliers bleffés & les malades: il les fervoit lui-même, affifté de ce qui lui étoit refté de chevaliers fains. C'étoit un fpectacle bien touchant de voir ces hommes fi redoutables, les armes à la main, animés feulement alors par un efprit de charité, fe dévouer aux plus vils minifteres; porter des bouillons aux malades, faire leurs lits, & ne paroître uniquement occupés que de leur foulagement.

De ces devoirs de charité, fi conformes au premier inftitut de l'ordre, le grand-maître, toujours inconfolable de la perte de Rhodes, paffa à une févere inquifition contre ceux qui avoient été chargés d'y conduire du fecours: il les fit citer devant le confeil complet, pour rendre raifon de leur retardement, & il protefta hautement que fans égard pour perfonne, il puniroit fuivant la rigueur des loix, comme traîtres & comme déferteurs, ceux qui feroient convaincus de tiédeur & de nonchalance dans l'exécution des ordres dont ils avoient été chargés.

Tous ceux qui avoient été cités, & que ces menaces regardoient, se présenterent devant ce tribunal avec cette confiance qu'inspirent seulement l'innocence & la vérité. Le prieur de Barlette & celui de Saint-Etienne, qui parurent les premiers, remontrerent qu'outre un amas prodigieux de munitions de guerre & de bouche, qu'ils avoient préparé, suivant les ordres du grand-maître, ils avoient encore, de leur propre mouvement, & à leurs dépens, enrôlé deux mille vieux soldats, & engagé une troupe considérable de volontaires & de jeune noblesse, pour passer à Rhodes; mais que pendant les deux derniers mois, les vents avoient été si opiniâtrément contraires, & la mer si orageuse, qu'il n'y avoit eu personne assez téméraire pour mettre à la voile, & qu'on savoit que le chevalier de Nieuport, de la langue d'Angleterre, ancien capitaine de marine, & qui se flattoit, pour ainsi dire, de dompter la mer par sa capacité, s'étant embarqué dans ce tems-là, fut repoussé par la violence du vent contre la pointe d'un cap désert, où son vaisseau périt avec toute sa charge.

Antoine de Saint-Martin, prieur de Catalogne, représenta de son côté au conseil, qu'aux premieres nouvelles du siége, il avoit armé à ses dépens un gallion, dans lequel il conduisoit au secours de Rhodes les chevaliers d'Aragon, de Navarre, de Valence & de Maïorque; que proche l'île de Corse,

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

ils avoient été attaqués par une escadre des galeres du grand-seigneur, qui l'avoient foudroyé à coups d'artillerie ; que s'étant approchés de plus près, ils jettoient continuellement des grenades & des feux d'artifice dans son vaisseau ; qu'ils avoient même tenté plusieurs fois l'abordage, & que ne s'en pouvant pas rendre les maîtres, après un combat de six heures, ils se disposoient à y mettre le feu avec un brulot ; mais que la nuit, un vent frais étant survenu, il avoit sauvé son vaisseau, quoique brisé de coups de canon, & gagné le port de Saint-Boniface, dans l'île de Sardaigne, d'où, avec beaucoup de peine & de péril, il s'étoit rendu à Messine.

Le chevalier d'Albi, fils du duc de ce nom, étant parti de Cartagene avec les chevaliers de Castille & de Portugal, eut un sort à-peu-près pareil : il se vit investi par une escadre de corsaires d'Alger, qui le mirent entre deux feux. Son grand mât fut abattu, ses voiles & ses cordages brisés : il reçut même plusieurs coups de canon sous eau, sans vouloir se rendre ; & il étoit résolu de se brûler plutôt que d'abandonner le pavillon de la religion au pouvoir des infideles. Heureusement, de sa derniere bordée, il coula à fond l'amiral des corsaires : & ces barbares, pour sauver leur général & les soldats qui étoient sur son bord, ayant mis tous leurs esquifs en mer, le capitaine Espagnol profitant du peu de relâche que cet avantage lui donna,

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

mit à la voile, gagna l'île de Buſe, ou d'Ivica, une des Baléares, où il rétablit ſes agrêts & ſes manœuvres, & d'où il n'étoit arrivé dans le port de Meſſine qu'au commencement de décembre. Les chevaliers de Toſcane & de Lombardie repréſenterent à leur tour qu'ils devoient s'embarquer ſur des vaiſſeaux que le commandeur Tournebon, prieur de Piſe, & d'une illuſtre maiſon de Florence, avoit loués ſur ſon crédit; mais que ce chevalier, qui les devoit armer à ſes dépens, étant mort ſubitement, ils s'étoient vus dépourvus des fonds néceſſaires pour continuer cet armement; qu'à la vérité ils avoient eu recours aux receveurs de Piſe, de Veniſe & de la Lombardie; mais qu'on avoit été ſi long-tems à ramaſſer l'argent néceſſaire pour fournir aux frais de cet armement, qu'ils n'avoient pu ſe rendre que les derniers dans le port de Meſſine.

Enfin le chevalier d'Auſſonville ou de Villiers, qui avoit été député vers les rois de France & d'Angleterre, déclara que s'étant rendu à la cour de François I, & lui ayant repréſenté avec de vives inſtances le beſoin preſſant que Rhodes avoit de ſon ſecours, ce généreux prince lui avoit répondu, que quoiqu'il fût attaqué de tous côtés par les armées de terre & de mer de l'empereur & du roi d'Angleterre, cependant il alloit envoyer ordre à André Doria, alors général de ſes galeres, de lui en remettre trois des mieux armées, & qu'il pourroit tirer de ſes

Villiers de l'Isle-Adam.

états les vivres & les munitions dont il auroit besoin ; que s'étant acheminé ensuite pour se rendre à Londres auprès de Henri VIII, il avoit rencontré ce prince à Calais, qui l'avoit reçu froidement, & dont il n'avoit pu tirer aucune espece de secours; qu'il étoit revenu ensuite à Marseille : que Doria, en conséquence des ordres du roi lui avoit remis trois galeres, savoir la Ferrare, la Trimouille & la Doria, sur lesquelles plus de trois cens chevaliers de trois langues de France s'étoient embarqués, & qui menoient à leur suite huit cens hommes tous soldats & braves guerriers; que des deniers de la religion il avoit frété trois vaisseaux marchands qu'il avoit trouvés dans le port de Marseille ; & qu'après les avoir chargés de différentes munitions, il avoit pris la route de Messine, lieu de l'assemblée ; mais qu'une affreuse tempête, qui dans le même tems avoit été si funeste à d'autres vaisseaux de la religion, avoit dispersé cette petite flotte ; que les vaisseaux de transport avoient apparemment coulé bas; que la galere la Ferrare avoit aussi péri ; que la Doria avoit échoué le long des côtes de Sardaigne, & qu'il n'y avoit que la Trimouille qui fût arrivée heureusement dans le port de Messine.

Tous ces faits ayant été constamment avérés par le témoignage & les sermens des chevaliers, & même des équipages de ces vaisseaux ; « Dieu soit à jamais loué, *s'écria le* » *grand-maître*, qui dans notre malheur » commun, m'a fait la grace de connoître

» qu'on ne pouvoit en attribuer la caufe à la » négligence d'aucun de mes religieux »! Faifant enfuite approcher les prieurs & les grand-croix qui avoient été mis au confeil de guerre, il les embraffa tendrement. « Il falloit, *leur dit-il*, mes chers freres, pour l'honneur de » la religion & pour le vôtre, que je fiffe » faire cette information, qui juftifiera à tous » les princes vivans, & à la poftérité, que fi » Rhodes avoit pu être fauvée par les feules » forces de la religion, ce boulevard de la » chrétienté ne feroit pas aujourd'hui en la » puiffance des infideles ».

Quelque juftes que fuffent ces raifons, elles n'adoucirent pas le chagrin fecret qu'avoient caufé à ces chevaliers les informations & les procédures criminelles du grand-maître. La plûpart faifoient deffein de fe retirer inceffamment dans leurs prieurés & dans leurs commanderies : & plufieurs fimples chevaliers, à leur exemple, fe trouvant fans bien, étoient réfolus de retourner chacun dans leur patrie, & de chercher auprès de leurs fouverains une meilleure condition. Le grand-maître averti de cette efpece de complot, convoqua une affemblée de tout ce qu'il y avoit de chevaliers à Meffine : il y fit faire la lecture du bref du pape, que le prieur de Meffine lui avoit remis, par lequel il étoit défendu à tous les chevaliers, fous de grieves peines, de s'éloigner de la perfonne du grand-maître fans fes ordres, & fans fa permiffion expreffe. Il leur dit enfuite qu'après

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

la perte de Rhodes, eux ſeuls, pour ainſi dire, formoient le corps repréſentatif de la religion, & que ſi dans une ſi triſte conjoncture ils ſe ſéparoient, l'ordre s'anéantiroit inſenſiblement, & tomberoit peut-être dans le mépris des princes ſouverains de la chrétienté. Il ajouta qu'après avoir expoſé tant de fois leurs vies en différentes occaſions contre les infideles, & ſur-tout pour la défenſe de Rhodes, il attendoit juſtement de l'obéiſſance qu'ils avoient vouée au pied des autels, la patience néceſſaire pour procurer à la religion, avant que de ſe ſéparer, un établiſſement qui remplaçât leur perte, & qui fût reconnu pour chef-d'ordre, & la réſidence de tous les chevaliers.

Ce diſcours, où il fit entrer adroitement de tendres exhortations, joint à la repréſentation des ordres du pape, & ſoutenu de ſa propre autorité, calma les eſprits, & appaiſa les mécontens. On ne ſongea plus qu'à chercher un port où la religion, ſuivant ſon inſtitut, pût continuer les ſecours qu'elle donnoit depuis tant de ſiecles aux chrétiens qui navigeoient dans ces mers.

Le deſſein de l'Iſle-Adam étoit de ſe rendre inceſſamment à Rome pour en conférer avec le pape; mais ce grand homme n'étoit pas encore à la fin de ſes peines & de ſes travaux. Une affreuſe peſte s'éleva dans Meſſine; & pour en éviter la contagion, il fit rembarquer les chevaliers ſains, les bleſſés, & tous les Rhodiens qui l'avoient ſuivi.

Ce

Ce nouvel embarquement se fit avec autant de précipitation que leur départ de Rhodes : il falloit même éviter un ennemi bien plus redoutable que les Turcs ; mais malgré cette précaution, la peste se glissa dans les vaisseaux de la religion; plusieurs chevaliers en moururent, & entr'autres Grégoire de Morgut, grand-prieur de Navarre, qui s'étoit signalé au siége de Rhodes, & les chevaliers de S. Martin, Grimaul & Avogadre. Le grand-maître également malheureux sur terre & sur mer, & portant pour ainsi dire, son ennemi dans son sein, résolut, pour le soulagement des malades, de chercher un air plus pur; & avec la permission du viceroi de Naples, il débarqua sa colonie dans le golfe de Bayes. Après avoir reconnu le pays, il marqua un camp proche les ruines de l'ancienne ville de Cumes; on y construisit par son ordre des cabanes & des baraques pour le logement des chevaliers & des Rhodiens: & de peur de surprise de la part des corsaires de Barbarie, qui rodoient le long de ces côtes, il fit entourer ce petit camp de larges fossés & de retranchemens qu'il fit palissader & fortifier par l'artillerie qu'on tira des vaisseaux. Un prompt succès suivit ce changement d'air: la plûpart des malades guérirent; & après un mois de séjour dans un climat si doux & si tempéré, le grand-maître dans l'impatience de conférer avec le pape au sujet d'un endroit convenable pour l'établissement de son ordre, après lui avoir donné avis de son départ, se rembarqua avec

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Bosio, liv. 1.

Villiers de l'Isle-Adam.

sa colonie, & arriva peu de jours après à Civita-Vecchia. Il envoya aussi-tôt à Rome le chevalier de Chevriere pour baiser de sa part les pieds au pape, & lui demander en même-tems une audience au sujet de la triste révolution qui venoit d'arriver dans son ordre. Le saint pere fit partir l'évêque de Cuença, prélat Espagnol, & de sa famille, pour le féliciter sur son heureuse arrivée dans ses états. Mais au lieu de répondre à son empressement, il lui fit dire par cet évêque qu'il ne lui conseilloit pas de se remettre si-tôt en chemin, surtout pendant les ardeurs de la canicule; qu'il se reposât tranquillement avec sa colonie dans Civita-Vecchia; & que dans quelque tems il lui feroit savoir le jour qu'il pourroit lui donner audience; prétexte dont ce pontife se servit pour n'avoir pas le grand-maître pour témoin d'une déclaration de guerre qu'il devoit faire publier solemnellement contre la France.

Pour l'intelligence de ce point d'histoire, il faut savoir qu'Adrien ne fut pas plutôt élevé sur la chaire de saint Pierre, qu'à l'exemple de ses prédécesseurs il en avoit donné avis au grand-maître, & par le même bref il lui marquoit qu'il n'avoit été sensible à cette nouvelle dignité, que par le desir d'en employer toute la considération auprès des princes chrétiens, pour les réunir dans une sainte ligue contre les infideles: protestation qu'il lui avoit réitérée depuis dans toutes ses lettres. Mais comme si cette déclaration n'eût été que pur style apostolique, au lieu de for-

mer une croisade contre les Turcs, il venoit de conclure une ligue entre lui, l'empereur, le roi d'Angleterre & le duc de Milan, pour attaquer les états du roi très-chrétien, pendant que le connétable de Bourbon, sous prétexte de quelque mécontentement particulier, devoit faire soulever une partie du royaume. La ligue ayant été signée, le pape se rendit à l'église de sainte Marie Majeure le jour de l'Assomption : il y célébra la messe pontificalement, assisté de tout le sacré collége, & on publia ensuite solemnellement une déclaration de guerre contre la France. La plûpart des cardinaux n'étoient pas d'avis que le pape quittât le caractere de pere commun des fideles ; & plusieurs lui représenterent qu'il devoit se réserver pour faire la fonction de médiateur entre l'empereur & le roi de France ; mais sa passion pour la maison d'Autriche lui fit fermer l'oreille à de si justes considérations ; & ce pontife quoique très-homme de bien & très-désintéressé, se dévoua aveuglément à l'ambition d'un prince qui vouloit envahir la France : ce qui fait voir qu'il ne suffit pas, pour le gouvernement, d'avoir des vertus particulieres, & que dans les grandes places il faut de grandes qualités & de grands talens. Mais soit que Dieu eût voulu punir ce pontife dès ce monde de cet esprit de parti ; ou, ce qui est plus vraisemblable, que la longueur de la cérémonie l'eût trop fatigué, il ne put se trouver à un grand repas que le cardinal Pompée Colonne, à la sortie de l'église, donna à tout

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

1523.

Villiers de l'Isle-Adam.

le sacré collége, & aux ambassadeurs des princes qui étoient entrés dans la ligue. La fiévre le prit en rentrant au palais; il en fut incommodé pendant plus de quinze jours; & ce ne fut que vers le 25 du même mois, & dans un intervalle que lui donna sa maladie, qu'il fit dire au grand-maître, qu'il étoit disposé à le recevoir dans Rome, & à lui donner audience.

Bosio, l. 2.

Le grand-maître, escorté de tous ses chevaliers, se mit aussi-tôt en chemin. Anne de Montmorency, maréchal de France, son petit-neveu, étoit alors à Rome : le roi son maître l'y avoit envoyé, soit qu'il ne fût pas encore instruit de la démarche du pape, soit pour l'obliger à se désister de la ligue. Ce seigneur François vint au-devant de son oncle avec un superbe cortége, & le fut prendre bien loin de Rome : & lorsque le grand-maître s'approcha de cette capitale du monde chrétien, il trouva à sa rencontre l'auditeur de la chambre du pape, son maître-d'hôtel, & les premiers prélats de sa maison, qui vinrent de sa part lui faire compliment : ils étoient suivis par les chevaux-légers & la garde Suisse de ce pontife. On vit paroître ensuite les familles & les équipages des cardinaux; le duc de Sesse, ambassadeur de l'empereur, le joignit au champ de Flore, & l'accompagna jusqu'au palais. Le grand-maître passant sur le pont Saint-Ange, & dans la place de Saint-Pierre, fut salué plusieurs fois par toute l'artillerie de la ville & du château. La noblesse

Romaine & tout le peuple accouroit pour voir ce grand homme, qui avoit rempli Rome & le monde entier de sa réputation, & de la valeur avec laquelle il avoit défendu Rhodes. Ce fut avec ce cortege nombreux & magnifique, qu'il entra dans le palais & dans l'appartement du pape. Ce pontife quoique très-affoibli par sa maladie, quand il le vit entrer dans sa chambre, se leva de dessus sa chaise; il s'avança même quelques pas au-devant de lui, & le grand-maître s'étant prosterné pour lui baiser les pieds, il l'embrassa tendrement. Il le fit asseoir ensuite au milieu des cardinaux qui se trouverent à cette audience, & après lui avoir dit plusieurs choses obligeantes sur la grandeur de son courage, & sur la valeur de ses chevaliers, il l'assura qu'il n'oublieroit rien pour conserver un ordre si utile à toute la chrétienté. Il le congédia ensuite en l'appellant le héros de la religion, & le généreux défenseur de la foi; titres qu'il avoit si justement mérités, mais auxquels l'Isle-Adam fut bien moins sensible, qu'au refus constant qu'avoit fait le saint pere de lui envoyer les secours qu'on lui avoit demandés tant de fois, & toujours inutilement.

Magnus Christi athleta & fidei catholicæ acerrimus propugnator. *Bos. liv.* 2, *p.* 20.

Le grand-maître ne vit le pape que cette seule fois; la fievre le reprit, & devint si violente, que, sentant que la fin de ses jours approchoit, il se fit apporter le saint Viatique: & ayant fait venir dans sa chambre tous les cardinaux, il les exhorta dans les termes les plus touchans, & avec beaucoup d'humi-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

1523.

lité, à lui donner un successeur qui réparât les fautes qu'il avoit pu commette dans le gouvernement de l'église. Il mourut le 14 de septembre, âgé de soixante-quatre ans.

Ses obséques ne furent pas plutôt achevées, que les cardinaux, au nombre de trente-six, entrerent dans le conclave : & peu après il s'y en trouva trente-neuf. La garde de ce conclave fut confiée au grand-maître & à ses chevaliers. Parmi ceux qui aspiroient à la tiare, Pompée Colonne & Jules de Médicis paroissoient devoir y prendre le plus de part. La naissance illustre de Colonne, ses richesses, l'éclat de sa dépense, ses libéralités, un génie propre à conduire une intrigue, lui avoient acquis parmi les cardinaux un grand nombre de partisans ; & il auroit été assez habile pour leur persuader qu'en contribuant à son élévation, ils ne travailloient chacun que pour leur fortune particuliere. D'ailleurs, par la liaison étroite & héréditaire dans sa maison, qu'il avoit avec l'empereur, il étoit assuré des cardinaux de la faction de ce prince. On prétend qu'en entrant dans le conclave, il ne lui manquoit que deux voix pour rendre son élection assurée ; & il se flattoit de les gagner par ses intrigues dans le parti contraire. Cependant Médicis balançoit ces avantages par le souvenir du feu pape Léon X, son cousin-germain, dont la mémoire étoit récente & encore tres-chere à la plûpart des cardinaux, & sur-tout à ceux de sa création.

Jules de Médicis avoit toujours paſſé pour fils naturel de Julien de Médicis, juſqu'au pontificat de Léon X. Ce pape, qui n'avoit pour objet que la grandeur de ſa maiſon, le déclara légitime ſur la dépoſition d'un frere de ſa mere, & le rapport de quelques moines, qui certifierent qu'il y avoit eu entre ſon pere & ſa mere une promeſſe de mariage: témoignage un peu ſuſpect dans une affaire ſi délicate. Il entra d'abord dans l'ordre des chevaliers de Rhodes, & par le crédit du pape, il en obtint bientôt de riches commanderies & les premieres dignités. Mais ſe ſentant plus propre pour les intrigues de la cour que pour la guerre, il embraſſa l'état eccléſiaſtique, & Léon X le créa cardinal en l'année 1513. Il le pourvut depuis de la légation de Boulogne, des archevêchés de Florence, d'Ambrun, de Narbonne, & de l'évêché de Marſeille. Ce pontife qui en vouloit faire l'appui de ſa maiſon, le combla de biens; mais avec ce pouvoir ſuprême qu'il avoit dans l'égliſe, il ne l'en put jamais raſſaſier. Sous ſon pontificat, & en qualité de cardinal neveu, Médicis eut beaucoup de part au gouvernement: & pendant que Léon ne paroiſſoit occupé que de ſes plaiſirs, lui ſeul en apparence ſoutenoit tout le poids des affaires. Il eſt cependant vrai que le pape avoit de bien plus grandes vues que ſon neveu, plus de connoiſſance de ſes véritables intérêts, & l'eſprit ſur-tout plus ferme & plus déciſif. Lui ſeul formoit en ſecret les projets de toutes ſes entrepriſes;

mais pour autoriser le cardinal neveu, & peut-être par paresse, il lui en laissoit l'exécution.

Le cardinal disposoit des charges & des dignités de la cour; il ne se fit aucune promotion que par ses conseils & à sa recommandation : c'étoit comme un second pape ; & après la mort d'Adrien il étoit entré dans le conclave suivi de seize cardinaux, tous créatures de son oncle, & qui avant que d'aller au scrutin prenoient de lui l'ordre qu'ils devoient tenir en donnant leurs suffrages. Leur dessein étoit de l'élever sur la chaire de saint Pierre. Mais la faction de Colonne y formoit un obstacle invincible. Pour tâter le terrein & essayer leurs forces, ces deux concurrens proposerent chacun différens cardinaux de leur parti. Colonne mit sur les rangs Jacobaccio, cardinal d'un esprit borné, mais qui lui étoit étroitement attaché. Le parti de Médicis lui donna aussi-tôt l'exclusion, & Colonne faisoit la même manœuvre à l'égard de ceux qui étoient nommés par Médicis. Cette contestation dura plusieurs jours, sans que l'un voulût céder à l'autre. Ces deux partis animés par leurs chefs, prétendoient chacun avoir la gloire de les faire papes, ou du moins que le souverain pontife fût tiré seulement de leur faction. Sous un calme apparent, les négociations secrettes n'étoient pas moins vives; Colonne & Médicis, soit par eux-mêmes, ou par leurs émissaires, n'étoient occupés qu'à gagner quelques suffrages, & à faire des conquêtes dans le parti opposé; mais les cardinaux

de chaque faction étoient si fideles à leurs chefs, qu'on ne vit point de transfuges.

Le cardinal de Médicis, comme s'il eût désespéré de parvenir au souverain pontificat, & pour donner le change à Colonne, mit sur le tapis des Ursins, cardinal très-capable par son âge avancé, par son érudition, & sur-tout par sa capacité dans les affaires du gouvernement; mais d'une maison où la haine pour celle de Colonne étoit héréditaire, & ennemi déclaré lui-même du cardinal Colonne. Tous les cardinaux de la faction de Médicis, par son ordre, lui donnerent un jour leurs suffrages; ce fut un coup de foudre pour Colonne: il n'ignoroit pas que des Ursins, outre les créatures de Médicis, avoit dans sa faction même des amis particuliers, qui pourroient se détacher de son parti pour porter des Ursins sur le trône de l'église. L'épouvante le prit, il craignoit de voir la tiare sur la tête d'un homme aussi habile, & qui se serviroit du pouvoir souverain pour détruire sa maison. Dans la crainte de tomber sous sa domination, & pour s'assurer de son exclusion, après avoir tenté inutilement différens moyens, il se vit réduit à concourir lui-même à l'élection de son rival; il offrit de lui donner sa voix, & toutes celles dont il disposoit. Ces deux chefs de parti s'aboucherent; il se fit encore différentes négociations, dans lesquelles Colonne ne négligea pas ses intérêts. Médicis, par un billet particulier, lui promit la charge de vice-chancelier de la sainte église,

Hist. du conclave, tom. 1 p. 168.

Guichardin

P v

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

& ſon palais qui étoit un des plus ſuperbes bâtimens de Rome. Colonne, après avoir pris autant qu'il put ſes sûretés, au prochain ſcrutin lui donna ſa voix, & lui procura tous les ſuffrages de ſa faction. Par la réunion de ces deux partis, toutes les conteſtations étant finies, après deux mois & quatre jours qu'avoit duré le conclave, le cardinal de Médicis fut élu d'un commun conſentement le 19 de novembre, & prit le nom de Clément VII.

Les cardinaux créatures de Léon X, & le peuple ſur-tout qui ſe ſouvenoit avec plaiſir de la grandeur & de la magnificence avec laquelle ce pontife avoit vécu, aux premieres nouvelles de l'élection de ſon neveu, firent éclater leur joie. Ils diſoient que Rome ne pouvoit qu'être heureuſe ſous le pontificat d'un prince témoin des grandes qualités de ſon oncle, & formé de ſa main dans le gouvernement. Mais perſonne ne prit plus de part à ſon élévation que le grand-maître & ſes chevaliers. C'étoit le premier religieux de cet ordre qui fût parvenu au ſouverain pontificat; & dans la triſte conjoncture où la religion ſe trouvoit, errante, ſans couvent, ſans demeure fixe, & ſans ports pour retirer ſa flotte, ils regardoient l'élection d'un de leurs chevaliers comme un effet particulier de la providence, qui par une grace ſi éclatante, avoit voulu adoucir l'amertume de leurs malheurs. Le grand-maître ſentit moins la perte de Rhodes; & ſous le pontificat d'un chevalier de ſon ordre & par

ſa protection, il ſe flatta de trouver bientôt un aſyle, & même un nouvel état, où ſuivant ſon inſtitut, & par rapport à l'utilité commune des princes chrétiens, la religion pût continuer ſes armemens ordinaires contre les infideles.

De ſi juſtes eſpérances ne furent pas trompées, & depuis la fondation de l'ordre, jamais pape n'avoit témoigné tant d'eſtime, ni une ſi grande affection pour les chevaliers de ſaint Jean. Le grand-maître, après la proclamation qu'un cardinal fit de l'élection de Clément, ouvrit le conclave, & fut le premier qui baiſa les pieds de ce pontife. Il en reçut des remerciemens publics ſur le bon ordre & l'exactitude qu'il avoit apportés à l'égard du conclave : & le clergé de ſaint Pierre de Latran s'étant rendu auprès du nouveau pape pour le porter à l'égliſe où il alla ſuivi de tous les cardinaux, le chevalier Julien Ridolfi, prieur de Capoue, & ambaſſadeur de l'ordre, armé de toutes pieces, & monté ſuperbement, le précédoit immédiatement portant le grand étendard de la religion : fonction qu'en qualité de chevalier de ſaint Jean, ce pontife avoit exercée à l'élection de Léon X, ſon couſin.

Le pape ne fut pas plutôt débarraſſé de cette foule de cérémonies inſéparables de l'avénement au pontificat, qu'à la priere du grand-maître il lui accorda une audience en plein conſiſtoire. Ce prince l'avoit demandée pour lui rendre compte du ſiége de Rhodes, & pour faire éclater ſur le premier théâtre

Villiers de l'Isle-Adam.

de la chrétienté tout ce qui s'étoit paſſé à la défenſe de cette place. Le vice-chancelier de l'ordre qui porta la parole, expoſa de quelle maniere ſix cens chevaliers enfermés dans Rhodes l'avoient défendue pendant ſix mois entiers contre deux cens mille Turcs qui étoient au pied de ſes murailles. Il repréſenta enſuite le tonnerre & le feu continuel de leur artillerie, les fortifications ruinées, l'ennemi logé au pied des murailles, des aſſauts fréquens, les chevaliers jour & nuit aux mains avec les infideles, & qui n'avoient abandonné cette place qu'après avoir perdu preſque tous leurs confreres, leurs ſoldats, les plus braves des habitans; & lorſque l'ennemi avoit pouſſé ſes travaux juſqu'au milieu de la place, & que le terrein même leur manquoit pour ſe retrancher & pour combattre.

Cette relation excita en même-tems l'admiration & la compaſſion de tout le ſacré collége : pluſieurs cardinaux, au récit de la mort de tant de chevaliers qui avoient ſacrifié leur vie à la défenſe de Rhodes, ne purent retenir leurs larmes; & le pape, de concert avec tout le conſiſtoire pour conſerver un ordre & un corps d'illuſtres guerriers ſi utiles à la chrétienté, en attendant qu'on pût trouver une île ou un port où ils continuaſſent leurs fonctions militaires, leur aſſigna pour réſidence la ville de Viterbe, ſituée à quarante milles de Rhodes, dans le patrimoine de ſaint Pierre; & il conſentit que leurs vaiſſeaux &

Boſ. l. 2.

leurs galeres restassent dans le port de Civita-Vecchia.

A cette grace le saint pere en ajouta une pleine de distinction pour l'ordre, & très-honorable pour son chef; & par un acte particulier du 15 janvier, il ordonna que quand il tiendroit chapelle, le grand-maître auroit la premiere place à la droite du trône, & que dans les cavalcades il marcheroit seul, & immédiatement avant sa sainteté : ce pontife voulut que ce réglement fût inséré dans les registres du maître des cérémonies. Le grand-maître, pénétré de ces marques de sa bienveillance, avant son départ pour Viterbe, se rendit au palais pour l'en remercier, & il en obtint depuis plusieurs audiences dans lesquelles il lui fit part de différentes propositions qu'on lui avoit faites au sujet d'un établissement fixe pour son ordre, & qui remplaçât la perte de l'île de Rhodes. Il lui dit que pendant la vacance du saint siége, on lui avoit parlé de différentes places en terre ferme, dont il auroit pu traiter; mais qu'il en avoit rejetté la proposition sur ce que cette situation ne convenoit pas à son institut, dont la profession étoit de servir d'escorte aux pélerins, qui par dévotion, s'embarquoient pour visiter les lieux saints, & de défendre en même-tems tous les chrétiens qui navigeoient dans les mers; qu'André Vendramino, ancien religieux de l'ordre & archevêque de Corfou, lui avoit conseillé de jetter les yeux sur le port de la Suda en Candie, ou sur l'île de

1524.

Bosio, l. 2, pag. 24.

Cerigo, qui appartenoient à la république de Venise; mais que sa sainteté n'ignoroit pas que cette république, semblable à certaines femmes accoutumées à tout souffrir de l'emportement & de la violence de leurs amans, dissimuloit souvent les outrages du Turc: & que dans la crainte de s'attirer son ressentiment, elle n'oseroit recevoir au milieu de ses états un ordre militaire que le grand-seigneur regardoit comme son perpétuel ennemi: qu'on lui avoit parlé aussi de l'île d'Elbe sur les côtes de la Toscane, mais que le roi d'Espagne & le prince de Piombino étant maîtres des principales places de cette île, il ne convenoit ni à la dignité de l'ordre, ni même au bien commun de la chrétienté, que le grand-maître & le conseil souverain de la religion fussent dans la dépendance d'aucun prince particulier. Il ajouta que quelques chevaliers Espagnols des premiers de cette nation, peut-être de concert avec les ministres que l'empereur tenoit en Italie, lui avoient proposé les îles de Malthe & du Goze, avec la ville de Tripoli, située sur les côtes d'Afrique, qui appartenoient à ce prince en qualité de roi de Sicile; que cette derniere proposition, par rapport à différens ports qu'on trouvoit dans l'île de Malthe, ne lui avoit pas déplu; mais que l'empereur avoit des vues si fines & si cachées, qu'il craignoit que ce projet, en apparence l'effet de sa piété, ne produisît dans la suite quelqu'espece d'assujettissement; que supposé même que l'empereur leur accordât par une inféodation pure

& ſimple les îles de Malthe & du Goze, ils ne ſe chargeroient pas ſans une grande répugnance d'une auſſi mauvaiſe place que Tripoli, entourée de tous côtés de barbares & d'infideles, & que ce ſeroit envoyer à la boucherie tous les chevaliers qu'on y mettroit en garniſon.

Cependant, malgré ces conſidérations qui n'étoient pas ſans fondement, le pape après avoir mûrement balancé ces différens partis, s'arrêta à la derniere propoſition. Mais comme il n'ignoroit pas que l'empereur n'étoit pas eſclave de ſa parole, ſans s'expliquer autrement avec le grand-maître, il l'exhorta à prendre ſi bien ſes meſures qu'il ne fût pas la dupe des deſſeins ſecrets de ſes miniſtres, qui peut-être n'avoient en vue que de faire des chevaliers de nouveaux ſujets de leur maître. L'Iſle-Adam étant arrivé à Viterbe, dépêcha à ce prince, en qualité d'ambaſſadeur, le prieur de Caſtille, le chevalier Martinengue, cet excellent ingénieur qui avoit acquis tant de gloire au ſiége de Rhodes, & le commandeur Boſio, chapelain de l'ordre, mais que ſon habileté dans les négociations avoit rendu recommandable. Ces ambaſſadeurs étant arrivés à Madrid où ſe trouvoit alors l'empereur, lui demanderent au nom de tout l'ordre, qu'il lui plût par une inféodation libre & franche de tout aſſujettiſſement, leur remettre les îles de Malthe & du Goze : & ils firent cette propoſition ſans parler de Tripoli, comme il leur avoit été enjoint par leurs inſtructions.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Les ambassadeurs lui représenterent que par cette concession si digne de la libéralité d'un grand prince, il se rendroit le restaurateur, & comme le second fondateur d'un ordre, qui depuis plusieurs siecles, s'étoit consacré à la défense des chrétiens, & que les chevaliers, par leur établissement dans ces iles, réprimeroient les brigandages des corsaires de Barbarie, & mettroient à couvert de leurs incursions, les îles de Sicile & de Sardaigne, le royaume de Naples, & toutes les côtes d'Italie.

C'étoit bien l'intention de l'empereur; & quand il avoit fait insinuer ce projet au grand-maître, peut-être qu'il avoit moins agi par un mouvement de générosité, que pour son propre intérêt. Outre les dépenses considérables que lui coûtoient les garnisons qu'il étoit obligé d'entretenir dans ces îles & dans Tripoli, dont il seroit déchargé, il comptoit que les chevaliers, la terreur des infideles, par leur valeur les tiendroient en respect, & que les escadres de cette religion serviroient d'un rempart invincible contre les entreprises du grand-seigneur, qui après la conquête de l'île de Rhodes, pourroit être tenté d'attaquer celle de Sicile.

Ces différens motifs n'étoient que trop suffisans pour le déterminer à conclure ce traité; mais ce prince, le plus grand politique de son siecle, & qui tiroit souvent plus d'avantage de ses négociations que de ses armes mêmes, fit dire aux ambassadeurs qu'il n'avoit pas d'é-

loignement pour les propositions qu'ils étoient venus lui faire; qu'il ne pouvoit pourtant se résoudre à aliéner Malthe & le Goze, si Tripoli n'étoit comprise dans le même traité; qu'il exigeoit que le corps de la religion lui prêtât serment de fidélité, comme à son souverain; qu'on créât de nouveau un second bailli de la langue de Castille; qu'en l'absence de l'amiral, il n'y eût qu'un chevalier de la langue d'Italie qui commandât les galeres; & comme il se doutoit bien que l'ordre ne se résoudroit jamais à lui prêter serment de fidélité, il ajouta qu'il ne prétendoit point s'engager à fournir Malthe de grains à l'avenir. Par cette réserve, il s'assuroit une domination absolue sur les chevaliers qui ne pourroient jamais subsister sans ce secours.

Le prieur de Castille & Martinengue resterent à la cour de l'empereur: & Bosio de concert avec eux, revint en Italie, & se rendit à Viterbe auprès du grand-maître, auquel il communiqua les intentions de l'empereur. De tout autre souverain on ne les auroit pas écoutées; mais la religion ayant la plûpart de ses commanderies dans la vaste étendue des états de ce prince, on résolut d'attendre du bénéfice du tems & des bons offices du pape, quelqu'adoucissement à des conditions si dures: & cependant pour entretenir toujours la négociation, on fit trouver bon à l'empereur, avant de lui rendre une réponse décisive, que l'ordre pût envoyer à Malthe, au Goze & à Tripoli huit commissaires; savoir, un de

Bosio, liv. 2, pag. 26.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

chaque langue, pour visiter ces places, & en faire ensuite leur rapport au conseil.

Le grand-maître avoit d'autant moins d'empressement à conclure ce traité, qu'il se présentoit actuellement un nouveau projet bien plus glorieux, & plus avantageux pour l'ordre, qui étoit de rentrer dans Rhodes, & d'en chasser les Turcs. L'auteur de cette entreprise étoit le bacha Achmet, celui même qui avoit le plus contribué à la prise de cette place. On a vu dans le livre précédent que Soliman n'étant pas content de Mustapha qui commandoit sous ses ordres au siége de Rhodes, l'avoit destitué de son emploi, dont il avoit revêtu Achmet: mais qu'à la priere de sa sœur que Mustapha avoit épousée, ce prince l'avoit envoyé en Egypte en qualité de beglier-beï. Il n'y réussit pas mieux qu'il avoit fait au siége de Rhodes; soit incapacité pour les affaires du gouvernement, soit avarice, & qu'il tyrannisât ces peuples nouvellement soumis à l'empire des Turcs, il se fit un soulevement général dans les provinces : une armée prodigieuse d'Arabes & d'Egyptiens le vinrent assiéger jusque dans le grand Caire, dont les habitans, par le même motif, entretenoient des relations secrettes avec les rebelles.

La femme de Mustapha allarmée des périls où elle se trouvoit exposée avec son mari, eut recours au grand-seigneur son frere. Ce prince, qui avoit tant d'intérêt d'étouffer promptement cette rébellion, avoit envoyé en Egypte Achmet à la tête d'une puissante

armée pour dégager ſon beau-frere, & prendre en ſa place le gouvernement de ces grandes provinces.

Le nouveau général battit d'abord les rebelles en quelques occaſions; mais après avoir établi la réputation de ſa valeur, & la crainte de ſes armes, il tâcha de gagner les mécontens par une conduite toute oppoſée à celle de Muſtapha : les tributs par ſon ordre, furent conſidérablement diminués. Comme il aſpiroit ſecrettement à ſe rendre indépendant & maître abſolu de ce royaume, il éloigna les officiers Turcs odieux aux Egyptiens, en même-tems qu'il fit remplir leurs places par des ſeigneurs de cette nation : & pour s'attacher un corps de troupes qui ne dépendît que de lui, il raſſembla ce qui reſtoit de Mamelus en Egypte, & qui, depuis la domination des Turcs, étoient diſperſés dans les provinces les plus éloignées. Il s'en fit des gardes, augmenta leur ſolde ordinaire; & pour-lors ſéduit par des démonſtrations d'affection & d'attachement qu'il devoit moins à ſon mérite qu'à ſa fortune, & ſe croyant maître des cœurs, parce qu'il l'étoit du pays par ſa dignité, il fut aſſez hardi pour prendre ouvertement le nom & les ornemens de ſouverain. Comme il ne doutoit pas que Soliman, infiniment jaloux de ſon autorité, n'envoyât contre lui une armée, il chercha à ſe faire un appui & des alliances parmi les princes chrétiens; & il envoya un de ſes partiſans au pape & au grand-maître, pour leur propoſer une ligue

Hiſtoire de Chalcondile, tome I, l. 14, pag. 489.

Villiers de l'Isle-Adam.

contre Soliman. Cet agent présenta à l'un & à l'autre des lettres de son maître, par lesquelles il leur mandoit que si les chevaliers arrivoient devant Rhodes avec un corps de troupes, ils pouvoient compter, à la faveur des intelligences qu'il avoit dans cette place, de s'en rendre les maîtres, ou du moins qu'une de ses créatures qui commandoit dans les deux tours du port, les y recevroit au premier ordre qu'il verroit de sa part.

Le grand-maître écouta ces propositions avec plus de joie qu'il n'en laissa paroître. Il répondit à cet envoyé qu'il ne pouvoit s'engager dans cette entreprise sans l'avoir communiquée à la plûpart des souverains de la chrétienté; mais que le beglier-beï son maître auroit bientôt de ses nouvelles : & après lui avoir fait un présent considérable, il le congédia & trouva le moyen de le faire repasser avec sûreté en Egypte. Un projet de cette importance occupoit toutes les pensées du grand-maître, lorsque le commandeur de la Roche-Aimon qui arrivoit de la mer, lui amena des Rhodiens qui le déterminerent entiérement à tenter cette entreprise.

Pour l'intelligence de ce point d'histoire, il faut savoir que le grand-maître, malgré toutes les disgraces arrivées à son ordre, & pour tenir les chevaliers dans l'exercice continuel des armes contre les corsaires, envoyoit souvent des vaisseaux en course. Un de ses vaisseaux commandé par la Roche-Aimon fut rencontré par quelques marchands Rhodiens,

qui navigeoient dans la Méditerranée : ils reconnurent le pavillon de l'ordre, & l'envie de pouvoir encore embrasser une fois un de leurs anciens maîtres, les fit arriver à bord. Ils entrerent dans le vaisseau du chevalier, qui les reçut avec une joie réciproque, & qui les régala magnifiquement. Dans la chaleur du repas, & dans un lieu plein de liberté & de confiance, ces Rhodiens se répandirent en plaintes contre la tyrannie des Turcs, & regrettoient la juste domination des chevaliers : de ces regrets ils passerent à des vœux & des souhaits pour le rétablissement de la religion dans leur île. Comme ces marchands étoient des principaux citoyens de Rhodes, il examina avec eux les différens moyens dont on pourroit se servir pour chasser les Turcs ; il y trouva tant de facilité, qu'il les engagea à venir avec lui en Italie ; & après être débarqués à Civita-Vecchia, il les amena à Viterbe, & il les présenta secrettement au grand-maître, dont ils furent reçus avec beaucoup de bonté.

Ces marchands que la Roche-Aimon avoit pris soin de déguiser, conférerent en secret avec l'Isle-Adam, & lui représenterent que les murailles & les fortifications de Rhodes n'étoient point encore rétablies ; qu'il y avoit même une assez foible garnison dans la place, & que l'aga qui commandoit dans les deux tours du port, & dont nous venons de parler, chrétien renié, mais par foiblesse & par la crainte des tourmens, conservoit toujours une secrette inclination pour la foi de ses

peres ; qu'il fervoit même autant qu'il le pouvoit faire fans fe nuire, de protecteur à tous les chrétiens de l'île, & que le peuple ne verroit pas plutôt arborer les étendards de l'ordre, que pourvu qu'on lui portât des armes, il les tourneroit avec plaifir contre les tyrans & les ennemis de la religion.

Le grand-maître en habile politique fut ravi pour le fuccès de fes deffeins, d'avoir dans la place plus d'une intelligence : il exhorta ces marchands à perfévérer dans leurs bonnes intentions pour l'ordre : & après les avoir comblés de carreffes & de préfens, il les fit reconduire avec le même fecret qu'ils étoient venus, jufqu'à l'endroit où leur vaiffeau les attendoit.

Ce prince de concert avec le pape, fit paffer enfuite jufqu'à Rhodes le commandeur Bofio, excellent négociateur, qui entra dans la ville déguifé en marchand : il reconnut lui-même l'état de la place, la force de la garnifon, la difpofition & le nombre de ce qui y reftoit d'habitans Grecs. Il pouffa encore plus loin le fuccès de fa négociation ; & par l'entremife du métropolitain Grec, ami de l'aga, il s'aboucha avec cet officier. Il avoit pris la précaution avant de fe trouver à cette entrevue, de remplir un des blancs-feings que le grand-maître lui avoit confiés, d'une lettre pour cet aga, dans laquelle il lui offroit de magnifiques récompenfes, s'il vouloit tenir la parole qu'Achmet avoit donnée : & en même-tems il lui fit voir la lettre que ce beglier-

beï avoit écrite à son sujet, & par rapport aux deux tours de Rhodes. L'aga après avoir été quelque tems sans rien répondre à Bosio, se détermina tout d'un coup : il lui déclara qu'il y avoit long-tems qu'il souhaitoit de rentrer dans le sein de l'église : il donna sa parole à l'envoyé du grand-maître de recevoir ses chevaliers dans les tours où il commandoit, pourvu qu'outre les troupes nécessaires pour s'y maintenir & pour faire le siége de la ville, on envoyât incessamment des vivres, des munitions de guerre & de bouche, & sur-tout de quoi armer les habitans de l'île. Tout sembloit faire espérer un heureux succès de cette entreprise, lorsqu'on apprit que le grand-seigneur avoit prévenu les desseins d'Achmet & l'avoit fait périr. Ce prince instruit de sa rébellion, avoit envoyé contre lui, à la tête d'une puissante armée, son favori appellé Ybrahim, Albanois de naissance, & aussi bon général qu'adroit courtisan.

Achmet s'étoit flatté que l'entreprise de Rhodes causeroit en sa faveur une puissante diversion; mais du côté de l'ordre, & même par l'impuissance des chevaliers, on n'avoit encore fait aucun mouvement : ainsi l'entrée d'Ybrahim dans l'Egypte jetta une consternation générale parmi les partisans d'Achmet. Il ne laissa pas, en homme de courage, de se préparer à soutenir la guerre. Il envoya des ordres de tous côtés pour faire avancer les troupes des provinces les plus éloignées ; mais il fut mal obéi : une autorité usurpée n'est

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

jamais bien affermie dans les commencemens d'une nouvelle domination; plusieurs de ses principaux chefs, sous differens prétextes, éviterent de se déclarer ouvertement contre leur légitime souverain. Ybrahim, averti de cette disposition, leur promit une ample amnistie, & même des récompenses, s'ils se défaisoient de ce rebelle. Ces traîtres l'étoufferent dans le bain, ouvrirent les portes du grand Caire à Ybrahim, & se soumirent à son autorité. Ce général envoya aussi-tôt la tête d'Achmet au grand-seigneur, qui par cette prompte expédition se vit délivré de l'embarras de soutenir la guerre dans un pays éloigné, & parmi une nation ennemie de tout tems des Turcs, & où sa puissance n'étoit pas encore assez affermie.

La mort de ce rebelle effraya l'aga de Rhodes; la crainte d'être découvert & enveloppé dans sa disgrace, l'obligea de presser l'exécution de l'entreprise où il étoit entré : & par le même motif, le grand-maître qui ne pouvoit plus espérer de secours ni de diversion du côté de l'Egypte, avant que de s'engager plus avant, voulut pressentir les princes chrétiens, & voir quelles forces il en pourroit tirer.

Pendant ces révolutions arrivées en Egypte, les commissaires que le grand-maître & le conseil avoient envoyés pour visiter Malthe, Goze & Tripoli, à leur retour firent leur rapport de l'état où ils avoient trouvé ces îles, & la ville de Tripoli. Ils dirent que l'île de Malthe n'étoit autre chose qu'un rocher de pierre de tuf, qui pouvoit avoir

six

six à sept lieues de longueur sur trois ou quatre de largeur, & environ vingt lieues de circuit; qu'on ne trouvoit au plus sur la superficie de ce rocher que trois ou quatre pieds de terre, encore toute pierreuse, peu propre à produire du bled & d'autres grains; mais abondante en figues, en melons & en d'autres fruits qui y étoient très-communs, & que le principal commerce de cette île consistoit en miel, en coton & en cumin, que les habitans échangeoient contre des grains; qu'à l'exception de quelques fontaines qu'on rencontroit dans le fond de l'île, on y manquoit d'eau vive & même de puits, à quoi les habitans suppléoient par des citernes; que le bois n'y étoit pas plus commun, qu'on le vendoit à la livre, & que les habitans pour faire cuire leurs viandes, étoient réduits à se servir de fiente de vache séchée au soleil, ou de chardons sauvages; que la capitale de l'île appellée *la Cité notable*, étoit située au milieu de cette île sur une colline, & de difficile accès à cause des rochers dont la plaine étoit remplie; que cette place n'avoit que de simples murailles, sans autres fortifications que quelques tours élevées sur les portes de la ville; que sur la côte méridionale de l'île, on n'y trouvoit ni ports, ni golfes, ni cales; que tout le rivage en cet endroit n'étoit bordé que de grands rochers & d'écueils, contre lesquels les vaisseaux poussés par un vent violent, & surpris par quelque tempête, faisoient souvent naufrage; mais que du côté opposé on dé-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

couvroit plusieurs pointes ou caps, & des endroits en forme de golfes & de cales propres pour y pouvoir mouiller. Ils ajouterent qu'ils étoient entrés dans le grand port qui étoit défendu par un fort appellé *le Château Saint-Ange*, & qu'ils avoient trouvé au pied de ce château une petite ville appellée communément *le Bourg*; que ce port n'étoit séparé d'un autre appellé *le port Musciet*, que par une langue ou pointe de rochers; qu'outre la capitale, le château & le bourg, il y avoit encore environ quarante casales ou bourgades composées de plusieurs hameaux répandus dans la campagne, & où l'on trouvoit environ douze mille habitans, hommes, femmes & enfans, la plûpart pauvres & misérables à cause de la stérilité du terroir.

Ces commissaires présenterent au grand-maître & au conseil un plan de cette île, où l'on avoit pris soin de marquer exactement plusieurs petits golfes ou cales où se retiroient ordinairement des pêcheurs, & quelquefois des corsaires. Ils ajouterent que la commodité de tant de ports si favorables aux armemens de la religion, leur faisoit croire qu'on ne devoit pas rejetter les propositions de l'empereur, pourvu qu'il ne prétendît pas par cette donation les assujettir à tourner leurs armes contre ses ennemis particuliers.

A l'égard de l'île du Goze, appellée par ses habitans *Gaudisch*, ils dirent qu'elle n'étoit séparée de celle de Malthe que par un canal étroit, appellé *Freo*, d'une lieue & demie ou

deux lieues de largeur, au milieu duquel étoient placées les petites îles ou rochers appellés *Cumin & Cuminot*; que le circuit du Goze étoit d'environ huit lieues; sa longueur de trois, & sa largeur d'une & demie; qu'ils n'y avoient trouvé aucun port; que cette île étoit environnée de rochers escarpés & d'écueils; de sorte qu'on n'y pouvoit aborder qu'avec bien de la difficulté. Cependant que le terroir leur en avoit paru fort fertile; qu'il y avoit environ cinq mille personnes, hommes, femmes & enfans dispersés en différens villages, & que pour leur sûreté contre les corsaires, on y avoit construit un château situé sur une montagne, mais qu'il leur avoit paru mal fortifié, & de peu d'importance; que tout foible qu'il étoit, ils ne croyoient pas qu'il fût de la prudence du conseil d'accepter l'offre qu'on faisoit de l'île de Malthe séparément de celle du Goze, qui en étoit trop voisine, & qui pourroit servir un jour de retraite à leurs ennemis.

VILLIERS DE L'ISLE ADAM.

Ces commissaires ne formerent pas le même jugement de la ville & du château de Tripoli: ils représenterent au conseil que cette place située sur la côte de Barbarie, & à près de quatre-vingts lieues de Malthe, n'avoit aucunes fortifications; qu'il étoit même presque impossible d'y en construire sur un terrein & un fond sablonneux & plein d'eau; que les fossés étoient peu larges & encore moins profonds; le port & le château commandés par une montagne voisine; enfin que cette ville

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

étoit environnée des états du roi de Tunis, qui n'y souffriroit pas long-tems des chrétiens; que l'éloignement où elle étoit de Malthe, ne permettroit pas, si elle étoit attaquée, d'y jetter un prompt secours; que le bled étoit encore plus rare à Tripoli qu'à Malthe, à cause de la stérilité du terroir, qui ne porte que des dattes; d'où ils conclurent qu'en se chargeant de la défense de cette place, on s'exposeroit à perdre tous les chevaliers qu'on y enverroit en garnison.

1524. Août.

Bosio, l. 2, p. 12.

Le grand-maître fit part au pape de cette relation, & il le pria d'interposer ses bons offices auprès de l'empereur, pour l'obliger à décharger l'ordre de la défense de Tripoli, & des autres conditions onéreuses qu'il vouloit attacher à l'inféodation de Malthe. Mais dans cette conjoncture, il ne pouvoit guère choisir d'intercesseur auprès de Charles-Quint, qui fût moins agréable, & plus suspect à ce prince, que Clément VII. Il se négocioit actuellement une ligue entre ce pontife, le roi d'Angleterre & les Vénitiens, pour maintenir la liberté de l'Italie, menacée d'une entiere invasion depuis la perte de la bataille de Pavie, où François premier, roi de France, avoit été fait prisonnier par les généraux de l'empereur.

Ce prince si digne d'une meilleure fortune, étoit entré en armes dans le duché de Milan, qu'il prétendoit lui appartenir, & à la reine Claude, sa femme, du chef de Valentine Visconti, femme de Louis, duc d'Orléans, frere de Charles VI. Les Sforces s'en étoient

emparés au préjudice des princes de la maison d'Orléans. François Sforce en étoit actuellement en possession : l'empereur, sous prétexte de le maintenir comme son vassal, avoit fait entrer une puissante armée dans le Milanois; & depuis la bataille de Pavie, ses généraux agissoient moins en qualité de protecteurs, & comme commandant des troupes auxiliaires, qu'en conquérans. Ils mirent au nom de l'empereur des garnisons dans les principales villes de ce duché, sous prétexte que le nouveau duc n'en avoit pas reçu encore l'investiture. Le pape & les princes d'Italie, qui au commencement de cette guerre redoutoient également le voisinage de deux princes si puissans, eussent bien souhaité que les François n'eussent point troublé Sforce dans la possession du Milanois.

La prison du roi ramena dans le parti de la France, non-seulement les princes d'Italie, mais encore le roi d'Angleterre : Sforce même qui ne craignoit plus rien du côté d'un prince prisonnier, & opprimé lui-même par les Impériaux qui continuoient à le dépouiller de ses états, négocioit une ligue contre celui qui vouloit engloutir toute l'Europe, & qui aspiroit à la monarchie universelle.

Telle étoit la situation des affaires, & le sujet ou le prétexte d'une guerre, dont l'ambition de Charles-Quint étoit la véritable cause & la seule origine. Après la mort de l'empereur Maximilien, ce prince & François premier avoient été concurrens dans l'élection pour l'empire. Cette rivalité, des droits & des

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

prétentions dont les ſouverains ne manquent guère quand ils ne manquent pas de forces, des qualités excellentes, mais oppoſées dans l'un & l'autre, tout cela avoit excité entre ces deux grands princes une émulation de gloire, ſuivie, depuis l'élection de Charles-Quint, d'une animoſité, que le ſang de tant de milliers de leurs ſujets n'avoit encore pu éteindre. On admiroit à la vérité, dans François premier, un courage à l'épreuve des plus grands périls de la guerre, une nôble franchiſe & digne d'un meilleur ſiecle, une foi inviolable dans ſes traités, de la bonté & de la clémence à l'égard de ſes ſujets; mais il eut été à ſouhaiter que ce prince eût eu moins d'attachement pour ſes plaiſirs, plus de ſecret dans ſes affaires, d'attention & de ſuite dans l'exécution de ſes deſſeins, & que de ſes favoris il n'en eût pas fait ſes miniſtres & ſes généraux. Charles-Quint, au contraire avoit toutes les qualités d'un grand politique; mais peu de ces vertus du cœur qui honorent un particulier; plein d'une ambition ſans bornes, n'agiſſant que pour ſon intérêt, impénétrable dans ſes deſſeins, ne perdant jamais de vue les différentes diſpoſitions de tous les princes de l'Europe, plus habile que tous ſes miniſtres, heureux dans le choix de ſes généraux, inſenſible aux plaiſirs de la table; & s'il n'étoit auſſi chaſte que l'exigent les préceptes du chriſtianiſme, au moins pour éviter le ſcandale, il prenoit autant de précautions pour dérober ſes galanteries à l'œil pénétrant du courtiſan, que les autres

princes de ſon tems affectoient de les faire éclater. Du reſte, ſans foi, ſans probité, ſans parole, même ſans reconnoiſſance; & cependant n'oubliant rien pour ſe donner les apparences & tous les dehors de ces vertus.

Il étoit bien difficile qu'avec de ſi grandes qualités, deux princes tous deux ambitieux, braves, puiſſans & voiſins, demeuraſſent long-tems en paix, & y laiſſaſſent le reſte de l'Europe. Sur leurs portraits que nous n'avons fait qu'ébaucher, le lecteur jugera ſans peine que la fortune devoit ſe déclarer pour le plus habile; auſſi François premier avoit ſuccombé ſous la puiſſance de ſon ennemi: il étoit alors queſtion de négocier la paix & ſa liberté. Charles-Quint mettoit l'une & l'autre à un ſi haut prix, que le roi rebuté de la dureté des conditions, proteſtoit hautement qu'il remettroit plutôt la couronne au dauphin ſon fils, que d'en arracher lui-même un des plus beaux fleurons.

Mais la régente ſa mere, ſans s'arrêter à un deſſein que le chagrin de ſa priſon avoit produit, prit le parti d'envoyer en Eſpagne la ducheſſe d'Alençon ſa fille & ſœur du roi, princeſſe ornée de toutes les graces de la nature, élevée dans les intrigues de la cour, & d'un génie auſſi ſouple que ſi elle ne fût pas née avec cet orgueil & cet empire que donne une rare beauté, ſoutenue ſur-tout par une naiſſance ſi illuſtre. La régente ſe flattoit qu'elle obtiendroit de l'empereur la liberté du roi ſon frere, à des conditions moins

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

odieuses. Elle nomma pour l'assister dans cette importante négociation l'archevêque d'Embrun, connu depuis sous le nom de cardinal de Tournon, l'évêque de Tarbes, depuis cardinal de Gramont, & Seluc, premier président du parlement de Paris. L'annaliste de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem rapporte que la régente prévenue de l'affection du grand-maître, pour la personne & le service du roi son fils, lui dépêcha un courier pour le prier de vouloir bien conduire en Espagne sur les galeres de la religion la princesse sa fille ; que le maréchal de Montmorency son petit neveu lui en écrivit par ordre de la régente dans les termes les plus pressans ; & que ce seigneur, pour le déterminer par son propre intérêt à faire ce voyage, lui représenta que dans le besoin que son ordre avoit d'un établissement fixe & assuré, il applaniroit par sa présence, & en traitant lui-même avec l'empereur, ce nombre infini de difficultés que les ministres de ce prince en Italie faisoient naître au sujet de l'inféodation des îles de Malthe, du Goze, & de la ville de Tripoli.

Bosio, t. 3, l. 2, p. 38.

L'Isle-Adam communiqua au pape, les dépêches de la régente. Clément qui étoit actuellement en liaison avec cette princesse, approuva fort ce voyage : il desiroit la liberté du roi, peut-être moins par considération pour le roi même, que par crainte de la puissance redoutable de son ennemi : il se flattoit que si on pouvoit rompre les chaînes de François premier, ce prince, pour se venger

1525. 25 de juin.

de la dureté de sa prison, ne manqueroit pas de reprendre les armes, & que la guerre allumée entre deux ennemis si implacables, feroit la sûreté des autres souverains, & maintiendroit la paix dans le reste de l'Europe. Le grand-maître, sur la réponse de sa sainteté, s'embarqua sur les galeres de la religion à Civita-Vecchia, & se rendit à Marseille, où il salua la régente. En attendant la duchesse d'Alençon, il eut plusieurs conférences avec cette princesse.

Les ministres de l'empereur allarmés & jaloux de ce voyage dont ils ignoroient le motif, firent saisir en Italie tous les revenus de la religion. L'empereur ne manqua pas d'approuver leur conduite : ce prince étoit d'ailleurs mécontent du grand-maître & du conseil. Nous avons dit qu'il leur avoit offert pour retraite, les îles de Malthe, du Goze, & la ville de Tripoli : la lenteur que l'ordre avoit apportée à lui rendre une réponse positive, l'engagea à en écrire en particulier aux langues d'Aragon & de Castille, dont les chevaliers étoient nés ses sujets : & il envoya au conseil un chevalier Espagnol, appellé Pierre Fernandez Hérédia, ou Erréra, qui étant arrivé à Viterbe, représenta de sa part aux seigneurs du conseil, que dans la pensée que la religion accepteroit avec autant de joie que de reconnoissance, un établissement aussi considérable, il avoit différé depuis dix-huit mois à fortifier ces îles ; qu'il demandoit que le conseil s'expliquât nettement sur ces pro-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

positions. Cet envoyé ajouta avec hauteur que s'il se trouvoit quelque langue qui s'y opposât, l'empereur son maître sauroit bien y donner ordre.

Ce prince ébloui par une constante prospérité, & devenu plus fier par la prison du roi, se croyoit en état de donner la loi à toutes les puissances de l'Europe; & cet esprit de domination s'étoit répandu jusques dans les langues originaires de ses états. La plûpart des chevaliers Espagnols vouloient dominer dans le conseil; & ils demandoient qu'on acceptât sur le champ les offres de l'empereur avec la dépendance & l'assujettissement qu'il y attachoit: quelques-uns même laissoient entrevoir que si les François ne se conformoient pas à leur disposition, ils s'en sépareroient; qu'ils s'établiroient dans Malthe indépendamment du grand-maître, & qu'ils espéroient obtenir de l'empereur l'union de l'ordre de Monteze fondé en Espagne, à leur congrégation particuliere, pour dédommager l'ordre de ce qu'il perdroit en France par l'éloignement des commandeurs & des chevaliers François.

Mais le conseil & les plus sages mêmes des langues d'Espagne, qui avoient horreur d'un schisme, répondirent à cet envoyé, que tout l'ordre étoit très-reconnoissant des offres généreuses de sa majesté impériale; mais que dans une affaire aussi importante, ils ne pouvoient prendre aucune résolution décisive sans la présence du grand-maître, & le consentement exprès du pape; qu'ils en alloient écrire

inceſſamment à l'un & à l'autre ; qu'ils apprenoient que le grand-maître étoit parti pour ſe rendre à la cour de l'empereur dans le deſſein d'être inſtruit par lui-même de ſes intentions au ſujet de l'île de Malthe, & qu'ils eſpéroient que pour le bien & l'honneur de la religion, ce grand prince voudroit bien relâcher quelque choſe des conditions attachées à cette inféodation.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Le conſeil dépêcha auſſi-tôt en France le commandeur Boſio, pour donner avis à l'Iſle-Adam du ſéqueſtre que les miniſtres de l'empereur avoient fait des biens que la religion poſſédoit en Italie, & des propoſitions que le chevalier Erréra venoit de faire en plein conſeil. Le grand-maître différa à répondre au conſeil, juſqu'à ce qu'il eût vu l'empereur ; il ordonna à Boſio de le ſuivre, & il partit pour l'Eſpagne avec la ducheſſe d'Alençon, à laquelle le roi d'Angleterre avoit procuré un ſauf-conduit.

Cette princeſſe ne fut pas plutôt arrivée à Madrid, qu'après que l'empereur fut débarraſſé du cérémonial & des premiers honneurs qu'il lui rendit, il donna une audience particuliere au grand-maître, qui l'entretint d'abord de tout ce qui s'étoit paſſé au ſiége & à la perte de Rhodes. Ce grand homme lui repréſenta enſuite les pertes que ſon ordre y avoit faites, & l'état déplorable où ſe trouvoit alors tout le corps de la religion : & voyant l'empereur touché & attendri de tant de diſgraces, il ſe plaignit modeſtement de l'arrêt

Guichardin tom. 16.

1525.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

que ses ministres avoient fait sur les biens des commanderies d'Italie, sous prétexte qu'en venant en Espagne, il étoit passé par la France avant que de se rendre à sa cour. Pour prévenir les desseins que l'empereur auroit pu avoir en cédant l'île de Malthe aux chevaliers, d'en faire ses vassaux, il lui insinua adroitement que quoiqu'ils fussent tous nés sujets de différens souverains, l'ordre en général par sa profession, ne dépendoit d'aucun; qu'un chevalier François de nation n'étoit pas plus attaché au roi de France qu'à sa majesté impériale; que l'unique objet de son institut étoit de défendre également tous les chrétiens contre les incursions des infideles; que depuis tant de siecles que son ordre subsistoit avec quelque sorte de gloire, on n'avoit point vu qu'il eût jamais pris parti contre aucun prince chrétien en faveur d'un autre. Il entra ensuite dans l'affaire de Malthe; & sans s'arrêter à la dureté des conditions que l'empereur vouloit prescrire, il lui dit en général qu'il y avoit long-tems que la religion auroit profité des bontés de sa majesté impériale, si on n'avoit pas été retenu par l'espérance de rentrer dans Rhodes; qu'il y avoit un parti formé pour l'exécution de cette entreprise: & là-dessus avec la permission de l'empereur, il fit entrer dans sa chambre le commandeur Bosio, qui lui rendit compte en détail de toutes les mesures qu'il avoit prises à ce sujet avec les principaux habitans. Il ajouta qu'il ne manquoit à l'ordre que l'argent nécessaire

pour lever trois ou quatre mille hommes, & pour porter en même-tems des armes aux habitans que les Turcs avoient désarmés avec grand soin.

L'empereur entra dans les vues du grand-maître : cependant, avant que de s'y engager plus avant, il lui conseilla d'en conférer avec le duc d'Albe, le plus habile de ses généraux. Il ajouta que si ce seigneur en trouvoit l'exécution possible, il donneroit volontiers, pour en faciliter le succès, vingt-cinq mille écus ; qu'il souhaitoit que les autres souverains de la chrétienté y voulussent contribuer ; mais que si ce projet n'avoit point de suite, l'ordre pour son établissement pourroit toujours compter sur l'île de Malthe ; & pour prémices de sa bonne volonté, il donna sur le champ une pleine & entiere main-levée de tous les revenus que ses ministres en Italie avoient fait arrêter. L'Isle-Adam, qui n'ignoroit pas que les souverains ne veulent jamais avoir tort, remercia ce prince de cet effet de sa justice, dans les mêmes termes que s'il en eût obtenu une grace. Avant de se retirer, il lui demanda la permission de pouvoir saluer le roi de France ; ce que l'empereur lui accorda volontiers, dans la vue que le grand-maître pourroit contribuer à la négociation de la paix.

Un officier de ses gardes par son ordre le conduisit dans l'appartement de François premier. Ce prince y étoit plutôt gardé en criminel d'état, qu'en prisonnier de guerre. Charles-Quint, quoique vassal du roi, pour

Villiers de l'Isle-Adam.

arracher de ſon ſeigneur une rançon immenſe, & des conditions exorbitantes, n'avoit rien oublié pour lui rendre ſa priſon inſupportable. Des traitemens ſi indignes & ſi pleins de dureté avoient jetté François premier dans une ſombre mélancolie, qui fut ſuivie d'une fievre violente. L'arrivée de la princeſſe ſa ſœur qu'il aimoit tendrement, lui cauſa le premier mouvement de joie qu'il eût reſſenti depuis ſa diſgrace. Sa ſanté ſe rétablit, & le grand-maître dans cette conjoncture ayant été introduit dans ſa chambre, le roi l'embraſſa tendrement, loua la généreuſe défenſe qu'il avoit faite à Rhodes, & ordonna aux miniſtres qui avoient accompagné la princeſſe ſa ſœur de ne rien traiter dans leurs négociations avec les miniſtres de l'empereur, ſans la participation de l'Iſle-Adam. Ce ſeigneur fut admis dans toutes leurs conférences; il y faiſoit la fonction de médiateur. Sa dignité, ſa haute réputation, ſa prudence & ſon habileté donnoient un grand poids à ſes remontrances; & il n'oublioit rien pour concilier les intérêts de ces deux princes, & pour les porter par une paix ſolide à réunir leurs armes contre l'ennemi commun du nom chrétien. La ducheſſe d'Alençon de ſon côté employoit tous les charmes de ſon eſprit pour vaincre la durete & l'obſtination de l'empereur; mais ce prince uniquement occupé de ſes intérêts, & qui par la priſon du roi ſe flattoit d'être bientôt maître d'une partie de la France, ne faiſoit que des propoſitions déraiſonnables. Outre les renonciations qu'on

lui offroit de la part du roi à ses droits sur le Milanois & sur le royaume de Naples, à l'hommage des comtés de Flandres & d'Artois, & outre des sommes immenses, Charles-Quint demandoit encore le duché de Bourgogne, pour être en état, si la guerre recommençoit, de porter ses armes dans le cœur de la France & jusqu'aux portes de Paris. Le roi qui connoissoit l'importance de cette aliénation, en rejetta la proposition avec beaucoup de fermeté; & pour faire voir à l'empereur qu'il renonceroit plutôt à sa liberté, qu'à une portion si importante de sa couronne, il résolut de se séparer de la duchesse sa sœur, & de se priver de la présence d'une princesse qui faisoit son unique consolation. Il la fit partir pour retourner en France, & elle fut même obligée de prendre ce parti sur des avis qu'elle reçut secrétement que l'empereur ne cherchoit qu'un prétexte pour la faire arrêter.

Charles-Quint, le prince de son tems le plus artificieux, pour laisser expirer le sauf-conduit qu'il lui avoit donné, avoit fait traîner exprès les négociations. Le départ de la duchesse le surprit, & il envoya ordre sur les confins d'Espagne de l'arrêter le jour que le terme de son sauf conduit seroit expiré; mais la princesse bien avertie de cette supercherie, faisoit en s'en retournant le même chemin en un jour, qu'elle n'avoit fait qu'en quatre en entrant en Espagne. Cette diligence, & son arrivée sur la frontiere avec une grosse escorte, le dernier jour du sauf-conduit,

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. empêcha les officiers de l'empereur d'entreprendre ſur ſa perſonne : & par-là l'empereur ne put tirer aucun avantage de ſon artifice.

Le départ de la princeſſe ne ralentit point le zele du grand-maître, & ſes bons offices pour la paix. Il en repréſentoit ſouvent la néceſſité à l'empereur & à ſes miniſtres, & il leur faiſoit enviſager que pendant que les armes de ce prince étoient occupées contre la France, Soliman étendoit ſes conquêtes

1525.

ſur la Hongrie, & s'ouvroit un chemin pour pénétrer juſques dans l'Autriche & les pays héréditaires. Quand d'un autre côté ce ſeigneur approchoit du roi, il lui faiſoit comprendre combien ſa préſence étoit néceſſaire dans ſon royaume ; mais il lui faiſoit ſentir en même-tems qu'il n'obtiendroit jamais ſa liberté de l'empereur, que par la ceſſion du duché de Bourgogne. Enfin il agit ſi heureuſement auprès de ces deux princes, qu'il les fit convenir d'un traité de paix. François premier, prévenu qu'il ne pouvoit aliéner le domaine de ſa couronne, & que des actes extorqués dans une rigoureuſe priſon ne pouvoient jamais être valides, après avoir ſecrétement proteſté contre la violence qui lui étoit faite par ſon vaſſal, ſouſcrivit à tout ce qui lui fut préſenté. On convint que le roi ſeroit reconduit dans le dixiéme de février en ſon royaume ; & que pour l'entiere garantie du traité, ce prince donneroit en ôtage deux princes ſes enfans, outre pluſieurs autres articles qui ne ſont point du ſujet de cet ouvrage. L'Iſle-

Boſio, l. 3, p. 141.

Adam, toujours attentif aux intérêts de la religion, y fit insérer que l'empereur & le roi de France solliciteroient conjointement le pape à travailler à une croisade contre les infideles, & qu'ils y contribueroient de tout leur pouvoir.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Depuis la signature de ce traité, l'empereur & le roi se virent plusieurs fois, mais toujours en ennemis réconciliés, & avec plus de politesse que de franchise. La premiere fois que l'empereur rendit visite au roi, il voulut être accompagné du grand-maître, qu'il appelloit son pere. On remarqua que Charles-Quint & François premier étant sortis ensemble, l'empereur au passage d'une porte déféra le pas au roi, & que ce prince le refusa, sur quoi ils appellerent le grand-maître pour en décider: « Je prie Dieu, *leur dit ce vénérable vieillard*, qu'il n'y ait jamais de » différend de plus grande importance entre » vos majestés » : *& adressant la parole au roi de France :* « Personne, *lui dit-il*, Sire, » ne disconvient que l'empereur ne soit le » premier prince de la chrétienté; mais étant » dans ses états & dans son palais, il me semble » que vous ne devez pas refuser les honneurs » qu'il croit devoir au plus grand roi de » l'Europe ». Une réponse aussi prudente & aussi adroite contenta l'un & l'autre; l'empereur sur-tout lui en fut très-bon gré; il l'honora depuis de plusieurs marques de distinction; & dans des audiences publiques, où il étoit sur son trône, il voulut que le grand-maître fût

Bosio, t. 3, l. 3, p. 42.

Villiers de l'Isle-Adam.

assis sous le même dais. Enfin, quand l'Isle-Adam prit congé de lui après le départ du roi, pour retourner à Viterbe, il lui renouvella les promesses qu'il lui avoit faites de l'île de Malthe, & il ajouta qu'il rendoit le pape maître & arbitre des conditions de cette inféodation.

Id. ibid.

Mais avant que le grand-maître partît d'Espagne, il termina par sa prudence un différend qui s'étoit élevé en Portugal au sujet du grand-prieuré de Crato. Depuis la perte de Rhodes & la retraite du couvent à Viterbe, plusieurs souverains de l'Europe peu affectionnés à l'ordre, & sous prétexte qu'il n'armoit plus suivant son institut contre les infideles, ou s'emparoient des revenus des commanderies, ou bien au préjudice des statuts de la religion & des droits d'ancienneté, ils en disposoient en faveur des chevaliers qui leur étoient les plus agréables. Le prieuré de Crato étant vacant par le décès de Jean de Menezés, le roi de Portugal, au préjudice du chevalier Gonzalve de Pimentel, le conféra au prince Louis son frere: & pour dédommager Pimentel, il lui fit offrir une pension de neuf mille livres. Les chevaliers Portugais, pour ne point souffrir qu'on fît cette breche à leurs droits, refuserent de reconnoître dom Louis. Le roi irrité de leur opposition, les menaça de faire saisir tous les biens que l'ordre possédoit dans ses états; & sous prétexte qu'il restoit à Viterbe dans une inaction contraire à ses statuts, il déclara qu'il en employeroit les

revenus dans une guerre ſainte, & contre les Maures de Barbarie.

Le grand-maître prévoyant ſagement qu'une pareille entrepriſe, quoiqu'injuſte, pourroit être d'un dangereux exemple par rapport aux autres ſouverains, accommoda cette affaire. Il crut que dans des tems ſi fâcheux il devoit diſſimuler une injuſtice qu'il ne pouvoit empêcher : il conſentit que dom Louis retînt l'adminiſtration du prieuré, & comme en commende : mais en échange il obtint du roi une confirmation authentique de tous les droits & de tous les priviléges de ſon ordre. Ce prince s'engagea ſolemnellement à ne plus troubler les chevaliers dans la jouiſſance des commanderies qui écherroient à chacun ſelon ſon rang d'ancienneté. Comme l'entrepriſe de Rhodes étoit le ſeul objet & l'unique point de vue auquel ſe réduiſoient tous les deſſeins de l'Iſle-Adam, il fut ſtipulé par le même traité, que pour une guerre ſi ſainte, le roi fourniroit à l'ordre quinze mille cruſades, eſpece de monnoie d'argent, valant en ce tems-là chacune environ quatre francs & demi.

A peine le grand-maître étoit revenu en France, qu'il apprit que Henri VIII, roi d'Angleterre, ſur le même prétexte dont s'étoit ſervi le roi de Portugal, & comme ſi l'ordre par la perte de Rhodes eût été entiérement éteint, avoit empêché le chevalier Neſton de prendre poſſeſſion du grand-prieuré de ce royaume; qu'il prétendoit même réunir

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

à son domaine les revenus de toutes les commanderies, ou que tous les chevaliers Anglois servissent de garnison dans Calais. Des prétentions si odieuses affligerent sensiblement l'Isle-Adam: il voyoit avec douleur que malgré tous ses soins, les biens de son ordre alloient devenir insensiblement la proie des princes & de leurs courtisans. Les papes, en qualité de souverains, s'étoient mis depuis quelque tems comme en possession de nommer au grand-prieuré de Rome, & aux commanderies vacantes dans le patrimoine de saint Pierre, & dans leurs états. Les ministres de l'empereur en Italie de leur côté s'emparoient sans scrupule des plus riches bénéfices; ils croyoient encore faire grace à l'ordre en prenant sa croix comme une marque qu'ils n'en jouissoient qu'à titre de chevaliers. Dans un brigandage & une désolation si générale, le grand-maître eut recours au roi de France, le seul prince de la chrétienté, si on peut parler ainsi, qui parmi tant de disgraces arrivées à la religion de Saint-Jean, lui eût conservé la même estime & sa premiere affection.

Le grand-maître fit passer par sa cour le prieur de Saint-Gilles & le commandeur de Bourbon, qu'il envoyoit en Angleterre. Ces envoyés, ou si l'on veut, ces ambassadeurs, le prierent de sa part de vouloir honorer l'ordre de sa protection auprès de Henri VIII. Le roi lui en écrivit dans les termes les plus pressans, & il lui marquoit par sa lettre que si l'ordre depuis la perte de Rhodes n'avoit pu continuer

la guerre contre les infideles, ce n'avoit été que faute de ports, où ils puſſent faire des armemens ; qu'on étoit en traité pour l'île de Malthe ; qu'il le conjuroit de contribuer à cet établiſſement ; qu'on n'en auroit pas plutôt fait le chef-d'ordre & la place d'armes de la religion, que les chevaliers ſe remettroient en mer ſuivant leur profeſſion, & que les marchands Anglois ſes ſujets ſeroient peut-être les premiers qui éprouveroient combien cet inſtitut militaire, quoiqu'indépendant d'aucun prince chrétien, étoit cependant utile à toute la chrétienté.

Mais des motifs ſi juſtes, & tous les offices du roi de France, toucherent peu le roi d'Angleterre : non-ſeulement il n'eut aucun égard aux mémoires que lui préſenterent les députés de la religion ; mais il leur défendit de faire ſortir de ſes états, ni argent, ni effets, provenans des biens de l'ordre : il congédia même ces envoyés aſſez bruſquement & ſans beaucoup d'égard pour leur caractere. Ces miniſtres à leur retour ayant rendu compte au grand-maître du peu de ſuccès de leur négociation, ajouterent qu'ils croyoient avoir démêlé qu'une injuſtice ſi criante venoit de ce que ce prince, le plus fier de ſon ſiecle, ſe tenoit offenſé que le grand-maître eût viſité le roi de France & l'empereur ſans lui rendre les mêmes devoirs de civilités ; & cette conjecture n'étoit pas ſans fondement. Quoique les états de Henri VIII ne fuſſent pas ſi étendus que ceux de Charles-Quint & de François

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

premier, il n'en étoit pas moins redoutable à ces deux princes, dont il balançoit tour-à-tour la puiſſance, ſuivant le parti que ſon intérêt lui faiſoit prendre dans leurs démêlés : par cette conduite adroite, il ſe faiſoit rechercher par l'un & l'autre de ces deux potentats, qui le ménageoient avec de grands égards. Le perſonnage important qu'il faiſoit dans les affaires de l'Europe, l'autorité abſolue qu'il avoit acquiſe dans ſes états, quoique les loix y ſoient plus reſpectées que les ſouverains, & l'habileté avec laquelle il avoit toujours ſu tourner les parlemens dans ſes vues; tout cela faiſoit qu'il ſe regardoit & vouloit être conſidéré comme l'arbitre de la chrétienté. Le grand-maître eut d'abord bien de la peine à croire que le défaut d'une formalité & d'une cérémonie qu'il ne devoit point, eût pu exciter le reſſentiment de ce prince; & le porter à traiter la religion avec tant de dureté. Mais comme après tout les princes les plus puiſſans, & les ſouverains ſur-tout, élevés dans la flatterie, ne reſpiroient ordinairement qu'un air plein d'orgueil & de vanité, l'Iſle-Adam crut acheter à bon marché, par une ſi légere déference, la main-levée des biens de ſon ordre. Ce vénérable vieillard, ſans conſulter ni ſon âge, ni la rigueur de la ſaiſon, partit pour l'Angleterre, & il ſe fit précéder par le commandeur Boſio, le plus habile négociateur qu'il y eût dans l'ordre, & peut-être dans la chrétienté. Ce religieux s'adreſſa d'abord au cardinal de Wolſey, premier miniſtre du roi

d'Angleterre, auquel il rendit une lettre du grand-maître, qui le prioit de préſenter le commandeur au roi, & de vouloir bien appuyer auprès de ce prince les intérêts de la religion. Le cardinal lui procura une audience: Boſio préſenta à Henri une lettre du grand-maître, & lui apprit en même-tems que ce prince venoit exprès d'Italie pour le ſaluer; mais qu'il n'avoit pas cru devoir entrer dans ſes états ſans ſavoir s'il l'auroit agréable. Henri adouci par cette démarche, lui répondit qu'il étoit plein de vénération pour la perſonne de l'Iſle-Adam; qu'il ſeroit ravi de voir un ſi grand capitaine; cependant qu'il étoit fâché qu'il ſe fût mis en chemin dans une ſaiſon ſi rigoureuſe; mais qu'en tout tems il ſeroit reçu dans ſes états, avec la conſidération qui étoit due à ſa dignité & à ſon mérite. Le roi renvoya Boſio au grand-maître qu'il trouva à la cour de France; & il lui rendit deux lettres, l'une du roi, l'autre de ſon miniſtre, datées du 25 février, toutes deux très-obligeantes, & dans leſquelles on l'invitoit à paſſer au plutôt en Angleterre. Il s'y rendit en diligence; & après s'être repoſé quelques jours dans la commanderie ou le prieuré de Saint-Jean, il partit pour la cour, ſuivi des grand-croix, des commandeurs & des chevaliers d'Angleterre & d'Ecoſſe, qui s'étoient rendus de différens endroits auprès de lui.

Ce cortege étoit nombreux & magnifique: & pour lui donner encore plus d'éclat, le roi envoya bien loin au-devant de lui pluſieurs

Villiers de l'Isle-Adam.

milords des plus considérables de sa cour. Ce fut avec une si noble escorte qu'il entra dans le palais. Henri lui fit un accueil gracieux, & on s'apperçut qu'il l'envisageoit avec cette attention que lui inspiroit la premiere vue d'un prince que sa conduite & sa valeur avoient rendu également fameux dans l'Europe & dans l'Asie. Le grand-maître, après lui avoir rendu les civilités qu'il croyoit devoir à un roi si puissant, ne jugea pas à propos d'entrer dans aucun détail des affaires qui l'amenoient en Angleterre : il se contenta de demander en général à ce prince sa protection pour son ordre. Tout se passa ensuite de la part du roi en louanges sur la défense de Rhodes, plus glorieuse, dit Henri, que la conquête d'une province entiere : & lorsque le grand-maître voulut se retirer, ce prince ordonna à ses officiers de le loger dans son palais : il y fut servi avec la magnificence convenable à son rang & à l'estime que le roi faisoit d'un hôte si illustre.

Ils eurent depuis plusieurs conférences particulieres au sujet du siége de Rhodes, & d'un endroit nécessaire pour l'établissement du couvent. Le grand-maître lui fit voir que malgré la puissance formidable de Soliman, la religion seroit encore maitresse de Rhodes, si les princes chrétiens avoient daigné y faire passer le moindre secours. Il ajouta que manquant de vivres, de munitions de guerre, sur-tout de poudre, qu'après avoir vu périr à la défense de cette place la

plûpart

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

plûpart de ses chevaliers, & même des habitans, que les Turcs ayant poussé leurs travaux jusqu'au milieu de la place, il s'étoit vu réduit à la derniere extrémité, & contraint de leur abandonner le peu de terrein qui lui restoit; qu'il s'étoit embarqué avec les débris de sa fortune; que dans ce voyage il avoit été battu de rudes tempêtes; & que croyant trouver un asyle dans le port de Messine, il en avoit été chassé par la peste; qu'en attendant qu'il eût trouvé une retraite sûre & fixe, le pape Clément lui avoit permis de se retirer dans Viterbe; que la peste les en avoit chassés une seconde fois; qu'une partie du couvent, du consentement du duc de Savoye, avoit été reçue dans sa ville de Nice; que les vaisseaux & les galeres de l'ordre étoient entrés dans le port de Ville-Franche; que les autres chevaliers s'étoient, de son consentement, dispersés dans les différentes provinces de la chrétienté, où son ordre avoit des commanderies; que la peste étant diminuée à Viterbe, ils s'y étoient rassemblés sous la protection du saint siége; & que dans une situation si incertaine & si déplorable, l'empereur lui offroit généreusement les îles de Malthe & du Goze; mais que ses ministres attachoient à cette donation des conditions peu compatibles avec l'indépendance nécessaire dans son ordre, & que les chevaliers ne pouvoient reconnoître un prince particulier pour leur souverain, sans se rendre suspects aux autres; d'ailleurs qu'il ne désespéroit pas de rentrer

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

dans Rhodes; qu'il y avoit actuellement un parti formé pour en chasser les Turcs; que les principaux habitans de l'île, & même des officiers de la garnison étoient entrés dans cette conspiration; qu'il ne manquoit à l'ordre pour tenter cette entreprise que les fonds nécessaires pour lever des troupes, & pour équiper les vaisseaux de la religion; que si ce projet n'avoit point de succès, il accepteroit Malthe, & qu'il espéroit de la générosité de l'empereur, qu'il voudroit bien dispenser l'ordre d'un assujettissement qui donnoit atteinte à leur liberté, & à cet esprit de neutralité dont les chevaliers faisoient profession.

Le roi d'Angleterre trouva le dessein de reconquérir Rhodes, digne du courage & de la vertu du grand-maître : & pour participer en quelque maniere à une si noble entreprise, il lui promit vingt mille écus, dont il paya depuis la valeur en canons & en armes à feu. On ne parla plus de saisie, ni d'arrêt des biens de l'ordre, & encore moins de disposer des prieurés & des commanderies. Le roi pria seulement le grand-maître de vouloir bien conférer le grand-prieuré d'Irlande au turcopolier, appellé frere Jean Ranson, qui avoit déja servi utilement ce prince dans le gouvernement de cette île, & qui avoit su, par sa douceur, en apprivoiser les habitans, nation encore farouche & à demi-barbare.

Le grand-maître, pour complaire à un roi que l'ordre avoit tant d'intérêt de mé-

nager, obligea le chevalier Babington de remettre le prieuré d'Irlande à Ranſon, qui, en échange, ſe démit en ſa faveur de la commanderie de Dinemor, & de la dignité de turcopolier. L'Iſle-Adam les fit encore convenir que ſi Babington parvenoit au grand-prieuré d'Angleterre, il ſe chargeroit en faveur de Ranſon d'une penſion annuelle de dix-huit cens livres. Le roi parut fort content de la diligence & de l'exactitude avec laquelle le grand-maître avoit exécuté ce qu'il avoit exigé de lui : il lui en fit des remercimens, confirma tous les priviléges de ſon ordre : & quand ce prince prit congé de lui pour retourner en Italie, il lui envoya de ſa part, & de la part de la reine un baſſin & une coupe d'or, enrichis de pierreries, que le grand-maître remit depuis au tréſor de la religion.

L'Iſle-Adam revenoit en Italie avec la joie d'avoir maintenu en France, en Eſpagne, en Portugal & en Angleterre les droits & les priviléges de ſon ordre : & dans l'eſpérance de tirer des ſouverains de ces états, & ſurtout du pape, des forces capables de faire réuſſir l'entrepriſe de Rhodes. Mais pendant que cet illuſtre vieillard parcouroit les principales cours de l'Europe, il étoit arrivé dans Rome différentes révolutions qui ne lui permettoient plus de pouvoir compter ſur les ſecours que le pape lui avoit promis. Nous avons dit que Clément, pour balancer la puiſſance de Charles-Quint, devenue formidable depuis le gain de la bataille de Pavie,

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

avoit fait une ligue pour la sûreté & la liberté de l'Italie, avec le roi de France, celui d'Angleterre, les Vénitiens, Sforce, duc de Milan, & les Florentins. On l'avoit appellée LA SAINTE LIGUE, parce que le pape étoit à la tête. Clément, comme la plûpart de ses prédécesseurs, ne craignoit rien tant que le rétablissement de l'autorité impériale en Italie. Mais les exploits de cette ligue, par les différens intérêts des alliés, ne répondirent pas à l'ardeur avec laquelle elle avoit été formée.

L'empereur, par le moyen des Colonnes ses partisans, suscita une guerre civile dans les états de Clément; & ce pontife retenu par la crainte de la dépense, s'étant laissé endormir par un traité qu'il fit avec les ministres de l'empereur & les Colonnes, congédia les troupes qu'il avoit dans la Romagne. Ses ennemis le voyant désarmé, au préjudice de leur foi, & du traité qu'ils venoient de signer, entrerent en armes dans Rome. Le cardinal Pompée Colonne, le plus furieux des ennemis du pape, étoit à la tête de ces rebelles: on prétend qu'il en vouloit à sa vie; que par sa mort & la force des armes il aspiroit à s'élever sur le trône de saint Pierre. Le pape n'eut que le tems de se sauver dans le château Saint-Ange: mais il n'y avoit pas de vivres pour long-tems, & il fut contrait de recevoir la loi de ses ennemis. On l'obligea de signer une trève de quatre mois avec l'empereur, de pardonner aux Colonnes, & de donner des ôtages

Guichardin, l. 17.

1526.

pour sûreté de sa parole. Mais il n'en étoit pas esclave, & il n'eut pas plutôt reçu quelque secours du roi d'Angleterre, qu'il reprit les armes, & rompit la trève, sous prétexte qu'on la lui avoit fait signer, le poignard sur la gorge, & que les Colonnes sur-tout, qui étoient vassaux du saint siége, n'avoient pas pu forcer leur souverain à capituler. Pour venger l'insulte qu'ils lui avoient faite, il commença à faire éclater son ressentiment en privant solemnellement Pompée Colonne de la dignité de cardinal; il fit marcher ensuite contre les seigneurs de ce nom des troupes qu'il avoit levées de nouveau pour sa sûreté. Vitelli son général ravagea leurs terres, pilla les villes & les châteaux qui appartenoient à cette maison, en rasa les murailles, & laissa par-tout de funestes marques du ressentiment de son maître.

L'Italie entiere étoit en proie aux différentes armes de l'empereur & des confédérés : on ne peut exprimer les pillages, les violences & les inhumanités que tant de troupes de nations différentes exerçoient dans les provinces où chaque parti se trouvoit le plus fort. Les soldats n'avoient souvent pour solde que la licence & l'impunité : & leurs généraux consultoient moins les ordres qu'ils recevoient de leurs souverains, que les moyens de faire subsister leurs troupes.

Le connétable de Bourbon, prince du sang de France, que le dépit de se voir persécuté par la mere de François premier,

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

avoit jetté dans le parti de l'empereur, ne pouvant fournir à la paye d'un corps d'armée qu'il commandoit, pour appaiser les plaintes de ses soldats, leur promit le pillage d'une des plus riches villes d'Italie, sans désigner plus ouvertement quel étoit l'objet de cette entreprise. On avoit vu peu de généraux qui, sans argent & sans donner de solde à leurs troupes, eussent acquis comme lui leur confiance & un empire absolu; mais certain air de grandeur que produit une haute naissance, & que le respect suit toujours; sa rare valeur, sa capacité dans le métier de la guerre, & même des manieres familieres, sans lui faire rien perdre de sa dignité, lui avoient attiré l'affection de ses soldats, qui l'aimoient jusqu'à l'adoration : & ils jurerent tous de le suivre, dit Brantôme, quelque part qu'il voulut aller : *Fut-ce*, s'écrioient-ils, *à tous les diables.*

La marche de cette armée qui s'acheminoit en diligence vers la Toscane, épouvanta le pape : il retomba dans des incertitudes ordinaires. Les ministres de l'empereur en profiterent, & ils tâcherent de lui persuader qu'il ne trouveroit d'avantages solides, & même de sûreté, que dans une étroite alliance avec leur maître.

Clément, quoiqu'il eût déja été trompé par ses ministres, comme nous le venons de voir, fut bien aise de les croire, & de chasser de son esprit des irrésolutions qui lui montroient le péril sans lui donner les moyens de l'éviter : il signa une nouvelle trève.

Lannoy, vice-roi de Naples, avec lequel il traitoit, lui répondit qu'il n'avoit plus rien à craindre de Bourbon & des autres généraux de l'empereur. Il s'en flatta, & il regarda ce traité comme une barriere invincible qui fermoit aux troupes Impériales l'entrée des terres de l'église. Mais Bourbon, soit de concert avec Lannoy, soit contre l'avis de ce ministre, continua sa marche, & on le vit bientôt aux portes de Rome. Il présenta l'escalade; & en appuyant lui-même une échelle 1521. 6 mai.
contre la muraille, il reçut un coup de mousquet, qui ne lui laissa que deux heures de vie. Ses soldats furieux de la mort de leur général, forcerent ceux qui défendoient la muraille, se jetterent dans la ville l'épée à la main, & tuerent tout ce qui se présenta devant eux. Ils se répandirent ensuite dans les différens quartiers de cette capitale du monde chrétien; ils entrerent dans les maisons; & sans égard pour la dignité, l'âge ou le sexe, ils y commirent des cruautés & des violences qu'à peine on auroit pu craindre des nations les plus barbares. Ce qui est de plus déplorable, c'est que cette affreuse scene ne dura pas seulement vingt-quatre heures, comme il arrive ordinairement dans les places emportées d'assaut; mais que pendant plus de deux mois les Impériaux renouvelloient tous les jours les mêmes violences: & pour satisfaire leur avarice & leur lubricité, ils n'épargnerent ni les sacriléges, ni le viol, ni les meurtres de sang-froid.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Le pape avec treize cardinaux, s'étoit réfugié dans le château Saint-Ange : il s'y vit bientôt investi; cependant avec ce qu'il y avoit de troupes, il tint près d'un mois; mais les vivres lui manquant, il fut obligé de capituler une seconde fois avec ses ennemis. Les conditions de ce nouveau traité auroient été honteuses, si elles n'eussent été nécessaires : les Impériaux exigerent de lui qu'il s'obligeât de payer quatre cens mille ducats pour la solde de l'armée. On ajouta qu'il demeureroit prisonnier jusqu'à ce qu'il eût fourni le tiers de cette somme; qu'il seroit ensuite transféré dans le château de Naples, pour y attendre ce qu'il plairoit à l'empereur d'ordonner de sa personne, & qu'il livreroit les châteaux Saint-Ange, d'Ostie, de Civita-Vecchia, de Castellane, & les villes de Parme, de Plaisance & de Modene.

Charles-Quint fut ravi de voir une seconde fois un de ses plus grands ennemis tombé dans ses fers; mais bien loin de laisser échapper ses véritables sentimens, par respect pour la religion, il les couvrit des apparences d'une sensible affliction : & aux premieres nouvelles qu'il eut de la prison du pape, & comme si ce pontife eût été fait prisonnier par des Turcs ou des corsaires, il prit publiquement le deuil, & fit faire dans toute l'Espagne des processions solemnelles pour demander à Dieu sa liberté : affectation qu'il poussa trop loin, & dont même parmi ses sujets, il n'y eut au plus que le petit peuple qui en fut la dupe.

Pendant qu'il jouoit cette comédie en Efpagne d'une maniere fi peu convenable à un grand empereur, de peur que fon prifonnier ne lui échappât, il envoya des ordres à Rome, qu'on en remît la garde à un vieil officier Efpagnol, appellé Alarçon, qui avoit été chargé à Madrid de celle de François premier. Cet officier n'eut pas moins de dureté pour le pape, qu'il en avoit fait effuyer au roi de France : & il fe comporta envers un prifonnier de cette conféquence, moins en foldat & en officier, que comme auroit pu faire un comite ou un geolier de criminels. Mais ce qui fut plus fenfible à ce pontife que le fac de Rome, & fa prifon, c'eft qu'il apprit que les Florentins, aux premieres nouvelles qu'ils eurent de fes malheurs, chafferent toute la maifon de Médicis, non-feulement de la ville, mais de tout l'état de Florence, fous prétexte qu'elle y étoit trop puiffante & trop autorifée.

L'efprit de parti alla jufqu'à arracher les armes de cette famille de tous les endroits où on les avoit placées : tout cela fe faifoit par l'inftigation des miniftres de l'empereur. Le pape craignoit même que fon geolier n'eût des ordres fecrets de fe défaire de lui ; mais on lui doit cette juftice, qu'il n'étoit pas capable de commettre un fi grand crime, & qu'en tenant le pape refferré, & fans lui accorder le moindre adouciffement dans fa prifon, il ne faifoit que fuivre fon humeur farouche & défiante. Il eft bien vrai que nous apprenons d'un hiftorien, que le cardinal Colonne le

preſſa plusieurs fois de faire périr ce pontife : outre que ce cardinal ne reſpiroit que vengeance, il ſe flattoit encore de trouver dans cette vengeance ſa propre élévation. Mais, ſoit qu'une propoſition ſi déteſtable fît juſtement horreur à cet officier, ou que par la mort du pape il craignît de perdre ſa part de la rançon, il eſt toujours certain qu'il rejetta avec une fermeté invincible les indignes ſollicitations de ce cruel cardinal, & que tant que le pape reſta ſous ſa garde, il veilla autant à la conſervation de ſon priſonnier qu'à la sûreté de ſa priſon.

Le grand-maître qui étoit ami particulier de Clément, attaché étroitement à ſa perſonne & à ſes intérêts, fut ſenſiblement touché de la diſgrace de ce pontife. D'ailleurs l'inimitié déclarée qui étoit entre lui & l'empereur, ſa priſon, la guerre allumée dans toutes les provinces d'Italie, la part qu'y prenoient la plûpart des ſouverains de l'Europe, des ligues & des traités qui ſe négocioient en même-tems de tous côtés, ne permettoient guère aux chevaliers de ſaint Jean d'eſpérer que l'empereur, dans le tumulte des armes, voulût entendre parler de l'affaire de Malthe ; & ſur-tout que ce prince ambitieux & inſatiable de domination ſe relâchât ſur une eſpece de vaſſalité qu'il vouloit attacher à l'inféodation de cette île. La plûpart des chevaliers, & ſur-tout les François, dans la crainte de tomber ſous la puiſſance de Charles-Quint, montroient autant d'éloignement pour Malthe, que les Eſpa-

gnols avoient de paſſion de s'y voir établis. Le grand-maître jugea bien qu'il n'y avoit que le pape qui, par ſes bons offices, pût obtenir de l'empereur une ceſſion pure & franche; mais que ce pontife, tant qu'il ne ſeroit pas reconcilié avec l'empereur, ou ne s'en mêleroit pas, ou s'en mêleroit inutilement. Ainſi on réſolut dans le conſeil de l'ordre d'attendre du bénéfice du tems un éclairciſſement dans les affaires de l'Europe; quelle ſeroit la deſtinée du pape, & le parti qu'on prendroit déciſivement au ſujet de Rhodes ou de Malthe.

Outre la différence qu'il y avoit entre ces deux îles, ſoit pour leur grandeur, l'étendue de leur domination, & leurs richeſſes, le grand-maître affligé de ſe voir le triſte témoin des guerres continuelles entre les princes chrétiens, ſe ſouhaitoit au fond de l'Aſie, & tous ſes vœux ſe portoient du côté de Rhodes: il n'y avoit pas long-tems qu'il en avoit reçu des nouvelles.

Eutimius, métropolitain Grec de cette île, le premier mobile de l'entrepriſe, auſſi inquiet du retardement, qu'un chef de parti le peut être, & dans la crainte d'être découvert, avoit envoyé au grand-maître courier ſur courier, pour en apprendre des nouvelles, & pour en hâter l'exécution. Le grand-maître lui écrivit que la religion n'étant pas en état de fournir ſeule aux frais d'un ſi grand armement, il avoit été obligé de paſſer lui-même en France, en Eſpagne & en Angleterre pour tâcher d'en tirer quelque ſe-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

cours ; qu'on armoit actuellement les deux grandes caraques de la religion ; qu'il faisoit construire en même-tems trois galeres ; que la France lui en avoit donné les forçats, l'Angleterre, les coursiers & l'artillerie ; qu'il étoit obligé de se trouver au chapitre général de son ordre, qu'il avoit convoqué à Viterbe ; mais qu'il espéroit paroître peu après devant Rhodes avec une flotte & des troupes capables d'en chasser les infideles. Il chargea de cette lettre le commandeur Bosio, l'ambassadeur & le négociateur général de toutes les affaires de l'ordre, & il le fit repasser en orient une seconde fois pour reconnoître la disposition des esprits, & afin de prendre avec les principaux habitans de l'île les dernieres mesures pour l'exécution d'un dessein si important. Les guerres continuelles qui agitoient toute l'Europe, ne permirent pas aux chevaliers qui étoient les plus éloignés de l'Italie de se rendre au chapitre : le grand-maître en fit l'ouverture par un discours également grave & touchant. Il rappella dans le souvenir de l'assemblée la perte de Rhodes, les tempêtes qu'il avoit fallu essuyer, la peste & la maladie dont le couvent avoit été affligé, l'avidité des séculiers à envahir les biens de l'ordre, & la crainte d'un avenir encore plus fâcheux, si on ne le prévenoit par une résidence fixe & dans quelque port de mer, d'où les chevaliers, en renouvellant la guerre contre les infideles, ôtassent aux souverains peu affectionnés à la religion, le prétexte de s'emparer de ses biens.

Déplorant ensuite sa vieillesse, ses courses, ses voyages, ses longs travaux, le malheur des tems, & les miseres publiques : « Falloit-» il, *s'écria ce grand homme*, que je survé-» cusse à la perte de Rhodes, pour être en-» core témoin à l'extrémité de ma vie, de la » dissipation, & peut-être de la ruine entiere » d'un ordre si saintement institué, & dont le » gouvernement m'avoit été confié » ? Alors adressant la parole à tous les chevaliers, il les conjura dans les termes les plus pressans, au nom de leurs prédécesseurs, fondateurs de l'ordre, & par le sang qu'eux-mêmes & leurs confreres venoient de répandre à la défense de Rhodes, de faire cesser des divisions qui ne pouvoient qu'être très-funestes à la religion, & de se réunir tous dans un même sentiment au sujet du choix d'un port pour la résidence du couvent.

Un discours si touchant, ses cheveux qui avoient blanchi à la guerre & sous le casque, son désintéressement, son zele & son affection infinie pour la conservation de l'ordre, attendrirent toute l'assemblée : & comme il n'y avoit que deux ou trois des principaux du conseil qui sussent le secret de l'affaire de Rhodes, toutes les voix des différentes nations, se réunirent à demander à l'empereur l'île de Malthe, mais franche de toute sujétion, & à condition seulement de faire dire tous les ans une messe en mémoire de ce bienfait, le jour que se passeroit cette donation, & d'envoyer à son vice-roi de Sicile un faucon, mais

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

sans députation, & par qui on jugeroit à propos.

On fit partir aussi-tôt des députés pour la cour de Madrid, qui, à ces conditions, avoient ordre de traiter avec les ministres de l'empereur; mais ils les trouverent plus froids & plus concertés qu'on ne leur avoit fait espérer. Quelque desir que l'empereur eût d'abord fait paroître d'établir l'ordre de saint Jean dans l'île de Malthe, & de s'en servir comme d'un boulevard pour mettre à l'abri des incursions des infideles, la Sicile & les côtes du royaume de Naples, on lui fit craindre depuis que dans la conjoncture présente, & pendant qu'il étoit en guerre avec la France, le grand-maître, François de nation, n'ouvrît ses ports aux flottes de son ennemi & de ses confédérés, & qu'il ne favorisât leurs entreprises. D'ailleurs l'attachement des chevaliers pour les intérêts du saint siége, n'étoit pas moins suspect à l'empereur. D'un autre côté, celui des députés de cet ordre qui avoit le secret des affaires, & qui savoit que le grand-maître conservoit toujours l'espérance de rentrer dans Rhodes, ne pressoit pas beaucoup cette négociation : ainsi, par les différentes vues de ceux qui traitoient, elle traîna encore long-tems, & on jugea bien que cette grande affaire ne se concluroit que dans une paix générale, ou tout au moins par la liberté du pape, & sa réconciliation feinte ou véritable avec l'empereur.

On la croyoit encore bien éloignée; mais

la marche de l'armée de France commandée par le maréchal de Lautrec, qui s'avançoit du côté de Rome, en hâta la conclusion. Cette armée étoit composée de vingt-six mille hommes de pied, de mille hommes d'armes, sans compter la cavalerie légere. Il n'y avoit au contraire dans Rome qu'un malheureux reste de troupes Espagnoles & Allemandes, qui avoient saccagé cette grande ville : le pillage & le butin avoient fait déserter un grand nombre de soldats : il n'en étoit pas moins péri par la crapule, la débauche & les maladies contagieuses, qui infectant alors différens cantons de l'Italie, avoient achevé de ruiner cette armée.

Ainsi l'empereur prévoyant qu'il ne pourroit pas empêcher les François de remettre le pape en liberté, voulut s'en faire honneur. Mais comme son intérêt étoit fort supérieur à de simples vues de générosité, il ordonna à ses ministres, en traitant avec lui, d'en tirer tous les avantages qu'ils pourroient. Hugues de Moncade qui se trouva chargé de cette négociation, lui dit qu'il avoit ordre de l'empereur de le mettre en pleine liberté : & même pour lui en faire goûter les prémices, il fut moins resserré. Il exigea d'abord qu'il se détachât de la ligue, & qu'il reprît le caractere de pere commun de tous les chrétiens. Il n'y eut pas beaucoup de difficultés sur cet article : le pape peu scrupuleux sur sa parole, pour se tirer d'embarras, auroit signé tous les jours de nouveaux traités. Mais on lui demanda Hypolite

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

& Alexandre de Médicis en ôtage, & pour caution de l'exécution du traité. Le ministre Impérial ajouta que quoique ce ne fût pas l'intention de son maître, cependant il ne pouvoit lui ouvrir entiérement les portes de sa prison, qu'il n'eût payé comptant les quatre cens mille ducats dont on étoit convenu dans le précédent traité, & que sans cette condition préalable, il craignoit que les soldats de l'empereur, la plûpart luthériens, & dont il n'étoit pas le maître, n'attentassent à la personne de sa sainteté.

Ce pontife entendit bien ce langage; mais il craignoit encore plus Moncade lui-même que ses soldats. Pour se tirer plutôt de ses mains, il promit de payer comptant quatre-vingt-quinze mille ducats; de donner une pareille somme quinze jours après sa sortie de Rome, & le surplus dans les trois mois suivans. Pour fournir cette somme, il fallut, dit Guichardin, avant de sortir du château Saint-Ange, aliéner des biens de l'Eglise, vendre, pour ainsi dire à l'encan, & à de très-indignes sujets, trois chapeaux de cardinal, & cela, dit cet historien, pour soudoyer des hérétiques aux dépens & du consentement du vicaire de Jesus-Christ, qui fut encore obligé, pour sûreté de sa parole, de donner en ôtage outre ses neveux, plusieurs cardinaux qui lui étoient les plus attachés.

Guichardin, l. 18.

On fixa au 9 de décembre le jour qu'il devoit être mis en liberté; mais comme malgré tous les traités il regnoit de part & d'au-

tre une défiance réciproque, le pape craignant que Moncade ne lui manquât de parole, pendant qu'il étoit moins observé, trouva le moyen, la nuit précédente, de sortir du château, déguisé en marchand : & ayant monté sur un cheval d'Espagne, il gagna en diligence le château d'Oriette, où il se retira.

Ce pontife persuadé qu'il ne devoit sa liberté qu'à la foiblesse des troupes de l'empereur, & à l'approche de l'armée de France, en écrivit une lettre fort obligeante au maréchal de Lautrec : & comme si par un léger compliment il eût satisfait à ses premiers engagemens, il se tint depuis dans une espece de neutralité, dont il eût été à souhaiter, pour l'édification de l'église, qu'il ne se fût jamais éloigné. Cependant, la guerre entre l'empereur & les confédérés, dura encore près de deux ans avec différens succès ; mais toujours avec la même fureur & la même animosité. *Id. ibid.*

Pendant ce tems-là, le commandeur Bosio, que le grand-maître avoit envoyé à Rhodes, comme nous l'avons dit, en revint avec de mauvaises nouvelles. Le projet dont il s'agissoit avoit été communiqué à trop de personnes, & l'exécution en avoit été trop long-tems différée pour qu'il eût pu demeurer secret. Les Turcs en eurent quelque soupçon : le grand-seigneur changea aussi-tôt la garnison, fit mourir plusieurs chrétiens Grecs, & même des mahométans : & ce ne fut qu'avec des peines infinies & au travers

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

de mille périls, que le commandeur Bosio put échapper aux perquisitions du gouverneur de Rhodes. Pour se consoler de ce mauvais succès, ce religieux d'un génie très-profond, & fertile en ressources, proposa au grand-maître le dessein de s'emparer de la ville de Modon, & d'y transférer la résidence & l'habitation de l'ordre.

Bos. l. 13. l. 5 & 6.

Cette ville située dans la Morée avoit appartenu aux Vénitiens dès l'an 1124. Bajazet II s'en empara en 1498. Un Rhodien appellé Lomelin Del-Campo, & retiré à Messine depuis la perte de Rhodes, fit envisager à Bosio, à son passage pour cette île, qu'il ne seroit pas difficile à l'ordre de se rendre maître de Modon, par le moyen de deux Turcs Grecs & chrétiens de naissance, avec lesquels il entretenoit une relation assez particuliere au sujet du commerce, & qui lui avoient confié les remords qu'ils souffroient d'avoir renoncé à la foi, & le desir sincere de rentrer dans le sein de l'église, si-tôt qu'ils en trouveroient l'occasion favorable; que l'un de ces renégats appellé *Calojan*, commandoit sur le port, & que l'autre appellé *Scandali*, en qualité de grand-douannier, étoit maître de la porte du Mole, & que tous deux seroient ravis de favoriser une entreprise qui remettroit une place aussi importante au pouvoir des chrétiens. Bosio toujours vif & entreprenant, quand il y alloit des intérêts de la religion, voulut reconnoître lui-même la place, & s'aboucher, s'il le pouvoit, avec les deux Turcs. Dans

cette vue, il prit des lettres de Lomelin pour l'un & l'autre, & en paſſant proche de l'île de Sapienza, qui eſt proche la côte méridionale de la Morée, & vis-à-vis de la ville de Modon, à la faveur d'une cale, il s'y tint couvert, & envoya à Modon dans une barque de pêcheur, un Rhodien de ſa ſuite, appellé Steſi Marquet, qui remit de ſa part ſes lettres aux deux Turcs. Ils ſe rendirent la nuit à ſon bord; il les trouva pleins d'un ſincere repentir de leur faute, & réſolus de l'expier aux dépens même de leur vie. Le commandeur les confirma dans une ſi généreuſe réſolution, & après avoir examiné enſemble les différens moyens d'exécuter leur projet, ils s'arrêterent à celui-ci, qu'à la faveur de cette intelligence, on cacheroit un nombre de chevaliers dans des vaiſſeaux marchands; qu'une partie de ces chevaliers ſeroit introduite la nuit dans la tour qui commandoit le port, & que les autres ſe ſaiſiroient de la porte du Mole; qu'on tireroit enſuite un coup de canon pour ſignal, & que pour lors la flotte chrétienne cachée derriere l'île de Sapienza s'avanceroit, & que les troupes, après être débarquées, entreroient par la porte du Mole, ſe jetteroient dans la place & s'en empareroient.

Boſio trouvant beaucoup de facilité dans cette entrepriſe, donna de grandes louanges aux deux renégats. Il les exhorta à perſévérer conſtamment dans le deſſein que le ciel leur avoit inſpiré pour leur ſalut; & en même-tems il leur promit de grandes récompenſes,

Villiers de l'Isle Adam.

s'ils contribuoient à la conquête de Modon. Il continua ensuite son voyage ; & à son retour en Italie, il rendit compte au grand-maître de cette nouvelle négociation ; lui représenta que Modon étoit située dans un pays fertile & abondant, & où on pourroit s'étendre, si l'entreprise avoit un heureux succès ; que la place n'étoit commandée par aucune hauteur voisine ; que la mer l'environnoit de deux côtés, & qu'elle étoit séparée de la terre ferme par un fossé qu'on pouvoit élargir ; que le port étoit spacieux & assuré par le moyen d'un grand mole, & de plusieurs écueils qui en défendoient l'entrée, & que l'île de Sapienza en étant voisine, on y pourroit construire une citadelle, qui serviroit d'une fortification avancée à l'égard de la ville de Modon.

Le grand-maître ne rejetta pas cette proposition : mais comme c'étoit un esprit solide, voyant l'affaire de Rhodes absolument échouée, il préféra l'établissement certain de Malthe à des espérances incertaines de la conquête de Modon. Cependant, comme dans ce dernier projet il y vit de la facilité, il en remit l'exécution après qu'il auroit pris possession des îles de Malthe & du Goze, & il envoya Bosio au pape, le solliciter de sa part, & de celle de tout l'ordre, de vouloir bien intervenir dans le traité qu'on proposoit au sujet de Malthe, & d'en adoucir, par son crédit, la rigueur des conditions.

Ce pontife éloigné de Rome, épuisé d'ar-

gent, rebuté des malheurs de la guerre, travailloit alors par un nouveau traité avec Charles-Quint, à réparer ses pertes: & ce prince, s'il eût pu se fier à sa parole, n'y auroit pas eu d'éloignement: il auroit même été bien aise, par une réconciliation d'éclat, d'effacer du souvenir des chrétiens le scandale qu'il avoit causé par la prison du saint pere, & par le saccagement affreux de la ville de Rome.

Clément n'avoit, pour ainsi dire, qu'un endroit sensible, qui étoit le rétablissement de sa maison dans Florence. Charles-Quint le prit de ce côté-là: il lui offrit Marguerite d'Autriche, sa fille naturelle, pour Alexandre de Médicis, petit-neveu, d'autres disent fils de ce pontife. Les négociateurs ajouterent que l'empereur s'engageoit à le faire souverain de la ville & de l'état de Florence, & que dans le cours de l'année 1530, & après la cérémonie de son couronnement, il enverroit devant Florence une puissante armée, commandée par ses plus habiles généraux, pour y faire reconnoître l'autorité du jeune Alexandre son neveu. Des propositions si avantageuses, & telles que le pape n'auroit pu espérer, quand même la ligue auroit été victorieuse, lui firent oublier ses disgraces, & les outrages de l'empereur; il s'engagea de son côté, pour contribuer à une conquête qui lui étoit si importante, de fournir à ses dépens huit mille hommes pour cette entreprise. Il promit en même-tems de donner à l'empereur l'investiture du royaume de Naples, sans

autre redevance annuelle, que d'une haquenée blanche : & il convint avec les agens de l'empereur, qu'il se transporteroit à Bologne au plus tard dans le mois de janvier de l'année suivante, pour y couronner solemnellement ce prince : ce traité fut signé le 29 de juin de l'année 1529. La duchesse Louise de Savoye, mere du roi, & Marguerite d'Autriche, tante de l'empereur, gouvernante des Pays-bas, en signerent un autre à Cambray, au nom du roi & de l'empereur, qu'on appella le traité des Dames.

Tel étoit l'état de l'Europe, lorsque Bosio arriva à la cour du pape : & quoique l'affaire de Rhodes n'eût pas réussi, ce pontife fut si content de la maniere dont il lui rendit compte de sa négociation, & de celle qu'il avoit commencée pour Modon, que comme il étoit grand négociateur lui-même, ou, pour mieux dire, qu'il avoit le goût des négociations, sans en avoir ni le talent, ni l'habileté, il le retint auprès de lui en qualité de son camerier secret, & il lui ordonna d'écrire au grand-maître qu'il espéroit d'obtenir de l'empereur, à leur entrevue à Bologne, l'île de Malthe pour son ordre, avec un affranchissement entier de toutes les conditions onéreuses que ses ministres y vouloient attacher. L'empereur, vers la fin de l'année, passa d'Espagne en Italie, & se rendit ensuite à Bologne. Le pape y fit la cérémonie de son couronnement : ils prirent dans leur entrevue des mesures pour établir dans Flo-

rence le jeune Médicis en qualité de souverain.

Le pape voyant cet heureux acheminement au rétablissement de sa maison, recommanda à l'empereur, avec les instances les plus pressantes, les intérêts de l'ordre de saint Jean, dans lequel il avoit été élevé, & qu'il considéroit, pour ainsi dire, comme sa seconde maison. Quoique l'empereur fût peu en prise aux sollicitations dans lesquelles il ne trouvoit pas son intérêt; cependant, dans la conjoncture de sa réconciliation avec le pape, il ne put lui rien refuser: & on peut dire que c'est à ce pontife que la maison de Médicis, & l'ordre de saint Jean doivent leur rétablissement. Le traité concernant les chevaliers fut signé le 24 de mars à Castel-Franco, petite ville du Bolonois. L'empereur y déclaroit qu'en considération de l'affection particuliere qu'il avoit toujours portée à cet ordre, & des services importans qu'il rendoit depuis tant de siecles à la république chrétienne, & pour le mettre en état de les continuer contre les ennemis de la foi, il avoit cédé & donné à perpétuité, tant en son nom que pour ses héritiers, & pour ses successeurs, au très-révérend grand-maître dudit ordre, & à ladite religion de saint Jean, comme fief noble, libre & franc, les châteaux, places & île de Tripoli, Malthe & Goze, avec tous leurs territoires & jurisdictions, haute & moyenne justice, & droit de vie & de mort, avec toutes autres maisons, exemptions, priviléges, rentes & autres droits & immunités,

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

à la charge qu'à l'avenir le grand-maître & les chevaliers tiendroient ces places, de lui & de ses successeurs au royaume de Sicile, comme fiefs nobles, francs & libres, & sans être obligés à autre chose qu'à donner tous les ans au jour de la Toussaints, un faucon; & que dans la vacance de l'évêché de Malthe, le grand-maître & le couvent seroient obligés de lui présenter, & à ses successeurs, trois personnes pieuses & savantes, dont il choisiroit une pour remplir cette dignité, & que le préféré seroit honoré de la grande croix de l'ordre, avec le privilége en cette qualité d'entrer dans le conseil. On peut voir cet acte tout au long, à la fin de ce troisiéme volume.

L'empereur ne l'eut pas plutôt signé, qu'il le remit au commandeur Bosio, pour le porter au grand-maître. Ce zélé ministre se mit aussi-tôt en chemin; mais comme pour satisfaire son impatience, & faire une plus grande diligence, le cocher pressoit ses chevaux, le carosse versa, l'ambassadeur fut blessé considérablement; & pour surcroît de malheur, un chirurgien mal adroit, qui avoit été appellé pour le saigner, au lieu d'ouvrir la veine, lui piqua l'artere sans s'en appercevoir, & le sang s'extravasant au travers des chairs & des muscles du bras, y causa une enflure qui fut bientôt suivie de la gangrène, qui termina les jours de cet excellent homme. Mais avant que d'expirer, il confia à un gentilhomme Rhodien, appellé Statigogulo,

Statigogulo, & qui étoit attaché à ſa perſonne, le paquet de l'empereur pour le rendre au grand-maître, & il le chargea de l'exhorter de ſa part à entretenir toujours l'intelligence de Modon, & dont il étoit perſuadé, dit-il, que l'ordre tireroit un jour de grands avantages. Le Rhodien s'acquitta exactement de ſa commiſſion.

Ce ne fut qu'avec une ſenſible douleur que le grand-maître apprit la mort de Boſio : pour ſuivre ſes vues, il envoya depuis le même Rhodien à Modon avec de riches préſens pour les deux renégats. Il le chargea de reconnoître leur caractere, la diſpoſition où ils étoient, & s'ils n'avoient point changé de ſentiment : & en cas qu'il les trouvât pleins de fermeté, & capables de tout entreprendre pour le ſervice de la religion, il en devoit tirer un plan de la ville & des environs, afin de pouvoir régler d'avance l'ordre des attaques. Ce gentilhomme, après avoir débarqué à Modon, déguiſé en marchand Grec, trouva les deux Turcs conſtans & inébranlables dans leur réſolution. Ils lui firent voir la facilité de l'entrepriſe par l'autorité qu'ils avoient, l'un dans la tour du port, & l'autre par les chefs de la porte du mole qui étoit en leur diſpoſition. Ils lui dirent que l'entrepriſe étoit immanquable, pourvu que les chevaliers s'y prêtaſſent avec un bon corps de troupes, capable de vaincre la garniſon & les habitans. Après pluſieurs conférences, ils convinrent de remettre l'exécution de ce projet vers la fin de l'été ſuivant,

Villiers de l'Isle-Adam.

afin que si le succès en étoit favorable, comme on avoit sujet de l'espérer, la nouvelle n'en étant apportée à Constantinople que dans l'automne, les Turcs ne pussent se mettre en mer pendant l'hyver,. & que les chevaliers eussent le tems de s'affermir dans leur conquête.

Le grand-maître & le conseil n'eurent pas plutôt reçu & examiné le diplome qui contenoit la donation de Malthe, qu'ils dépécherent deux des principaux commandeurs pour en remercier l'empereur au nom de tout l'ordre. Ils envoyerent en même-tems une copie authentique d'un acte aussi important au prieur Salviati leur ambassadeur à Rome, & neveu du pape, afin qu'il en obtînt la confirmation de ce pontife, le premier supérieur de l'ordre. Clément l'accorda avec beaucoup de joie en plein consistoire; & pour rendre cet acte plus solemnel, il en fit dresser & publier une bulle en date du 25 avril. Le grand-maître, peu de tems après, envoya en Sicile de la part de la religion, Hugues de Copones, général des galeres de l'ordre, & Jean Boniface, bailli de Manosque, de la langue de Provence, en qualité d'ambassadeurs, pour prêter le serment de fidélité entre les mains d'Hector Pignatelli, duc de Montéléon, vice-roi de Sicile. Les ambassadeurs s'acquitterent de ce devoir dans l'église de Palerme : & après les cérémonies ordinaires, ils reçurent l'acte d'investiture que le vice-roi leur remit au nom de l'empereur. Ce sei-

gneur nomma ensuite six commissaires, qui s'embarquerent sur les mêmes galeres de la religion qui avoient apporté les ambassadeurs en Sicile, & ils allerent de concert à Malthe, au Goze, & à Tripoli, dont ces commissaires les mirent en possession. En vertu des pouvoirs qu'ils avoient du grand-maître & du conseil, ils firent serment en leur nom de conserver aux habitans & au peuple de ces îles leurs droits, coutumes & priviléges. Ils laisserent par ordre du grand-maître dans l'île de Malthe pour gouverneur & capitaine d'arme, le commandeur Aurelio Botigella, & le chevalier Augustin de Ventioville pour son lieutenant.

Un officier Espagnol appellé Alvarez de Nava, qui commandoit dans le château Saint-Ange, leur ayant remis ce fort, on en confia la garde au commandeur Pierre Piton, qui y entra avec une compagnie d'infanterie. Le grand-maître envoya peu après deux galeres & un galion chargés d'un bon nombre de chevaliers à Tripoli, dont il nomma pour gouverneur Gaspard de Sanguesse, commandeur d'Aliagne. Les commissaires, après avoir pourvu à la défense de ces places, se rembarquerent, & se rendirent en Sicile, & à Saragosse, où le conseil, pour la commodité du transport à Malthe, s'étoit déja rendu depuis quelque tems.

Le grand-maître avant son départ, envoya à Malthe un grand nombre d'ouvriers & de matériaux pour rétablir le logement du châ-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

teau Saint-Ange, qui étoit absolument ruiné, & les mêmes vaisseaux y porterent de la poudre & des munitions de guerre. Mais quand il fut question d'y faire passer des grains, le vice-roi de Sicile exigea les droits de traite-foraine, & le maître de la monnoie fit signifier au conseil que l'empereur ne souffriroit pas qu'on en battît à Malthe à d'autre coin que le sien, & même par ses seuls officiers. Ces difficultés retarderent le départ de tous les chevaliers. Le grand-maître & le conseil n'ignoroient pas que Malthe ne pouvoit subsister sans le secours des bleds de la Sicile, & ils regarderent ces droits de traite dont les habitans de Malthe, en qualité de regnicoles de la Sicile, avoient toujours été affranchis, comme un impôt & un tribut indirect auquel la religion alloit être assujettie.

Ils n'étoient pas moins indignés qu'on prétendît priver un ordre libre & souverain des droits de battre monnoie : tout cela faisoit craindre que l'empereur, prince dangereux dans ses traités, & dont les paroles les plus claires en apparence, cachoient souvent des équivoques, ne se fît un jour un droit de ces ptétentions, & qu'il ne s'en servît pour tenir l'ordre dans une dépendance absolue. De pareilles réflexions allarmerent la plûpart des chevaliers : il y en avoit plusieurs qui soutenoient que la religion ne conserveroit jamais sa liberté dans le voisinage d'un prince si ambitieux & si puissant ; d'autres plus emportés, & qui outroient les choses, disoient haute-

ment qu'il falloit rompre le traité; que Malthe étoit une île ſtérile, ou plutôt un rocher où ils mourroient de faim; que les deux élémens de la nourriture de l'homme, le pain & l'eau, y manquoient, & que le préſent que Charles-Quint leur avoit fait, ne valoit pas le parchemin qu'on avoit employé à écrire l'acte de la donation. Mais le grand-maître & le conſeil, plus ſages & plus meſurés dans leurs vues & dans leurs paroles, jugerent à propos de s'éclaircir des intentions de l'empereur par lui-même; on lui dépêcha exprès deux ambaſſadeurs, qui furent chargés de lui repréſenter que ſa majeſté impériale n'ignoroit pas que bien loin de tirer aucune utilité des îles de Malthe, du Goze, & de la ville de Tripoli, elle dépenſoit tous les ans plus de trois cens quarante mille livres pour en entretenir les garniſons; que les habitans n'y auroient jamais pu ſubſiſter, s'ils n'avoient été reconnus de tout tems pour regnicoles de la Sicile, & ſi en cette qualité ils n'avoient pas joui de la traite libre des grains; que la religion avoit été ſurpriſe qu'on voulût rendre ſa condition pire que celle des peuples qu'on lui offroit pour ſes ſujets; qu'il ne paroiſſoit pas moins extraordinaire que par l'acte de la donation l'ordre fût reconnu pour ſouverain, & cependant qu'on voulût l'empêcher de battre monnoie, & le priver par-là d'un des plus beaux droits régaliens, & dont le grand-prieur d'Allemagne jouiſſoit même pleinement dans l'empire. On

ordonna aux ambaſſadeurs de tenir ferme ſur ces deux articles, & par une inſtruction particuliere on les chargea expreſſément, en cas que l'empereur ne voulût pas ſe relâcher des prétentions de ſes miniſtres, de lui remettre ſur le champ l'acte de ſa donation, de prendre congé de ce prince, & de s'en revenir auſſi-tôt.

Ces deux ambaſſadeurs étant arrivés à la cour de l'empereur, & admis à ſon audience, au lieu de lui parler d'abord du principal ſujet de leur voyage, lui dirent qu'ils étoient envoyés par leurs ſupérieurs pour remercier ſa majeſté impériale de l'exactitude & de la facilité que ſes commiſſaires avoient apportées pour mettre la religion en poſſeſſion des îles & des places qu'il avoit eu la bonté de lui céder, & que le grand-maître étoit à la veille de s'y tranſporter avec tout le couvent. Ils ajouterent enſuite qu'il ſeroit même déja parti, s'il n'étoit ſurvenu quelques difficultés que le vice-roi de Sicile n'avoit fait naître que par le zele pour ſon ſervice; mais que tout l'ordre eſpéroit que ſa majeſté, par une ſuite de ſes bontés, voudroit bien les réſoudre & terminer là-deſſus. Après lui avoir rapporté en peu de paroles en quoi conſiſtoient les prétentions du vice-roi, comme ſi l'empereur n'en eût pas été inſtruit, ils lui inſinuerent adroitement, que quoique le grand-maître & le conſeil connuſſent bien l'importance & le prix de la donation de l'île de Malthe, cependant l'acceptation ne s'en étoit pas faite

par un consentement unanime de tous les chevaliers; que les François, sur-tout élevés à Rhodes, & dans l'indépendance que produit une pleine souveraineté, en avoient témoigné le plus d'éloignement; qu'il étoit à craindre qu'ils ne se fissent un prétexte des différentes prétentions du vice-roi pour s'opposer à la translation du conseil, que sa majesté impériale n'ignoroit pas que dans une république libre & composée de chevaliers de différentes nations, & élevés dans une certaine hauteur de courage, les supérieurs ne devoient user de leur autorité qu'avec un extrême ménagement, & sur-tout dans une affaire où chaque particulier se croyoit aussi intéressé que ses supérieurs: ce qui engageoit le grand-maître & le conseil à conjurer sa majesté d'achever lui-même son ouvrage, & de vouloir bien lever par sa souveraine autorité les obstacles que formoient ses ministres. Ils finirent en l'assurant qu'il trouveroit dans la reconnoissance libre & volontaire des chevaliers, & dans leur zele pour la défense de ses états contre les infideles, un dédommagement bien supérieur à toutes les prétentions du vice-roi.

Quoique l'empereur en cédant à l'ordre de Saint-Jean l'île de Malthe, eût pour objet d'en faire un boulevard qui couvriroit ses états de Sicile & de Naples; cependant ce prince ne se relâchoit jamais sur le moindre intérêt, que dans la vue d'en tirer un plus considérable. Il tint ferme sur les prétentions du vice-roi, & il crut que l'affaire étoit trop engagée,

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

pour que l'ordre, sur le refus de ces deux articles, rompît le traité. Ainsi, pour augmenter ses droits de traite, il déclara qu'il ne pouvoit consentir que la religion tirât du bled de la Sicile, à moins de payer une somme dont on conviendroit par chaque tonneau ; & pour se procurer une espece de droit de souveraineté sur la religion, il ajouta qu'il ne souffriroit point que l'ordre battît monnoie, ni qu'aucune autre eût cours dans l'île, que celle qui seroit frappée à son coin.

Si ces deux ministres eussent suivi au pied de la lettre leur instruction, toute négociation auroit été rompue; mais ils la trouverent assez importante pour demander de nouveaux ordres au conseil. Ils en écrivirent en diligence au grand-maître, qui en fit aussitôt part au pape, le protecteur de la religion. Ce pontife dépêcha à l'empereur le prieur Salviati son neveu, qui résidoit auprès de sa sainteté de la part du grand-maître & de tout l'ordre : & ce ministre se servit si utilement du crédit qu'avoit alors le pape auprès de l'empereur, qu'il en obtint un nouveau traité, où les deux articles concernant la traite du bled & la monnoie furent insérés en faveur de la religion.

Il ne manquoit plus pour l'entier établissement des chevaliers dans Malthe, que le passage du grand-maître, du conseil & de tous les chevaliers dans cette île. On embarqua d'abord sur cinq galeres, deux grandes caraques, & différens vaisseaux de transport,

ce peuple de Rhodes qui s'étoit attaché à la fortune & à la ſuite de la religion. On mit dans les vaiſſeaux les effets & les titres de l'ordre, avec des meubles, des vivres & des munitions de guerre & de bouche. Un grand nombre de chevaliers & de troupes qui étoient à leur ſolde, paſſerent ſur cette petite flotte, qui avant que d'arriver eſſuya une furieuſe tempête, dans laquelle une galere qui échoua contre un écueil, fut entiérement briſée. Une des caraques penſa auſſi périr, elle étoit déja entrée dans le port de Malthe, lorſqu'il s'éleva des vents ſi violens, que quoiqu'elle fût arrêtée par trois ancres, les cables ſe rompirent : & après avoir été pouſſée deux fois contre terre, elle s'enfonça dans le ſable. On la croyoit perdue, mais un vent contraire la releva, & on la remit à flots, ſans que le corps du vaiſſeau ſe trouvât endommagé. Ceux qui tournent tout en augures, ne manquerent pas de publier que le ciel, par cet événement particulier, ſembloit déſigner la deſtinée de l'ordre, qui après avoir eſſuyé tant d'orages & de périls, ſe fixeroit enfin heureuſement dans l'île de Malthe.

Cette île eſt ſituée ſous le trente-neuviéme degré de longitude, & le trente-quatriéme de latitude : elle a la mer Méditerranée à l'orient : la Sicile, qui n'en eſt éloignée que de quinze lieues, au ſeptentrion ; Tripoli de Barbarie au midi ; & les îles de Pantalarée, de Linoſe & de Lampadouſe, à l'occi-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

dent: & cet endroit de la mer qui sépare cette île de la Sicile, est appellé communément le canal de Malthe. Suivant la tradition du pays, cette île avoit été anciennement sous la domination d'un prince Africain appellé Battus. Les Carthaginois s'en emparerent depuis; & dans le tems que les chevaliers de S. Jean s'en mirent en possession, on y trouvoit encore, sur des morceaux de marbre & de colonnes brisées, des inscriptions en langue Punique. Les Romains pendant les guerres de Sicile en chasserent les Carthaginois. Depuis la décadence de l'empire, & vers le neuviéme siecle, les Arabes s'en emparerent. Roger le Normand, comte de Sicile, vers l'an 1190, conquit cette île sur ces barbares; & depuis ce tems-là, elle demeura annexée au royaume de Sicile, dont elle suivit toujours la fortune.

Le grand-maître, le conseil & les principaux commandeurs entrerent dans le grand port le 26 octobre; & après être débarqués, ils allerent droit à l'église paroissiale de saint Laurent. Après y avoir rendu leurs premiers hommages à celui que l'ordre reconnoissoit pour son unique souverain, on se rendit au bourg situé au pied du château Saint-Ange. A peine le grand-maître y put trouver une maison pour se loger : ce n'étoient que des cabanes pour des pêcheurs, dans lesquelles les commandeurs & les chevaliers se disperserent. L'Isle-Adam se logea dans le château : quelques jours après son entrée, il fut prendre possession de la capitale située plus avant dans

les terres, & environ au milieu de l'île. Elle est appellée par Ptolomée, *Melita*, du nom commun à toute l'île, d'autres la nomment *la ville notable*. On prétend que cette capitale n'avoit pas treize cens pas de circuit : c'étoit la résidence ordinaire de l'évêque. Le grand-maître, après y avoir fait reconnoître son autorité, parcourut toute l'île, pour trouver un endroit sûr & commode où il pût établir le conseil & le corps entier des chevaliers.

Nous avons dit que les deux plus grands ports étoient séparés par une langue de terre, ou rocher appellé le *Mont Scéberras*, qui les commandoit. Cette situation paroissoit très-commode pour y fonder & y construire une nouvelle ville. Le grand-maître eut bien voulu, en cas que l'ordre pût subsister dans cette île, établir le couvent en cet endroit; mais comme un pareil dessein, tout utile qu'il fût jugé, étoit au-dessus des forces de la religion, il fallut dans ces commencemens que le grand-maître & le conseil se fixassent dans le château Saint-Ange, la seule place de défense qu'il y eût dans cette île, & les chevaliers s'étendirent dans le bourg qui étoit situé au pied de ce fort : ce fut leur premiere résidence. Cette bourgade étoit sans fortifications, & commandée de tous côtés. Pour n'être pas surpris par des corsaires, l'Isle-Adam la fit enfermer de murailles : on y ajouta depuis des flancs avec des ressauts d'espace en espace, à cause de l'inégalité & de la pente du terrein. Le dessein du grand-maître n'étoit pas

de s'arrêter long-tems en cet endroit : il vouloit, avant que de s'y fixer absolument, tenter l'entreprise de Modon, ville riche, peuplée, & ce qui le flattoit le plus, peu éloignée de Rhodes, que la religion auroit pu surprendre à la faveur de quelque guerre civile entre les Turcs, ou même dans d'autres conjonctures, attaquer à force ouverte. En cas que l'entreprise de Modon manquât, & que la religion fût réduite à rester à Malthe, son projet étoit de construire une nouvelle ville sur cette pointe de rocher dont nous venons de parler, & qu'on appelloit *Mont Scéberras*. Mais les dépenses immenses que la religion avoit faites depuis huit ans pour faire subsister en Italie les Rhodiens & les chevaliers ; ses différentes translations de Candie à Messine, de Messine à Civita-Vecchia, de-là à Viterbe, de Viterbe à Nise, à Ville-Franche, & en d'autres places d'Italie, & même de Sicile, où les chevaliers, pour subsister plus aisément s'étoient dispersés avec la permission du grand-maître ; tant de courses, de voyages, de translations d'un peuple entier qui composoit cette colonie, avoient épuisé le trésor de l'ordre, & ne permettoient pas à l'Isle-Adam de pouvoir exécuter un si grand projet. Tout ce qu'il voyoit même dans l'île de Malthe, l'en dégoûtoit : la stérilité du terroir, le pain qu'il falloit, pour ainsi dire, aller chercher jusqu'en Sicile ; la pauvreté des habitans, leurs manieres sauvages & grossieres ; nulle place de défense, si on étoit attaqué, de si tristes

considérations l'affligeoient ſenſiblement, & rappelloient avec douleur dans ſon eſprit le ſouvenir de Rhodes, abondante en grains, riche par ſon grand commerce, puiſſante par ſes flottes & ſes armemens, & la capitale de cinq ou ſix autres îles ou places, dont la moindre étoit bien mieux fortifiée que Malthe. Mais comme ce grand-maître avoit un courage & une grandeur d'ame ſupérieurs aux plus fâcheux événemens, il prit généreuſement ſon parti ; & ſans perdre de vue l'entrepriſe de Modon, il donnoit tous ſes ſoins à conſtruire quelques maiſons pour le logement des chevaliers, afin de leur rendre le ſéjour de cette île plus ſupportable. Ce fut de ce dernier établiſſement qu'ils prirent le nom de CHEVALIERS DE MALTHE, au lieu de celui de chevaliers de Rhodes, qu'ils avoient illuſtré par tant de grandes actions pendant plus de deux ſiecles.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Fin du neuviéme Livre.



DONATION
DE L'ISLE DE MALTHE,

Faite par l'Empereur Charles-Quint à la Religion de S. Jean de Jérusalem.

Nous Charles V, par la clémence Divine, empereur des Romains, toujours Auguste, Jeanne sa mere, & le même Charles par la grace de Dieu, rois de Castille, d'Arragon, de l'une & de l'autre Sicile, de Jérusalem, de Léon, de Navarre, de Grenade, de Tolede, de Valence, de Galice, de Majorque, de Seville, de Sardaigne, de Cordoue, de Corse, de Minorque, de Geen, des Aigarbes, d'Alger, de Gibraltar, des îles Canaries, & des îles des Indes, de la Terre-Ferme, & de l'Océan; archiduc d'Autriche, duc de Bourgogne, de Brabant, &c. duc d'Athènes, & de Neopatria; comte de Roussillon & de Ceritania; marquis d'Oripono & de Gocciano: Salut & amitié aux nobles chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Pour réparer & rétablir le couvent, l'ordre & la religion de l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem, & afin que le très-vénérable grand-maître de l'ordre, & nos bien-aimés fils les prieurs, baillifs, commandeurs, & chevaliers dudit ordre, lesquels depuis la perte de Rhodes, d'où ils ont été chassés par la violence des Turcs, après un terrible siége, puissent trouver une demeure fixe, après avoir été errans pendant plusieurs années, & qu'ils puissent faire en repos les fonctions de leur religion, pour l'avantage général de la république chrétienne, &

employer leurs forces & leurs armes contre les perfides ennemis de la sainte foi, par l'affection particuliere que nous avons pour ledit ordre, nous avons volontairement résolu de lui donner un lieu où ils puissent trouver une demeure fixe, & ne soient pas obligés d'errer d'un côté ou d'autre.

Ainsi par la teneur, & en vertu des présentes lettres, de notre certaine science, autorité royale, après de mûres réflexions & de notre propre mouvement, tant pour nous que pour nos successeurs & héritiers dans nos royaumes, à perpétuité, nous avons cédé, & volontairement donné, audit très-révérend grand-maître dudit ordre, & à ladite religion de Saint-Jean de Jerusalem, comme fief noble, libre & franc, les châteaux, places & îles de Tripoli, Malthe, Goze, avec tous leurs territoires & jurisdictions, haute & moyenne justice, & tous droits de propriétés, seigneurie & pouvoir de faire exercer la souveraine justice, & droit de vie & de mort, tant sur les hommes que sur les femmes qui y habitent, ou qui y habiteront ci-après à perpétuité, de quelque ordre, qualité & condition qu'ils puissent être, avec toutes autres raisons, appartenances, exemptions, privilèges, rentes, & autres droits & immunités.

A la charge pourtant, qu'à l'avenir ils les tiendront comme fiefs de nous en qualité de rois des deux Siciles, & de nos successeurs dans ledit royaume tant qu'il y en aura, sans être obligés à autre chose qu'à donner tous les ans au jour de la Toussaints, un faucon, qu'ils seront obligés de mettre entre les mains du vice-roi, ou président, qui gouvernera alors ledit royaume, par des personnes qu'ils enverront avec de bonnes procurations de leur part, en signe qu'ils reconnoissent tenir de nous en fief lesdites îles. Moyennant quoi ils demeureront exempts de tout autre service de guerre, ou autres choses que des vassaux doivent à leurs

ſeigneurs. A la charge auſſi qu'à chaque changement de regne, ils ſeront obligés d'envoyer des ambaſſadeurs à celui qui aura ſuccédé, pour lui demander & recevoir de lui l'inveſtiture deſdites îles, ſelon que l'on a accoutumé d'en uſer en tels cas.

Celui qui ſera alors grand-maître s'obligera auſſi, tant pour lui qu'au nom de tout l'ordre, lors de l'inveſtiture, de promettre par ſerment qu'ils ne ſouffriront pas que dans leſdites villes, châteaux, places & îles, il ſoit jamais fait tort ni préjudice, ni injures à nous, à nos états, royaumes & ſeigneuries, ni à nos ſujets, ni de nos ſucceſſeurs après nous, par mer ni par terre; qu'au contraire ils ſeront obligés de leur donner du ſecours contre ceux qui leur feroient ou leur voudroient faire du tort. Que s'il arrivoit qu'aucuns de nos ſujets de nos royaumes de Sicile allâſſent ſe réfugier dans quelqu'une deſdites îles inféodées, ils ſeront obligés, à la premiere réquiſition qui leur en ſera faite par le vice-roi, préſident, ou premier officier de juſtice dudit royaume, de chaſſer leſdits fugitifs, à l'exception pourtant de ceux qui ſeront coupables de crime de lèze-majeſté, ou d'héréſie, voulant quant à ceux-là qu'ils ſoient pris à la réquiſition du vice-roi, & remis entre ſes mains.

De plus, nous voulons que le droit de patronage de l'évêché de Malthe demeure au même état qu'il eſt aujourd'hui, à perpétuité à nos ſucceſſeurs dans ledit royaume de Sicile; de ſorte qu'après la mort de notre révérend conſeiller *Baltaſar Waltkirk*, chancelier de l'Empire, qui a été derniérement nommé par nous audit évêché, ou en autre cas de vacance à l'avenir, le grand-maître & le couvent dudit ordre ſera obligé de nommer au vice-roi alors de Sicile, trois hommes capables & dignes d'un tel caractere, deſquels un pour le moins ſera pris de nos ſujets, ou de nos ſucceſſeurs, & deſquels trois,

nous & nos successeurs après nous seront obligés d'en choisir un, lequel après avoir été choisi, nommé, & mis en possession dudit évêché, le grand-maître d'alors sera obligé de le faire grand-croix, & de l'admettre dans tous les conseils, comme les prieurs & les baillifs.

Que l'amiral de la religion sera de la langue & nation Italienne, & qu'à son absence celui qui commandera en sa place, sera de la même langue & nation, ou pour le moins capable de cet emploi, sans être suspect à personne. Que tous les articles précédens seront convertis en loix & statuts perpétuels dans ledit ordre en la maniere accoutumée, avec l'approbation & confirmation du pape & du S. Siége; & que le grand-maître de l'ordre, aujourd'hui vivant, & ses successeurs à l'avenir seront obligés à jurer solemnellement l'observation exacte des susdits articles, qui seront gardés à perpétuité dans ledit ordre.

Que s'il arrivoit, (ce que Dieu veuille,) que ladite religion vînt à recouvrer l'île de Rhodes, & que pour cette raison, ou autre, elle fût obligée de quitter ces îles & places pour s'établir ailleurs, ils ne pourront transférer ou aliéner lesdites îles & places en faveur de qui que ce soit sans le consentement exprès & la permission du seigneur de qui ils la tiennent en fief; & au cas qu'ils le fissent sans son consentement, lesdites îles & places retomberont en notre puissance, ou en celle de nos successeurs. Que ladite religion pourra se servir pendant trois ans de l'artillerie & munitions qui sont présentement dans le château de Tripoli, à la charge qu'elle en fera un inventaire, & déclarera ne les tenir que pour la défense de cette place, & par prêt, & s'obligera de les rendre après lesdits trois ans, à moins que par notre bon plaisir & grace spéciale, nous ne trouvions à propos de leur en prolonger la jouissance.

Finalement, que les dons & graces que nous pouvons avoir accordés à quelques personnes particulieres desdits lieux, à tems ou à perpétuité en fief, comme une récompense de quelque service rendu, ou pour quelqu'autre considération, demeureront fermes & inviolables, jusqu'à ce que le grand-maître & l'ordre en jugera autrement, & alors ils seront obligés de donner l'équivalent en autre chose aux légitimes possesseurs. Et afin d'éviter toutes contestations en des cas semblables, nous voulons qu'il soit choisi deux arbitres, l'un par notre vice-roi de Sicile, & l'autre par le grand-maître, lesquels auront plein pouvoir de juger les différends, après avoir oui les parties: & en cas que lesdits arbitres ne puissent convenir entr'eux, que les parties conviendront d'un tiers pour l'entiere décision du différend, & que jusqu'à la décision finale, les possesseurs desdits dons, rentes, dignités & honneurs, en jouiront paisiblement.

Sous les conditions ci-dessus expliquées & spécifiées & non autrement, chacune en particulier & toutes en général, nous cédons & donnons en fief lesdites îles & places audit grand-maître & ordre, en la maniere plus utile & plus entiere que l'on pourroit imaginer; & voulons qu'elles demeurent en leur pouvoir pour en jouir, les posséder, tenir, y exercer tous droits seigneuriaux, sans y être troublés à perpétuité; & ainsi nous donnons, cédons & remettons audit grand-maître, ordre & religion, sous lesdites conditions, toutes les raisons, noms, actions réelles & personnelles, en la même maniere que nous les avons possédées jusqu'à présent sans aucune opposition. Voulons enfin qu'ils puissent faire valoir les raisons & droits que nous leur cédons, en toutes causes, tant en demandant qu'en défendant, dedans & dehors jugement en la même maniere que nous l'avons fait,

les mettant entiérement en notre lieu & place, sans aucune autre réservation pour nous, ni nos successeurs, que le seul droit de fief.

Pour cet effet, nous ordonnons par ces présentes, & commandons en vertu de notre autorité, à toutes sortes de personnes de l'un & de l'autre sexe, de quelque qualité & condition qu'elles soient, qui sont habitans desdites villes, îles, terres, châteaux, ou qui y habiteront ci-après, de reconnoître ledit grand-maître, religion & ordre de Saint-Jean de Jérusalem, pour leur seigneur utile & feudataire, légitime possesseur desdites îles, villes & châteaux, & qu'en cette qualité ils lui rendent l'obéissance que de fideles vassaux sont obligés de rendre à leur seigneur, comme aussi l'hommage & le serment de fidélité pratiqué en semblables occasions. Ainsi dès le moment qu'ils leur auront prêté le serment de fidélité, nous les tenons quittes de tout autre serment qu'ils nous peuvent avoir fait, & par lequel ils demeureroient obligés envers nous, ou nos successeurs au royaume de Sicile après nous, hors le serment de fidélité qui nous est dû par les feudataires.

A ces causes, nous déclarons au très-illustre prince d'Autriche, notre très-cher fils aîné, qui doit, si Dieu le permet, être notre successeur & héritier de tous nos royaumes après notre mort, que Dieu veuille renvoyer bien loin, nous lui déclarons en lui donnant notre bénédiction paternelle, que telle est notre véritable intention. Nous ordonnons de plus & commandons en vertu de notre puissance & autorité, à tous nos illustres, magnifiques, fideles & amés conseillers, le vice-roi, & capitaine-général de la Sicile ultérieure, au grand-justicier & à son lieutenant, à tous juges de notre cour royale, maîtres de comptes, intendans de nos bâtimens, trésorier, conservateur de notre patrimoine royal, procureur-fiscal, à tous gouverneurs de places, commis

aux ports, fecrétaires, & généralement à tous nos autres officiers & fujets dans notredit royaume, & particuliérement des îles fufdites, & de la ville & château de Tripoli, préfens & à venir, qu'ils ayent à obéir à notre préfente libre donation & conceffion, en tous fes chefs, à peine d'encourir notre difgrace, & d'être condamnés à l'amende de 10 mille onces d'argent applicables à notre tréfor.

De plus, nous donnons pouvoir à notre vice-roi, d'aller lui-même en perfonne fur les lieux, ou d'y envoyer un ou plufieurs commiffaires, qu'il trouvera bon de nommer en notre autorité en vertu des préfentes, pour l'exécution de tout le contenu en elles, & faire tout ce qui fera néceffaire en faveur dudit grand-maître & ordre, pour les mettre en poffeffion réelle de tout ce que deffus; lui donnant pour cet effet tout pouvoir néceffaire en telles occafions, de laiffer la place vuide, & de la céder incontinent & fans délai audit grand-maître & ordre, ou à leurs procureurs; & après les en avoir mis en poffeffion, de les y maintenir & protéger, & leur faire rendre compte de tous fruits, revenus, rentes, gabelles, & de tous autres droits que nous leur avons cédés & donnés en la maniere fufdite, en fief perpétuel.

Et pour mieux faciliter l'exécution de toutes ces chofes, nous déclarons que nous dérogeons en tant que de befoin à tous défauts de formalité, nullités, omiffions qui fe pourroient trouver dans les préfentes, & voulons qu'elles foient exécutées, nonobftant toutes oppofitions que l'on y pourroit faire, auxquelles nous dérogeons, en vertu de notre pleine puiffance & autorité royale. En foi & témoignage de quoi, nous avons fait expédier les préfentes, fcellées du fceau ordinaire de notre royaume de la baffe Sicile. Donné à Caftel-Franco, le 24 mars, indiction III; l'an de Notre Seigneur 1530,

'an 10 de notre empire, & le 27 de nos royaumes de Castille, de Léon & autres.

CHARLES.

ACTE DU SERMENT

Fait au vice-roi de Sicile par les ambassadeurs de Malthe, le 29 Mai 1530.

Nous frere Hugue de Capones, enseigne & capitaine-général des galeres de la sainte religion de Jérusalem, & frere Jean Boniface, baillif de Manoasta, & receveur-général dudit ordre, procureurs & ambassadeurs de l'illustrissime & révérendissime seigneur frere Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, grand-maître de la sacrée maison de l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem, & de tout le couvent de l'ordre, tant pour lui que pour tous ses successeurs dans sa charge, pour toute ladite religion & pour nous-mêmes.

Très-excellent seigneur Don Hector Pignatello, duc de Monteleone, vice-roi & capitaine-général dans le présent royaume de la Sicile ultérieure, & îles adjacentes, comme représentant la personne de sa majesté impériale & catholique, Charles, & de la reine Jeanne, sa mere, sérénissimes rois de Sicile, nous jurons devant vous, & vous faisons le serment de fidélité ordinaire, & vous promettons devant Dieu, par la croix de N. S. Jesus-Christ, & sur l'évangile que nous avons touché, tant au nom de ceux qui nous ont envoyés, que pour nous-mêmes, de garder & reconnoître tenir en qualité de fiefs nobles, libres & francs, conformément aux conditions contenues dans l'acte de donation de sa

majesté impériale, des sénérissimes rois, & de leurs successeurs après eux dans lesdits royaumes, l'île de Malthe, du Goze, & la ville & château de Tripoli, qui ont été donnés depuis peu audit grand-maître, & d'observer & garder tout ce qui est contenu plus amplement dans ladite donation & privilége. Fait en présence du seigneur François Delboc, baron de Balida, lieutenant de roi dans la charge de grand-justicier de ce royaume; des magnifiques Don Antonio di Bologna, Girolamo di Famia, juges dans la grand'cour, Jacques Bonanno, maître des comptes, Jérôme de la Rocca, lieutenant de roi du trésor, & plusieurs autres. Par ordre du très-illustre & très-excellent seigneur vice-roi, moi Louis Sanches en ai dressé le présent acte de ma propre main.





TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce troisiéme Volume.

A

B

C

G

H

J

M

N.

P

R

S

T

V

Y

Z

Fin de la Table du troisiéme Volume.







